TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE — N° 11 068 DERNIÈRE ÉDITION DIMANCHE 31 AOUT-LUNDI 1er SEPTEMBRE 1980

LE MONDE DIMANCHE



Fondateur : Hubert Beuve-Méry Directeur : Jacques Fauvet

3,50 F

Algérie, 1,30 DA; Maroc, 2,30 dir.; Tunisie, 220 m.; Allemagne, 1,40 DM ; Autriche, 14 sch. ; Belgique, 17 fr. ; Canada, $ 1,10 ; Côte-d'Ivoire, 265 CFA ; Danemark, 4,75 kr; Espagne, 50 pes.; G.-B., 35 p.; Grèce, 40 dr. ; Iran, 125 ris. ; Irlande, 55 p. ; Italie, 700 l. ; Liban, 300 p. ; Luxembourg, 17 f. ; Norvège, 4 kr. ; Pays-Bas, 1,50 fl. ; Portugal, 35 esc. ; Sénégal, 225 CFA ; Suède, 3,75 kr. ; Suisse, 1,20 fr.; E.-U., 85 cts; Yougoslavie, 36 din.

Tarif des abonnements page 7

5, RUE DES ITALIENS
75427 PARIS CEDEX 09
C. C. P. 4207-23 PARIS
Télex Paris n° 650572

Tél. : 246-72-23

La crise polonaise en voie de règlement ?

• Accord à Gdansk et à Szczecin sur la création de syndicats indépendants
• Le plénum du comité central devait se réunir pour approuver le compromis

Un accord sur la création de syndicats indépendants — dits « autogérés » — a été conclu, samedi 30 août en fin de matinée, à Gdansk, par le comité de grève inter-entreprises de la région (M.K.S.) dirigé par M. Lech Walesa et par le vice-premier ministre Mieczyslaw Jagielski, chef de la commission gouvernementale de négociation. Cet accord devait être soumis dans l'après-midi de samedi à un plénum du comité central du parti, qui pourrait également, à cette occasion, modifier encore une fois l'équipe dirigeante et renforcer notamment l'autorité de M. Stefan Olszowski, écarté du bureau politique et du secrétaire du comité central en février dernier et réintégré dans ses fonctions dimanche dernier. Une réunion du bureau politique devrait précéder la réunion du comité central.

L'accord a été annoncé à Gdansk par M. Jagielski, qui a notamment déclaré aux grévistes : « J'accepte la formule pour un nouveau syndicat. Je suis très heureux de ce que la formule respecte les principes de la Constitution polonaise. Je vais à Varsovie pour le plénum J'aurai là-bas la signature de l'accord et je reviendrai ce soir. »

Peu de temps avant, la radio de Szczecin, un port de la Baltique situé à l'embouchure de l'Oder, avait annoncé qu'un accord était déjà interveuu entre les grévistes de la ville et une autre commission gouvernementale de négociation présidée par M. Barcikowski, vice-premier ministre.

Radio-Szczecin a ajouté que « des élections générales, directes et à bulletin secret, des syndicats » seront annoncées, en temps voulu, par les ouvriers, qui, dès la reprise du travail, sans doute lundi ont accepté de transformer leur comité de grève en comité d'ouvriers.

On ignore encore si les grévistes de Gdansk vont reprendre immédiatement le travail ou attendre de nouvelles directives. Mais, d'après les déclarations faites par M. Lech Walesa, les grévistes ne devaient mettre un terme à leur mouvement qu'après l'acceptation par le parti et le gouvernement de syndicats indépendants.

Une concession audacieuse

De notre envoyé spécial

Gdansk. — Tout n'était pas joué, vendredi, mais le compromis sur le cette tâche n'est pas démesurée : désormais fameux point numéro 1 — les syndicats libres — était presque totalement élaboré à la veille du week-end et il ne restait plus qu'à se mettre d'accord sur les vingt autres revendications.

Contrairement aux apparences, cetta tâche n'est pas démesurée : les discussions sont déjà avancées, les terrains d'entente dessinés et, surtout, le mur le plus difficile a été franchi. Si l'on a su résoudre le problème des syndicats, il y a peu de danger que l'on bute longtemps sur les autres questions — même celles de la censure et des prisonniers politiques.

Ce n'est donc pas de Gdansk — ni des négociateurs gouvernementaux ni du présidium d'un comité de grèves inter-entreprises (M.K.S.) — que pourraient venir les difficultés, mais d'ailleurs. Du reste du pays d'abord, où les grèves continuent à s'étendre : à Wroclaw, plus d'une trentaine d'entreprises ont maintenant rejoint le M.K.S. local ; les aciéries de Huta-Warzawa ont débrayé vendredi ; Bydgoszcz, à 150 kilomètres au sud-ouest de Gdansk, est presque totalement paralysée par les arrêts de travail, et le mouvement a maintenant atteint les mines de cuivre de Silésie, à Rudna-Sieroszowice et à Polkowice.

BERNARD GUETTA.

(Lire la suite page 2.)

Les « oublis » de M. Brejnev

La Pologne existe-t-elle ? On peut se poser la question à lire le texte intégral du discours de politique étrangère prononcé vendredi 29 août à Alma-Ata par M Brejnev, à l'occasion du soixantième anniversaire de la fondation de la République soviétique du Kazakhstan. A aucun moment, le secrétaire général — dont la bonne forme a d'ailleurs étonné les observateurs — n'a mentionné les événements de Pologne, pas même lorsqu'il s'est déclaré particulièrement satisfait des entretiens qu'il a eus cet été en Crimée avec les dirigeants des pays de l'Est, dont M. Gierek, tous qualifiés d'« amis sincères ».

Finalement, la seule allusion figure dans le passage de l'intervention de M. Brejnev consacré aux difficiles relations avec les Etats-Unis : « La politique étrangère de notre pays, a dit M. Brejnev, est une politique de paix, lucide et honnête, qui ne vise aucun pays tiers. Nous ne convoitons pas des terres appartenant à autrui, nous ne nous ingérons pas dans les affaires intérieures d'autrui. Mais nous saurons défendre nos droits et nos intérêts légitimes. (...) Une solide fraternité d'armes nous unit aux armées nationales des pays de la communauté socialiste. »

L'oubli de la Pologne par M. Brejnev n'est pas dû, bien entendu, au hasard. Appliquant le vieux principe selon lequel l'offensive est bien souvent le meilleur moyen de se défendre, le secrétaire général a réservé l'essentiel de ses propos à critiquer violemment les Etats-Unis. Le terrain avait été bien préparé depuis plusieurs jours par les commentateurs soviétiques et par M. Brejnev lui-même, qui avait envoyé des messages à tous les dirigeants occidentaux pour s'étonner de leur manque d'empressement à ouvrir avec l'U.R.S.S. des négociations sur l'éventuelle limitation des fusées nucléaires à moyenne portée.

Après avoir ironisé sur l'échec relatif du boycottage des Jeux olympiques et sur la manière dont l'U.R.S.S. a réussi à tourner l'embargo américain sur les livraisons de céréales, M. Brejnev a lourdement insisté sur ses récents pourparlers avec M. Giscard d'Estaing (à Varsovie) et avec le chancelier Schmidt (à Moscou), qui « ont montré de façon convaincante que la nécessité de la sauvegarde et de l'approfondissement de la détente et de la coopération internationale pacifique ainsi que la nécessité de limiter la course aux armements sont comprises partout, notamment chez les alliés des Etats-Unis ».

Le but de l'U.R.S.S. n'a pas changé depuis plusieurs mois : n'ayant pas réussi à dissuader les pays membres de l'organisation militaire intégrée de l'OTAN de ne pas renforcer leur panoplie nucléaire grâce aux fusées Pershing-2 et aux missiles de croisière — encore qu'on puisse avoir des doutes sur la résolution de certains des pays concernés, — elle est prête maintenant à ouvrir des négociations plus larges dans l'espoir de parvenir au même résultat. Il est peu probable cependant que de telles négociations puissent s'ouvrir sérieusement cette année, même s'il en est beaucoup question à l'automne, à la conférence de Madrid. A deux mois des élections américaines, M. Carter est pour l'instant totalement paralysé. En fait, M. Brejnev voit plus loin que les élections de novembre ; échaudé par le président démocrate sortant, très peu enthousiasmé par la perspective d'un Ronald Reagan à la Maison Blanche, M. Brejnev en revient à une vieille tactique : l'exploitation de toutes les divergences réelles ou supposées entre les Etats-Unis et les pays européens. Les alliés involontaires ne lui manquent pas, tant à Washington que sur le Vieux Continent.

POINT
Boutefeux

« Indignation », *clame la Fédération de l'éducation nationale ;* « Déclarations tendancieuses et mensongères », *affirme Force ouvrière, prélude à de* « nouvelles attaques », *craignent la C.G.T. et la C.F.D.T... Les organisations syndicales sont unanimes dans leur réprobation des déclarations de M. Raymond Barre sur les* « nantis » *que seraient les travailleurs sous statut, protégés des emplois précaires et du chômage. Ce* « succès » *du premier ministre incite à s'interroger sur les intentions du gouvernement en cette rentrée.*

Irresponsabilité ou machiavélisme ? On hésite sur le diagnostic. Quelle raison en effet de menacer, de hausser le ton et de crier « au loup » *dans des secteurs apparemment calmes, même s'ils ne le furent pas toujours ! On voudrait aviver les tensions sociales, provoquer les travailleurs, exaspérer les plus démunis des fonctionnaires qu'on ne s'y prendrait pas autrement.*

La consigne paraît d'ailleurs générale. Le ministre de l'éducation vient d'y apporter sa contribution. En ce domaine comme en d'autres, les métaphores sont guerrières : « Faisons front », « Libérons l'école », *a lancé, vendredi 29 août, M. Christian Beullac aux enseignants et aux jeunes giscardiens, les invitant à devenir les* « soldats » *d'une croisade contre les tenants de la* « lutte partisane ». *Exhortation combative qui n'est pas exempte de contradictions : les troupes auxquelles elle s'adresse sont elles-mêmes fortement engagées, invitées à* « reconquérir les leviers culturels » *et à* « occuper le terrain idéologique » *en se présentant aux élections scolaires et universitaires.*

Comment justifier cette guerre sans cause ? Car la rentrée scolaire n'est que dans une dizaine de jours. Et, s'il est vrai que les syndicats enseignants animés par des militants communistes ont, dès juillet, menacé de faire grève, on ne peut nier que l'ennemi soit démesurément grossi. Mme Saunier-Seïté n'a-t-elle pas cru bon, de son côté, devant le même parterre, d'affirmer sans sourciller que « nombre d'établissements secondaires sont devenus de véritables goulags » *?*

Plutôt que de favoriser la concertation qu'il affirme poursuivre, M. Beullac donne à penser aux enseignants grévistes du printemps dernier qu'ils sont mal-aimés et coupables. Dans la fonction publique, s'agirait-il en fait de provoquer la colère et la réaction des uns pour s'allier la majorité silencieuse, et faire un contre-feu à l'offensive annoncée par la C.G.T. ? Bref, diviser pour régner.

(Lire page 4.)

AU JOUR LE JOUR
Blanc, Bonnet...

— Question : *Pourquoi les ennemis de mes amis sont-ils mes amis ?*

— Réponse : *Blanc, Bonnet et Lecanuet sont contre Rocard.*

Rocard est contre Mitterrand.

Mitterrand est contre Giscard.

Giscard est contre tout le monde, dont Marchais qui est contre Mitterrand.

— D'où : *Blanc, Bonnet et Lecanuet sont pour Mitterrand.*

Rocard est pour Giscard.
Giscard est pour Marchais et réciproquement.

Avec une racine double : Mitterrand est pour Mitterrand.

Ce qu'il fallait démontrer.

C. DE MAUSSION.

IL Y A CINQUANTE ANS COSTES ET BELLONTE...
Un vol historique

Les 1er et 2 septembre 1930, en trente-sept heures dix-huit minutes de vol sans escale à bord de leur monomoteur Bréguet « Point d'Interrogation », Costes et Bellonte réussissaient à relier pour la première fois Paris à New-York. Trois ans après la tentative tragique de Nungesser et Coli, trois ans après la traversée solitaire de Lindbergh en sens inverse, c'était une performance héroïque, étant donné que les vents d'Ouest au-dessus de l'Atlantique-Nord sont toujours contraires.

Le vol a été maintes fois raconté — et d'abord par chacun des deux aviateurs — et le documentaire filmé tant au départ du Bourget qu'à l'arrivée à Curtiss Field, a été souvent projeté sur le grand et le petit écran. Un demi-siècle s'est écoulé. Aujourd'hui, vingt millions de passagers à bord des grands jets rallient chaque année New-York en moins de sept heures, temps réduit de près de la moitié par le Concorde supersonique et, en 1979, la moyenne des traversées quotidiennes de l'Atlantique nord, pour toutes les compagnies, a été de deux cent soixante-dix vols. Il était juste que des hommages officiels commémorent l'exploit de ceux qui ont ouvert la route du ciel et que Maurice Bellonte, le navigateur aux calculs infaillibles, seul survivant des deux pionniers, aujourd'hui âgé de quatre-vingt-quatre ans — Dieudonné Costes est mort en 1973, — soit honoré sur le champ d'aviation même d'où est parti le raid de légende.

Le rêve des côtes américaines

par OLIVIER MERLIN

« Tu devrais me faire une autre observation. Les étoiles seront cachées dans cinq minutes. » Il est 21 h. 30, le 1er septembre : il y a onze heures et demie que *le Point-d'interrogation* a décollé du Bourget. Le gros biplan rouge à cocardes tricolores vole à 1 500 mètres d'altitude. Au-dessous, il y a l'océan, couvert par les nuages.

Le chant plein et puissant de l'Hispano-Suiza rassure les aviateurs, mais son bruit est tel qu'ils ne peuvent communiquer que par des notes hâtives que Costes, à son poste de pilotage, griffonne. Des bouts de papier qu'il passe par-dessus son épaule à Bellonte. Ce sont le plus souvent les indications des instructions de contrôle moteur : *« Eau 68 °C, huile 64 °C, moteur 1780 tours. »* Quand la nuit tombe, c'est plus sérieux. Face à la radio de bord, aux cartes, à ses chronomètres, le navigateur prend ses dernières mesures au sextant avant l'obscurité. Les deux hommes en combinaison de cuir, des lunettes sur le serre-tête, l'épiderme du visage fouetté par le vent, émergent à peine de la carlingue, enfouis l'un derrière l'autre, dans leur double habitacle ouvert.

Le contact radio s'est rétabli avec les paquebots transatlantiques *Rochambeau, America, Bremen*. Leurs lumières ne seront jamais distinguées. L'appareil vole ainsi longtemps sous un ciel opaque au-dessus et bouché au-dessous.

Brusquement, le vent debout a assailli l'avion. Costes, avec sa poigne de fer, s'applique à le rétablir et à le maintenir aussi stable que possible. Mais l'aile immense qui les surplombe et les encastre encaisse de terribles coups de tabac, et les deux hommes tressautent désagréablement sur leurs sièges. La vitesse est réduite à 180 kilomètres-heure.

A 5 h. 30, le 2 septembre, Costes passe un papier : *« Nous n'avons pas avancé depuis trois heures. »* Bellonte répond : *« Je le sais. »* Dessous, la mer doit être grosse. Impossible de juger la houle.

(Lire la suite page 6.)

DESSINS D'ARTAUD AUX SABLES-D'OLONNE
Face-à-face

L'exposition n'est pas très grande : ell tient en une salle. Pourtant, c'est beaucoup. Beaucoup pour un musée de province d'avoir pu rassembler là vingt-quatre dessins d'Antonin Artaud, sur la soixantaine supposée qui subsistent, éparpillés dans des collections particulières, quand on sait toute la difficulté qu'il y a à en obtenir le prêt. Ce n'est pas mal non plus d'avoir réussi à en montrer plusieurs qui n'avaient jamais été exposés, sinon jamais publiés. L'effort peut même paraître démesuré.

Si on ne connaissait la tactique du Musée des Sables-d'Olonne, qui consiste depuis pas mal d'années à ne faire aucune (enfin presque) concession au milieu ambiant et à passer outre à une incompréhension possible, on pourrait se demander, à vrai dire, pourquoi donc Artaud sur une plage, en été.

Dérisoire confrontation... présence incongrue... Et pourquoi pas après tout ? Exposer des dessins d'Artaud, que ce soit au bord de mer, au bord de Seine — rive droite ou rive gauche, — paraîtra toujours un peu incongru, ou sacrilège, dès qu'on sortira du cercle des initiés.

Pourtant il faut bien qu'ils sortent enfin, ces dessins que l'on croit connaître pour en avoir croisé certains il y a longtemps ou récemment au tournant des pages d'un numéro spécial d'*Obliques* (10-11), ou du catalogue de l'exposition en hommage à Pierre Loeb au Musée d'art moderne de la Ville de Paris (1979) ; ou pour les y avoir vus dans toutes leurs dimensions à cette occasion.

GENEVIÈVE BREERETTE.

(Lire la suite page 5.)

Le Monde commencera dans son prochain numéro une enquête de Claire BRISSET et Nicolas BEAU :

Faut-il raser les hôpitaux psychiatriques ?

EUROPE

LA CRISE POLITIQUE ET SOCIALE EN POLOGNE

Déclarations et commentaires sur la crise sociale en Pologne se multiplient.

A Washington, *M. Edmond Muskie* a affirmé vendredi 29 août, « que le gouvernement des Etats-Unis s'abstiendra de toute déclaration ou action qui pourraient compliquer la solution des difficultés *actuelles de la Pologne d'une manière* conforme aux aspirations de sa population. »

A Paris, on apprenait que M. Giscard d'Estaing avait adressé une lettre à M. Gierek remise à Varsovie le jeudi 28 août, qui répondait à un message *verbal que le premier secrétaire* du parti polonais avait fait transmettre au président de la République quelques jours auparavant. D'autre part, le porte-parole de l'Elysée a précisé qu'il « n'y avait pas *de décision nouvelle* » à propos du voyage de M. Giscard d'Estaing en Pologne, envisagé pour la seconde quinzaine de septembre.

Réunie vendredi à Paris, la commission des relations avec les pays européens non membres de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe a décidé, d'autre part, d'intervenir auprès des gouvernements et parlements du Conseil « pour qu'ils adoptent des mesures susceptibles d'aider le gouvernement polonais » dans la solution de ses « sérieuses difficultés économiques ».

A *Paris encore, un millier de manifestants* d'extrême gauche ont exprimé vendredi leur solidarité par un rassemblement devant l'ambassade de Pologne. A l'appel de la Ligue communiste révolu*tionnaire, de l'organisation communiste* internationaliste, de l'organisation communiste des travailleurs et des communistes libertaires. Pendant plus d'une heure ils ont scandé des slogans comme : « *Non au stalinisme* », « *Non à la bureaucratie* », « Pas de socialisme sans liberté ».

A *Moscou, après quelques jours* de flottement, la presse, la radio et la télévision paraissent avoir décidé de s'abstenir de parler des événements de Pologne. Alors qu'il y a soixante-douze heures *l'agence Tass, reproduisant des articles de* la presse polonaise, évoquait les « forces antisocialistes » et « antinationales », et les « revenchards » ouest-allemands, ce samedi matin 30 août, la « Pravda » ne *parle plus du tout de la Pologne. D'au*tres quotidiens reprennent seulement une brève dépêche de l'agence Tass, datée de Bonn, et attaquant les mass-médias ouest-allemands accusés d'ingérence dans les affaires polonaises et de *tentatives* de ranimer les sentiments nationalistes d'une partie de l'opinion publique ouest-allemande.

En République démocratique allemande, où une unité polonaise est arrivée vendredi *pour participer aux manœuvres* du pacte de Varsovie, l'agence de presse A.D.N. a attribué indirectement au gouvernement de Varsovie la responsabilité de la crise polonaise en reproduisant d'abondants *extraits d'un texte de M.* Gus Hall. Le secrétaire général du parti communiste américain y affirme que les malentendus et l'ensemble des problèmes affectant la Pologne depuis deux semaines sont dus *à une « direction de type bureaucratique »*, qui s'est livrée à une « distorsion des méthodes socialistes ». Il ajoute : Dans un pays socialiste, une grève met en évidence une ligne idéologique *rétrograde, dont la direction du pays doit* porter la responsabilité, car le socialisme ne se construit qu'avec la participation des habitants aux prises de décisions gouvernementales. »

Pendant que les négociations se poursuivaient à Gdansk et à Szczecin, on apprenait vendredi que plusieurs membres du KOR, dont MM. Jacek Kuron, Adam Michnik, Miroslaw Chojecki, qui *dirige les éditions indépendantes* Nowa, et Jan Litynski, qui édite le bulletin « Robotnik », ont fait l'objet de mandats d'arrestation pour trois mois. Tous étaient détenus, en garde à vue, depuis le 19 août. *Enfin, un autre membre du KOR, M. Ludwig* Dorn qui édite le bulletin « Glos », aurait été inculpé d'activités « contre l'Etat ».

Une concession audacieuse

(Suite de la première page.)

La presse et les officiels ne cachent plus que l'industrie est menacée d'asphyxie, aussi bien par la grève que par les interruptions de *livraisons qu'elle entraîne*. Une course de vitesse est engagée entre le compromis socio-politique et un chaos porteur d'affrontements dont peu de Polonais, ouvriers et hauts dirigeants, sortiraient vainqueurs.

Deuxième sujet d'inquiétude : l'attitude de la direction du parti. La souplesse dont fait preuve à Gdansk, depuis vendredi, la commission dirigée par le vice-premier ministre, M. Jagielski, est bon *signe. Les dernières fluctuations* enregistrées dans la composition de la délégation sont, elles aussi, encourageantes : des personnalités ouvertes ont fait leur apparition, ou *leur réapparition ; d'autres* plus obtuses ont été *priées* de rester dans la capitale. Mais, au bureau politique, l'unanimité n'est pas totale et la confiance est encore incertaine. Une énième mauvaise nouvelle, une inquiétude soudaine, et beaucoup de choses pourraient être remises en cause. Très discrète *mais éclatante illustration* de cette incertitude : les émissaires envoyés par de hauts dirigeants pour savoir si le M.K.S. saurait ne pas faire d'une victoire un triomphe insupportable. Ils sont repartis rassurés, mais ils avaient encore à rassurer leurs mandants, et en attendant la presse continue d'osciller entre les couplets (dominants) sur les « *éléments antisocialistes* » et une neutralité de bon aloi avec hommage *au sens de l'ordre manifesté par* les grévistes.

Vendredi soir, par exemple, le présentateur du journal télévisé explique longuement quelle catastrophe représente la grève pour l'économie polonaise, cède l'écran à une maladroite et fastidieuse série d'interviews de femmes sur les difficultés matérielles dans les villes touchées par l'action revendicative ; et soudain s'empare d'une dépêche qu'on lui apporte et la lit comme on l'eût fait à la B.B.C. : les ouvriers de l'usine Cegielski à Poznan (l'une des plus grandes de la ville) ont *observé une grève de vingt-quatre* heures pour soutenir les revendications exprimées à Gdansk et menacent de reprendre leur mouvement si elles ne sont pas satisfaites *rapidement ; à douter de tout* — même de la télévision, — sauf à penser que l'on préfère populariser l'idée de courtes grèves de solidarité plutôt que de laisser croire à la grève générale.

Le projet d'accord sur les syndicats libres finalement mis au point par les experts des deux *parties, vendredi en fin d'après-midi*, constitue pour le pouvoir une audacieuse concession. Ce texte affirme certes que les syndicats « *autogestionnaires et indépendants (...) ne comptent pas jouer le rôle d'un parti politique ; acceptent le principe de la propriété sociale des moyens de production (...) et ne mettent en question ni le rôle dirigeant du parti dans l'Etat ni le système d'alliances de la Pologne* ». Mais, commençant par un réquisitoire contre les syndicats actuels, ce texte indique aussi que les autorités s'engagent à respecter l'indépendance syndicale ; à ne faire aucune dis*crimination entre les nouveaux syn*dicats et « *les autres* » ; que les bases juridiques de leur création sont les conventions internationales du droit du travail ; que les lois et *règlements polonais seront modifiés* pour se conformer à ces conventions ; que les comités de grève se transformeront en structures provisoires de ces syndicats qui auront voix au chapitre dans les domaines de la planification, du budget, des *investissements et des modifications* de prix ; et qu'ils disposeront enfin d'un institut d'études indépendant sur le coût de la vie.

Un seul point en suspens

Un seul point a été laissé en suspens par les experts : la zone géographique concernée par cet accord. Pour les *autorités*, il s'agit d'un accord contractuel bilatéral, dit-on, et il ne peut donc concerner que Gdansk et sa région. Pour les ouvriers, il devrait être applicable *à tout* le territoire national.

Entre-temps, les experts devraient *s'être mis d'accord sur les autres* revendications : pour la censure, on s'oriente vers une réglementation, avec définition des champs d'application et création de possibilités de recours. En ce qui concerne les prisonniers politiques, la porte sera ouverte à des révisions de procès, et l'esprit des lois existantes sera ranimé par engagement solennel. Pour ce qui est enfin des revendications purement sociales, le gou*vernement, comme il l'avait laissé* prévoir depuis plusieurs jours, a pris les devants, vendredi soir, en mettant en chantier un plan d'augmentation des salaires, des alloca*tions familiales et des pensions des* deux régimes existants.

Andrzej Wajda est venu vendredi aux chantiers Lénine. Au bout de quelques minutes on l'a reconnu. Chacun le montrait du doigt. Un ouvrier s'est approché et lui a dit : « *Vous avez fait l'homme de marbre. Il faut faire maintenant l'homme de fer.* » Les ouvriers de Gdansk commencent à parler avec un certain dédain de ces Silésiens si *dociles au fond de leur mine* et expliquent que, vivant au bord de mer, ils ont, eux, l'esprit ouvert aux nouveaux horizons. Une fierté régio*nale née, une sorte de particula*risme, se développe, que le premier secrétaire de Gdansk, M. Fiszbach, n'est pas le dernier à cultiver.

Une certaine complicité

*Jeudi matin, au cours de la trois*ième séance plénière de négociations (consacrée à la censure et aux prisonniers politiques), un membre du présidium cite, entre autres exemples d'abus, le fait que l'intervention de M. Fiszbach au plénum du *comité central du* POUP de dimanche (le Monde du 29 août) n'ait pas été publiée par la presse nationale. Ce texte était très critique sur les fautes du parti et plein de *compréhension pour la lassitude* ouvrière. Aussitôt qu'il peut prendre la parole, M. Fiszbach répond : « *J'ai longuement préparé mon intervention au plénum* (lecture possible : vous avez bien fait de la remarquer, elle s'adressait à vous). *Je sais que l'image donnée des grévistes n'était pas exacte et je l'ai dit dans mon intervention* (lecture possible : je vous défends). *Elle sera publiée dans* Polityka (lecture *possible : je ne suis pas seul* et vous n'avez pas à désespérer du parti). *Quant à la censure, elle découle de tout le système socio-politique et du style de gouvernement : il faut donc élargir le problème.* » (Lecture possible : nous pouvons faire beaucoup plus ensemble.)

Tout cela fut dit de la voix neutre et grave de ce professeur brillant, et peu de gens y prêtèrent attention, tant l'atmosphère était studieuse, bien sûr, polémique souvent, mais aussi, *au fond, quelque peu complice.*

Un ouvrier s'exclame : « *Est-on sûr qu'on ne trouvera pas un jour des témoins pour présenter les membres du M.K.S. comme une bande de criminels (...) ?* » M. Jagielski le coupe : « *Mais comment ! Je discute avec vous, je suis plein de respect pour le M.K.S., et vous dites des choses pareilles !* » Lech Walesa : « *Ça m'est déjà arrivé d'être traité comme un criminel !...* » M. Jagielski : « *Mais il faudrait alors s'attaquer à moi aussi !* » Réplique un peu démagogique, mais sur le fond pas totalement fausse.

C'est fou finalement ce que l'on se sentait bien entre Polonais responsables, sérieux, et n'ayant que le bien de la nation à la bouche. L'appel de Lech Walesa à l'arrêt du déclenchement de nouvelles grèves (*le Monde* du 29 août) est prêt. Il pourrait le lancer sitôt l'accord conclu. Le pouvoir a même envisagé un moment de lui ouvrir à cet effet la télévision. Puis, on a reculé : *peur de consacrer l'autorité du héros* de Gdansk. C'est là un beau résumé de la situation : on signe, et, malgré toutes les entraves que l'on pourrait mettre ensuite à l'application de *l'accord, on reconnaît l'existence* d'un mouvement ouvrier autonome. On ne signe pas, et il n'y a guère de moyens, autres que les plus stériles et les plus sinistres, de stopper la vague contestatrice.

On s'était résolu, dans les années 70, *à tendre la main* à l'Eglise pour asseoir l'autorité de l'Etat. Se résoudra-t-on à reconnaître des syndicats pour avoir la paix sociale ? La réponse, ce samedi matin, était plutôt oui. Mais il reste beaucoup de mais.

BERNARD GUETTA.

M. FITERMAN (P.C.F.) : la démocratie est indispensable au socialisme.

M. Charles Fiterman, membre du secrétariat du comité central du P.C.F., a déclaré, vendredi 29 août, sur TF 1, au sujet des événements de Pologne : « *Pour nous, communistes français, il doit y avoir interpénétration, fusion entre la démocratie et le socialisme. La démocratie est indispensable au socialisme et plus celui-ci se développe, plus il faut que la démocratie se développe. Nous sommes pour le droit de grève dans le socialisme, nous sommes pour un syndicat réellement représentatif de la volonté, des intérêts, des aspirations des travailleurs, indépendant des partis politiques et de l'Etat.* » M. Fiterman a observé que « *c'est précisément dans ce sens que l'on s'oriente en Pologne* », et il a émis le souhait que « *cette évolution, qui est dans une certaine mesure déjà irréversible (...) ne soit pas mise en cause par des comportements irresponsables ou provocateurs* ».

Le responsable communiste a ajouté : « *C'est précisément sur cette question de la démocratie que nous avons une divergence sérieuse, fondamentale, avec nos camarades soviétiques et certains d'autres pays socialistes.* »

« L'HUMANITÉ » : la motivation des grévistes.

L'envoyé spécial de *l'Humanité* à Varsovie écrit dans le numéro du 30 août :

« *... Tout est conduit au nom de la démocratisation du socialisme polonais, tout est justifié par la volonté de corriger les erreurs et de parvenir à un socialisme véritablement démocratique. C'est sans aucun doute la motivation réelle et profonde de la masse des grévistes et, au-delà, de la classe ouvrière et de la société polonaises. C'est beaucoup moins certain de la part des personnes qui influencent directement au niveau politique le comité de grève inter-entreprises...* »

D'autre part, l'envoyé spécial du quotidien communiste à Gdansk écrit notamment :

« *... La grève sur le littoral perd peu à peu son caractère syndical pour prendre une signification plus inquiétante. Certains éléments font monter les enchères. Dangereusement...* »

M. SÉGUY : un besoin réel.

M. Georges Séguy, secrétaire général de la C.G.T., qui avait estimé, le 27 août, à France-Inter, que « *l'expérience qui a lieu en Pologne ne pose pas des questions de pluralisme syndical mais d'extension des pouvoirs et des libertés syndicales* », a précisé, au cours d'une conférence de presse réunie le 29 août : « *Nous n'avons pas connaissance d'ouvriers polonais qui solliciteraient la création d'autres syndicats que ceux qui existent.* »

Selon lui, les revendications portant sur la création de syndicats indépendants marqueraient la volonté des grévistes polonais de modifier les formes d'action et d'organisation des syndicats officiels existants. Ce qui correspond pour la C.G.T. à « *un besoin réel, conforme à l'évolution normale et nécessaire de la démocratie socialiste* ».

Cette position, a souligné le dirigeant de la centrale de la rue La Fayette, « *ne saurait être amalgamée avec celle qu'expriment en Pologne, en France et dans d'autres pays occidentaux, des hommes politiques et des syndicalistes qui voient dans ce qu'ils appellent des « syndicats libres » la possibilité d'introduire, dans les pays socialistes, des mécanismes de guerre contre le socialisme ou de créer, par le biais syndical, des partis politiques d'opposition* ».

● *Mme Hélène Parmelin*, écrivain, membre du P.C.F., a déclaré, vendredi 29 août, que, « *face aux événements de la Pologne, le parti communiste français montre dans quel néant d'idées l'a poussé la soviétisation frénétique de ses dirigeants* ».

● *L'ambassade de Pologne à Paris* a retourné à André Bergeron, secrétaire général de Force ouvrière, la lettre, destinée à M. Edward Gierek, qu'une délégation du bureau confédéral de F.O. avait déposée le 25 août à l'ambassade. M. Claude Jenet, porte-parole de F.O., a indiqué, vendredi 29 août, que l'ambassade avait précisé qu'elle n'avait pas l'intention de transmettre cette lettre au premier secrétaire du parti ouvrier unifié polonais, « *car elle offense les autorités polonaises et contient des informations sur la situation en Pologne dépourvues de tout fondement* ».

Turquie

Le chef d'état-major général souhaite que l'armée soit libérée des tâches du maintien de l'ordre

De notre correspondant

Ankara. — Dans son message traditionnel aux forces armées pour la commémoration de la victoire militaire du 30 août 1922, le général Evren, chef d'état-major général, a indiqué que l'armée souhaite être « *libérée aussitôt que possible* » de ses charges de maintien de l'ordre découlant de l'état de siège en *vigueur depuis presque deux ans*, pour « *se consacrer uniquement à ses fonctions de formation et d'entraînement militaire et assurer la défense du pays* ».

Cette prise de position est la réaffirmation des déclarations que le chef d'état-major général avait faites à notre journal dès la fin d'avril (*le Monde* daté 27-28 juillet). Mais il a apporté cette précision que le retour « *à la normale* » ne pourrait pas s'effectuer par les lois actuelles et a *souhaité qu'une nouvelle* législation plus appropriée dans la lutte contre le terrorisme soit votée par le Parlement turc. Il a cependant reconnu que ses démarches tendant à obtenir « *au moins le vote des lois élargissant les compétences des commandants de l'état de siège n'ont malheureusement donné aucun résultat* ».

Un réquisitoire à peine voilé

Dans un réquisitoire à peine voilé vis-à-vis des dirigeants civils, le général Evren a souligné : « *Etant donné que dans les vingt dernières années, il s'est avéré nécessaire de recourir à l'instauration de l'état de siège en moyenne une année sur deux* », il faut que la raison de cette « *pratique* » soit analysée sérieusement, pour qu' « *une solution puisse être trouvée, et cette tâche incombe au Parlement* ». Le général laisse ainsi entendre qu'une répression aveugle ne suffirait pas à faire disparaître les troubles *sociaux* et *il désavoue* le recours à la manière forte, préconisé par certains milieux de droite.

Faisant écho à la pensée du haut commandement, mais aussi à l'opinion, le général Evren a déploré la paralysie des Chambres incapables depuis *le mois* d'avril même d'élire le nouveau président de la République.

On ne saurait attendre, a-t-il dit, que « *l'ordre et la tranquillité du pays soient assurés uniquement par les commandants de l'état de siège* », à ses yeux injustement accusés de la lenteur des progrès réalisés. Le général Evren a souligné que la lutte contre l'anarchie est livrée dans d'autres pays avec toutes « *les forces de la nation* », formant un bloc uni, seul moyen de réussir contre ce fléau. « *Malheureusement*, a-t-il dit, *cette unité n'est toujours pas réalisée.* » A cela s'ajoutent « *les faiblesses de l'autorité de l'Etat* », qui créent aussi « *une ambiance propice* » au développement de l'anarchie et du terrorisme. Or « *tout citoyen souhaite voir l'efficacité de l'autorité de l'Etat et un châtiment rapide des coupables. C'est seulement quand il aura confiance en l'Etat qu'il l'aidera, et l'unité tant attendue sera atteinte aussi par ce moyen* ».

Sans se départir d'un certain ton modéré, le général Evren a déclaré que l'armée turque demeure, malgré les effets négatifs de la crise économique des dernières années, « *comme une forteresse et une montagne imprenables* », une image « *des idéaux kemalistes et de l'amour de la patrie, face aux traîtres créateurs de l'anarchie* ». Il a exprimé sa conviction que ceux-ci seront, comme on l'a vu dans l'histoire turque, « *écrasés sous le poing exterminateur des forces armées et noyés dans le bain de sang fratricide qu'ils ont provoqué* ».

Le général Evren a enfin *insisté sur la nécessité d'accorder* la priorité au développement de l'industrie nationale d'armement pour que l'armée turque soit moins dépendante de l'étranger.

ARTUN UNSAL.

● *Erratum.* — A la suite d'une erreur d'interprétation, nous avons indiqué (*le Monde* du 27-28 juillet et du 13 août) que le général Evren devait prendre sa retraite à la fin d'août. En fait, il n'atteindra la limite d'âge qu'à la fin de mars 1981.

DIPLOMATIE

La visite du président Ziaur Rahman à Paris

Le Bangladesh et la France ont signé un accord-cadre de coopération nucléaire

La brève « visite de travail » du président du Bangladesh en France s'est achevée vendredi 29 août, en fin de soirée. Après un déjeuner à l'Elysée, suivi de conversations avec M. Giscard d'Estaing, les deux présidents avaient assisté à la signature de deux accords bilatéraux, l'un financier, l'autre portant sur la coopération dans le domaine nucéaire. Le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, M. Olivier Stirn, devrait se rendre au Bangladesh avant *la fin de l'année.*

Le général Ziaur Rahman, que nous avons rencontré après sa visite à l'Elysée, s'est déclaré « *très heureux des bonnes dispositions de la France à l'égard du Bangladesh* ». Il espère que, « *à travers une meilleure compréhension, la coopération entre nos deux pays peut encore se développer* ». Il accorde beaucoup d'importance à l'accord de coopération nucléaire qui, selon lui, devrait permettre la construction d'une centrale électrique nucléaire à Roopur, dans le nord du pays, « *qui souffre d'une grave pénurie d'électricité* ». « *Les détails sont à l'étude, nous sommes en train de rassembler les moyens de financement ; nous avons fait de bons progrès et la question devrait se résoudre prochainement* », a-t-il ajouté. Il faisait allusion aux demandes de crédit qui ont été faites par Dacca auprès de plusieurs pays arabes, dont l'Arabie Saoudite et Abou-Dhabi pour réaliser ce projet estimé à 400 millions de francs.

Un intérêt commun pour le sous-continent indien

On remarque cependant à Paris que l'accord signé entre les deux pays est uniquement un accord-cadre prévoyant les conditions de cette coopération ainsi que des échanges d'informations et de stagiaires, et qu'aucune décision n'a *été prise* en ce qui concerne Roopur. Le Bangladesh souhaite en outre construire un réacteur de recherche.

Le général Ziaur Rahman nous a enfin déclaré que son pays et la France avaient des vues « *similaires* » sur l'Afghanistan et le Cambodge et qu'il était « *content de voir que la France manifestait un intérêt croissant à l'égard du sous-continent indien* ». Rappelons que, depuis le début de l'année, M. Giscard d'Estaing s'est rendu en Inde, M. Monory au Sri-Lanka et M. Stirn au Pakistan.

En 1979, Paris avait décidé de remettre au Bangladesh les dettes contractées de 1973 à 1978, soit plus de 100 millions de francs ; geste spectaculaire, ce pays étant le seul à en avoir bénéficié en dehors de ceux de l'Afrique francophone.

PATRICE DE BEER.

M. RATSIRAKA QUALIFIE D'« EXCELLENTES EN CE MOMENT » LES RELATIONS FRANCO-MALGACHES

Le projet de conférence en vue d'assurer la sécurité dans l'océan Indien (*le Monde* du 29 août) a été au cœur de l'entretien que M. Didier Ratsiraka, président de la République démocratique de Madagascar, a eu vendredi 29 août avec M. Giscard d'Estaing.

« *Comme le président Giscard d'Estaing a été un de ceux qui ont répondu favorablement à notre idée de conférence sur l'océan Indien, j'ai tenu à m'expliquer avec lui plus profondément que par lettre* », a déclaré M. Ratsiraka à l'issue de l'entretien. « *Les Russes*, a-t-il ajouté, *ont déjà dit « oui ». Il reste les Etats-Unis. Mais je crois que d'ici à novembre ils ne peuvent pas répondre dans un sens ou dans l'autre.* »

M. Ratsiraka a d'autre part qualifié d' « *excellentes en ce moment* » les relations franco-malgaches.

Au sujet des îles françaises dans l'océan Indien sur lesquelles le gouvernement malgache a formulé des revendications, M. Ratsiraka a déclaré : « *J'espère que ce problème sera résolu plus tard en toute responsabilité, en toute sagesse et en toute compréhension.* »

PROCHE-ORIENT

M. Thorn renonce à se rendre de nouveau en Israël

M. Gaston Thorn, président du conseil des ministres de la C.E.E. et ministre luxembourgeois des affaires étrangères, a annoncé vendredi 29 août, avant de prendre l'avion pour Le Caire, qu'il ne se rendra pas en Israël comme il l'envisageait. Selon notre correspondante à Luxembourg, les deux parties n'ont pas pu se mettre d'accord sur la date de la visite.

M. Thorn, qui s'était rendu une première fois en Israël, souhaitait, cette fois, rencontrer en territoire occupé des personnalités palestiniennes assignées à résidence. Les autorités israéliennes avaient refusé dans un premier temps, puis s'étaient ravisées. Elles demandaient cependant que la visite ait ait lieu après le 2 septembre, alors que M. Thorn entendait achever sa tournée au Proche-Orient avant cette date pour préparer son rapport à l'intention du conseil des ministres des affaires étrangères, prévu pour les 15-16 septembre à Bruxelles. Le conseil discutera de cette mission de sondage en vue d'élaborer une position européenne commune que M. Thorn défendra le 23 septembre à l'ONU, lors du débat sur le problème palestinien.

M. Yasser Arafat, qui a inauguré vendredi un camp d'entraînement militaire d'étudiantes palestinienne, dont il a fait l'éloge, a adressé un message à M. Thorn dans lequel il souligne que les concentrations militaires israéliennes à la frontière libanaise laissent craindre une « prochaine agression contre le Sud-Liban ». *Le président de l'O.L.P. a également demandé la réunion d'urgence du conseil de défense arabe formé le 9 juillet pour examiner la situation militaire dans la région.*

« Camp David n'est pas un dogme »

nous déclare M. Boutros-Ghali, ministre d'État égyptien aux affaires étrangères

De notre correspondant

Le Caire. — Arrivé au Caire dans la nuit du vendredi 29 août, M. Gaston Thorn devait achever ce samedi en Egypte, par des entretiens avec le raïs et avec les deux responsables de la diplomatie égyptienne, le général Ali et M. Boutros-Ghali, une tournée des principales capitales arabes. A la suite de la déclaration sur le Proche-Orient, publiée par les Neuf à Venise, le 13 juin, M. Thorn avait commencé, le 30 juillet, une « *mission exploratoire* » dans la région.

Reçu d'abord à Tunis à la Ligue arabe, il s'était rendu ensuite successivement en Israël, au Liban, où il rencontrait, le 4 août, M. Arafat, en Syrie et en Jordanie. Une seconde étape l'avait conduit, à partir du 17 août, au Koweït, en Irak et en Arabie Saoudite.

Le but réel de la mission du diplomate luxembourgeois était de mesurer les chances de réussite d'une éventuelle initiative européenne destinée à débloquer le processus de paix au Proche-Orient. Au début vœu pieux, qualifié par certains Arabes de « *cheval de Troie américain* », la tentative de M. Thorn apparaît aujourd'hui un peu moins impossible. Bagdad et Ryad en appellent aux Européens. Les Palestiniens témoignent d'un intérêt croissant pour « *l'initiative de paix européenne en gestation* ».

Nous avons demandé à M. Boutros-Ghali s'il pensait que les Neuf s'engageraient en faveur d'une initiative qui paraîtrait à beaucoup comme un moyen d'occuper la galerie en attendant la fin de la période électorale américaine, en novembre, au-delà de laquelle Washington relancera les pourparlers israélo-égyptiens.

« *Toute initiative, qu'elle soit européenne, roumaine ou africaine, est et restera bienvenue, avant ou après les élections américaines, dans la mesure où elle permettrait d'amener autour du tapis vert nos partenaires arabes, et, au premier chef, les Palestiniens et les Jordaniens* », nous a répondu le ministre d'Etat égyptien aux affaires étrangères.

« *On oublie sans cesse,* nous a dit encore M. Boutros-Ghali, *que tout le système de Camp-David, que toute notre politique proche-orientale, sont basés sur la participation des Palestiniens et des Jordaniens au processus de paix. Notre but essentiel est que les discussions sur l'autonomie palestinienne, poursuivies en vain depuis l'an passé avec les Israéliens et les Américains, reprennent à cinq, c'est-à-dire avec les Palestiniens et les Jordaniens et, le cas échéant, avec d'autres partenaires.* » Selon le ministre d'Etat, « *un tel élargissement, que nous rechercherions, même si les conversations tripartites avaient donné des résultats, nécessiterait aussi l'accord des Américains et des Israéliens. Une initiative réussie supposerait donc l'obtention d'un consentement palestino-arabe et israélo-américain. C'est une tâche difficile, mais l'Egypte croit que les Neuf, en y mettant tout leur poids, pourraient y parvenir. Camp David n'est pas un dogme. C'est un moyen parmi d'autres d'atteindre la paix globale. L'Egypte est ouverte et attentive à tout autre moyen permettant de parvenir à cet objectif.* »

Notons enfin que le vice-président égyptien, le général Moubarak, a entrepris, le vendredi 29 août, un voyage de deux semaines qui le mènera tour à tour à Bonn, à Londres, à Rome, au Vatican, à Paris — où il sera reçu à l'Elysée, — à Vienne et à Bucarest. Il abordera le thème de l'initiative européenne (ou roumaine) dans la plupart de ces capitales.

J.-P. PERONCEL-HUGOZ.

Iran

L'ayatollah Montazeri accuse les États-Unis de renforcer leurs activités militaires dans la région

Seize personnes ont été exécutées à Téhéran

Trois généraux qui avaient servi sous le régime du chah ont été arrêtés en Iran, a annoncé l'agence Pars, vendredi 29 août. Il s'agit des généraux Khalatbari, ancien commandant de l'armée à Chiraz et adjoint au général Oveissi, ancien gouverneur militaire de Téhéran, Hossein Rastegar, commandant l'artillerie à Ispahan, et Nasrollah Khoshnevissan. Le même jour, seize personnes ont été exécutées à la prison d'Evin ; onze d'entre elles étaient accusées d'avoir participé au complot découvert le mois dernier.

L'ayatollah Montazeri, considéré comme le successeur probable de l'iman Khomeiny, a accusé les Etats-Unis « *de renforcer leurs activités militaires dans le golfe Persique* ». L'ayatollah, qui parlait à l'occasion de la grande prière du vendredi, faisait allusion aux rumeurs selon lesquelles des bâtiments de guerre américains croiseraient à proximité des eaux territoriales iraniennes. Dans la soirée, la radio a annoncé de nouveaux heurts à la frontière avec l'Irak. Elle a accusé les forces de Bagdad d'avoir attaqué un poste de police à Parvizkhan. Les forces iraniennes ont riposté et ont, d'autre part, capturé « *trente-cinq contre-révolutionnaires* » près de Mariven, au Kurdistan.

Aux Etats-Unis, à l'occasion du trois centième jour de captivité des otages américains, le département d'Etat a exprimé prudemment l'espoir d'une libération. De son côté, le département de la justice a demandé aux tribunaux américains instruisant des procès contre le gouvernement iranien de surseoir à tout jugement tant que les cinquante-deux otages seraient détenus. Plus de deux cents procès sont en cours, et, selon le ministère, il n'est pas dans l'intérêt des Etats-Unis que des décisions de justice soient prises, car « *elles pourraient avoir un impact important sur la solution de la crise* ».

Enfin, neuf prêtres salésiens expulsés d'Iran sous l'accusation d'espionnage en faveur d'Israël sont arrivés, vendredi soir, à Rome. Ils ont démenti les accusations portées contre eux — aucune preuve n'a d'ailleurs été apportée — et ont exprimé l'espoir de pouvoir retourner en Iran, où certains d'entre eux vivaient depuis trente-cinq ans. — *(A.F.P., Reuter.)*

AMÉRIQUES

Etats-Unis

WASHINGTON S'OPPOSE A LA VENTE DE BOEING A L'IRAK

Washington *(A.F.P.)*. — Le gouvernement américain a rejeté une demande de l'Irak portant sur *l'achat aux Etats-Unis* de cinq Boeing, a annoncé vendredi 29 août, un porte-parole du département d'Etat.

Aucune précision n'a été donnée officiellement sur le refus américain, mais on indique de source proche du département d'Etat que cette décision est liée aux incidents récents survenus à Berlin-Ouest et à Vienne et mettant en cause des diplomates irakiens (1).

Les deux pays ont rompu leurs relations diplomatiques peu après la guerre israélo-égyptienne de 1967, mais les échanges commerciaux entre Washington et Bagdad n'ont cessé malgré tout de se développer pour atteindre en 1979 plus de 1 milliard de dollars. Quelques jours avant les incidents de Vienne et de Berlin-Ouest, le département d'Etat avait donné le feu vert pour la vente à l'Irak de huit turbines devant équiper quatre frégates en construction en Italie.

(1) Le 1er août, deux diplomates irakiens accrédités en R.D.A. étaient appréhendés à Berlin-Ouest, à la suite de l'échec d'une tentative d'attentat à l'explosif contre le congrès de l'Association des étudiants kurdes à l'étranger. Le 31 juillet, l'Autriche avait expulsé deux diplomates irakiens impliqués dans un attentat manqué contre l'ambassade d'Iran. — (N.D.L.R.)

Bolivie

L'ENVOYÉ SPÉCIAL DE L'A.F.P. A. LA PAZ A ÉTÉ LIBÉRÉ

La Paz *(A.F.P.)*. — M. Albert Brun, directeur régional de l'Agence France-Presse à Lima, a été libéré vendredi 29 août à 15 h. 30 locales (19 h. 30 G.M.T.) après avoir été détenu à La Paz pendant plus de quatre jours par les services boliviens de renseignement.

Le gouvernement bolivien formulait quatre accusations à l'encontre de M. Albert Brun : « *contact avec la subversion, publication d'informations déformées, installation d'un télex sans autorisation officielle, et entrevue avec le dirigeant de l'opposition clandestine, M. Hernan Siles Zuczo* ».

M. Césaire, ambassadeur de France à La Paz, a pour sa part affirmé son désaccord avec ces accusations et indiqué que le gouvernement bolivien et l'ambassade de France concevaient différemment la liberté de la presse.

Le président-directeur général de l'A.F.P., M. Henri Pigeat, avait protesté auprès du gouvernement bolivien contre cette « *atteinte à la liberté d'informer* » et demandé la remise en liberté de M. Brun.

Venant de La Paz, M. Albert Brun est arrivé à Lima vendredi dans la soirée. Amaigri mais en bonne santé, il a déclaré qu'il avait été traité « *avec une froide cordialité* ».

ASIE

Chine

Selon Pékin

LES SOVIÉTIQUES AURAIENT TENTÉ DE FORCER UN DIPLOMATE CHINOIS A TRAHIR

Pékin a accusé Moscou d'avoir tenté d'intimider un de ses diplomates en poste en U.R.S.S. afin de le forcer à trahir, a annoncé, vendredi 29 août, l'agence Chine nouvelle. Selon celle-ci, le chargé d'affaires soviétique à Pékin a été convoqué et s'est vu remettre une note de protestation.

L'incident se serait produit dans la nuit du 17 au 18 août, à Minsk, alors que M. Wang Haiyan, attaché d'ambassade, et un employé de cette dernière, M. Jia Chengxi, retournaient en voiture à Moscou après un séjour en Allemagne occidentale. « *A minuit*, selon la note chinoise, *deux Soviétiques, se présentant comme des agents de la sécurité, ont pénétré dans la chambre de M. Wang et ont tenté de le forcer à « coopérer » avec eux. Devant le refus du diplomate, ils ont menacé de faire des déclarations accusant M. Wang de se livrer à l'espionnage en U.R.S.S. et d'avoir eu des relations illicites (...). Ils l'ont pratiquement menacé, s'il refusait de se prêter à leurs exigences, d'organiser un accident de la route pour le tuer, ainsi que M. Jia, sur la route du retour à Moscou.* » — *(A.F.P., Reuter.)*

AFRIQUE

République Centrafricaine

Le président Dacko explique par leur « impopularité » l'éviction de M. Ayandho, premier ministre, et du vice-président Maidou

De notre envoyé spécial

Bangui. — « *J'aurais souhaité ne pas modifier les structures du gouvernement avant deux ans, mais MM. Ayandho et Maidou étaient décidément trop impopulaires.* » Le président David Dacko, visiblement mal à l'aise dans son profond fauteuil de velours rouge, n'en dira pas plus sur les raisons qui l'ont amené à démettre de leurs fonctions son premier ministre et son vice-président (*le Monde* daté 24-25 août), sinon qu'il n'a « *cédé à aucune pression* » et qu'il avait déjà, à plusieurs reprises, exprimé son intention de se « *débarrasser* » des deux hommes. Toutefois, le président ne voulait pas « *donner l'impression de céder à la rue* ». L'allusion vise les manifestations estudiantines des 27 et 28 juin dernier. Déjà, lors du « *flottement* » (1) qui avait immédiatement suivi la publication, le 11 juillet, de la liste des membres du nouveau gouvernement, on avait accusé le président Dacko de « *faire plaisir à la rue* ». Il fallut attendre quelques jours pour apprendre que non seulement MM. Ayandho et Maidou n'étaient pas exclus du nouveau cabinet, mais qu'ils s'y taillaient la part du lion.

Une première grave erreur

Depuis cette date, la « rue » s'est tue. L'impopularité bien connue de M. Ayandho n'a pas disparu. Au contraire, elle est allée croissant et a même commencé à bénéficier indirectement au vice-président, M. Henri Maidou. Celui-ci l'a sans doute senti mais, en juillet, a commis une première grave erreur. Sortant de sa réserve, il donne à la radio nationale une longue interview *fort remarquée*, dresse le constat d'échec du précédent gouvernement de salut public (auquel il appartenait) et rappelle qu'il avait personnellement demandé l'intervention française pour chasser Bokassa. Bref, il se pose en successeur légitime du président Dacko. *A priori*, ce dernier n'a pas de raisons d'en prendre ombrage. Il nous a confirmé d'ailleurs avoir passé une sorte d'accord à ce propos avec M. Maidou. Malheureusement pour *lui*, dans son interview, le vice-président proclame aussi son attachement au multipartisme. Stupéfaction au palais présidentiel, où l'on affirme que M. Maidou lui-même avait rédigé, quelques semaines plus tôt, les statuts du parti unique! Pis, sans l'accord du vice-président, le Mouvement centrafricain pour les libertés démocratiques (M.C.L.D.), regroupant différents partis d'opposition, publie quelques jours plus tard le texte, en soulignant les « *aspects positifs et encourageants* » de ces propos. Cette fois, c'en est trop, le vice-président est passé à l'opposition, avec laquelle M. Dacko excluait, il n'y a guère, « *tout dialogue* ».

Le 19 août, le conseil des ministres se réunit pour discuter de la Constitution — qui est toujours à l'état d'avant-projet bien que le référendum soit prévu, ou ait été prévu, pour le début de 1981. Tout le monde est là, attaché-case en main. De longues minutes s'écoulent, ni le président ni le premier ministre ne se montrent. Ils ne viendront pas, *la réunion est* remise à... plus tard. Le 21 août, on apprend à Bangui que M. Ayandho, premier ministre en exercice, rentre tout juste de Libreville au Gabon. On apprendra par la suite que M. Ayandho aurait profité de ce petit voyage pour se préparer une retraite dorée à la tête d'une petite entreprise gabonaise à capitaux étrangers. Cela, c'est « radio trottoir » qui le dit. Par contre, c'est bien la radio nationale qui, le 23 août, très tôt dans la matinée, lâche l'information officielle : « *MM. Maidou et Ayandho sont démis de leurs fonctions.* »

Quel est le jeu de la France ?

Dans la même matinée, M. Fabien Ombouma, conseiller personnel du président Bongo, est aperçu au palais présidentiel. Libreville, qui fournit il est vrai des subsides au régime Dacko, ferait-il la pluie et le beau temps à Bangui. A moins que... C'est vrai, le président Bongo n'est pas seul à Libreville, il y a aussi l'ambassadeur de France, M. Robert, un ancien du S.D.E.C.E. Des rumeurs avaient bien laissé entendre autrefois que, de ce poste, il surveillait toute la région, mais ce n'étaient que des rumeurs...

Dire que la population s'indigne de ces révolutions de palais serait exagéré. La popularité du président Dacko, la joie procurée par l'éviction du premier ministre, font oublier le reste. M. Maidou remontait pourtant lentement la pente dans l'estime des syndicats, des professeurs, cadres et techniciens. Il passait toutefois encore mal la rampe dans le « pays profond ». Cet homme jeune — il a quarante-quatre ans, — n'a pas u patienter et attendre son heure. Aura-t-il un jour une seconde chance ? Le président Dacko exclut en tout cas son nom comme celui de M. Ayandho des candidats acceptables à sa propre succession.

Une [illegible], cependant, demeure dans les différentes couches de la population : mais quel est donc le jeu de la France ?

PATRICE CLAUDE.

(1) La liste diffusée par le palais présidentiel ne comprenait ni le poste de vice-président ni celui de premier ministre.

Liberté bien surveillée...

« M. Henri Maidou est libre de vous rencontrer s'il le désire. » *Il nous avait bien semblé discerner un léger vacillement dans la voix de M. Dacko, au moment où il nous accorda l'autorisation d'interviewer son ancien vice-président. Ce n'est qu'en sortant du vaste bureau présidentiel que les choses se sont — si l'on peut dire — précisées. Devenu à son tour mal à l'aise, l'altier secrétaire général de la présidence, si souriant avant l'entretien, accepte d'appeler le responsable de la garde, qui seul peut délivrer un sauf-conduit. Celui-ci, un Français, qualifié de « colonel », n'en croit visiblement pas ses oreilles. S'adressant au secrétaire général :* « Vous êtes sûr que le président a donné son accord ? » « Euh... oui... J'étais là, le président a donné son accord. » *Puis, le ton un peu plus appuyé :* « Un accord verbal. » *Le « colonel » :* « Suivez-moi Monsieur. » *Sortant du bureau, il semble tout à coup avoir oublié quelque chose.* « Excusez-moi un instant. » *Il entre dans une autre pièce. Attente. Vingt longues minutes plus tard, un nouveau et aimable :* « Voulez-vous me suivre », *puis arrêt dans un couloir, à l'abri des oreilles indiscrètes :* « Hum ! Je vais vous décevoir, finalement le président estime qu'il vaut mieux annuler cette interview. Ce serait mauvais. » *Pour qui ?* « Mais voyons, pour M. Maidou lui-même. »

Le « colonel », qui dirige, avec l'aide d'une poignée de Français, la garde présidentielle, e. à ce titre « préserve les intérêts de M. Maidou contre d'éventuels manifestants », *s'est montré bien plus persuasif que nous. Etrange « liberté » que celle de l'ancien vice-président et singulière autorité présidentielle...* — P. C.

Tunisie

Les condamnés graciés mais non amnistiés ne pourront plus assumer de responsabilités syndicales

Tunis. — Les condamnés aux peines de travaux forcés et de prison ayant bénéficié de la grâce présidentielle n'ont pas le droit d'assumer de responsabilités syndicales : cette mise au point a été faite, mercredi 27 août, par le ministre des affaires sociales, M. Mohamed Ennaceur, qui venait de s'entretenir avec M. Bourguiba de la situation sociale et des préparatifs du congrès de la centrale ouvrière prévu pour le premier trimestre 1981.

De notre correspondant

« *C'est afin de lever toute équivoque que le chef de l'Etat a recommandé le respect de la loi en ce qui concerne les conditions de candidature aux responsabilités syndicales* », a précisé le ministre. Ce rappel du nécessaire « *respect de la loi* » alors qu'ont lieu des tractations sur la composition de la commission qui préparera le congrès, et dans laquelle devraient siéger les représentants de toutes les tendances syndicales, y compris ceux de l'exécutif évincés après les émeutes du 26 janvier 1978, risque, de prime abord, de compliquer un peu plus une situation déjà complexe. Il écarte d'emblée la plupart des membres de l'ancienne direction de l'U.G.T.T., qui continuent de jouir cependant d'une large audience dans les milieux ouvriers.

Dans les cercles officiels on affirme néanmoins qu'il ne s'agit en aucune manière d'un « *durcissement* », mais seulement de la confirmation d'une situation déjà connue et que le pouvoir tient, « *aujourd'hui comme hier* », à ce que des élections « *réellement libres et démocratiques* » aient lieu. On n'exclut pas dans ces mêmes milieux que, d'ici au prochain congrès, des syndicalistes récemment libérés puissent bénéficier, à titre individuel, d'une amnistie si telle est la volonté du chef de l'Etat.

Quoi qu'il en soit, trois membres de l'ancien exécutif ne sont pas frappés par cette exclusive : l'un d'entre eux, malade le « jeudi noir », n'a fait l'objet d'aucune poursuite et deux autres ont [illegible] condamnés avec sursis. Il en est de même pour d'autres anciens responsables syndicaux, dont une quarantaine de membres de la commission administrative.

MICHEL DEURÉ.

A TRAVERS LE MONDE

États-Unis

● LE SENATEUR DEMOCRATE DE L'ALASKA, M. MIKE GRAVEL, dont le mandat *venait à expiration*, a *été battu* aux « primaires » de son Etat par le petit-fils de l'homme auquel il avait succédé au Sénat, il y a douze ans, M. Clark Gruening. Il ne pourra donc pas se représenter, et l'on pense que sa retraite forcée donne sa chance au candidat républicain qui affrontera M. Gruening aux élections du 4 novembre.

Liban

● M. DANY CHAMOUN BLESSE. — M. Dany Chamoun, fils de l'ancien président de la République libanaise, M. Camille Chamoun, et responsable militaire du parti national libéral (P.N.L.), a été légèrement blessé vendredi 29 août au cours d'un échange de coups de feu avec l'un de ses anciens partisans rallié aux *Forces libanaises*, qui a été tué, annonce-t-on à Beyrouth.

Mozambique

● M. JOAQUIM CHISSANO, ministre des affaires étrangères du Mozambique, sera le premier membre du gouvernement de Maputo à effectuer une visite officielle en France, du samedi 30 août au mardi 2 septembre. — *(A.F.P.)*

Portugal

● AIDE GOUVERNEMENTALE A LA PRESSE PRIVEE. — Le gouvernement a annoncé jeudi 28 août un plan d'aide économique à la presse privée, dont le déficit actuel se monte à plus de 700 millions d'escudos (environ 60 millions de francs). Cette mesure vise à mettre sur le même pied d'égalité la presse privée et les journaux sous contrôle de l'Etat.

Roumanie

● M. NICOLAE CEAUSESCU, chef de l'Etat et du parti roumains, a reçu, vendredi 29 août, M. Claude Estier, membre du bureau exécutif du parti socialiste français, qui séjourne en Roumanie. Les deux hommes ont réaffirmé leur « *volonté commune de poursuivre le dialogue et de renforcer la collaboration entre leurs deux partis* ». — (A.F.P.)

Zimbabwe

● M. MUGABE, premier ministre du Zimbabwe, a invité, vendredi 29 août, le général Walls, ancien commandant en chef de l'armée, à quitter le pays. — *(Reuter.)*

Le Monde

politique

DEVANT LES ENSEIGNANTS ET LES JEUNES GISCARDIENS

Le ministre de l'éducation appelle à « libérer l'école »

Deux organisations liées à la majorité présidentielle, le Mouvement des enseignants libéraux (M.E.L.) et le Mouvement des jeunes giscardiens (M.J.G.), ont tenu du 25 au 29 août, à Sélestat (Bas-Rhin), l'une son deuxième « carrefour », l'autre son quatrième « campus » d'été. Ayant pour objectif de préparer à la campagne présidentielle les militants giscardiens au sein des différents secteurs de l'éducation, ces assises ont permis aux quelque cent cinquante participants de faire alterner des travaux pratiques de propagande (rédaction d'un tract, constitution d'un comité de soutien, simulation de débats télévisés...), des cours de « doctrine libérale », l'analyse polémique des propositions de la gauche, surtout socialistes, et les rencontres avec des personnalités de la majorité.

A MM. René Haby, ancien ministre de l'éducation, Charles Debbasch, conseiller technique à la présidence de la République, Michel d'Ornano, ministre de l'environnement et du cadre de vie, ont succédé, mercredi 27 août, Mme Alice Saunier-Seïté, ministre des universités, et, vendredi 29 août, M. Christian Beullac, ministre de l'éducation. Ce dernier, à dix jours du début d'une rentrée scolaire étalée par académie, a condamné, par avance et en termes particulièrement vifs, ceux qui « vont chercher, par tous les moyens, à porter le trouble dans tous les secteurs de la vie sociale ». Les jeunes giscardiens, qui organisent une deuxième session de leur « campus » du 1er au 5 septembre, accueilleront, jeudi 4 septembre M. Raymond Barre.

De notre envoyé spécial

Sélestat. — L'intervention de la marine nationale dans le conflit de la pêche semble avoir donné le « la » au discours gouvernemental. Devant les jeunes giscardiens et les enseignants libéraux, M. Christian Beullac s'en est en effet pris à ceux pour qui l'école *« est un terrain d'endoctrinement, de propagande, de lutte partisane »*. *« L'école,* a poursuivi le ministre de l'éducation, *ils ont tout fait pour l'investir. Ils y ont en partie réussi. A nous de la libérer. A nous de faire en sorte qu'elle redevienne ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être. (...) Nous voulons à la fois une école de l'efficacité et de la liberté. Nous devons nous considérer comme les soldats de cette école-là. Le président de la République nous a tracé la voie. Tous ensemble, derrière lui, nous combattrons pour le triomphe de cette cause. A l'approche d'une échéance nationale capitale, faisons front ! Montrons au pays que l'éducation de l'avenir et l'éducation de la liberté, c'est nous ! »*

A Sélestat, M. Christian Beullac a confirmé son engagement aux côtés du MEL, qu'il avait déjà revendiqué, en mai dernier, à *Viry-Châtillon* (Essonne), lors du premier colloque national des enseignants giscardiens (*le Monde* des 13 et 14 mai 1980). *« Notre ami, notre allié » :* présenté en ces termes par M. Dominique Ambiel, secrétaire général du MEL, le ministre de l'éducation n'a pas manqué de retourner le compliment : *« Quand je vous retrouve, je suis en pays de connaissance. Sur tout ce qui est essentiel, nous nous accordons pleinement. »*

En la matière, devoir politique et devoir d'Etat semblent se confondre : répondant à toutes les suggestions de l'assistance, promettant de les faire étudier par ses services, remerciant les jeunes giscardiens *pour leurs « bonnes idées »*, le ministre de l'éducation a tenu une réunion à huis clos avec les adhérents du MEL. Pour débattre, nous a-t-on dit, de *« problèmes de stratégie »*, examiner les difficultés rencontrées dans la construction du mouvement, et prendre connaissance d'exemples concrets de *« manquement au pluralisme »* au sein des *établissements scolaires...*

Idéologie

« Si on attend des moyens supplémentaires pour faire une école de qualité, a encore déclaré M. Beullac, *alors on ne l'aura jamais (...). Le problème est d'abord un problème d'état d'esprit. Une idéologie du laxisme, de la permissivité, de l'égalitarisme à tous crins, s'est infiltrée dans notre enseignement, dans nos écoles, sinon dans nos familles. Cocktail insipide, mais corrosif de marxisme et de modes venues d'outre-Atlantique, cet état d'esprit a fait des ravages. »*

Pour le ministre de l'éducation, l'heure n'est pas aux états d'âme. Il faut *« ouvrir l'école sur la vie »*, la *« rapprocher de la vie professionnelle »*, y introduire l'audiovisuel et l'informatique, la replacer *« au centre de la cité »*. Tout en affirmant que *« le souci majeur du gouvernement en matière d'éducation est de réduire constamment le nombre des laissés-pour-compte »*, il a critiqué la notion d'échec scolaire utilisée par les sociologues de l'éducation qui s'accordent sur ses ressorts socio-culturels : *« Il n'y a pas d'échec scolaire,* a-t-il déclaré, *il n'y a que des pédagogies non adaptées aux différentes formes d'esprit. (...) Ces dernières années s'est exaspérée une idée fausse selon laquelle tous les enfants sont les mêmes, doivent arriver au même endroit... C'est une illusion profondément marxiste. Puisque tout serait fonction non pas de l'aspect originel, des gènes, mais de l'environnement, nous serions tous égaux à la naissance (...). Il faut au contraire avoir le courage de dire que tous les enfants n'ont pas les mêmes qualités »* (1).

Enfin, M. Christian Beullac n'a pas eu de mots assez durs pour ceux qui renâcleraient et douteraient devant la tâche qu'il propose aux enseignants : *« Nous ne sommes pas de ceux qui nous complaisons dans la désolation et la délectation morose. Réagissons et cessons d'entretenir à plaisir un malaise dont ceux qui le claironnent à présent portent largement la responsabilité. La méconnaissance obstinée des réalités, l'abandon des valeurs sur lesquelles nos pères ont fondé cette civilisation, le goût de la facilité, le dénigrement systématique de tout, l'intolérance et l'esprit partisan sont de leur fait (...). Laissons-les à leurs lamentations. Nous avons mieux à faire. Mais qu'ils sachent bien que nous ne nous laisserons pas traiter en boucs émissaires. Nous saurons répondre à ces agressions. Mais ne nous laissons pas détourner de notre but primordial : restaurer l'école et construire. Il faut être malade psychologiquement pour ne pas voir que notre métier d'enseignant est un des plus beaux du monde. Et au diable ceux qui n'ont pas le moral ! »*

EDWY PLENEL.

(1) En février 1975, dans son projet *« pour une modernisation du système éducatif »*, le précédent ministre de l'éducation, M. René Haby, insistait sur le constat que *« la réussite scolaire n'est pas la même dans les différents milieux socio-culturels »* et demandait *« à l'école de compenser les handicaps culturels liés au milieu d'origine »*.

● *Les entretiens du président de la République.* — Le président Giscard d'Estaing recevra, lundi 1er septembre, le ministre des affaires étrangères du Mozambique, M. Chissano, et mercredi prochain le prince Talal Bin Abdul Aziz, frère du roi Khaled d'Arabie Saoudite. Le prince, qui est l'adjoint de M. James Grant, directeur général de l'UNICEF, évoquera un projet de cette organisation qui vise à approvisionner en eau potable la province frontalière nord-ouest du Pakistan.

Enfin, le vice-président égyptien, M. Hosni Moubarak, sera reçu à une date encore non précisée par M. Giscard d'Estaing, lors de sa prochaine visite en France, qui aura lieu du 7 au 10 septembre. M. Moubarak sera, le 8 septembre, l'hôte à déjeuner du ministre français des affaires étrangères, M. Jean François-Poncet.

La C.G.T., la C.F.D.T., F.O. et la FEN « s'indignent » des propos de M. Barre sur les « nantis »

Les réactions syndicales aux propos de M. Raymond Barre sur les « *nantis* » ne se sont pas fait attendre. M. Séguy a estimé, au cours d'une conférence de presse réunie le vendredi 29 août, qu'il s'agissait là d'une *« attaque intolérable et méprisante »* à l'égard des travailleurs de la fonction *publique*.

Devant l'université d'été des Jeunes démocrates-sociaux, le premier ministre avait déclaré : *« Il ne faut pas qu'il y ait deux France, la France sous statut où l'emploi et le revenu sont garantis, et la France hors statut où ce sont ceux qui le plus souvent ont à faire face à la concurrence internationale qui paient pour les autres. »* Il avait affirm- que le gouvernement manifestera *« la plus grande fermeté à l'égard des revendications des nantis »* mais saura entendre les revendications des autres catégories (*le Monde* des 29 et 30 août).

Dans une longue déclaration, le bureau confédéral de la C.G.T., qui qualifie ces propos d'*« odieux et indécents »*, souligne notamment : *« En opposant les travailleurs à statut à ceux qui en sont privés, le premier ministre vise non seulement les agents du secteur public et nationalisé, mais tous ceux qui bénéficient de garanties conventionnelles acquises par la lutte syndicale. Il présente comme un véritable luxe la garantie de l'emploi et des revenus. Or, ce qui est inacceptable, ce n'est pas l'existence de garanties durement acquises par la lutte, mais celle d'une zone de plus en plus étendue d'emplois précaires livrant les travailleurs à l'arbitraire du patronat et de l'Etat-patron. »*

Il ajoute : *« Ces déclarations démontrent que le pouvoir, conformément aux injonctions du grand patronat, entend mettre en cause les statuts et les conventions collectives, qu'il entend dresser les travailleurs relégués dans des emplois précaires et les chômeurs contre les autres salariés. Il n'y parviendra pas. (...) C'est par la lutte syndicale que seront défendues et améliorées ces conquêtes ouvrières que sont les statuts, les conventions collectives, les garanties conventionnelles, et qu'elles seront étendues et pleinement assurées à tous les salariés. »*

Pour sa part, l'Union des fédérations C.F.D.T. de fonctionnaires et assimilés précise : *« Plus de deux cent soixante-dix mille fonctionnaires et agents des collectivités locales gagnent moins de 2 720 francs net par mois. Un million quatre cent cinquante mille perçoivent moins de 3 500 francs net, soit près de 50 % des effectifs. » « Sont-ce là des privilégiés, des nantis ? »* se demande la centrale de la rue Cadet, qui indique que *« les fonctionnaires n'ont eu que 7,4 % d'augmentation de salaire en 1980, alors que les prix, selon l'indice INSEE, ont déjà augmenté de 8,7 % »*.

De son côté, Force ouvrière *« dénonce les déclarations tendancieuses et mensongères »* du premier ministre et souligne, comme la C.F.D.T., que *« 50 % des personnels en cause gagnent moins de 3 500 francs par mois »*.

De plus, ajoute-t-elle, *« dans la fonction publique, il existe plus d'un million d'agents non titulaires sans garantie d'emploi, qui, sur le plan fiscal, comme l'ensemble des salariés, se trouvent parmi la catégorie sociale la plus imposée »*.

Enfin, la Fédération de l'éducation nationale (FEN) manifeste son *« indignation »* et fait remarquer que *« l'immense majorité des travailleurs de l'Etat ne perçoivent que de petits et moyens salaires, et qu'en réalité c'est le service public qui est visé à travers cette tentative de division des travailleurs »*.

« LES « NANTIS » SONT AU POUVOIR » déclare M. Fiterman

M. Fiterman a évoqué, vendredi 29 août, d'autre part, sur TF 1, les déclarations de M. Raymond Barre sur les travailleurs « *nantis* » de la fonction et des secteurs publics (*le Monde* du 29 août) et il a déclaré : *« Nous, nous disons que les nantis et les casseurs, ils sont au pouvoir. Giscard d'Estaing est leur président et Barre leur premier ministre. »* Il a appelé au refus de l'*« attentisme »* et à la lutte pour *« la satisfaction des revendications les plus pressantes »*. Interrogé d'autre part sur l'article de l'hebdomadaire soviétique *Temps nouveaux*, qui situe M. François Mitterrand à l'extrême droite de l'éventail politique français (*le Monde* du 29 août), M. Fiterman a déclaré que le premier secrétaire du P.S. a développé récemment des positions *« ultra-atlantistes (...) tendant à renforcer la soumission de la France à la politique américaine, son insertion dans le bloc atlantique, et des positions qui tendent à l'affrontement avec l'Union soviétique ». « Dans ces conditions, sur le fond du problème, je pense que la réaction des Soviétiques est compréhensible »*, a-t-il dit.

M. POPEREN (P.S.) : une agression contre les salariés.

M. Jean Poperen, membre du secrétariat national du P.S., a commenté vendredi 29 août les propos de M. Barre devant les jeunes démocrates-sociaux. Il a notamment souligné : *« Les « nantis » pour M. Barre ce ne sont pas les patrons de choc, dont les profits sont en hausse et qui se refusent à investir, ce ne sont pas les banquiers, les promoteurs, les mandataires de Rungis et autres marchés de gros, les trafiquants de tout poil, ce sont les travailleurs. »*

Estimant que le premier ministre *« essaie de dresser les travailleurs les uns contre les autres »*, M. Poperen s'est dit convaincu que *« face à cette agression, face à un pouvoir et un grand patronat solidaires, les salariés — ouvriers, employés, fonctionnaires — resserreront leur propre solidarité »*.

L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE

Attaqué par les giscardiens, M. Rocard recherche le consensus au sein du P.S.

De même que les porte-parole de l'opposition et les contestataires de la majorité dirigent de plus en plus leurs coups contre M. Giscard d'Estaing, les dirigeants giscardiens mettent personnellement en cause les autres candidats, déclarés ou potentiels, à l'élection présidentielle. Cela n'est pas nouveau pour M. Mitterrand, qui est, en outre la cible du P.C. ni pour les communistes ; mais, désormais, M. Debré et M. Rocard sont pareillement visés. Le député des Yvelines, qui paraissait bénéficier d'une certaine faveur dans la majorité, est traité comme un adversaire à part entière même si, comme l'assure M. Raffarin, les giscardiens ne le craignent pas.

Le premier des sondages de la rentrée est fourni par l'hebdomadaire « le Point » et l'IFOP. Il a été réalisé dans la seconde quinzaine d'août et ses résultats montrent que M. Giscard d'Estaing domine la compétition. Au sein de la gauche, MM. Rocard et Mitterrand bénéficient — avec des images présidentielles très différentes — de taux d'intentions de vote quasiment égaux au premier tour, mais le premier conserve un net avantage dans la perspective du second tour.

Les animateurs du courant Rocard qui se sont réunis pendant une semaine à Villeneuve-lès-Avignon ont décidé d'agir de telle sorte que leur chef de file puisse éventuellement devenir le candidat d'un parti socialiste rassemblé.

Au cours de son intervention devant les militants de son courant, M. Michel Rocard a souhaité que ce genre de rencontre ne se renouvelle pas avant l'élection présidentielle. Et cela pour deux raisons : les rocardiens doivent, plus que jamais, respecter la trêve qui prévaut à l'intérieur du P.S. entre la majorité et les courants minoritaires, et leur leader ne doit plus apparaître comme le candidat d'une minorité du parti mais comme celui d'un P.S. « rassemblé ».

Dès le 25 février dernier, à Antenne 2, M. Rocard avait affirmé qu'il se tenait prêt à être le candidat socialiste et qu'il entendait être *« un candidat de consensus »* au sein du parti. Ce thème de la recherche du consensus a dominé la dernière journée des travaux de Villeneuve-lès-Avignon.

Les débats précédents avaient été consacrés à ce que seraient les grands axes d'une campagne présidentielle. Ils ont permis de faire le point notamment sur les questions internationales, à partir d'un exposé de M. Jean-Pierre Cot, sur les difficultés qu'aurait à résoudre un président de gauche au lendemain du scrutin, ainsi que sur les projets que celui-ci proposerait immédiatement (ces questions ont été traitées par M. Edgard Pisani), les relations avec les syndicats et les mouvements féministes et régionalistes ont également été abordées.

Tout s'est donc déroulé dans la perspective d'une candidature du député des Yvelines et dans l'hypothèse où M. Mitterrand déciderait de ne pas se présenter. A cet égard, un décalage est apparu entre l'état-major parisien de M. Rocard et les responsables fédéraux du « courant ».

Parmi ces derniers, certains craignent que les proches du député des Yvelines ne se bercent d'illusions ; d'autres, confrontés à des situations locales qu'ils estiment pouvoir retourner en leur faveur, s'interrogent sur les effets de la trêve. Sur ce point, toutefois, la dernière journée a permis aux responsables du « courant » d'obtenir l'unanimité sur l'idée suivante : la candidature de M. Rocard ne doit apparaître à aucun moment comme la revanche du congrès de Metz. Au contraire, la minorité doit se montrer disciplinée et avant tout soucieuse de l'unité du parti.

Il reste que, pour le moment, le P.S. vit toujours à l'heure du candidat inconnu. Même si M. Rocard agit comme s'il était convaincu de sa désignation comme candidat du P.S., cette candidature dépend désormais de l'attitude de M. François Mitterrand.

Quant au consensus qu'il s'agit d'obtenir autour de M. Rocard (si le premier secrétaire du P.S. renonce), il se heurte à deux sortes de difficultés, les unes propres au courant du député des Yvelines, les autres propres à la direction du P.S.

L'un des obstacles majeurs que rencontrera M. Rocard, s'il est désigné, sera de faire admettre à ses propres amis que l'ancienneté de leur choix ne confère aucun privilège. L'entourage du candidat devra donc être élargi à l'ensemble du parti.

Cette perspective, qui peut heurter certains militants rocardiens, est d'autant moins prise en compte par l'actuelle direction du P.S. que celle-ci se déclare convaincue que M. Mitterrand se présentera. L'hypothèse d'une candidature de M. Rocard n'est envisagée qu'en dernier ressort, et, si elle se vérifiait, on sait déjà que le représentant du P.S. serait placé sous surveillance. La lettre récemment adressée par M. Lionel Jospin aux membres du comité directeur et aux premiers secrétaires fédéraux pour critiquer notamment les positions prises par M. Rocard sur la Pologne anticipe, en quelque sorte, sur cette attitude.

Cette lettre (*le Monde* des 24-25 août) illustre également la fragilité de la décrispation qui caractérise les relations entre la majorité et les minorités du P.S. Les critiques adressées à M. Rocard par M. Jospin à l'initiative de ce dernier, mais avec l'accord de M. François Mitterrand, ont été immédiatement interprétées par l'entourage du député des Yvelines comme une rupture de la trêve. La réplique ne s'est pas fait attendre : commentant les déclarations de M. Christian Bonnet sur la « *légèreté* » de M. Rocard, ce même entourage a souligné que *« l'Elysée a choisi le candidat socialiste et ne veut pas »* du candidat Rocard. Suggérer ainsi que M. Mitterrand pourrait être, en quelque sorte, le candidat de l'Elysée ne pouvait que heurter profondément le premier secrétaire du P.S. Les amis du député des Yvelines ont sans doute commis une maladresse psychologique, au point qu'un membre du secrétariat national a aussitôt fait connaître à M. Rocard que l'utilisation de tels arguments serait considérée comme un *casus belli* par la direction du parti.

Chacun s'affirme donc soucieux de l'unité du parti, mais préserve sa capacité de riposte. Ainsi le courant rocardien a-t-il abandonné toute idée de comités de soutien ou de démarches extérieures au parti au nom de la nécessité d'une candidature de consensus. Mais encore convient-il que les amis de M. Mitterrand en fassent autant, sinon la compétition rebondirait.

Jusqu'au 19 octobre prochain, date à laquelle s'ouvrira la procédure de désignation du candidat socialiste, on devra donc de part et d'autre faire preuve de délicatesse pour que le candidat, quel qu'il soit, devienne effectivement celui de tout le P.S.

JEAN-MARIE COLOMBANI.

JUSTICE

L'arrêté d'expulsion d'un étudiant étranger est annulé.

Grenoble. — Dans un jugement rendu le 20 août, le tribunal administratif de Grenoble a annulé une décision du préfet de l'Isère du 18 août 1978 refusant à un étudiant marocain, M. Amal Daoud, le renouvellement de sa carte de séjour temporaire. Le préfet estimait que l'intéressé n'avait pas apporté la preuve que, au *moment du dépôt de sa* demande en vue de renouveler sa carte, il possédait des ressources suffisantes et que, en second lieu, en raison de ses échecs répétés depuis le début de ses études en France, en 1975, M. Daoud ne pouvait plus être considéré comme étudiant. Celui-ci reprochait à l'autorité préfectorale de s'être substituée à l'autorité universitaire pour apprécier s'il était ou non étudiant. Il avait prouvé d'autre part qu'il disposait à l'époque des moyens suffisants pour vivre.

Le tribunal a rappelé dans son jugement qu'un décret du 30 juin 1946 exige de l'étudiant étranger qui demande une carte de séjour la production d'un certificat d'immatriculation ou d'inscription dans une *faculté*, dans une école d'Etat ou un établissement privé légalement créé, et qu'*« il n'appartient pas à l'autorité préfectorale de s'appuyer sur des résultats universitaires »* pour apprécier si un étudiant étranger doit être considéré comme un véritable étudiant. — *(Corresp.)*

● *Mlle Dominique Bongain, membre de la Ligue française contre la vivisection* a été interpellée, mercredi 27 août, et gardée à vue dans la nuit de mercredi à jeudi à Lucenay-l'Evêque (Saône-et-Loire). Mlle Bongain faisait partie du groupe d'une vingtaine de personnes qui, le 6 août, avait pénétré dans un laboratoire de la faculté de médecine de Lyon pour y libérer quatre *chiens* sur lesquels *on* devait procéder à des expériences au service orthopédique des hospices civils de *Lyon (le Monde* du 8 août). Une plainte avait été déposée par le professeur René Morneix, chef de ce service et le docteur Bernard Moyen.

Faits et jugements

Treize morts au Lesotho au cours d'un concert pop'.

Maseru *(Reuter)*. — Treize personnes au moins ont trouvé la mort, vendredi 29 août, à Maseru (Lesotho), après avoir été piétinées par la foule pendant un concert de musique pop au cours duquel devait se produire le chanteur noir sud-africain Steve Kekana. Certaines personnes, déçues de n'avoir pu entrer, ont commencé à manifester à l'extérieur des grilles. La police est intervenue, tirant des grenades lacrymogènes dans la foule qui a été prise de panique.

● *Trois personnes ont été blessées*, jeudi 28 août, vers 2 heures *dans l'explosion* qui a *détruit* une villa de Santa-Maria-Fignaliella, près de Propriano (Corse-du-Sud). Selon les policiers chargés de l'enquête, l'explosion serait d'origine criminelle : le cratère découvert sous les décombres serait dû à une charge de 10 kilos d'explosifs. Les enquêteurs retiennent l'hypothèse d'un règlement de comptes. Les deux fils du *propriétaire de la villa*, M. Pierre Paris, âgé de soixante-sept ans — blessé, ainsi que sa femme et sa fille, dans l'explosion — avaient, en effet, été tués par balles en 1976, dans des conditions mal élucidées.

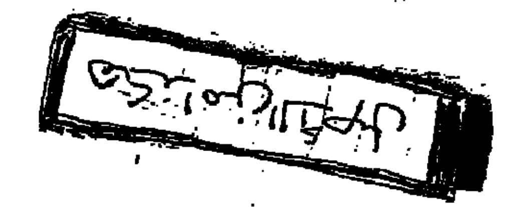
Un autre attentat à l'explosif a *endommagé*, samedi 30 *août*, vers 1 heure, les bureaux du service de l'équipement, situés à quelques *kilomètres* de Bastia. Cet attentat, qui n'a pas fait de victime, n'a pas été revendiqué.

● *Profanation d'un cimetière israélite.* — A Forbach (Moselle), environ soixante-dix stèles du cimetière israélite ont été descellées, *renversées et*, pour certaines, brisées, dans la nuit du jeudi 28 au vendredi 29 août. Selon les enquêteurs, *« il semble que ce soit un acte de pur vandalisme. Il n'a pas été revendiqué »*. En outre, aucune inscription n'a été relevée dans le cimetière.

Des « cibistes » manifestent à Strasbourg.

Près de deux cents adeptes de la « citizen band » (C.B.) — fréquence utilisée par des postes émetteurs récepteurs placés dans des véhicules — se sont rassemblés vendredi 29 août à Strasbourg, comme ils l'avaient annoncé (*le Monde* du 29 août) pour réclamer la législation de la C.B. Selon les cibistes, *« la France est actuellement le seul grand pays de tradition libérale à n'avoir pas encore autorisé l'usage de la bande des 27 MHz »*. Ils se sont déclarés hostiles à une nouvelle réglementation — évoquée par M. Norbert Segard, secrétaire d'Etat aux P.T.T. — qui permettrait d'utiliser la fréquence de 900 MHz au lieu de celle de 27, *« car un tel règlement entraînerait la fin des communications entre amateurs »*. Le matériel nécessaire devrait être beaucoup *plus sophistiqué*, donc très onéreux, estiment les cibistes. Ils ont envoyé une lettre au président de la République pour lui faire part de leurs revendications et demander son intervention en faveur de la C.B.

● *Des policiers contre les gardes du corps armés.* — Après la comparution, mercredi 27 août, devant la vingt-troisième chambre correctionnelle du tribunal de Paris, d'un détective privé, M. Albin Baze, surpris en possession d'une arme à feu, la Fédération autonome des syndicats de police et le Syndicat national autonome des policiers en civil *« s'interrogent sur les vrais raisons qui ont pu valoir à un détective privé s'étant rendu coupable d'un délit de port d'arme de bénéficier d'une condamnation le dispensant de toute peine »* (*le Monde* du 29 août). Les policiers *« dénoncent à nouveau le risque grave que fait courir à la sécurité des personnes la prolifération des vigiles armés et la légèreté dont les autorités concernées font preuve dans la délivrance d'autorisations de détention et de port d'arme »*. Ils demandent aux fonctionnaires de police *« de faire preuve de la plus grande rigueur dans la recherche des délits de cette nature »*.



Le Monde

culture

MUSIQUE

Le contrepoint expressif de Berlioz

Comparaison n'est pas raison et ceux qui, ayant écouté le concert donné par l'orchestre « de Philharmonie » d'Anvers, ont voulu se rendre compte de ses analogies avec celui du Brabant ont eu tort. L'énumération fastidieuse des qualités respectives et des défauts communs aux deux formations a dû les occuper une partie de la nuit. Peut-être n'ont-ils trouvé le sommeil qu'avec difficulté, et il faut rendre grâce au ciel qu'un ensemble luxembourgeois ne soit pas annoncé pour bientôt, car la rage de se faire une opinion et de départager ces orchestres débonnaires, qu'ils se sont plu à opposer, aurait bientôt raison de leur santé. Et cela au moment où, avec la rentrée symphonique parisienne, il va falloir justement discuter des mérites du New-York Philharmonic, du B.B.C., puis du London Symphony Orchestra et de tant d'autres dont les noms seuls font rêver.

∴

Quoi qu'il en soit, et à moins qu'il ne se révèle tout autre vendredi soir sous la baguette de Kan Koto, l'Orchestre philharmonique du Brabant ne laissera aucun souvenir ineffaçable de son passage à Paris. Des attaques souvent imprécises, un goût marqué pour la nuance mezzo forte, *quelques bavures ici et là, on aimerait pouvoir se dispenser d'entrer dans des considérations aussi mesquines, mais comme on ne peut pas dire que le chef, Lukas Vis, ait fait preuve de qualités bien exceptionnelles, il est difficile de se placer à un point de vue bien supérieur. Il n'est pas question de minimiser le travail qui a sans doute été fait, car la musique de Berlioz, dont* Harold en Italie, *et des fragments symphoniques de* Roméo et Juliette *formaient le programme de ce concert, reste encore, aujourd'hui, d'une réelle difficulté technique qui se double d'un certain nombre de problèmes de style. Mais cela ne suffit pas à rendre justice à des partitions dont les exigences vont plus loin que la simple correction.*

En effet, on a tant vanté la virtuosité orchestrale de Berlioz qu'on a fini par confondre sa musique avec celle de certains compositeurs qui, profitant de sa leçon, l'ont largement égalé dans ce domaine. A côté de celle d'un Respighi ou d'un Ravel, par exemple, l'orchestration de Berlioz semble singulièrement maladroite, du moins lorsqu'on se contente de jouer ce qui est écrit. Sans doute y a-t-il dans la Symphonie fantastique *ou dans* Roméo et Juliette *des passages qui* « sonnent tout seuls », *mais ils sont l'exception — l'innovation principale de Berlioz n'est pas tant dans la maîtrise des effets de masse que dans l'exploitation des qualités expressives individuelles de chaque instrument.*

Une indication qui semble contradictoire, telle que « un peu fort mais doux et crescendo », *s'explique fort bien si l'on considère que la force dont il est question n'est pas le volume sonore, mais l'intensité expressive, un son doux peut avoir beaucoup de poids s'il est attaqué et entretenu d'une certaine façon.*

∴

Les choses se compliquent si, comme cela se produit assez souvent, plusieurs motifs, donc plusieurs expressions, se trouvent superposés. Dans la « Scène d'amour » de Roméo et Juliette, *par exemple, chaque instrument, ou chaque groupe, prend part à la symphonie comme autant de sentiments différents, successifs ou simultanés, contradictoires parfois, qui se pressent dans le cœur et dans la tête des deux amants. Il serait absurde, naturellement, de vouloir mettre des paroles sous chaque phrase, mais à peine plus que de considérer cette page comme une simple combinaison de motifs.*

Chaque intervention d'un membre de l'orchestre doit être perçue par l'auditeur comme une démarche individuelle, avec ce que cela comporte d'engagement personnel de la part de l'instrumentiste — et c'est de l'éloquence de tous ces « gestes », dont aucun ne saurait être indifférent, que doit naître ce qu'on pourrait appeler un contrepoint expressif ; il appartient alors au chef de lui donner une impulsion et un équilibre. Faut-il s'étonner que, dans ces conditions, cela sonne merveille ? Chez Berlioz, ce n'est pas l'orchestration qui est savante, mais le sens des possibilités expressives individuelles au sein du grand orchestre qui force l'admiration.

Pour être digne de ce nom, une interprétation doit d'abord tenir compte de cela et découvrir ensuite que la passion ne suffit pas si elle n'engendre pas un ordre supérieur. Autant dire qu'on n'en rencontre pas tous les jours et que l'Orchestre philharmonique du Brabant a du moins le mérite d'être en chemin.

GÉRARD CONDÉ.

EXPOSITIONS

Dessins d'Artaud aux Sables-d'Olonne

(Suite de la première page.)

Et qui n'ont encore jamais, ou si peu, ou si allusivement, fait l'objet d'études particulières. Comme si la présence trop forte de cette prise en charge par l'image du corps souffrant d'Artaud ne pouvait s'aborder autrement que par un coup au cœur. Qui laisse muet.

Parce que le grand corps perdu de l'écrivain est là, qui fait barrage, les dessins d'Artaud dérangent, bousculent, peut-être encore plus que ses écrits, *les écrits* qu'ils ont commencé à accompagner dans les cahiers de Rodez *à partir de* 1945 ; les écrits qui sont venus les développer ensuite, *les souligner, les expliquer* même. Indissociable activité du mot et de *la forme, celle-ci* prenant le relais de *celui-là,* pour mieux *circonscrire les démons intérieurs.*

Presque tous les dessins d'Artaud *(on ne compte pas la conception des* costumes et des décors pour Dullin, à l'Atelier) *et tous ceux qui sont* exposés aux Sables-d'Olonne se situent entre 1945 et 1948, entre l'hôpital de Rodez, le retour à Paris et la mort de l'écrivain.

Les moins connus sont les dessins symboliques et allégoriques, qui reprennent certaines formes apparues dans les cahiers. Ce sont de grands rébus indéchiffrables pour le profane, remplis d'images de corps en formation-déformation qui s'abîment, morcelés, dans le blanc du papier ; de phallus, d'os et de mamelles, de cercueils, de carcans, de gangues, de boîtes, de pièges malins, de signes ésotériques, kabbalistiques ou maçonniques, d'astres et d'instruments qui piquent, qui pourfendent, qui pincent. Où les êtres hybrides pullulent, associés à des phrases écrites, à des mots, des prénoms ou des syllabes inventées, qui martèlent l'espace magique, incantatoire et blasphématoire qu'ils décrivent ; écho de cette voix qui dit, voulut dire à tous (l'émission de radio fut censurée) tout ce qu'il avait à dire *Pour en finir avec le jugement de Dieu.*

Artaud dessina aussi la *« maladresse sexuelle »* de ce *« fantoche rouge »*, un dessin, expliqua-t-il, *« volontairement bâclé, jeté sur la page comme un mépris des formes et des traits afin de mépriser l'idée prise et d'arriver à la faire tomber »* (mai 1946).

Une investigation du visage

Un dessin parmi d'autres *(les Os seme, l'Etre et ses fœtus, l'Immaculée Conception, l'Exécration du Père-Mère...)*, d'une virulence réfléchie, méditée, amusée parfois, d'une violence de trait le plus souvent qui creuse, *arrache, bifie, stigmatise* et conjure, renvoyant à toutes les vieilles *angoisses, à toutes les obsessions,* à tous les cauchemars scatologiques, *à tous les rêves éveillés de* pureté que d'aucuns voudraient un *peu trop vite évacuer en les portant* au seul plan de la maladie mentale, inexorable. *Tous ces dessins restent* à décoder, mal à mal, bribe à bribe, *en relisant* la source : Artaud. De l'or pour les exégètes habituels. Un filon aussi pour les commentateurs d'art.

Dans la négation même de tout discours plastique, Artaud a trouvé à *faire* coïncider avec sa vision singulière un langage artistique singulier, aux consonances étrangement actuelles, parce que « brut », c'est-à-dire non pas inculte — comment pourrait-il en être ainsi de l'auteur du plus beau texte sur *Van Cogh, le suicidé de la société,* — mais débarrassé de conventions et d'effets de style, pour cause de vérité et d'efficacité. Dans ces années de l'après-guerre, il a quelques cousins germains, ou lointains. On pense à Wols, à Brauner *parfois,* à d'autres égarés du surréalisme, pétris de culture *ésotérique, d'art* primitif, qui ne mimaient pas leurs voyage au bord de l'abîme, l'accomplissaient par nécessité.

Et puis il y a les portraits, d'amis, et les autoportraits. On les connaît mieux, en général, ces visages hissés dans les pages comme des totems ou des masques, à bout de pique, à bout de *cou, comme les* statues des Nouvelles-Hébrides, montés sur la glotte *nouée* ; visages, lieux d'extrême tension, de concentration, de lutte, toujours à la limite de l'éclatement de la surface, prêts à basculer vers le dedans ; mais avec des degrés dans la quête de l'au-delà des apparences. Portraits plus ou moins « ressemblants » allant du dessin classique — l'autoportrait célèbre de 1947, — au presque classique (Jacques Prevel, Pierre Loeb), à la déformation, à l'acharnement de la ligne épaissie, sombre (portrait de Mania Germain), ou rehaussée de traits de couleurs : le portrait d'Adamov, vaste paysage de chairs modelées (au doigt), informes, qui *s'étale à plat* en zones incertaines, dissymétriques — que les cheveux *ne ferment pas* vraiment, à partir d'un centre balisé, piqueté, cruelle*ment.*

« Les portraits d'Holbein ou d'Ingres sont des murs épais qui n'expliquent rien de l'antique architecture mortelle qui s'arc-boute sous les arcs de voûte des paupières, ou s'encastrent dans le tunnel cylindrique des deux cavités murales des oreilles. Le seul Van Gogh a su tirer d'une tête humaine un portrait qui soit la fumée explosive du battement d'un cœur éclaté. Le sien », écrivait Antonin Artaud dans la préface au catalogue de son exposition chez Pierre Loeb en 1947, *où figuraient* plusieurs des portraits réunis aux Sables-d'Olonne.

Cette investigation du visage humain, *« une force vive, un champ de mort... qui n'a pas encore trouvé sa face... »*, Artaud l'a menée aussi sur son *propre visage ravagé, l'associant* parfois aux autres, autres émanations de lui-même, indifférent aux règles du bien tracer, en gestes exorbitants *« sans prétendre autre chose que de montrer »* son *« esprit »*. Le face-à-face est dur.

GENEVIÈVE BREERETTE.

★ Antonin Artaud - dessins. Musée de l'abbaye de Sainte-Croix. Jusqu'au 30 septembre. L'exposition fait l'objet du trente-septième *Cahier de l'abbaye,* où l'on aurait aimé plus de précisions, notamment dans la datation des dessins.

P.-S. — Aux Sables d'Olonne, si l'on veut quitter cet *« enfer métaphysique de la pureté »* sans directement plonger dans l'Océan, on peut toujours aller faire un tour à l'exposition de la donation Charles et Pierrette Sorlier, qui, en 1970, a enrichi le Musée de l'Abbaye Sainte-Croix de plusieurs centaines de lithographies contemporaines. Elle donne un aperçu assez large de la technique et un *échantillonnage* trop vaste des talents pour ne pas faire quelques fautes. Se côtoient le meilleur (Matisse, par exemple, quoi qu'en ait dit Artaud au temps où il pratiquait la critique d'art) et le pire (qu'il vaut mieux ne pas nommer).

A Ornans

COURBET CHEZ LUI

Courbet dysorthographique ! C'est en tout cas ce que nous apprend *l'exposition* Courbet familier, *organisée à Ornans dans la maison natale du peintre. On peut certes y voir la canne, la pipe et la palette, tous les accessoires du* Bonjour *et de* l'Atelier de l'artiste, *mais le plus surprenant reste encore cette correspondance écrite d'une longue plume nerveuse traversée par toute l'histoire de son art.*

Elle est étonnante, aussi, cette fascination pour Rembrandt qui marque ses premières toiles : au musée de Besançon, l'autoportrait du jeune homme y côtoie en frère la copie qu'il réalise de celui du maître hollandais ; et, sur toute cette peinture née au fond d'une vallée engoncée du Haut-Doubs, planera toujours la pesanteur très sombre des écoles espagnole et batave. Il ne manquait cependant pas de luminosité dans son avancée de la vieille maison comtoise surplombant la Loue, dont les eaux transparentes réfléchissaient vers les étages la lumière blanche tombée du levant. Et puis il y a la familiarité de ces hommes rudes et libres dont il aimait les paillardes bordées. Tradition démocratique de la Franche-Comté ? Il va se lier à Pierre-Joseph Proudhon et, dans une lettre restée célèbre de 1851, il énonce ainsi sa profession de foi : « Je suis non seulement socialiste *mais bien encore démocrate et républicain,* en un mot partisan de toute la révolution ; et par-dessus tout réaliste. »

C'est dans cette vérité de la nature brutale qu'il va s'affirmer contre les romantiques, dont il abhorre la peinture incantatoire : « Nous allons créer une nouvelle école, j'en serai le représentant pour la peinture. » *Un véritable coup de tonnerre secoue les salons artistiques lorsqu'en 1850, il peint* l'Enterrement à Ornans. *Peintre de la laideur, dira-t-on de lui, comme on dira de Baudelaire qu'il en est le chantre. En 1853, à l'inauguration du Salon, l'empereur cravache* les Baigneuses *impudiques et charnelles. Les coups portés à l'académisme sont décisifs — à l'instar de ceux qu'avec les communards il portera à la colonne Vendôme.*

Mais le réalisme ne fera cependant pas vraiment école, puisque tout l'art moderne va s'engouffrer dans la brèche ouverte par Courbet à l'occasion d'une Après-dînée à Ornans, *qui déjà annonce les* Joueurs de cartes, *de Cézanne. De Besançon à Ornans, deux musées et tout un itinéraire suivi par ce* Courbet familier, *de ses premières toiles à celles qui appellent l'impressionnisme, depuis* l'Hallali du cerf, *immense par la toile mais d'un art médiocre, jusqu'à* l'Autoportrait à Sainte-Pélagie.

ÉTIENNE GINGEMBRE.

FORMES

Un pur : Ferdinand Desnos

Pourquoi vouloir ranger à toute force Ferdinand Desnos (1901-1958) chez les naïfs ? Les cent vingt œuvres rassemblées par Mme Edda Maillet au Musée de Pontoise (1) empêchent de lui coller une autre étiquette que celle de peintre. Un peintre primitif si l'on *veut, puisque par ses propres moyens* il a retrouvé l'ingénuité originelle. Mais *cette pureté na(t)ive, qui l'apparente* sans doute à un Vivin ou à une Séra*phine, s'exprime* avec un *métier* très sûr, acquis en solitaire au contact des maîtres du Louvre. Mieux vaut renoncer à un classement trop commode, qui fourre dans le même sac la postérité, souvent provoquée, du Douanier Rousseau.

Le Douanier, on sera tenté de l'évoquer devant cette femme couchée au premier plan de *l'Exode en Touraine,* qui rappelle *la Bohémienne endormie.* Seulement le ciel incendié, et ses larges rayures citron et orange, créent une atmosphère fort différente, et l'on se trouve en présence d'un morceau de très grande peinture, sans doute la pièce maîtresse d'une exposition qui dispense, à des degrés divers bien entendu — il y a des chutes de tension, — un enchantement analogue et qui du premier coup d'œil révèle une variété folle dans l'exécution comme dans l'invention. Car cette peinture veut toujours dire, voire raconter quelque chose, et tout d'abord son auteur en personne. Ferdinand Desnos s'est représenté généreusement, en Louis XI, en chapeau de feutre, flanqué d'un hibou, son chat sur l'épaule... L'autoportrait ne suffit pas à l'artiste hanté par son passé d'enfant de chœur, au milieu de ses camarades en soutanelles rouges, d'élève du pieux collège du Pont-Levoy *(les Trois Curés),* dont il est resté imprégné, à en juger par le nombre des œuvres d'inspiration mystique : l'étonnant *Triptyque* sur bois par exemple. Surgissent des souvenirs plus récents, plus tragiques comme la perte de son frère Français en 1945, qu'il a peint sur son lit de mort : alors l'émotion, contenue est intense.

D'autres modèles l'ont sollicité, dont les portraits ont la valeur de documents. Outre la tournée de grands hommes groupés dans *le Panthéon,* voici le poète Paul Fort, Anatole Jakowski, Paul Léautaud portraituré à maintes reprises, avec son filet à provisions, avec sa guenon, avec ses *chats.* Est-ce l'amour des bêtes qui les a *rapprochés ? En tout cas* le bestiaire — on dirait franciscain — de Ferdinand Desnos *est riche d'oiseaux,* de chats bien sûr, de petit et de gros gibier *(l'Agonie du Brocard),* de poissons... toute l'arche de Noé, qui a *précisément fourni* le thème de deux grandes huiles où pullulent toutes les espèces de la création. Le peintre est aussi à l'aise dans les vastes composi*tions et* le fourmillement des détails que dans les sujets en gros plan ; dans l'allégorie *(les Mouettes et le Poisson mort* qui, verdâtre, symbolise la Wehrmacht) ; dans les scènes satiriques et bouffonnes *(les Académiciens, le Vernissage de Bernard Buffet)* ; prémonitoires *(l'Enterrement des morts).* Pas question de réalisme ; sa poésie s'adjuge toutes les libertés qu'on peut prendre avec le réel.

Ferdinand Desnos continuera naturellement à figurer dans les ouvrages consacrés à l'art naïf et pourtant... Si c'est être « naïf » que de déguiser saint Hubert en chasseur du vingtième siècle, la facture de certains portraits, celui de Mme R... notamment, bannit toute équivoque, et les dessins bien davantage, tracés avec une rigueur, une technique *remarquables.*

Lorsque Roger Vieillard m'avait *annoncé que Pierre-Georges Castex lui* confiait les illustrations de *la Princesse de Clèves dans sa collection « Lettres* françaises » (2), j'ai eu la certitude que la prose limpide de cette *tragédie* de l'amour absolu et impossible ne pouvait être mieux servie. Je n'ai éprouvé aucune déception en feuilletant cet ouvrage dont le texte est présenté et commenté par Jean Mesnard : même distinction, même délicatesse dans le trait d'une fermeté sinueuse et savamment déformé du graveur et les sentiments dépeints par Mme de La Fayette.

« Je vous quitte parce que je vous aime. » Cette fois c'est *Mademoiselle de Maupin* qui le déclare à son amant, seul point commun entre le roman de Mme de La Fayette et le libertinage de celui de Théophile Gautier, dont le texte, établi et annoté par Jacques Robichez dans la même collection était assez farci d'images verbales pour faciliter la tâche de Guillaume Gillet. Mais non, ce n'était pas si commode et les dessins légers dans tous les sens du mot de l'artiste facilitent, eux, la lecture de cet épais volume.

JEAN-MARIE DUNOYER.

(1) 4, rue Lemercier, 95300 Pontoise.

(2) Imprimerie nationale, 27, rue de la Convention, 75015 Paris. Point de vente : 182, rue Saint-Honoré, 75001 Paris.

CINÉMA

« Can't Stop the Music »

New-York a des couleurs de bonbons. Une vieille dame braque les passants dans les rues. Le disco règne, fait rêver de fortune et de gloire, comme jadis la boxe ou Broadway. Valérie Perrine, mannequin-vedette à la retraite, partage *son appartement du Village* avec des copains, invite des copines surexcitées et organise une grande bouffe dans la cour. On chante et on mange des nouilles. « C'est ça les années 80 », *dit-elle.* On passe des auditions pour compléter le groupe dans un bureau de notaire et à l'YMCA, où des garçons en short font de la gymnastique. L'homosexualité fraîche et joyeuse est de rigueur, c'est l'histoire des Village People racontée aux enfants.

Le groupe a été inventé par un Français, Jacques Morali, appelé dans le film Jack Morell et interprété par Steve Gutemberg. Une fois les six chanteurs réunis, on les voit faire un enregistrement raté en *studio, tourner une publicité pour* du lait dont personne ne veut, et triompher au cours d'une fête de charité à San Francisco, avec la Ritchie Family. Pendant ce temps, Valérie Perrine joue de son sex-appeal pour les aider, séduit un provincial godiche qui finit *par ôter* sa cravate et « manager » le groupe. Tous les deux vont filer le parfait amour, la morale est sauve, mais cela ne sauve pas le film.

COLETTE GODARD.

★ Voir les films nouveaux.

PETITES NOUVELLES

■ Edgardo Lusi organise à la Forge un cycle de formation de l'acteur, qui commence le 1er septembre avec un stage dirigé par deux assistants de Lee Strasberg, Dominic de Fazio et Walter Lott. Dans le même temps, Edgardo Lusi reprend ses ateliers (pour amateurs et professionnels). De plus, chaque *mois,* se tiendra un séminaire réservé aux *comédiens de profession,* avec la participation de l'Institut européen de l'acteur, créé par Lew Bogdan et Augusto Fernandes. (18-20, rue de la Forge-Royale, Paris-11e.)

■ RECTIFICATIF. — Une regrettable erreur a *fait* que, dans le compte rendu de l'exposition des sculptures de François Stahly à Castanet (« le Monde » du 28 août), nous avons annoncé la mort de celui-ci en 1973, alors que cette date concernait le décès de Claude Stahly, sa femme.

Nous prions François Stahly et tous ses amis de bien vouloir nous en excuser.

théâtres

Samedi 30 - Dimanche 31 août

Les salles subventionnées et municipales

Carré Silvia Monfort (531-28-34) : Cirque Gruss à l'ancienne (sam. et dim., 14 h. et 16 h. 30).

Les autres salles

Aire libre (322-70-78) : Délire à deux (sam., 20 h. 30) ; Prospectus (sam., 22 h.).
Astelle-Théâtre du 19e (202-34-31) : les Bonnes (sam., 20 h. 30).
Carreau du Temple (624-53-25) : le Cirque de Molière (sam. et dim., 21 h.).
Comédie-Italienne (321-22-22) : la Locandiera (sam., 21 h. ; dim., 15 h. 30).
Conciergerie (724-14-16) : la Rose et le Fer (sam., 21 h. ; dim., 18 h. 30 et 21 h.).
Essaïon (278-46-42), I : Histoires vraies (sam., 20 h. 30).
Fontaine (874-74-40) : Tupac-Tosco (sam., 20 h. 45).
Gaîté-Montparnasse (322-16-18) : Rufus (sam., 20 h. 15).
La Bruyère (874-76-99) : Un roi qu'a des malheurs (sam., 21 h.).
Lucernaire (544-57-34), Théâtre rouge : la Double Inconstance (sam., 20 h. 30) ; Molly Bloom (sam., 23 h. 15). — Théâtre noir : En compagnie d'Apollinaire (sam., 18 h. 30) ; Haute surveillance (sam., 20 h. 30) ; le Journal de Nijinsky (sam., 22 h. 15). — III : Parlons français (sam., 18 h. 15) ; Notre-Dame de l'Informatique (sam., 21 h.).
Marigny (225-20-74) : Kean (sam., 21 h., dernière). — *Salle Gabriel* : les Deux Suisses (sam., 20 h. 45) ; les Frères ennemis (sam., 22 h. 30).
Montparnasse (320-89-90), I : la Cage aux folles (sam., 20 h. 30 ; dim., 16 h.).
Nouveautés (770-52-76) : Un clochard dans mon jardin (sam., 21 h. ; dim., 16 h.).
Œuvre (874-42-52) : Un habit pour l'hiver (sam., 20 h. 45 ; dim., 15 h.).
Palais des glaces (607-49-93) : Le Parré sifflera trois fois (sam., 20 h. 30).
Théâtre d'Edgar (322-11-02) : En plein dans le mille (sam., 20 h. 30).
Théâtre-en-Rond (387-88-14) : Huis clos (sam., 20 h. 30).
Théâtre de Poche (548-92-97) : le Premier (sam., 21 h.).
Théâtre de l'Union (770-90-94) : Tartuffe (sam., 21 h.) ; l'Avare (dim., 21 h.).
Variétés (233-09-92) : Je veux voir Mioussov (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h. 15).

Les cafés-théâtres

Bistrot Beaubourg (271-33-17) : E. Sarda Generation Hollywood (sam. et dim., 20 h. 30) ; Naphtaline (sam. et dim., 21 h. 45).
Blancs - Manteaux (887 - 15 - 70) : Areuh = MC2 (sam., 20 h. 15) ; G. Cuvier (sam., 21 h. 30) ; *les Belges* (sam., 22 h. 30).
Café d'Edgar (320-85-11) : Sœurs siamoises cherchent frères siamois (sam., 20 h. 30) ; Couple-moi le *souffle (sam., 21 h. 30) ; les Deux* Suisses (sam., 22 h. 30). — II : Popeck (sam., 22 h. 30) ; Roger Mason (sam., 23 h. 30).
Café de la Gare (278-52-51) : la *Transatlantide (sam., 20 h. 30)* ; le Bastringue (sam., 22 h. 30).
Cafessaion (278-46-42) : Jacques Charby (sam., 22 h.).
Le Clown (655-00-44) : Caf'conc' *(sam. et dim., 22 h. 30).*
Le Connétable (277-41-40) : Clotilde (sam., 21 h. 30) ; Abadie (sam., 22 h. 30).
Coupe-Chou (272-07-23) : le Petit Prince (sam., 20 h. 30) ; Bagdad Connection (sam., 23 h.).
Cour des Miracles (548-85-60) : la Matiouette (sam., 21 h. 30) ; Essayez donc nos pédalos (sam., *22 h.*).
L'Echaudoir (240-58-27) : M. Boubin, G. Verchère (sam., 21 h. 30).
Fanal (233-91-17) : L'une mange, l'autre boit (sam., 19 h. 45).
Le Petit Casino (278-36-50), I : Racontez-moi votre enfance (sam., 21 h.) ; Du moment qu'on n'est pas sourd (sam., 22 h. 15). — II : Si la concierge savait (sam., 21 h.) ; Suzanne, ouvre-moi (sam., 21 h. 45 ; dim., 22 h.).
Le Point-Virgule (728-67-03) : Tranches de vie (sam., 20 h. 30) ; *Cherche homme pour faucher* terrain en pente (sam., 21 h. 30) ; Raymond (sam., 22 h. 45).
Théâtre de Dix-Heures (606-07-48) : Cabaret chaud 7 (sam., 20 h. 30) ; Ch. Jolibois (sam., 21 h. 30) ; Otto Wessely (sam., 22 h. 30).
Théâtre du Marais (278-50-27) : Phèdre à repasser (sam., 21 h.).
Théâtre des Quatre-Cents-Coups (329-39-69) : Parle à mes oreilles, mes pieds sont en vacances (sam., 20 h. 30) ; J. Blot (sam., 21 h. 30) ; *J.-C. Montells (sam., 22 h. 30).*

Le music-hall

Bobino (322-74-84) : Shalom Israël (sam., 20 h. 45 ; dim., 17 h.).
Daunou (261-69-14) : Pepe Cordoba *et sa Fiesta flamenca* (sam., 21 h. ; dim., 15 h. 30).
Olympia (742-25-49) : Magie and Co. (sam., 21 h. ; dim., 14 h. 30 et 21 h.).

Les chansonniers

Caveau de la République (278-44-45) : Sans le mot « con », monsieur, le dialogue n'est plus possible (sam., 21 h. ; dim., 15 h. 30 et 21 h.).
Deux-Anes (606-10-26) : Pétrole... Ane (sam., 21 h. ; dim., 15 h. 30 et 21 h.).

Les comédies musicales

Bouffes-Parisiens (296-60-24) : Ta bouche (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h.).
Mogador (285-28-80) : Cent ans d'opérette (sam., 20 h. 30 ; dim., 14 h. 30).
Renaissance (208-18-50) : Viva Mexico (sam., 20 h. 45 ; dim., 14 h. 30 et 18 h. 30).

La danse

Mairie du IVe (278-60-56) : Ballets historiques du Marais (sam., 21 h.).

Les concerts

Notre-Dame : V. Maisky (Franck, Bach, Slominsky...) (dim., 17 h. 45).
Lucernaire : J.-L. Tupin, M. Clément *(Haendel, Bach, Vivaldi,* Villa-Lobos).

Jazz, pop, rock, folk

Café de la Gare (278-52-51) : Steve Lacy et Steve Potts (dim., 21 h.).
Chapelle des Lombards (236-65-11) : Los Salseros (sam., 22 h. 45).
Cour des Miracles (548-85-60) : N. Nissim Groupe (sam., 20 h. 15).
Dunois (584-72-00) : Musique ouverte (sam. et dim., 21 h.).
Petit-Opportun (236-01-36) : E. Lelann, B. Maury, A. Cullaz, E. Dervieu (sam. et dim., 23 h.).
Riverbop (325-93-71) : G. Marais, J. Cohen et U. Monthana (sam., 22 h. 30).

XVe Festival estival de Paris

(329-37-57)

Théâtre du Ranelagh, 18 h. 30 : Libre parcours récital, M. Sadanovsky, G. Lukovsky, guitares (Bach, Dowland, de Falla, Barrios).

SPECTACLES

cinémas

Les films marqués (*) sont interdits aux moins de treize ans (**) aux moins de dix-huit ans

La Cinémathèque

Chaillot (704-24-24), sam., 15 h. : les Tricheurs, de M. Carné ; 17 h. : la Moisson, de V. Poudovkine ; 19 h., Le patrimoine cinématographique français : le Tournoi dans la cité, de J. Renoir ; le Bled, de J. Renoir ; 21 h. : Tirez sur le pianiste, de F. Truffaut. — Dim., 15 h. : Cadet d'eau douce, de C. F. Reisner ; 17 h. : le Monde du silence, de J.-Y. Cousteau et L. Malle ; 19 h., Le patrimoine cinématographique français : la Passion de Jeanne d'Arc, de C. T. Dreyer ; 21 h. : l'Evangile selon saint Matthieu, de P.P. Pasolini.

Beaubourg (278-35-57), sam., 15 h., Le patrimoine cinématographique français : l'Equipage, de M. Tourneur ; 17 h. : Selon la loi, de L. Koulechov ; 19 h. : la Rue, de K. Grune ; 21 h. : la Maison de l'ange, de L. Torre Nilson. — Dim., 15 h., Le patrimoine cinématographique français : le Miracle des loups, de R. Bernard ; 17 h. : les Trois lumières, de F. Lang ; 19 h. : le Cabinet du docteur Caligari, de R. Wiene ; 21 h. : le Dieu noir et le Diable blond, de G. Rocha.

Les exclusivités

ALIEN (A., v.o.) : Broadway, 16e (527-41-16)

AMERICAN GIGOLO (A., v.o.) : Saint-Michel, 5e (326-79-17) ; Paramount-City, 8e (562-45-76).

APOCALYPSE NOW (A., v.o.) (**) : Denfert, 14e (354-00-11).

BABY CART, L'ENFANT MASSACRE (Jap., v.o.) : Luxembourg, 6e (633-97-77).

BIENVENUE, MR CHANCE (A., v.o.) : Cluny - Palace, 5e (354-07-76) ; U.G.C.-Marbeuf, 8e (225-18-45).

BRIGADE MONDAINE : VAUDOU AUX CARAIBES (Fr.) (**) : Maxéville, 9e (770-72-86) ; U.G.C.-Opéra, 2e (261-50-32); Normandie, 8e (359-41-18).

CALIGULA (It., v. ang.) (**) : Quintette, 5e (354-35-40) ; Monte-Carlo, 8e (225-09-83) ; Biarritz, 8e (723-69-23). — V. f. : Montparnasse-83, 6e (544-14-27) ; Lumière, 9e (246-49-07) ; Mistral, 14e (539-52-43) : Magic - Convention, 15e (828-20-64) ; Calypso, 17e (380-30-11) ; Clichy-Pathé, 18e (522-46-01).

LE CHAINON MANQUANT (Fr.-Belg., v. ang.) : Cinoche, 6e (633-10-82). — V.f. : Haussmann, 9e (770-47-55).

LE CHRIST S'EST ARRETE A EBOLI (It., v.o.) : Studio de la Harpe - Huchette, 5e (633-08-40) ; Saint-Ambroise, 11e (700-89-16) ; H. sp., Studio Raspail, 14e (320-38-98)

LE COMMANDO DE SA MAJESTE (A., v.o.) : Marignan, 8e (359-92-82). — V.f. : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Montparnasse-83, 6e (544-14-27) ; Clichy-Pathé, 18e (522-37-41).

CONTES PERVERS (Fr.) (**) : Haussmann, 9e (770-47-55).

DON GIOVANNI (Fr.-It.) (v. It.) : Vendôme, 2e (742-97-52).

L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE (A., v.o.) : Gaumont - Les Halles, 1er (297-49-70) ; U.G.C. - Odéon, 6e (325-71-08) ; Marignan, 8e (359-92-82). — V.f. : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Rex, 2e (236-83-93) ; U.G.C.-Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; Montparnasse - Pathé, 14e (322-19-23) ; Gaumont-Sud, 14e (327-84-50) ; Bienvenüe - Montparnasse, 15e (544-25-02) ; Convention, 15e (828-42-27) ; Wepler, 18e (387-50-70); Gaumont - Gambetta, 20e (636-10-96)

ENQUETE SUR UNE PASSION (Ang., v.o.) : Palace Croix-Nivert, 15e (374-95-04).

EXTASE (Tch., v.o.) : Olympic, 14e (542-67-42).

LES FAISEURS DE SUISSES (Suis.) : Marais, 4e (278-47-86)

LA FEMME INTEGRALE (F.) (**) : U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08).

FRENCH POSTCARDS (A., v.o.) : Luxembourg, 6e (633-97-77) ; Gaumont Les Halles, 1er (297-49-70) ; Elysées Point-Show, 8e (225-67-29) — V.f. : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Gaumont-Convention, 15e (828-42-27).

GIMME SHELTER, THE ROLLING STONES (A., v.o.) : Vidéostone, 6e (325-60-34).

LES HERITIERES (Hong., v.o.) : Biarritz, 8e (723-69-23).

JE VAIS CRAQUER (F.) : Biarritz, 8e (723-69-23).

JE SUIS PHOTOGENIQUE (It., v.o.) : Colisée, 8e (359-29-46). — V.f. : Montparnasse 83, 6e (544-14-27).

KRAMER CONTRE KRAMER (A., v.o.) : Marignan, 8e (359-92-82) ; Parnassiens, 14e (329-83-11). — V.f. : Capri, 2e (508-11-69).

MAIS QU'EST-CE QUE J'AI FAIT AU BON DIEU POUR AVOIR UNE FEMME QUI BOIT DANS LES CAFES AVEC LES HOMMES ? (F.) : Gaumont Richelieu, 2e (233-56-70) ; Montparnasse 83, 6e (544-14-27) ; Colisée, 8e (359-29-46) ; Athéna, 12e (343-07-48) ; Gaumont-Sud, 14e (327-84-50) ; Clichy-Pathé, 18e (522-37-41).

LA MALEDICTION DE LA VALLEE DES ROIS (A., v.f.) : Paramount-Opéra, 9e (742-56-31).

MANHATTAN (A., v.o.) : J. Cocteau, 5e (354-47-62).

LE MARIAGE DE MARIA BRAUN (All., v.o.) : Cluny-Palace, 5e (354-07-76).

MON ONCLE D'AMERIQUE (F.) : Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Elysées-Lincoln, 8e (359-36-14) ; St-Lazare-Pasquier, 8e (387-35-43) ; Parnassiens, 14e (329 - 83 - 11) ; P.L.M. St-Jacques, 14e (589-68-42) ; Ternes, 17e (380-10-41).

LES MONSTRES DE LA MER (A., v.o.) (*) : U.G.C. Danton, 6e (329-42-62). Ermitage, 8e (359-15-71). — V.f. : Rex, 2e (236-83-93) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; Miramar, 14e (320-89-52) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Magic-Convention, 15e (828-20-64) ; Secrétan, 19e (206-71-33).

NIMITZ, RETOUR VERS L'ENFER (A., v.o.) : U.G.C. Marbeuf, 8e (225-18-45). — V.f. : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32).

NEW YORK CONNECTION (A., v.f.) (**) : Maxéville, 9e (770-72-86) ; Caméo, 9e (246-66-44) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; Miramar, 14e (320-89-52) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Tourelles, 20e (364-51-98).

ODO TOUM (Suis.) : La Clef, 5e (337-90-90) ; Lucernaire, 6e (544-57-34).

LA PETITE SIRENE (Fr.) : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) : U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08) ; Bretagne, 6e (222-57-97) ; U.G.C. Marbeuf, 8e (225-18-45) ; Biarritz, 8e (723-69-23) ; Caméo, 9e (246-66-44) ; 14-Juillet-Bastille, 11e (357-90-81) ; Paramount - Galaxie, 13e (580-18-03) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; 14-Juillet-Beaugrenelle, 15e (575-79-79) ; Murat, 16e (651-99-75).

PILE OU FACE (Fr.) : Rex, 2e (236-83-93) ; U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Bretagne, 6e (222-57-97) ; U.G.C. Danton, 6e (329-42-62) ; Ermitage, 8e (359-15-71) ; Caméo, 9e (246-66-44) ; Biarritz, 8e (723-69-23) U.G.C Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Magic - Convention, 15e (828-20-64) ; Murat, 16e (651-99-75) ; Paramount - Maillot, 17e (758-24-24) ; Paramount-Montmartre, 18e (606-34-25) ; Secrétan, 19e (206-71-33).

PIED PLAT SUR LE NIL (It., v.f.) : Gaîté - Rochechouart, 9e (878-81-77).

LE PRE (It., v.o.) : 14-Juillet-Parnasse, 6e (326-58-00).

QUE LE SPECTACLE COMMENCE (A., v.o.) : Quintette, 5e (354-35-40) ; Pagode, 7e (705-12-15) ; Balzac, 8e (561-10-60).

LE ROI ET L'OISEAU (Fr.) : Cinoche Saint-Germain, 6e (633-10-82) ; Saint - Ambroise, 11e (700-89-16) H. Sp. ; Studio de l'Etoile, 17e (380-19-93).

ROSY LA BOURRASQUE (Fr.-It., v.f.) : Biarritz, 8e (359-42-33) ; Caméo, 9e (246-66-44) ; Bienvenüe-Montparnasse, 15e (544-25-02).

LE SAUT DANS LE VIDE (It., v.f.) : 14-Juillet-Bastille, 11e (357-90-81).

SHERLOCK HOLMES ATTAQUE L'ORIENT EXPRESS (A., v.o.) : la Clef, 5e (337-90-90).

LES SOUS-DOUES (Fr.) : Capri, 2e (508-11-69) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23)

THE ROSE (A., v.o.) : Kinopanorama, 15e (306-50-50) (70 mm) : Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Balzac, 8e (561-10-60) ; v.f. : Impérial, 2e (742-72-52) ; Mayfair, 16e (525-27-06)

LE TROUPEAU (Turc, v.o.) : Racine, 6e (633-43-71) ; 14-Juillet-Parnasse, 6e (326-58-00) ; 14-Juillet-Bastille, 11e (357-90-81) ; 14-Juillet-Beaugrenelle, 15e (575-79-79).

UNE SEMAINE DE VACANCES (Fr.): Studio Alpha, 5e (354-39-47) ; Paramount-City, 8e (562-45-76) ; Paramount-Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10).

LA VIE DE BRIAN (Ang., v.o.) : Cluny-Ecoles, 5e (354-20-12) ; U.G.C Marbeuf, 8e (225-47-19) ; U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; 14-Juillet-Beaugrenelle, 15e (575-79-79).

YANKS (A., v.o.) : Palace Croix-Nivert, 15e (374-95-04).

LES FILMS NOUVEAUX

ANTHRACITE, film français d'Edouard Niermans. — Gaumont-Les Halles, 1er (297-49-70), Impérial, 2e (742-72-53), Saint-Germain-Village, 5e (633-79-38). Marignan, 8e (359-92-82), Nation, 12e (343-04-67), Olympic, 14e (542-67-42). Parnassiens, 14e (329-83-11), Cambronne, 15e (734-42-96), Murat, 16e (651-99-75).

LA BANQUIERE, film français de Francis Girod. — Gaumont-Les Halles, 1er (297-49-70), Gaumont-Richelieu, 2e (233-56-70). Saint - Germain Studio, 5e (354-42-72). Hautefeuille 6e (633-79-38). Ambassade, 8e (359-19-08). France-Elysées, 8e (723-71-11), Saint-Lazare - Pasquier, 8e (387-35-43), Paramount-Opéra, 9e (742-56-31), Nation, 12e (343-04-67). Fauvette, 13e (331-60-74) Montparnasse - Pathé, 14e (322-19-23), Parnassiens, 14e (329-83-11), Gaumont - Convention, 15e (828-42-27), Victor-Hugo, 16e (727-49-75), Wepler, 18e (387-50-70). Gaumont-Gambetta, 20e (636-10-96).

LA NUIT, UN RODEUR, film australien de Jim Sharman (*). — Movies-Les Halles, 1er (236-71-72). Studio de la Harpe, 5e (354-34-83), Olympic, 14e (542-67-42).

LE BAR DU TELEPHONE, film français de Claude Barrois. U.G.C. Danton, 6e (329-42-62), Paramount-Elysées, 8e (359-49-34). Publicis-Elysées, 8e (720-71-23), Paramount-Opéra, 9e (742-56-31), Max-Linder, 9e (770-40-04). Paramount - Bastille, 12e (343-79-17), Paramount - Galaxie, 13e (580-18-03). Paramount - Montparnasse, 14e (329-90-10), Paramount-Orléans, 14e (540-45-91), Convention-Saint-Charles, 15e (579-33-00), Paramount-Maillot 17e (758-24-24), Paramount-Montmartre, 18e (606-34-25), Secrétan, 19e (206-71-33).

LE TONNERRE ROUGE, film canadien de Claude Fournier. — Action Christine, 6e (325-85-78).

LES GUERRIERS DE LA NUIT, film américain de Walter Hill (**). — V. o. : U.G.C.-Odéon, 6e (325-71-08). Ermitage, 8e (359-15-71). — V.f. : Rex, 2e (236-83-93), Helder, 9e (770-11-24), Miramar, 14e (320-89-52), Mistral, 14e (539-52-43), Magic-Convention, 15e (828-20-64), Clichy-Pathé, 18e (522-37-41).

CAN'T STOP THE MUSIC, film américain de Nancy Walker. — V.o. : Paramount-Odéon, 6e (325-58-93). Publicis-Elysées, 8e (720-76-23), Paramount-Elysées, 8e (359-49-34). — V.f.: Gaumont-Les Halles, 1er (297-49-70) ; Paramount-Marivaux, 2e (296-80-40) ; Paramount-Opéra, 9e (742-56-31), Paramount-Bastille, 12e (343-79-17), Paramount-Galaxie, 13e (580-18-03). Paramount-Gobelins, 13e (707-12-28). Paramount - Montparnasse, 14e (329-90-10), Paramount-Orléans, 14e (540-45-91). Convention-Saint-Charles, 15e (579-33-00), Passy, 16e (288-62-34), Paramount-Maillot, 17e (758-24-24), Paramount-Montmartre, 18e (606-34-25)

LA CARABINE NATIONALE, film espagnol de Luis Berlanga. — V.o. : Hautefeuille, 6e (633-79-38), Elysées-Lincoln, 8e (359-36-11), Parnassiens, 14e (329-83-11). — V.f. : Gaumont-Les Halles, 1er (297-49-70), Gaumont-Berlitz, 2e (742-60-33, Nation, 12e (343-04-67), Gaumont - Convention, 15e (828-42-27).

LES DOIGTS DU DIABLE, film américain d'Alfredo Zacharias (*). — V.o. : Studio Médicis, 5e (633-25-97), Mercury, 8e (562-75-90). — V.f : Paramount-Marivaux, 2e (296-80-40) Paramount-Bastille, 12e (343-79-17). Paramount-Galaxie, 13e (580-18-03), Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10) Convention - Saint - Charles, 15e (579-33-00), Paramount - Montmartre, 18e (606-34-25).

Les festivals

FRANÇOIS TRUFFAUT, 14-Juillet-Parnasse, 6e (326-58-00) : les Quatre Cents Coups (sam.) ; Baisers volés (dim.).

FILM NOIR (v.o.), Grands-Augustins, 6e (633-22-13) : la Femme au portrait (sam.) ; les Forbans de la nuit (dim.).

HUMPHREY BOGART (v.o.), Action La Fayette, 9e (878-80-50) : les Passagers de la nuit (sam.) ; le Grand Sommeil (dim.).

W. G. FIELDS (v. o.), Action Christine, 6e (325-85-78) : Mon poussin chéri (sam.) ; les Joies de la famille (dim.).

ROCKY REGGAE MOVIES (v.o.), Trois Luxembourg, 6e (633-97-77). En alternance : Jubilee - Bob Marley Live.

FILMS SOVIETIQUES (v.o.), Cosmos, 6e (544-28-80), 18 h. : Cinq soirées ; 20 h. : Partition inachevée pour piano mécanique ; 22 h. : l'Esclave de l'amour.

STUDIO DE L'ETOILE, 17e (380-19-93) : le Locataire ; Sex 'o clock U.S.A. ; la Grande Bouffe.

GRAND-PAVOIS, 15e (554 - 46 - 85) (v. o.), I, 20 h. 10 : Mort sur le Nil ; 22 h. 30 : Jeremiah Johnson. — II, 18 h. 30 : Play Time ; 20 h. 30 : l'Année dernière à Marienbad ; 22 h. 10 : New-York, New-York ; 0 h. 30 : Kiss contre les fantômes.

CHATELET - VICTORIA, 1er (508-94-14) (v. o.), I, 18 h. 5 : American Graffiti ; 20 h. 5 : Un tramway nommé Désir ; 22 h. 20 + sam., 0 h. 10 : Vol au-dessus d'un nid de coucou ; 0 h. 10 : les Diables. — II, 18 h. 15 + sam., 0 h. 25 : If ; 20 h. 10 : Marathon Man ; 22 h. 15 : Love.

STUDIO GALANDE, 5e (354-72-71) (v. o.), 18 h. 20 : le Troisième Homme ; 20 h. 10 : Salo ; 22 h. 10 et 24 h. : Rocky Horror Picture Show.

LES VIOLENTS D'HOLLYWOOD (v. o.), Olympic, 14e (542-67-42) : Soudain l'été dernier (sam.) ; Tant qu'il y aura des hommes (dim.).

INGMAR BERGMAN (v.o.), Studio des Ursulines, 5e (354-39-19) : l'Heure du loup (sam.) ; la Honte (dim.).

L'INDE, REVE ET REALITE (v.o.), Action République, 11e (805-51-33) : Calcutta (sam.) ; Son nom de Venise... (dim.).

FRISSON (v.o.), U.G.C. Marbeuf, 8e (225-47-18) : les Révoltés de l'an 2000 (sam.) ; l'Hérétique (dim.). — Trois Haussmann, 9e (770-47-55) (v. o.) : la Maison de l'exorcisme (sam.) ; la Fille de Frankenstein (dim.).

REGARD SUR L'HOMOSEXUALITE, Le Seine, 5e (325-95-99) (v.o.) : Myra Breckinridge (sam.) ; Je t'aime, moi non plus (dim.).

Les séances spéciales

AU-DELA DU BIEN ET DU MAL (It., v.o.) : Le Seine, 5e (325-95-99), 18 h. 05.

AGUIRRE, LA COLERE DE DIEU (All., v.o.) : Saint-André-des-Arts, 6e (326-48-18), 12 h.

L'ALBUM DE MARTIN SCORSESE (A., v.o.) : Epée de Bois, 5e (327-57-47), 20 h.

CARRIE (A., v.o.) : Calypso, 17e (380-30-11), sam., 23 h. 45.

L'EMPIRE DES SENS (Jap., v.o.) (**) : Saint-André-des-Arts, 6e (326-48-18), 24 h.

ANNIVERSAIRE

IL Y A CINQUANTE ANS, COSTES ET BELLONTE...

Un vol historique

(Suite de la première page.)

Les hommes se penchent pardessus leurs baquets. A travers le clair-obscur nocturne, ils ne voient toujours rien. Un autre papier de Costes : *« On met les ceintures — Tu as froid ? — Non, mais il vaut mieux les endosser. »*

Bellonte se rend compte alors qu'il s'agit des ceintures de sauvetage en kapok.

Maintenant, derrière l'empennage, à l'est, une pâle lueur apparaît : c'est l'aube. Le régime du *Point-d'Interrogation* n'a pas varié, et Costes en profite pour descendre un peu : les turbulences sont moins fortes, mais le froid devient vif. Les aviateurs prennent le risque d'ignorer le cap Race, pointe sud-est de la côte de Terre-Neuve. Avec le grand jour, le soleil apparaît enfin, donnant une transparence irréelle à l'étendue de la mer.

Le raid se poursuit de longues *heures au-dessus d'une mer sans* moutons, cap sur Louisbourg, le point le plus proche de la Nouvelle-Ecosse, *à 770 kilomètres.*

Il est à présent 13 h. 30, la brise s'est levée et une barre de nuages sombres bouche l'horizon. Trois quarts d'heure plus tard, un mot laconique de Costes : *« Des mouettes. »* Sous ce plafond bas, c'est bon signe : elles ne doivent pas être loin en mer.

De fait, à 14 heures, des récifs apparaissent sous les ailes. Costes *descend à l'altitude « rase-flotte » à travers des lambeaux de nuage qui* rendent la visibilité précaire.

Et soudain, droit devant, c'est la terre.

Les modernes passagers des vols transatlantiques connaissent bien cette sensation *toujours émouvante,* la vision du continent qui se dessine au loin après tant d'heures éthérées passées au-dessus des vagues. Mais Costes est imperméable à toute exaltation : en cette minute, seul est sollicité en lui l'instinct de son terroir aveyronnais. Atteindre la côte : c'est parfait ; la survoler : encore mieux, mais s'y fracasser sur une falaise : attention. Ainsi, une fois — toutes proportions gardées ! — il nous est arrivé, à bord d'un hélicoptère, de ne pouvoir franchir la côte irlandaise du Donegal, noyée dans la brume, la visibilité ne restant bonne qu'au ras des flots...

Cependant, les aviateurs ont repéré la tour blanche d'un phare côtier, le tapis vert d'une prairie, une petite anse avec les lises de la basse mer. Ils sont légèrement au nord-ouest de Louisbourg : 10 kilomètres d'écart après vingt-trois heures de vol, rien à dire.

La côte américaine était extrêmement découpée et le plafond toujours aussi bas. Costes adopte la méthode du contact visuel en contournant grèves et promontoires. Voici la baie d'Halifax : visions fugitives d'installations portuaires et de *mâtures de grands voiliers. Mais les* perturbations deviennent trop violentes : Costes se voit contraint de *monter dans le coton. A 17 heures, après trois heures passées à étaler* les turbulences, le *Point-d'interrogation,* toujours ronronnant puissamment, *survole une magnifique mer de* nuages. Dessous, c'est la côte des Etats-Unis, Portland et bientôt Boston. *A 22 heures, les deux hommes* sont redescendus à 300 mètres d'altitude. La visibilité baissant, il s'agit *d'atterrir pile à Curtiss-Field,* s'ils ne veulent pas s'égarer au-delà de New-York.

Mais voici que des avions américains s'approchent pour accompagner le *Point-d'Interrogation* dans *ses dernières minutes de vol.*

A 22 h. 15, Costes et Bellonte sont à la verticale de Curtiss-Field.

Comme trois ans plus tôt à la même heure, pour fêter l'arrivée de Charles Lindbergh au Bourget, des *milliers de voitures, aux phares allumés,* sont rangées le long des avenues ou à travers les parcs de stationnement.

Trois minutes plus tard, c'est le tour de piste final. *« Atterrissage de routine,* conclut Bellonte (1), *c'est l'affaire de Costes ».*

Cependant, à 6 500 kilomètres de distance, par l'intermédiaire de haut-parleurs installés place de la Concorde et la magie moderne de la T.S.F., les héros du premier vol Paris-New-York confient leurs impressions toutes chaudes à la foule parisienne clamant *la Marseillaise...*

OLIVIER MERLIN.

(1) Maurice Bellonte *le Premier Paris - New-York,* Editions Plon *(Cf. le Monde du 7 août 1976).*

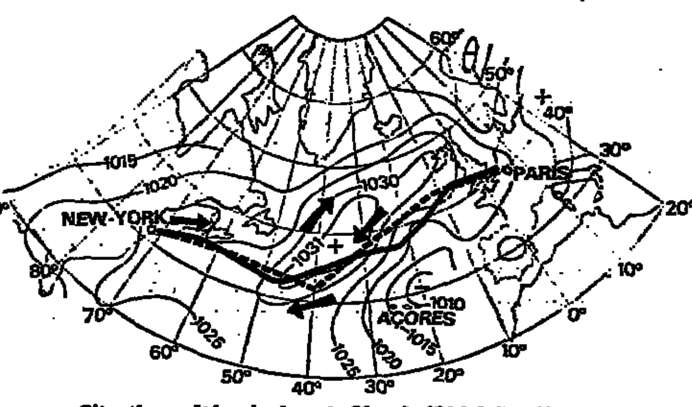
Des prévisions météorologiques extrêmement précises

La première traversée de l'Atlantique dans le sens est-ouest a été réalisée, sans doute possible, grâce aux qualités exceptionnelles de Dieudonné Costes en tant que pilote et Maurice Bellonte en tant que navigateur. Mais elles est due aussi aux prévisions météorologiques d'André Viaut et de Maurice Mézin qui surent déceler, le 31 août 1930, à 11 heures, la situation météorologique exceptionnelle que l'on attendait depuis deux mois et en prévoir l'évolution pendant les deux jours suivants.

La circulation atmosphérique, qui règne le plus souvent sur les latitudes moyennes de l'océan Atlantique, est caractérisée près du sol par un courant qui s'écoule d'ouest en est et qui est donc en sens contraire de la traversée Paris-New-York. Ce qui explique que la première liaison aérienne directe entre ces deux villes ait été faite en 1927 par Charles Lindbergh dans le sens New-York-Paris. En général, la zone de hautes pressions, connue sous le nom de maximum des Açores, est établie dans la région océanique située un peu au nord-est de l'archipel portugais, alors que des basses pressions sont installées plus au nord du 50e parallèle nord. La situation météorologique du 2 septembre 1979 (voir la carte) est un bon exemple de cet état de choses.

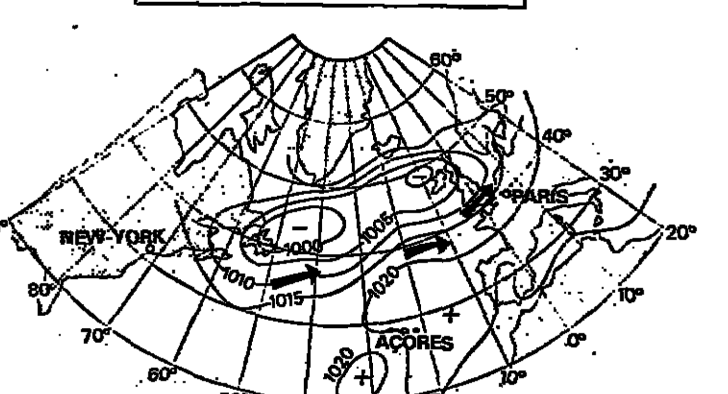
Mais il faut se rappeler que, par suite de la rotation de la Terre, les masses d'air ne s'écoulent pas directement des hautes pressions vers les basses pressions. Dans l'hémisphère nord, tous les mouvements de fluides (air et eau) sont déviés vers leur droite. L'air tourne donc en laissant sur sa droite les zones de hautes pressions et sur sa gauche les zones de basses pressions. Ce qui produit, sur les latitudes moyennes de l'Atlantique nord, des vents ouest-est dans la tranche d'air des 3 000 premiers mètres les plus proches de la surface de la Terre.

Le 31 août 1930, au contraire, une zone de basses pressions était installée sur les Açores et au nord-est de cet archipel, alors que des hautes pressions étaient établies sur l'Atlantique nord jusqu'au large de l'Irlande. Entre ces deux masses d'air, le vent soufflait donc du nord-est vers le sud-ouest sur la plus grande partie de l'itinéraire Paris-New-York. Sur la seule portion Nova-Scotia (à l'extrême sud-est du Canada)-New-York soufflaient des vents contraires sud-ouest-nord-est.



Situation météorologique le 31 août 1930 à 13 h T.U.

Itinéraire suggéré par l'O.N.M.
Itinéraire suivi par Costes et Bellonte
Direction du vent
+ Zone de hautes pressions
– Zone de basses pressions



Situation météorologique le 2 septembre 1979 à 6 h T.U.

Depuis le début des années 30, l'Office national météorologique (O.N.M., devenu en 1945 la Météorologie nationale) recevait par radio une centaine de données météorologiques relevées chaque jour en mer par des navires traversant l'Atlantique nord et aussi celles relevées sur terre par le Weather Bureau américain. En outre, depuis le 26 juin 1930, l'O.N.M. recevait des Etats-Unis, plusieurs fois par jour, les conditions et les prévisions météorologiques pour la zone située à l'ouest du 35e méridien ouest. Enfin, des messages spéciaux, relayés par deux navires, le *Jacques-Cartier* et le *Rochambeau,* et par la station de radio de Saint-Pierre-et-Miquelon, étaient transmis à l'avion.

La prévision établie juste avant le départ était extrêmement précise, elle comprenait même les altitudes les plus favorables en fonction des nuages et du vent pour les portions successives du vol (1). Les deux aviateurs français lui firent entièrement confiance. Comme nous l'a dit M. Maurice Bellonte, qui se souvient de chaque détail de cette « première » : pendant le vol *« nous étions trop occupés pour tenir compte des messages météorologiques. En outre, la propagation des ondes radio n'était pas bonne ».* A l'époque, les radiosbalises étaient fort rares et les chaînes de radio - localisation n'existaient pas. M. Bellonte devait donc répéter sans cesse des points astronomiques : *« Avec 7 ou 8 kilogrammes de matériel, sextants et autres instruments, nous avions une autonomie absolue. »*

« La prévision météorologique avait prédit d'abord, le 31 août, une durée de vol de trente-six heures trente, puis le 1er septembre au matin, de trente-sept heures. La traversée fut faite en trente-sept heures et dix-huit minutes ! Soit dix fois la durée de la même traversée que je vais faire en Concorde le 1er septembre. » — Y.R.

(1) La chronologie de cette prévision est relatée en détails dans un article de J. Dettwiller, paru dans le bulletin d'information de la direction de la météorologie de Juillet 1980.

SPORTS

TENNIS

AUX INTERNATIONAUX DE FLUSHING-MEADOW

En flânant de court en court

De notre envoyé spécial

New-York. — Quelques exécutions sommaires, un sourire forcé devant un pâle numéro de tennis-*bouffon et un cocorico* discret : pour suite et fin d'un premier écrémage, la quatrième journée des championnats internationaux des Etats-Unis ne nous a guère réservé de surprise ni offert l'intensité de la précédente.

Bonne occasion pour *flâner* de court en court, à l' « américaine », sans se soucier davantage de traverser le champ de vision d'un *serveur qui voudrait bien cadrer* son coin carré mais dont l'œil tombe, neuf fois sur dix, sur un troupeau de badauds aussi remuants *que bavards, ni trouver* indécent de faire lever tout un gradin au plus chaud d'un échange...

Exécutions, celle d'un Putch Walts, quarante-deuxième joueur mondial et presque simple figurant dans l'abondance apparemment sans limite du tennis américain. Jimmy Connors n'en a fait qu'une bouchée. Tout à sa fureur rentrée de se voir lui-même rangé au rôle de comparse depuis que le « gamin new-yorkais » — McEnroe — joue en solo le rival attitré de maître Borg, Connors attend son heure : si tout va bien, il le retrouvera, le petit frisé, la semaine prochaine en demi-finales pour une furieuse bagarre de prétendant...

Exécution encore, des mains du Tchèque Ivan Lendl, *d'une famille* au complet : les frères Mayotte, Tim et Chris, sortis en deux tours et deux fois trois sets par le même *homme*. Le jeune Tchèque a du caractère et ne s'arrêtera pas de sitôt. MacEnroe s'est fait à peine moins saignant pour *son* compatriote Krulevitz, de dix ans son aîné : il ne lui a finalement concédé que le droit à un *tie-break* au premier set pour l'emporter 7-6, 6-0, 6-2.

Un comique bouffon

Côté spectacle et distractions, les organisateurs avaient fait le nécessaire : il était certes plus *que temps d'offrir M. Nastase* au public du central : le Roumain ne fait plus que de courtes apparitions dans les tournois. Mieux vaut *le « montrer » sans tarder* si l'on veut amuser la galerie. Au premier tour, contre Dominguez, Nastase n'avait eu droit qu'au court numéro 3. On *l'avait* vu offrir un toast en l'honneur de l'arbitre, se plier sur le filet, fesses en l'air, et plonger la tête dans le bac à glace. Cette fois, il a eu Broadway. Las ! Il fallait être bon public pour apprécier encore, même si la répétition est le meilleur ressort de la farce. Tant de talent troqué pour un comique bouffon ! Nastase n'entre plus sur un court que pour verser son pourboire à l'arbitre... sous forme d'amendes.

Cocorico enfin. Trois Français au *troisième tour de l'U.S. open*, c'est assez rare pour être noté et justement salué. Yannick Noah s'était difficilement qualifié jeudi face à Bruce Manson. Pascal Portes a su — cela non plus n'est pas coutume — surmonter un passage à vide et s'imposer en quatre sets face à l'Américain Tim Wilkinson. Thierry Tulasne, déjà sacré étoile montante du tennis français après avoir battu Gerulaitis à Rome et enlevé le tournoi juniors de Wimbledon, a donné une nouvelle preuve de son tempérament d'accrocheur en venant à bout en cinq sets — après avoir perdu huit jeux consécutifs — de l'Américain Mike Grant. Le jeune Tourangeau a rempli son contrat. Seul un exploit devrait maintenant lui permettre de franchir le prochain cap, Ivan Lendl.

DOMINIQUE POUCHIN.

RESULTATS

MESSIEURS

Trente-deuxième de finale : Tanner (E.U.) b. Arias (E.U.), 6-3, 6-3, 6-0 ; Amritraj (Ind.) b. Dibbs (E.U.), 7-5, 0-6, 4-6, 6-2, 6-1 ; Vilas (Arg.) b. Hayes (E.U.), 6-2, 6-4, 6-4 ; Pfister (E.U.) b. Gerulaitis (E.U.), 6-3, 6-2, 3-6, 1-6, 7-6 ; Gottfried (E.U.) b. Gullikson (E.U.), 6-3, 6-2, 7-6 ; Connors (E.U.) b. Walts (E.U.), 6-3, 6-1, 6-3 ; Tulasne (Fr.) b. Grant (E.U.), 6-3, 6-2, 5-7, 0-6, 6-3 ; Lendl (Tch.) b. Mayotte (Fr.), 6-4, 6-4, 6-4 ; Portes (Fr.) b. Wilkison (E.U.), 7-5, 6-2, 3-6, 6-3 ; Solomon (E.U.) b. Nastase (Roum.), 6-2, 6-2, 6-2 ; Mc Enroe (E.U.) b. Krulevitz (E.U.), 7-6, 6-0, 6-2.

DAMES

Trente-deuxième de *finale* : Evert-Lloyd (E.U.) b. Lovie (E.U.) 6-3, 6-1 ; Latham (E.U.) b. May-Teacher (E.U.), 6-2, 6-1 ; Madruga (Arg.) b. Jones (E.U.), 6-3, 6-3 ; Navratilova (apatride) b. Allen (E.U.), 6-1, 4-6, 6-2 ; Romanov (Roum.) b. Thibault (Fr.), 7-6, 6-0 ; Mandlikova (Tch.) b. Giussani (Arg.), 6-4, 6-0 ; Wade (G.B.) b. Casablanca (Arg.), 4-6, 6-3, 7-5.

CORRESPONDANCE

« Bravo Noah ! »

MM. Thierry Ardisson et Jean-Luc Maître, qui ont recueilli les propos de Yannick Noah publiés dans le numéro de septembre de Rock and Folk (le Monde *du 29 août), nous écrivent :*

Surpris par le titre (...) « Noah, piégé, se défend », nous vous adressons la mise au point suivante.

Nous avons commencé la série « Descente de police » pour le magazine *Rock and Folk* en décembre 1979. Le principe est de mettre en scène une interview sous forme d'interrogatoire. Chaque article comprend donc trois parties : 1) Un chapeau écrit à la manière d'un roman policier montrant les interviewers (l'imper mastic et l'imper vert) jouant le rôle de policiers zélés ; 2) Deux photos couleur montrant « l'arrestation » et « la confession » de l'interviewé ; 3. Une interview traditionnelle réalisée chez l'interviewé au magnétophone hors de toute mise en scène et fidèlement retranscrite.

Depuis décembre 1979, nous avons successivement interviewé dans cette série Serge Gainsbourg, Eddy Mitchell, Jean-Michel Jarre, Charlotte Rampling, Gérard Depardieu et Yannick Noah. Nous leur avons posé à tous les mêmes questions très précises. Ils nous ont tous répondu avec la même franchise. Tous connaissent le principe de la série et tous ont accepté de *jouer* le jeu.

La « Descente de police » consacrée à Yannick Noah a été réalisée en deux jours. Nous l'avons d'abord interviewé un après-midi chez lui. Yannick Noah ne buvait rien d'autre que du sirop de cassis et tous ses propos ont été enregistrés au magnétophone. Le *lendemain, nous* avons organisé les prises de vues à l'Elysée-Matignon (arrestation) et à l'hôtel Bristol (confession).

Yannick Noah n'a *donc* eu qu'un tort : avoir eu le courage de dire tout haut ce que le milieu du tennis pense tout bas. Nous n'avons eu qu'un tort : retranscrire ce que Yannick Noah a dit. Contrairement à ce que [vous avez] titré dans votre édition datée du 29 août 1980, personne n'a donc été « *piégé* », si ce n'est l'hypocrisie et la loi du silence.

CIRCULATION

LUMIÈRE BLANCHE LUMIÈRE JAUNE ?

M. Pierre Bayle, de Chamonix, nous écrit :

Si treize pays étrangers conseillent l'utilisation en ville de l'éclairage en « code », il faut remarquer que ces pays utilisent une autre nuance de lumière : le blanc au lieu du jaune.

Sans discuter des avantages et des inconvénients de ces *deux* types *de lumière, si l'on* tient à suivre (ce qui paraît être le cas) la Convention internationale de Vienne sur la circulation routière, il conviendrait tout d'abord de se mettre en règle « internationale » et d'autoriser les automobilistes *français* à utiliser, eux aussi, la lumière « blanche ».

Qui a raison ? Chez nous, en France, après plus de quarante ans d'application de la lumière « *jaune* » (*depuis* le 1er janvier 1939), aucun autre pays au monde ne veut faire comme *nous, nous* suivre dans la voie de la lumière « jaune ». Les automobilistes étrangers et leurs organisations de sécurité seraient-ils plus bêtes que nous ? Leurs yeux sont-ils faits autrement ? Ils sont pourtant 280 millions à rouler ainsi !

FOOTBALL

BORDEAUX ET SAINT-ÉTIENNE REJOIGNENT LYON EN TÊTE DU CLASSEMENT

Un nombre supérieur de buts marqués, au cours de la huitième journée de championnat, a permis à Saint-Etienne de prendre la tête du classement avec Bordeaux, qui rencontrait Angers. Ces deux *équipes ont rejoint* Lyon et possèdent avec elle un point d'avance sur leur suivant immédiat, Nantes. Saint-Etienne, qui a à *son actif* un *nombre* de buts supérieur, sort néanmoins vainqueur de cette huitième journée.

RESULTATS

Sochaux et Lyon	2-2
Saint-Etienne b. Lille	3-1
Bordeaux b. Angers	1-0
Nantes et Paris-Saint-Germain	1-1
Monaco b. Valenciennes	5-1
Tours b. Nice	1-0
Metz et Auxerre	2-2
Lens b. Bastia	5-0
Nancy b. Nîmes	2-1
Laval b. Strasbourg	3-1

RADIO-TÉLÉVISION

Samedi 30 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

19 h Trente millions d'amis.
Spécial animaux abandonnés.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 Série : « Frédéric ».
20 h Journal.
20 h 30 Variétés : Numéro un.
Jane Manson.
21 h 50 Série : « Starsky et Hutch ».
La photo.
22 h 40 Série : « C'est arrivé à Hollywood ».
Recettes à succès.
22 h 55 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 Variétés : Trente-six bouts de chandelle.
20 h Journal.
20 h 35 Feuilleton : « Fortunata et Jacinta ».
D'après B. Perez-Galdos, réal. M. Camus. Avec A. Belen, M. Martin, M. Pardo...
21 h 35 Antenne à... Jean Le Poulain.
Réal. J. Samyn.
22 h 35 Variétés : Rythme sur l'A 2.
Avec J. Dieval, D. Snell, A. Sarkis.
23 h 5 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 Journal.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 40 Pour les jeunes.
Pliages : la fleur ; Les chauves-souris.
20 h Les jeux.
20 h 30 Gaby Morlay parmi nous.
Une émission de Valérie Moroy, réalisée par Jacques Nahum, déjà diffusée sur la deuxième chaîne en 1969.
Gaby Morlay est morte le 4 juillet 1964. On la retrouvera, ce soir, à travers des interviews (notamment de J.-J. Gautier, Mme Simone, Michel Simon et André Luguet), des extraits de ses films (Jim la Houlette, le Voile bleu, les Amants du pont Saint-Jean, Papa, Maman, la Bonne et moi, *etc.) et des rôles qu'elle a interprétés au théâtre* (Lorsque l'enfant paraît).
21 h 55 Journal.
22 h 15 Aspects du court métrage français : « Luger ».
Réalisation : Georges Bensoussan.
La vie clandestine et misérable, en France, d'un ancien SS des années 40, que la passion pathologique pour les armes à feu conduira à sa propre destruction.

FRANCE-CULTURE

19 h. 25, Sons : Au fil des eaux (les canotiers).
19 h. 30, Radio-Canada présente : Lettre du Québec.
20 h., Le Théâtre de la Foire : « Le Temple de l'ennui » ; « le Jugement de Paris »
21 h., A contre-courant du fantastique français : Le retour aux sources ou la confusion des genres.
22 h. 30, Le prophète de Taos ou « D. H. Lawrence et le Nouveau-Mexique ».

FRANCE - MUSIQUE

19 h. 30, Festival de Salzbourg 1980 (en direct du Grossen Festspielhaus) : « Symphonie n° 2 » (Penderecki) ; « Symphonie n° 3 en mi bémol majeur » (Beethoven), par l'Orchestre philharmonique de New-York, dir. Z. Mehta.
22 h., *Les Nuits d'été : Fauré, œuvres de jeunesse* ; 23 h. 5, Comment l'entendez-vous ? G.-F. Haëndel, par Yvan Alexandre ; 1 h., Le dernier concert : l'Ensemble Ars Nova, dir. M. Constant (le 13 mai 1980 au Théâtre des Bouffes du Nord).

Dimanche 31 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

9 h 15 A Bible ouverte.
9 h 30 La source de vie.
10 h Présence protestante.
10 h 30 Le jour du Seigneur.
11 h Messe.
Célébrée dans la paroisse de Saint-Lupicin (Jura). Prédicateur : Père Robert Jorens.
12 h La bonne conduite.
12 h 30 Sport : cyclisme.
En Eurovision : Championnat du monde de cyclisme sur route (et à 14 h. et 15 h. 35).
13 h Journal.
13 h 15 Variétés : Country music.
Avec : B. Mitchell, L. Green, J. Grimble.
14 h 30 Variétés : Mosaïque.
Avec : S. Vartan, M. Fugain, P. Bacoux, la Bande à Basil et R. Fays.
15 h 30 Tiercé à Deauville.
15 h 40 Sports-premières.
Cyclisme ; automobile.
17 h 50 L'énergie, c'est nous.
La voiture de demain.
18 h 5 Documentaire : Les mystères du bacchuber.
Réal. T. Nolin (redif.).
18 h 30 Série : « le Temps des as ».
19 h 25 Les animaux du monde.
Afrique : forêt ou désert ?
20 h Journal.
20 h 30 Cinéma : « le Maestro ».
Film français de C. Vital (1977). Avec J. Lefebvre, S. Desmarets, D. Ceccaldi, C. Cartier, G. Grad, G. Lauvray, M. Galabru.
Une femme de tête cherche à marier sa plus jeune fille à un pianiste virtuose, quelque peu ivrogne. Or celui-ci devient l'amant de la fille aînée, qui vit avec son meilleur ami.
Nouvelle adaptation des Vignes du Seigneur, *célèbre comédie de boulevard, ici complètement démantibulée. Un produit très médiocre.*
21 h 55 Arcana.
Fragments d'un voyage à Vienne.
23 h Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

11 h Sport : cyclisme.
Championnat du monde sur route.
12 h 45 Journal.
13 h 20 Série : « Embarquement immédiat ».
La mode.
14 h 10 Jeu : Les descendants.
15 h Alain Decaux raconte.
La tragédie de Ciano.
Le comte Galeazzo Ciano fut le gendre de Mussolini. Il vota contre son beau-père, le Duce, lors d'une réunion capitale, le 23 juillet 1943, du grand conseil fasciste. Les conséquences dramatiques pour Ciano de ce vote négatif.
16 h 5 Feuilleton : « César Birotteau ».
D'Honoré de Balzac, mise en scène R. Lucot. *(Rediffusion.)*
17 h 35 Magazine : Voir.
Proposé par A. Pujol, J.-P. Bertrand et J.-G. Cornu.
18 h 30 Les Muppets.
Avec Leslie Uggams.
18 h 55 Stade 2.
20 h Journal.
20 h 35 Jeux sans frontière.
En Belgique, à Diest.
22 h Documentaire : A 2 pas de chez nous.
La République démocratique allemande.
23 h 20 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

20 h Feuilleton : « la Flèche noire » (2e épisode).
Réalisation : Peter Croft.
20 h 30 Série : « Les merveilles de la mer ».
« Barracuda ». Une émission de P. Rosait.
Pour être l'un des plus beaux habitants des profondeurs marines, le barracuda n'en reste pas moins l'un des plus meurtriers et des plus dangereux de la faune des mers du Sud.
20 h 55 Série : Télé-tests.
Un divertissement de J. Frappat et C. Villers.
21 h 50 Journal.
22 h 10 Court métrage.
« Toute la mémoire du monde », d'A. Resnais.
22 h 30 Cinéma de minuit (cycle A. Dovjenko) : « Ivan ».
Film soviétique d'A. Dovjenko (1932), avec P. Massokha, K. Bondarevsky, S. Chkourat, S. Chagaida, D. Goloubinsky. (V.O. sous-titrée. N.)
Un paysan, venu travailler à la construction d'un barrage sur le Dniepr, s'enthousiasme pour le travail collectif et devient un vrai ouvrier communiste.
Toujours un style de poète pour un film exaltant les réalisations du régime soviétique. Une symphonie du travail et des paysages.

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Musique enregistrée.
7 h. 15, Horizon, magazine religieux : Des cassettes pour des chrétiens.
7 h. 40, Université radiophonique et télévisuelle internationale : Nietzsche.
8 h., *Orthodoxie et christianisme oriental.*
8 h. 30, Protestantisme.
9 h. 10, Ecoute Israël.
9 h. 40, Divers aspects de la pensée contemporaine : Fédération française du droit de l'homme.
10 h. Messe à l'abbaye de la Grande Trappe de Soligny.
11 h., Regards sur la musique : Bataclan, opérette d'Offenbach.
12 h. 5, Bobby et les siens.
12 h. 40, Disques rares... d'E. Dohanyi.
14 h., Magazine « France-Culture 1975-1980 ».
16 h. 5, *Libre parcours récital* : A. Meunier, violoncelle ; A. Planes, piano (Beethoven).
19 h. 15, Culture européenne : Le nouvel expansionnisme européen.
20 h., Festival de Bayreuth : Le Vaisseau fantôme, de R. Wagner, avec M. Salminen, L. Balslev, S. Estes, R. Schunk, A. Schlemm, D. Kuebler et les chœurs et orchestre du festival, dir. D. Russel-Davies.

FRANCE - MUSIQUE

7 h. 2, *Réveil-matin* : œuvres de Milan, A. de la Halle, Cererols et anonymes ; 9 h. 5, œuvres de Bach, Mozart, Haydn, Frédéric II, Bach et Busoni ; 10 h., Extraits d'un concert de musique byzantine donné le 11 mars 1979 par l'Ensemble vocal du chantre Th. Vassilikos.
11 h., Festival de Salzbourg : Mozart matinée (en direct de l'O.R.T.F.) : « Symphonie n° 29 », « Concerto pour piano et orchestre n° 19 » et « Symphonie n° 35 en ré majeur », par l'Orchestre philharmonique de Vienne, dir. K. Boehm, avec M. Pollini, piano ; 13 h. 5, Jazz : jazz vocal avec B. Holliday, E. Fitzgerald, C. McRae, J. Rushing...
14 h., œuvres de Beethoven, Brahms, Schubert, Liszt, Strauss ; Concert : « Les Vêpres de la Vierge », de Monteverdi, par l'Escolonia de Montserrat, dir. I. Segarra.
20 h., Festival de Salzbourg 1980 : « L'Enlèvement au Sérail », de Mozart, par l'Orchestre philharmonique de Vienne et les Chœurs du Staatsoper de Vienne, dir. Lorin Maazel, avec I. Cotrubas, J. Blegen, P. Schreier, N. Orth, M. Talvela et F. Hoffmann.
22 h. 30, Les Nuits d'été : Equivalences, œuvres de Buxtehude, *Pachelbel* et J.-S. Bach, avec G. Litaize à l'orgue ; 23 h., Saturnales : œuvres de Debussy, Schmitt, Ravel et Duparc.

PRESSE

Le « Times » a reparu samedi

De notre correspondant

Londres. — Après une semaine de suspension, le *Times* a reparu samedi 30 août dans un climat d'amertume et de récrimination réciproques. M. Rees-Mogg, directeur du journal, a déclaré que la grève, qui, à son avis, n'était pas nécessaire et aurait pu être évitée, « *a altéré gravement et de manière durable la réputation du journal auprès de la famille Thomson* », propriétaire des publications.

De son côté, M. Ecclestone, président du syndicat des journalistes (NUJ), a souligné que la grève avait été décidée essentiellement sur des questions de principe, à savoir le refus de la direction d'accepter les recommandations d'un arbitre indépendant alors qu'elle même avait antérieurement imposé au syndicat la formule de l'arbitrage. Il était prévu que l'arbitrage ne liait pas les deux parties, mais le syndicat a toujours estimé que la direction avait l'obligation morale d'en accepter ses conclusions.

Dans un long éditorial publié ce samedi 30 août, la direction souligne que la grève a été décidée par une minorité de syndicalistes et révèle que le consortium Thomson s'est réuni cette semaine pendant plusieurs heures pour se demander s'il allait continuer à soutenir financièrement le *Times*, compte tenu des pertes enregistrées. Si le *Times* était publié avec des matériels modernes et une main-d'œuvre normale, ajoute-t-elle, les 4 millions de livres de perte pour le premier semestre seraient transformées en un bénéfice de 2 millions de livres et peut-être davantage. Et le journal ajoute : « *C'est la résistance des ouvriers du Livre à la modernisation qui nous coule.* »

L'éditorial reproche en outre au syndicat des journalistes son « *irresponsabilité* » et affirme qu'il est impossible aux journalistes d'être à la fois loyaux envers leur syndicat et envers le *Times*.

HENRI PIERRE.

Le Monde

Service des Abonnements
5, rue des Italiens
75427 PARIS - CEDEX 09
C.C.P. Paris 4207-23

ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	9 mois	12 mois
FRANCE - D.O.M. - T.O.M.	202 F	331 F	461 F	590 F
TOUS PAYS ETRANGERS PAR VOIE NORMALE	367 F	661 F	956 F	1 250 F
ETRANGER (par messageries) I. — BELGIQUE-LUXEMBOURG PAYS-BAS	234 F	396 F	558 F	720 F
II. — SUISSE - TUNISIE	289 F	506 F	723 F	940 F

Par voie aérienne
Tarif sur demande

Les abonnés qui paient par chèque postal (trois volets) voudront bien *joindre* ce chèque à leur demande.

Changements d'adresse définitifs ou provisoires (deux *semaines ou plus*) : *nos abonnés* sont invités à formuler leur demande une semaine au moins avant leur départ.

Joindre la *dernière* bande d'envoi à toute correspondance.

Veuillez avoir l'obligeance de rédiger tous les noms propres en *capitales d'imprimerie.*

CARNET

Naissances

— Franck GRIVEL et Mme, née Sophie Desclos, ont la joie d'annoncer la naissance de
Mathieu,
le 26 août 1980.
27, avenue Brémond,
78400 Chatou.

Décès

— Le docteur Jean Delamare,
Le docteur et Mme Jacques Delamare et leurs enfants,
M. et Mme François Delamare et leurs enfants,
Mme Jacques Riche,
Mlle Suzanne Delamare,
ont la douleur de faire part du décès de
Mme Jean DELAMARE,
née Thérèse Riche,
leur épouse, mère, grand-mère et belle-sœur,
survenu subitement le 25 août 1980.
L'inhumation a eu lieu à Saint-Quay-Portrieux, dans l'intimité.
Cet avis tient lieu de faire-part.
75, rue de la Tour, 75016 Paris.
4, rue Victor-Hugo, 78230 Le Pecq.
« Oyen Lou », bd du Pavillon, 06130 Grasse.
Nicey, 21330 Laignes.
74, boulevard Exelmans, 75016 Paris.

— Mme Julien Ledan et ses enfants,
ont la douleur de faire part du décès de
M. Julien LEDAN,
docteur en droit,
survenu le 28 août 1980.
La cérémonie religieuse sera célébrée le lundi 1er septembre, à 14 heures, en l'église Saint-Germain de Saint-Germain-en-Laye, sa paroisse.

Nos abonnés, bénéficiant d'une réduction sur les insertions du « Carnet du Monde », sont priés de joindre à leur envoi de texte une des dernières bandes pour justifier de cette qualité.

— M. et Mme Christian Pechenard,
M. Frédéric Pechenard,
ont la très grande douleur d'annoncer le décès subit de
Mme Emile PECHENARD,
née Jane Gambier,
chevalier de la Légion d'honneur,
président de chambre honoraire
au tribunal de commerce de Paris,
leur mère, belle-mère et grand-mère,
survenu le 29 août 1980.
Les obsèques auront lieu en l'église Saint-Augustin, le lundi 1er septembre, à 10 h. 30.
Cet avis tient lieu de faire-part.
22, rue Fortuny,
75017 Paris.

Remerciements

— Le colonel (E.R.) et Mme Maurice Rouquier, née Rigal, leurs enfants,
Et leur famille,
profondément touchés des marques de sympathie et d'affection qui leur ont été témoignées lors du décès de
M. Joseph Georges RIGAL,
prient toutes les personnes qui se sont associées à leur peine de trouver ici l'expression de leurs très sincères remerciements.

Anniversaires

— Il y a quatre ans,
Vincent CAZES
trouvait la mort dans un accident de voiture.

« O tous mes morts aimés, tous perdus dans les fonds de cette mer immense qui est ma douleur, ô tous mes morts à peine flottant dans les fonds de ma douleur, grands fonds froids où circulent les lents poissons aveugles, poissons affreux du désespoir. »

(A. Cohen.)

INFORMATIONS « SERVICES »

LA MAISON

Le chauffage « pièce par pièce »

Le chauffage au gaz est en constant développement. Actuellement, quatre millions huit cent *mille foyers* ont adopté cette énergie pour se chauffer.

Pour concilier la recherche d'un bon confort et les impératifs d'économies d'énergie, le « chauffage gaz modulable » est un système de chauffage « pièce par pièce », chacune étant dotée d'un radiateur à gaz indépendant. Ce qui permet d'obtenir la chaleur exactement où il faut et quand il le faut. Ce chauffage divisé est réalisé à l'aide d'ap*pareils à circuit étanche, rac*cordés à l'extérieur par une ventouse. D'une puissance de 2 à 3 kW ils sont équipés d'une sécurité par thermocouple et d'un allumage automatique.

S'il est prouvé qu'un chauffage individuel permet de réaliser de 20 à 30 % d'économie d'exploitation par rapport à un chauffage collectif, ce nouveau « chauffage gaz modulable » se révèle encore plus rentable. Son principe de base, en effet, est une régulation précise de la chaleur, pièce par pièce. Chaque radiateur est pourvu d'un thermostat qui per*met de choisir la température* adaptée au mode de vie : 17° par exemple dans les chambres, 19° dans le séjour, 20° dans la salle de bains. Le thermostat prendra en compte les apports gratuits de chaleur, soit internes (présence de plusieurs personnes, éclairage) soit externes, comme l'ensoleillement, et réduira en conséquence l'allure de chauffe.

Au cours d'une même journée, la température des pièces pourra être modifiée manuellement — par les thermostats — ou automatiquement, en reliant ceux-ci à un programmateur. Cette régulation est recommandée lorsque le logement est inoccupé durant la journée ; la *remontée en température s'opé*rera, à l'heure prévue, avant le retour des occupants de la maison.

*Une meilleure isolation ther*mique et l'obligation de maintenir à 19° la température des locaux ont réduit les besoins en chauffage. En revanche, ceux en eau chaude s'accroissent, d'où une tendance à dissocier le chauffage de la production d'eau chaude sanitaire. Le « chauffage gaz modulable » répond à ces nouvelles exigences en permettant d'avoir un chauffe-eau et des radiateurs d'une puissance adaptée à chaque pièce.

Il est possible d'installer des appareils à gaz classiques, raccordés à un conduit de cheminée. Mais une nouvelle génération de radiateurs a été conçue pour le chauffage modulable. Ils fonctionnent en circuit étanche, par l'intermédiaire d'une mini ou *d'une micro-ventouse qui permet* de prélever l'air de combustion à l'extérieur et d'y rejeter les gaz brûlés. La mini-ventouse, de 9 cm de diamètre environ, a un tirage naturel ; la micro-ventouse, de 6,5 cm seulement de diamètre, a une extraction renforcée par une petite turbine électrique. Les appareils de ce type coûtent un peu plus cher.

Les radiateurs à ventouse sont des convecteurs plats, à flamme non visible, qui se fixent au mur. Leurs prix oscillent autour de 2 000 F pour une puissance de 2 000 watts. Parmi les appareils *à mini-ventouse les plus récents*, on peut citer : le « Radiavecteur 2600 » de Chappée, de 2 000 watts ; le radiateur n° 204 de De Dietrich, de 2 100 watts ; un tout nouveau modèle d'Arthur Martin de 2 000 watts (n° 130-12). Auer propose trois radiateurs à mini-ventouse, de 1 200, 2 000 et 3 000 watts. Les « Electrogaz » de Campa sont à micro-ventouse et existent en quatre modèles, entre 2 000 et 3 000 watts (de *2 250 à 2 450 F* environ).

Le « chauffage gaz modulable », avec des radiateurs à mini ou micro-ventouse, convient à tous les logements neufs, appartements ou maisons individuelles. En rénovation de construction ancienne, il s'installe facilement : *le percement du mur pour une* ventouse de petit diamètre est aisé et évite la remise en état des vieux conduits de cheminée et la création d'une indispensable ventilation basse.

JANY AUJAME.

★ **Chappée, Société générale de fonderie, 8, place d'Iéna, 75016 Paris.**

★ **De Dietrich, 67110 Niederbronn-les-Bains.**

★ ***Arthur Martin*, 43, avenue Félix-Louat, 60304 Senlis Cedex.**

★ **Auer, 21, rue Saint-Fargeau, 75020 Paris.**

★ **Campa, 111 ter, boulevard Ney, 75018 Paris.**

PEINTURE SUR TISSUS. — Litza Bain, qui enseigne la peinture sur tissus, vient de concevoir d'originaux ouvrages-patrons. Ils sont la mise en pratique de ses deux cahiers théoriques « Magie et technique de la peinture sur tissus » (55 F chaque). Les ouvrages-patrons sont des dépliants de 63 × 95 centimètres : d'un côté, un patron au format avec implantation des motifs, prêt à être reproduit sur le tissu ; de l'autre, *les étapes de la réalisation* et des conseils. Parmi les ouvrages-patrons déjà parus (45 F environ, dans les magasins de fournitures *pour travaux manuels) : six études* murales, un store, une lithographie sur soie, une tunique et un pantalon coordonnés et un nuancier, *précieux outil de travail pour tous* les ouvrages.

★ **Litza Bain éditions, 18, rue André-Antoine, 75018 Paris, téléphone 257-69-01.**

IDÉES - BAINS. — Les accessoires de salle de bains ne sont plus seulement utiles ; ils s'harmonisent au décor de la pièce d'eau. Un nouveau coloris — un rouge « bourgogne » transparent — s'applique à la gamme des vingt-six accessoires Design d'Allibert, qui existaient en plastique fumé bleu ou brun. De forme épurée, ils vont du porte-savon au tabouret-table. Autre nouveauté : un grand miroir, de 73 × 80,5 centimètres, avec double éclairage par tubes fluorescents (ambiance et maquillage), prise rasoir et une tablette en verre, amovible pour en faciliter le nettoyage (Silhouette, 800 F environ).

★ **Allibert, grands magasins et boutiques spécialisées.**

PRÊT A SERVIR. — Cuire et servir dans le même récipient, tel est le but d'une nouvelle gamme d'ustensibles en acier satiné mat. Les « présentables », de Létang et Remy, sont à la fois casserole (avec poignée amovible), sauteuse ou cocotte pour la cuisine et soupière, plat ou légumier sur la table. Ces récipients, à fond épais diffusant bien la chaleur, ont une forme galbée avec un petit rebord cerné d'un jonc qui s'harmonise *à tous les styles de service* de table. La série comprend trois plats creux, de 16 centimètres à 22 centimètres de diamètre, deux *plats ronds de 24 centimètres* à 26 centimètres et un plat ovale (de 140 F à 160 F environ).

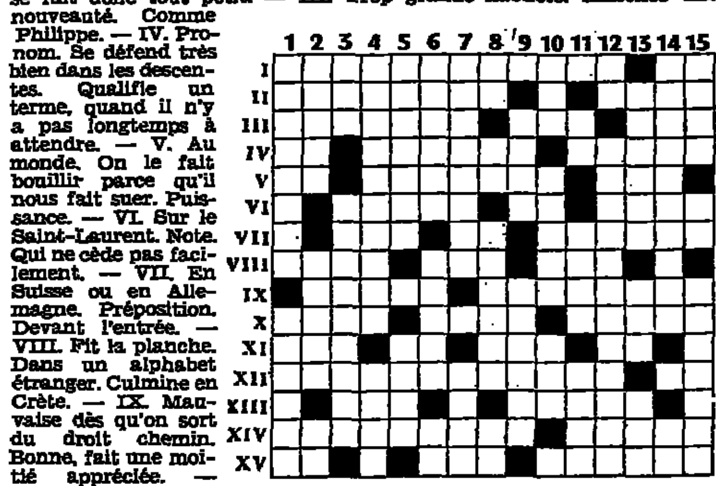
★ **Les « présentables », Létang et Rémy, dans les grands magasins, boutiques spécialisées et grandes surfaces.**

MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 2 746

HORIZONTALEMENT

I. On y place souvent des tubes. Lettres pour annoncer que tout va bien. — II. Devient ministre quand il a beaucoup de qualités. Qui se fait donc tout petit. — III. Trop grande habileté. Annonce une nouveauté. Comme Philippe. — IV. Pronom. Se défend très bien dans les descentes. Qualifie un terme, quand il n'y a pas longtemps à attendre. — V. Au monde. On le fait bouillir parce qu'il nous fait suer. Puissance. — VI. Sur le Saint-Laurent. Note. Qui ne cède pas facilement. — VII. En Suisse ou en Allemagne. Préposition. Devant l'entrée. — VIII. Fit la planche. Dans un alphabet étranger. Culmine en Crète. — IX. Mauvaise dès qu'on sort du droit chemin. Bonne, fait une moitié appréciée. — X. Située. Bond. Fais un mélange. — XI. La bonne adresse. Fleuve côtier. Article. Vaut de l'or. — XII. Travail qu'on ne confie qu'à ceux qui savent bien éplucher. Convient. — XIII. Prononcé *sur la croix*. La crème. — XIV. Utile quand on veut ranimer la flamme. Pas à l'aise. — XV. Article arabe. Peuvent outrager. Qui auraient des *raisons de se plaindre*.



VERTICALEMENT

1. Présent pour les fêtes. Traînée quand on a du mal à cracher. — 2. Nom de sierra. On y trouva des despotes. Pronom. — 3. Le préféré du collège. Il y en a deux dans une berge. — 4. Un malade qui a besoin de distractions. N'est parfois qu'un banc. — 5. Finissent toujours par être repoussés. Marque le but. — 6. On le vit à Wagram et à Waterloo. Procédai à un examen. Mot d'enfant. — 7. Peuvent paraître plus longues quand elles n'ont pas d'ourlet. Matière dont on fait des gants. — 8. Saint de Bigorre. Démonstratif. Fit du cinéma. Préposition. — 9. Un impair. Faire un travail d'arboriculteur. — 10. Pas innocent. On ne donne pas cher de sa peau. Sorte d'argile. — 11. Un agrément d'autrefois. Un bon fromage. Département. — 12. Pour lier. Qui peuvent donc causer de profondes blessures. — 13. Agir comme un mauvais employeur. Quand on dit qu'il est heureux, c'est qu'on parle du futur. Période. — 14. Qualifie un choc qui se produit sur le billard. Ile. — 15. Pour les hommes qui ne portent pas la culotte. Mieux que rien. Pas collés.

Solution du problème n° 2 745

HORIZONTALEMENT

I. Honte ; Tub. — II. Endommagé. — III. Ut ; Lô ; Sir. — IV. Rageur ; Ne. — V. Ere ; Nez. — VI. In ; Tau. — VII. Tortillon. — VIII. Eole ; SA. — IX. Is ; Plats. — X. Lacée ; Rat. — XI. Emirs ; Ite.

VERTICALEMENT

1. Heure ; Toile. — 2. Ontario ; Sam. — 3. ND ; Genre ; Ci. — 4. Tôle ; Toper. — 5. Emoustillés. — 6. Aléa. — 7. Tas ; Nul ; Tri. — 8. Ugine ; Ossat. — 9. Berezina ; Te.

GUY BROUTY.

Les urgences du dimanche

SANTÉ

● UN SECOURS D'URGENCE. — Appeler le SAMU en téléphonant pour Paris, au 567-50-50 ; pour l'Essonne, au 088-33-33 ; pour les Hauts-de-Seine, au 741-79-11 ; pour la Seine-Saint-Denis, au 830-32-50 ; pour le Val-de-Marne, au 207-51-41 ; pour le Val-d'Oise, au 032-22-33 ; pour les Yvelines, au 953-83-33 ; pour la Seine-et-Marne, au 437-10-11, ou, à défaut, le 17 (police) ou le 18 (pompiers), qui transmettent l'appel au SAMU.

● UN MEDECIN. — A défaut du médecin traitant, appeler la permanence des soins de Paris (542-37-00), ou la garde syndicale des *médecins de Paris* (533-99-11), ou l'Association pour les urgences médicales de Paris (A.U.M.P.) (828-40-04) ou S.O.S.-Médecins (707-77-77).

● UNE INFORMATION SUR LES INTOXICATIONS. — 205-63-29 (hôpital Fernand-Widal).

● S.O.S. *Urgences* bucco-dentaires : 337-51-00.

TRANSPORTS

● AEROPORTS. — Renseigne*ments sur les arrivées et départs* à Orly (687-12-34 ou 853-12-34) ; à Roissy - Charles - de - Gaulle (862-12-12 ou 862-22-80).

● *COMPAGNIES AERIENNES.* — Arrivées ou départs des avions : Air France (320-12-55 ou 320-13-55) ; U.T.A. (775-75-75) ; Air Inter (687-12-12). Renseignements, réservations : Air France (535-61-61) ; U.T.A. (776-41-52) ; Air Inter (539-25-25).

● S.N.C.F. — Renseignements : 261-50-50.

ÉTAT DES ROUTES

● INTER SERVICE ROUTES donne des renseignements généraux au 858-33-33.

Pour des renseignements plus précis, on peut s'adresser aux centres régionaux d'information routière Bordeaux (56) 96-33-33 ; Lille (20) 91-92-33 ; Lyon (7) 54-33-33 ; Marseille (91) 78-78-78 ; Metz (87) 62-11-22 ; Rennes (99) 50-73-93.

P.T.T.

Sont ouverts le dimanche les bureaux de :

— Paris *recette principale* (52, rue du Louvre, 1er), ouvert 24 heures sur 24 ;

— Paris 08, annexe 1 (71, avenue des Champs-Elysées), ouvert de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 20 heures :

— Orly, aérogare Sud, annexe 1, ouvert en permanence ;

— Orly, aérogare Ouest, annexe 2, ouvert de 6 heures à 23 heures :

— Roissy principal annexes 1 *et 2 (aéroport Charles-de-Gaulle)*, ouvert de 8 h. 30 à 18 h. 30.

La recette principale de Paris assure aussi le paiement des mandats-lettres, des bons et des chèques de dépannage, des lettres-chèques ainsi que les remboursements sans préavis sur livret C.N.E.

ANIMAUX

● UN VETERINAIRE au 871-20-61 (de 8 heures à 20 heures).

● L'OFFICE DE TOURISME DE PARIS *diffuse une sélection* enregistrée des loisirs à Paris : en français au 720-94-94 ; en anglais au 720-88-98. Son bureau *d'accueil du* 127, avenue des Champs-Elysées est ouvert le dimanche, de 9 heures à 20 heures. Tél. : 723-61-72.

S.O.S. - AMITIÉ

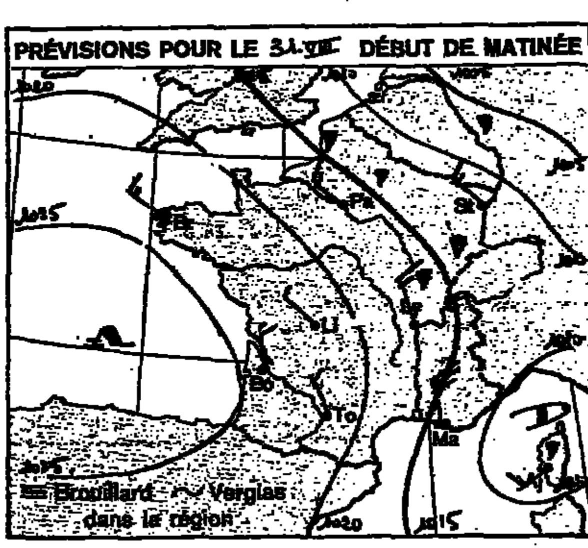
Vingt-quatre heures sur vingt-quatre à l'écoute au 621-31-31 pour Boulogne-Billancourt ; 364-31-31 pour Bagnolet et 078-16-16 pour Evry (de 14 heures à 8 heures du matin) e tau 296-26-26 pour Paris (de 14 heures à 4 heures du matin) et au 296-26-26 un poste en anglais : S.O.S.-Help, au 723-80-80 (de 19 heures à 23 heures).

S.O.S. - 3e AGE

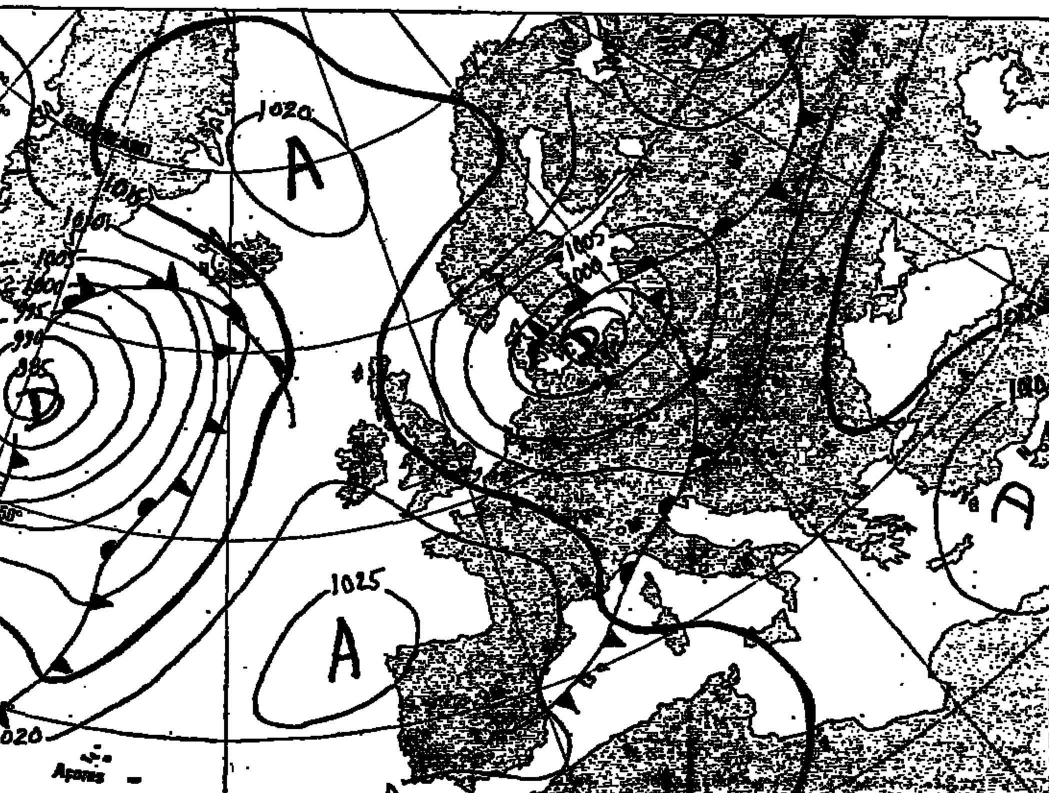
De 9 heures à 19 heures au 340-44-11.

MÉTÉOROLOGIE





PRÉVISIONS POUR LE 31 AOUT A 0 HEURE (G.M.T.)



Evolution probable du temps en France entre le samedi 30 août à 0 heure et le dimanche 31 août à 24 heures :

Une dépression, centrée en mer du Nord samedi matin, se décalera vers le sud de la Baltique, tandis que les hautes pressions des Açores se développeront vers les îles Britanniques et la France. Une amélioration progressive se produira ainsi sur notre pays, dans des masses d'air instable venant du nord-ouest.

Dimanche, le ciel sera généralement variable avec alternance d'éclaircies et de nuages, mais les périodes ensoleillées prédomineront sur la Bretagne, le Poitou, la Vendée et l'Aquitaine, ainsi que sur les régions voisines du golfe du Lion, où le mistral et la tramontane souffleront. Ailleurs, des pluies ou des averses auront lieu temporairement (localement accompagnées d'orages en *Corse*), *mais des éclaircies* deviendront assez belles l'après-midi et le soir, en particulier sur le Bassin parisien et le Massif Central. Sur l'ensemble du pays, après une matinée relativement fraîche, les températures maximales seront stationnaires ou en légère hausse.

Le samedi 30 août à 8 heures, la pression atmosphérique réduite au niveau de la mer était, à Paris, de 1 011,9 millibars, soit 759 millimètres de mercure.

Températures (le premier chiffre indique le maximum enregistré au cours de la journée du 29 août ; le second, le minimum de la nuit du 29 au 30) : Ajaccio, 26 et 17 degrés ; Biarritz, 31 et 19 ; Bordeaux, 29 et 17 ; Bourges, 27 et 14 ; Brest, 19 et 14 ; Caen, 20 et 14 ; Cherbourg, 19 et 14 ; Clermont-Ferrand, 28 et 19 ; Dijon, 26 et 17 ; Grenoble, 28 et 18 ; Lille, 21 et 14 ; Lyon, 25 et 18 ; Marseille, 30 et 18 ; Nancy, 24 et 17 ; Nantes, 24 et 13 ; Nice, 25 et 19 ; Paris-Le Bourget, 22 et 15 ; Pau, 29 et 19 ; Perpignan, 30 et 20 ; Rennes, 20 et 13 ; Strasbourg, 25 et 18 ; Tours, 27 et 15 ; Toulouse, 29 et 20 ; Pointe-à-Pitre, 31 et 25.

Températures relevées à l'étranger : Alger, 29 et 16 degrés ; Amsterdam, 21 et 16 ; Athènes, 31 et 24 ; Berlin, 22 et 16 ; Bonn, 25 et 17 ; Bruxelles, 23 et 5 ; Le Caire, 34 et 25 ; Iles Canaries, 27 et 22 ; Copenhague, 17 et 10 ; Genève, 25 et 17 ; Lisbonne, 33 et 18 ; Londres, 20 et 14 ; Madrid, 35 et 17 ; Moscou, 16 et 12 ; Nairobi, 28 (max.) ; New-York, 27 et 20 ; Palma-de-Majorque, 29 et 17 ; Rome, 28 et 19 ; Stockholm, 19 et 6 ; Téhéran, 34 et 17.

(Documents établis avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

VIVRE A PARIS

STATIONNEMENT PAYANT : SIX MILLE NOUVEAUX EMPLACEMENTS

Le stationnement payant gagne du terrain à Paris. D'ici le début de 1981, 6 000 nouveaux emplacements, répartis dans neuf arrondissements de la capitale, en application de la décision prise par le conseil de Paris, le 19 novembre 1979, vont venir s'ajouter aux 44 000 déjà en place.

Au fur et à mesure de l'installation des appareils, il en coûtera 2 F de l'heure pour stationner dans un certain nombre de rues du IVe arrondissement (quartier Saint-Paul), du Xe (rue Bichat), du XIe (aux abords de la place de la République), du XIIe (secteur Diderot-Crozatier), du XIVe (avenue du Général-Leclerc en partie et rue Sophie-Germain) et du XVe (rue Blomet et quai de Grenelle notamment). Le tarif sera de 3 F de l'heure dans le VIIe arrondissement (partie de la rue de Grenelle) et dans le XVIe (partie de l'avenue Bugeaud, de la rue de la Pompe et rue Poussin).

Dans certains quartiers du IVe, du VIIe, du XVIe et du XVIIe arrondissements (3 500 places en tout), c'est un stationnement payant mixte « rotatif résidentiel » qui va être instauré. Il sera limité à deux heures pour les non-résidents et à vingt-quatre heures pour les résidents auxquels sera délivré, sur justification du *domicile, une vignette à apposer* sur le pare-brise, à l'intérieur de la voiture, de façon à ce qu'elle soit lisible de l'extérieur ; sa durée de validité ne dépassera pas trois ans. Dans ce cas, le stationnement coûtera 3 F de l'heure aux non-résidents et 8 F pour dix heures aux résidents.

Le *Bulletin municipal officiel* du 24 août 1980 publie la liste complète des rues et places concernées par ces mesures.

PARIS EN VISITES

LUNDI 1er SEPTEMBRE

« Au Marais », 15 h., devant l'Hôtel de Ville, Mme Garnier-Ahlberg (Caisse nationale des monuments historiques).

« La Conciergerie », 14 h. 45, 1, quai de l'Horloge (Approche de l'art).

« Le cimetière de Passy », 15 h., 2, rue du Commandant-Schloesing (Mme Fleuriot).

« L'église Saint-Julien-le-Pauvre », 15 h., façade (M. de La Roche).

« Hôtels du Marais ; quartier des Blancs-Manteaux », 15 h., métro Saint-Paul (Résurrection du passé).

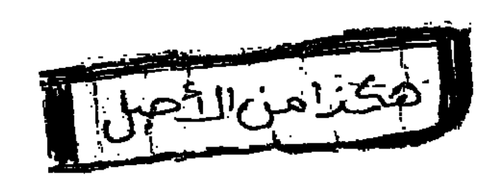
« Les Halles », 15 h., métro Etienne-Marcel (le Vieux-Paris).

JARDINS DE L'HOTEL DE SULLY FERMÉS. — Les jardins de l'hôtel de Sully, ouverts normalement au public tous les jours, sauf le mardi, de 10 heures à 18 heures, seront exceptionnellement fermés la semaine du lundi 1er septembre au vendredi 5 septembre. En effet, au cours de cette semaine, l'hôtel de Sully, siège de la Caisse nationale des monuments historiques et des sites, accueillera la quatrième session du comité du patrimoine mondial de l'UNESCO.

Edité par la S.A.R.L. le Monde.
Gérants :
Jacques Fauvet, directeur de la publication.
Jacques Sauvageot.



Commission paritaire n° 57 437.



Le Monde

économie

LE CONFLIT DES MARINS-PÊCHEURS

• La situation s'améliore à Boulogne-sur-Mer
• Le groupe de la mer se réunit à l'Assemblée nationale

Le fait le plus marquant de ce samedi 30 août a été la décision des pêcheurs de Boulogne-sur-Mer de lever le blocus du port, et par conséquent du quartier des entrepôts frigorifiques, permettant ainsi le départ d'une quarantaine de camions de mareyeurs. Du coup, les poids lourds qui bloquaient depuis trois jours les accès à la ville ont, eux aussi, levé leurs barrages. Cependant, le port lui-même restait sous blocus.

Globalement, le trafic maritime était redevenu normal, à l'exception de Bastia, bloqué par les pêcheurs jusqu'à 11 h. 15 le samedi 30, et de Bordeaux où les officiers des remorqueurs étaient en grève samedi matin. L'accès à Saint-Nazaire et Donges est redevenu libre. Le port des Sables-d'Olonne a été débloqué par les C.R.S.

A Paris, une série de rencontres n'ont pas permis, le 29 août, de trouver une solution au conflit de la pêche artisanale et industrielle, mais de nouvelles réunions sont prévues les 1er et 2 septembre.

C'est ce même 2 septembre que M. Guy Guermeur, député R.P.R. du Finistère, a convoqué les membres du groupe de la mer (dont il est le président) à l'Assemblée nationale.

ALORS QUE LES NÉGOCIATIONS PIÉTINENT

Fermeté ou entêtement gouvernemental ?

C'était une erreur d'appréciation — mais qui n'en commet pas ? — de mésestimer la colère qui montait depuis plusieurs mois dans les ports de pêche. Ce fut une maladresse, au conseil des ministres du 27 août, de parler de la crise du poisson tout en n'en parlant pas et de laisser se répandre l'idée que, aux yeux du chef de l'Etat, le conflit de la pêche n'était pas, somme toute, très grave. Ce serait désormais une faute politique engageant le crédit du gouvernement de ne rien faire, fût-ce un geste pour débloquer une situation sociale contradictoire, insaisissable, inextricable, faite tour à tour de tensions, de rancœurs (pour ne pas dire d'écœurement), de détermination et de lassitude.

Une faute. Non pas tant parce que les voix des électeurs des circonscriptions maritimes s'évaluent à quelque trois cent mille ce qui n'est pas négligeable, non pas parce qu'un tel entêtement risquerait de gêner la préparation du voyage que M. Giscard d'Estaing compte toujours faire dans le Nord-Pas-de-Calais à la fin de septembre ou au début d'octobre. Mais bien plutôt parce qu'on se demande ce qu'auraient à gagner MM. Giscard d'Estaing et Barre à donner d'eux-mêmes l'image d'hommes insensibles au cruel métier de pêcheur, ignorant les spécificités de cette corporation et les comportements passionnels de ses membres, minimisant leurs difficultés, condamnant leurs chances pour l'avenir. Et pourquoi d'ailleurs les pêcheurs devraient-ils les premiers faire les frais de l'épreuve de force engagée, à l'aube de cette rentrée, entre Matignon, d'une part, le P.C. et la C.G.T., d'autre part ?

Comme M. Barre ne pensait probablement pas aux pêcheurs lorsqu'il a parlé des « nantis », devant l'université d'été des jeunes démocrates-sociaux, et comme le président de la République, parmi les objectifs qu'il a fixés au gouvernement a mis en avant non seulement la fermeté, mais aussi le principe de la solidarité, on est conduit à en déduire que, après la fermeté qui s'est manifestée dans les affrontements d'Antifer et de Fos, le temps doit venir maintenant de la solidarité. Une solidarité nationale à laquelle ont droit — qui peut le nier ? — les pêcheurs et la majorité des armements (pour ne pas parler de la solidarité européenne encore toute théorique).

Les trois mains

Or autour du tapis des négociations les rôles de chaque partie peuvent se résumer à peu près ainsi :

— Nous voulons bien faire une petite concession supplémentaire, disent les armateurs de Boulogne, à condition que l'Etat lui-même fasse aussi une « ouverture » supplémentaire. Mais sa politique semble plutôt, actuellement, celle de la fermeture ;

— Nous sommes prêts à toutes négociations, répliquent les syndicats, à condition que les armateurs fassent un geste, et pour cela il faut que l'Etat les aide. On serait prêt à signer un armistice, va jusqu'à dire la C.F.D.T., sensiblement majoritaire chez les marins. Et si l'accord est trouvé à Boulogne, presque tout le monde tient pour établi que, progressivement, la flottille artisanale reprendra la mer.

Le gouvernement, d'abord pris de court, *puis ostensiblement autoritaire* et condescendant, affiche désormais la plus entière intransigeance, comme s'il s'était juré de faire mettre genoux à terre à des syndicats de marins humiliés et à des armateurs ruinés.

La clé de la négociation n'est pas ailleurs qu'entre les mains des pouvoirs publics. Mais la difficulté tient au fait que l'Etat, en l'occurrence, a trois mains. Celle de fer, à Matignon, d'où l'on adresse consignes sur consignes aux ministres, afin qu'aucune concession ne soit faite en plus des mesures annoncées par M. Le Theule, le 26 août ; celle du ministre des transports, qui pourrait fort bien — et vite, car la facture des conséquences économiques commence à s'alourdir, — procéder à des ajustements financiers à l'intérieur du projet de budget de l'ensemble de son ministère pour 1981 ; celle des fonctionnaires de la marine marchande enfin, qui ont élaboré plusieurs solutions ou plusieurs « arrangements » suffisamment compliqués pour que seuls les initiés en comprennent la teneur (et de la sorte il pourrait n'y avoir ni vainqueur ni vaincu).

La *marge est étroite entre une* politique de fermeté au regard de l'autorité de l'Etat, qui ne peut se *déjuger, et une politique de fermeture* quant aux requêtes qui, de toutes parts, demandent qu'on cesse le *gâchis*.

FRANÇOIS GROSRICHARD.

M. JACQUES BLANC (P.R.) DÉNONCE L'OFFENSIVE DU P.C. ET DE LA C.G.T.

Après la réunion de rentrée du bureau politique du parti républicain, M. Jacques Blanc, secrétaire général, a notamment déclaré : « *La situation sociale est marquée par l'exploitation artificielle et scandaleusement grossie de problèmes auxquels le gouvernement s'est attaché, tant sur le plan national que sur le plan européen, à apporter les solutions appropriées. Elle est caractéristique de la volonté délibérée de la C.G.T. de désorganiser notre économie au risque de ruiner l'emploi.*

» *Cette offensive, orchestrée par le P.C., porte une atteinte grave aux libertés fondamentales, liberté d'aller et venir, liberté du travail, liberté de nos approvisionnements.*

» *Le parti républicain se félicite de la fermeté du premier ministre, du ministre de l'intérieur et du ministre des transports. Il souhaite que le bon sens l'emporte, que la concertation aboutisse et que les Français, une fois de plus, jugent le mépris avec lequel le P.C. et la C.G.T. traitent les libertés.* »

● *La « Jetlink » suspend ses liaisons entre Dieppe et Brighton.* — La compagnie britannique Jetlink Ferries a annoncé, le 29 août, qu'elle suspendait « pour une période indéfinie » son service régulier d'hydroglisseurs entre Dieppe et Brighton (*le Monde* du 9 avril). Motif : le blocus du port de Dieppe par les pêcheurs qui l'a forcée à interrompre son service le 14 août dernier. La compagnie estime *ses pertes à 2 millions de francs.*

Les soldats de la mer

Des marins du contingent ont été engagés, à bord de bâtiments de la marine nationale, dans des opérations qui, selon les circonstances, étaient destinées à maintenir la liberté de circulation, comme ce fut le cas devant Antifer-Le Havre où il s'est agi, entre autres, de remettre à leur place les bouées du chenal déplacées par les pêcheurs en grève, ou à rétablir l'ordre, par exemple à Fos-sur-mer où la consigne a bien été de forcer le blocus des chalutiers pour laisser le passage des pétroliers.

Pour la première fois, donc, depuis des décennies, la marine nationale, mobilisée localement sur une réquisition spéciale du préfet du département concerné, a été employée comme force dite de troisième catégorie à des opérations de sécurité publique décidées par le gouvernement. Les forces militaires de première catégorie comprennent la gendarmerie départementale et la garde républicaine dont la mission permanente est le maintien de l'ordre. Les forces de deuxième catégorie sont constituées par la gendarmerie mobile, et la troupe, d'active et du contingent, forme la troisième catégorie. L'emploi de ces deux dernières forces, sur réquisition des autorités civiles, est régi par une instruction interministérielle datant de 1970.

Mais l'appel à la marine, comme force de sécurité publique, par le pouvoir civil n'est pas la seule « première » de ce conflit de la pêche en France. Une autre « première » est bien le concours, indirect, apporté par des marins du contingent sur ordre, à ce type d'opérations.

A l'état-major de la marine, on ne nie pas le fait que des appelés du contingent aient pu embarquer à bord de certains bâtiments, comme l'aviso Commandant-de-Pimodan *qui a servi de navire de commandement et de transmissions devant Antifer et qui, à l'occasion, a contribué à « doucher » les récalcitrants de leur propre témoignage. Certains officiers de marine assimilent cette participation du contingent à des missions de maintien de l'ordre en mer, au concours que fournissent les gendarmes auxiliaires, issus du contingent, aux tâches relevant de la gendarmerie départementale.*

Les réserves des responsables de la marine

Il est vrai que la gendarmerie départementale appartient en permanence aux forces de sécurité publique, dites de première catégorie et que, à ce titre, des gendarmes auxiliaires peuvent, individuellement ou à quelques-uns, collaborer aux missions attribuées, éventuellement, aux pelotons d'intervention et de surveillance générale. Mais ces gendarmes du contingent ne sont jamais utilisés en unités constituées pour le maintien de l'ordre ou dans les pelotons de réserve ministérielle de la gendarmerie mobile, et ils sont le plus souvent écartés s'il y a risque d'affrontements sévères.

Les responsables de la marine ne dissimulent pas les réserves de principe que leur a inspirées l'utilisation de leurs bateaux par le gouvernement dans le conflit de la pêche.

Au nom d'une solidarité des gens de mer qui est réelle et qui n'est pas simple sollicitude feinte envers les pêcheurs, la marine rappelle fréquemment qu'elle consacre effectivement 20 % de ses activités à des missions de service public.

Pour autant, cet argument de la solidarité n'en est pas un et il ne peut faire oublier l'âpreté des engagements dont se sont plaints les pêcheurs. Il ne viendrait pas à l'idée d'un gendarme de mettre en avant son origine sociale de fils d'ouvrier pour s'excuser après coup de son efficacité à dégager, par la force, une usine occupée par son personnel.

JACQUES ISNARD.

COMPARAISONS EUROPÉENNES

R.F.A. : des professionnels mal organisés

De notre correspondant

Bonn. — Bien que les pêcheurs de crevettes de la mer du Nord, dont la plupart étaient « en grève » depuis trois semaines, aient menacé un moment de suivre l'exemple français en bloquant les ports, ils ont très vite renoncé à un tel affrontement. Dès cette fin de semaine, les marchés ouest-allemands sont de nouveau ravitaillés en crevettes.

Sans attendre que tous les problèmes soient réglés, les pêcheurs ont repris la mer en faisant confiance à des promesses gouvernementales qui, jusqu'ici pourtant, manquent de précision.

Dans la République fédérale, le climat social est assez différent de celui qui règne à l'heure actuelle en France. L'état d'esprit général n'est pas favorable, ici, à une politique de subventions officielles en vue de soutenir les « canards boiteux » avec l'argent des contribuables.

Au cours des négociations de cette semaine avec le ministre de l'agriculture, M. Ertl, les représentants des pêcheurs ont donc limité leurs objectifs. Ils se sont déclarés satisfaits que le gouvernement *admette* le principe d'une aide supplémentaire en faveur d'une industrie qui, comme dans tous les autres pays européens, a vu ses prix de revient subir une hausse considérable alors que les prix de vente tendent plutôt à fléchir.

Le montant de l'assistance financière envisagée à Bonn dépendra en effet de la contribution que les Lander (c'est-à-dire les autorités régionales) seront prêts à garantir en ce qui les concerne. Il faut donc s'attendre encore à des marchandages difficiles.

Le gouvernement de Bonn, en tout cas, refuse de subventionner le prix du carburant. C'est une question de principe. Les autorités fédérales craignent qu'une concession de ce genre ne provoque sans délai des revendications analogues dans d'autres branches industrielles.

Les pêcheurs sont invités par le gouvernement à mettre sur pied un plan de travail plus rationnel. Jusqu'à ce jour, beaucoup d'entreprises individuelles et même les petites coopératives déversaient leurs prises sur les quais le même jour, sans aucune coordination, ce qui avait pour résultat inévitable de faire chuter les prix de vente.

JEAN WETZ.

ITALIE : le carburant le moins cher

De notre correspondant

Rome. — Les pêcheurs italiens payent-ils le gazole moins cher que leurs autres collègues européens ? 25 milliards de lires auront été attribuées par le gouvernement italien, pour l'année *1980, pour rembourser une partie* des frais de carburant des pêcheurs (1). Le litre de gazole, depuis le 1er avril, coûte ici 287 lires et les marins-pêcheurs perçoivent, depuis le 1er janvier, à la fin de chaque trimestre, un remboursement de 87 lires par litre, en tenant compte du type de moteur employé et du nombre *de jours de pêche. Pour obtenir* ce remboursement, les pêcheurs italiens, et particulièrement ceux de la côte adriatique, s'étaient mis en grève pendant tout le mois de janvier 1980. Ils voulaient recevoir du gouvernement italien ce que la région « à statut autonome » de Sicile avait déjà accordé à ses propres pêcheurs (qui représentent plus de 40 % de l'ensemble des pêcheurs italiens) depuis maintenant deux ans : à savoir une aide de la région (qui exclut, bien évidemment, celle du gouvernement *de Rome) de 100 lires par litre* de carburant effectivement utilisé.

Près de cinq cent mille Italiens vivent, directement ou indirectement de la pêche et de la transformation du poisson. Avec 450 000 tonnes de poisson pêchées en 1979 l'Italie dépasse de loin la production des autres pays méditerranéens. Sa *flotte* de 21 797 unité est la première de la Méditerranée. — *(Intérim.)*

(1) Ainsi, après versement de la subvention de l'Etat, le pêcheur italien ne paye son gazole que 96 centimes. Le pêcheur français, lui, le paye 1,13 franc, subvention d'Etat comprise.

« LA C.G.T. VA « PROLONGER ET INTENSIFIER SON ACTION EN SEPTEMBRE »
déclare M. Georges Séguy

La C.G.T. va « *prolonger et intensifier* » son action en septembre, a notamment déclaré M. Georges Séguy, au cours d'une conférence de presse réunie vendredi 29 août. Le secrétaire général de la C.G.T. a catégoriquement rejeté les accusations selon lesquelles sa centrale entendrait faire de « *l'agitation sociale* ».

Au contraire, a-t-il dit, c'est « *faire du vrai syndicalisme, actif et constructif* » que d'appeler au « *développement de la lutte syndicale* », quand le bilan de l'action du premier ministre depuis quatre ans se traduit par « *une aggravation du chômage (+ 64,5 %), une accélération de l'inflation (+ 60,9 % pour les prix de détail), une baisse du pouvoir d'achat et de production industrielle, un accroissement du déficit de la balance commerciale* ».

Après avoir dressé la liste des conflits qui ont éclaté cet été et indiqué que la C.G.T. avait, du 1er juillet au 15 août, obtenu sept mille cinq cents adhésions nouvelles et constitué cent vingt et un syndicats supplémentaires (cette centrale ayant progressé, depuis le début de l'année, de 1,32 % aux élections professionnelles), M. Séguy a annoncé le « *programme* » de son organisation pour la première semaine de septembre : mille soixante et un meetings, aux portes des entreprises, distribution de 3,4 millions de tracts ou de journaux, création de cinq nouvelles « *radios libres* » dans la région parisienne.

Parmi les autres initiatives prévues, il a cité : la grève des marins du commerce le 3 septembre, le meeting à Renault-Billancourt le 5 septembre (où il prendra la parole), la journée nationale d'action, le 16 octobre, des ingénieurs, cadres, techniciens et agents de maîtrise.

Relançant un appel à l'unité d'action et se gardant de toute critique contre la C.F.D.T., le secrétaire général de la C.G.T. a évoqué, enfin, les deux grands dossiers de la « rentrée » : la sécurité sociale et la réduction de la durée du travail. « *Fidèles aux engagements pris avec la confédération des syndicats médicaux français, la C.F.D.T. et la FEN le 29 juin*, a-t-il dit, *nous prenons, pour ce qui nous concerne, toutes les dispositions concrètes pour faire s'exprimer massivement le refus du rationnement des soins.* »

Quant aux négociations sur la durée du travail, M. Séguy estime que « *les organisations syndicales n'ont aucun intérêt à se lancer à nouveau dans une série de rencontres stériles avec le patronat* ». « *Pour qu'il y ait un accord*, a-t-il poursuivi, *il faut que le C.N.P.F. consente d'emblée à la généralisation de la cinquième semaine de congés payés sans remettre en cause aucune des garanties acquises* ». Si le patronat s'y refuse, M. Séguy préconise de recourir à la voie législative, hypothèse que le gouvernement a, jusqu'à maintenant, écartée.

En Ile-de-France

UNE « SEMAINE D'ACTION ET D'INFORMATION » DU 1er AU 6 SEPTEMBRE

L'Union régionale C.G.T. d'Ile-de-France a précisé, au cours d'une conférence de presse réunie jeudi 28 août, les objectifs et les modalités de la « Semaine d'action et d'information » qu'elle organise, du 1er au 6 septembre à Paris et dans six départements de la couronne (Seine-Saint-Denis, Val-d'Oise, Hauts-de-Seine, Yvelines, Essonne et Val-de-Marne).

M. Amiable, secrétaire général de l'Union régionale C.G.T., a indiqué que la préservation de l'emploi et du pouvoir d'achat constituera l'axe prioritaire de cette initiative, qui s'articulera aussi sur la défense des libertés, des travailleurs immigrés et sur *la protection sociale*. Rassemblements et prises de parole dans les entreprises, distribution de tracts édités à 1 million d'exemplaires, mise en service de cinq « radios libres » dans la région parisienne seront les principales modalités de *cette semaine d'action*.

D'autre part, une « initiative spécifique » portant sur le chômage des jeunes est prévue pour le mercredi 20 septembre.

● *La société Fillod*, du groupe Sacilor, reprend la société Barbot, *principale filiale de la S.N.C.I.* (Société nouvelle de constructions industrielles) qui avait été mise en règlement judiciaire (*le Monde* du 15 août). Un contrat de gérance libre, qui implique la création d'une nouvelle société au capital de 5 millions de francs et l'obtention d'un prêt à long terme de l'Etat de 12 millions et demi de francs, entrera en vigueur le 1er septembre. Sur les 960 salariés du groupe Barbot, 265 seront licenciés : sur ce total, on compte 11 départs en pré-retraite, 15 personnes en longue maladie et la transformation du statut de 27 monteurs qui de salariés deviendront artisans. L'usine d'Evreux sera fermée.

ÉQUIPEMENT

DIVERGENCES ENTRE LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ET M. CHIRAC SUR L'AVENIR DE L'ILE-DE-FRANCE.

M. Jacques Chirac n'avait guère apprécié la réunion présidée le 17 juillet par M. Valéry Giscard d'Estaing sur l'avenir de l'Ile-de-France. Dans une tribune libre publiée le 18 juillet par *les Echos*, le maire de Paris avait qualifié de « *tradition anachronique* » cette séance de travail qui, autour du président de la République, réunissait cinq membres du gouvernement, dont le premier ministre, le président et les vice-présidents du conseil régional et du comité économique et social d'Ile-de-France pour débattre de la situation économique, de la place dans le pays de « la région capitale » et de son schéma d'aménagement et d'urbanisme. Le chef de l'Etat avait alors annoncé entre autres que l'exposition universelle de l'an 2000 se tiendrait dans l'Est parisien.

Dans l'éditorial du numéro de septembre du mensuel *Ville de Paris*, M. Chirac revient sur le sujet : « *Je n'ai jamais imaginé*, écrit-il, *que l'on puisse régler le sort et l'avenir de dix millions d'hommes et de femmes vivant en région parisienne au cours d'un déjeuner, fût-il de « travail ». (...) On peut rêver à l'an 2000, rêver de ressusciter les fastes des expositions universelles qui firent la gloire de la IIIe République. (...) Je crains, hélas ! qu'il ne faille aujourd'hui regarder en face les réalités. On ne peut alors que constater que les remèdes proposés par le gouvernement ne sont pas à la mesure du mal.* »

Pour M. Chirac, il fallait « *se donner la peine de consulter les élus locaux, les chefs d'entreprise, les représentants des salariés* ».

LA CONSTRUCTION DE L'INSTITUT DU MONDE ARABE

Les bulldozers du Quai

Le ministère des affaires étrangères a pris possession, vendredi 29 août au matin, du terrain du boulevard de Grenelle, dans le quinzième arrondissement de Paris, où doit être construit l'Institut du monde arabe (*le Monde* du 29 août 1980).

M. Philippe Ardant, co-responsable de l'Institut du monde arabe, nous a expliqué qu'un serrurier avait forcé la porte du terrain de sports pour permettre le passage des bulldozers. D'après lui, c'était *indispensable* car la mairie de Paris, utilisatrice mais non propriétaire du terrain, ne lui avait pas fourni la clé malgré deux lettres recommandées, une le 4 août et une autre le 14 août. Or l'architecte a besoin de *connaître* la nature exacte du sous-sol pour établir son plan précis avant de demander le permis de construire.

M. Jacques Chirac, le maire de Paris, dans un communiqué, « *s'élève vigoureusement contre ces procédés indignes de l'administration* ». Cependant, il demande « *aux habitants et aux associations, quelle que soit leur colère devant de tels procédés, de ne pas se laisser aller à des réactions qui pourraient apparaître comme xénophobes* ». Mme Nicole de Hauteclocque, adjoint au maire de Paris, député R.P.R. du quinzième arrondissement, dans un télégramme au *ministre des affaires étrangères*, lui fait part de son « *indignation* » et affirme : « *La population parisienne jugera.* »

UN ACQUÉREUR POUR DUFOUR ?

Mise en règlement judiciaire et occupée depuis le début du mois d'août, la société Dufour, qui emploie sept cents personnes, à Montreuil, dans le secteur de la machine-outil, a peut-être trouvé un acquéreur.

Les représentants syndicaux ont en effet rencontré, vendredi 29 août, un représentant de la société Profel, également spécialisée dans la machine-outil et qui emploie quatre cents personnes dans trois usines, à Versailles, Bordeaux et Grenoble.

Au cours de la réunion, à laquelle participait le P.-D.G. de Dufour, M. André Dufour, le représentant de la société Profel a évoqué la possibilité d'une reprise de l'usine de Montreuil. La société pour ce faire disposerait de fonds propres, d'appuis *bancaires et pourrait faire* également appel à une aide publique.

● *Débrayage chez Renault.* — Le personnel de Renault-Billancourt — 20 % selon la *C.F.D.T.*, majoritairement chez les ouvriers d'après la C.G.T. — a débrayé *pendant deux heures à l'appel de* ces deux syndicats pour protester contre l'utilisation des forces de police à l'intérieur de l'usine, le plan de restructuration de la Régie et l'atteinte aux libertés syndicales. Selon la direction, quatre cents salariés seulement ont cessé le travail sur les onze mille présents actuellement.

CONJONCTURE

L'ÉVOLUTION DES PRIX DE DÉTAIL

Deuxième avertissement

« La hausse des prix de juillet est lourde, trop lourde même », a déclaré M. Monory. Constat *qui ne surprendra personne*, même s'il est fait par un homme aussi définitivement optimiste que le ministre de l'économie : exception faite de janvier dernier, il faut remonter à janvier 1974 — donc plus de six ans en arrière — pour trouver plus mauvais résultat que celui du mois de juillet 1980.

Les déclarations de M. Monory ne brillent pas toujours par leur clarté mais le ministre de l'économie parle rarement pour ne rien dire. Le problème est de décrypter ses messages. Il semble bien que cette fois un avertissement ait été donné aux industriels et prestataires de *services, quelque chose comme « Attention, vous augmentez trop vos prix, nous allons au-devant de graves ennuis »*.

Prenons un exemple : les prix des automobiles ont augmenté *de 3,7 % en juillet et de 13,8 %* en un an. Est-ce une bonne stratégie industrielle que de relever ainsi des prix de vente sur un marché où la concurrence internationale est maintenant très forte, très menaçante ? Les voitures japonaises sont en train d'envahir le monde et nos constructeurs continuent, eux, d'augmenter tranquillement leurs prix, comme si de rien n'était. Pendant des années, la proportion des voitures *étrangères n'a pas* dépassé 22 % des ventes en France ; elle est passée en juillet à presque 27 %. Encore sommes-nous protégés des voitures japonaises par des accords plus ou moins secrets conclus avec Tokyo et qui prévoient que les exportations nippones ne doivent pas dépasser 3 % des ventes de voitures en France. Au reste, ce ne sont pas seulement les Japonais qui menacent, mais également les Allemands dont les voitures sont de plus en plus achetées.

Pendant des années, nos constructeurs d'automobiles en augmentant rapidement leurs prix sur le marché intérieur ont pu financer une politique commerciale ambitieuse à l'étranger. Cela s'est fait sans trop de risque. Mais le moment est probablement venu pour eux de se rendre compte qu'ils ont assez *tiré sur la ficelle et que celle-ci* est en train de casser, pour le plus grand dommage de tous.

On pourrait multiplier les exemples et poser la question de savoir comment il se fait que le prix des chaussures ait augmenté de 14,5 % depuis un an, alors que les cours du cuir brut ont, eux, chuté de plus de 50 %.

De grands risques

Les prestataires de services ne sont pas soumis à la concurrence internationale. Mais, en augmentant fortement leurs prix eux aussi, comme le font par exemple les garagistes (+ 14 % *en un an), ils détournent à leur* profit une part croissante du pouvoir d'achat des Français. Deux conséquences possibles : ou bien les automobilistes se restreindront et iront moins chez leur garagiste, ce qui est peut-être d'ailleurs déjà en train de se produire (1) ; ou bien ils ne le pourront pas, et économiseront sur d'autres postes. Inévitablement d'autres professions en subiront le contrecoup.

Il n'existe probablement pas d'industrie forte sans situation financière confortable : l'emploi, les investissements dépendent des bénéfices. Il en va ainsi pour les services, même s'il n'est pas évident qu'il soit de l'intérêt de la France — à l'heure actuelle tout du moins — de trop enrichir ses commerçants. Mais il semble que la volonté des chefs d'entreprise de prolonger indéfiniment une stratégie éco*nomique tout entière basée sur* l'amélioration des profits, débouche maintenant sur des risques considérables. La hausse des prix pétroliers n'explique pas tout.

*Aussi longtemps que l'accélé*ration des prix a été moins forte en France qu'à l'étranger le danger n'était pas grand et c'est ce qui explique la sérénité avec laquelle MM. Barre et Monory ont accueilli les mauvais résultats de ces derniers mois. Tel n'est plus le cas maintenant. Les hausses de prix commencent à se ralentir en Allemagne, au Japon, aux Etats-Unis et même, semble-t-il, en Grande-Bretagne. *La sanction risque d'arriver vite :* attaque contre le franc, difficultés grandissantes pour vendre nos produits à l'étranger, croissance économique ralentie...

« Il est temps que les chefs d'entreprise n'éludent plus leurs responsabilités collectivités » avait déclaré M. Alain Chevalier, vice-président du C.N.P.F., qui s'inquiétait de la vilaine tournure que prenaient les choses. C'était en mai dernier. Son avertissement semble ne pas avoir été entendu.

ALAIN VERNHOLES.

(1) *Le Monde* du 23 juillet avait fait état d'une enquête de l'INSEE auprès des garagistes qui montrait que les Français font de moins en moins réparer leurs automobiles.

LA HAUSSE EN JUILLET (%)

	EN 1 AN (juillet 1980 comparé à juillet 1979)	EN 6 MOIS (juillet 1980 comparé à janvier 1980)	EN 3 MOIS (juillet 1980 comparé à avril 1980)	EN 1 MOIS (juillet 1980 comparé à juin 1980)
● ENSEMBLE	+ 13,6	+ 6,6	+ 3,1	+ 1,5
● ALIMENTATION (y compris boissons)	+ 9,5	+ 4,1	+ 2,4	+ 1,1
Produits à base de céréales	+ 13,1	+ 5,9	+ 4	+ 2,9
Viandes de boucherie	+ 7,9	+ 4,2	+ 2,6	+ 0,7
Porc et charcuterie	+ 9,6	+ 2,8	+ 1	+ 0,6
Volailles, lapins, gibier, produits à base de viande	+ 11,0	+ 1,9	— 0,1	— 0,1
Produits de la pêche	+ 11,5	+ 4,6	+ 1,9	+ 0,7
Laits, fromages	+ 10,7	+ 6,4	+ 3,2	+ 1,8
Œufs	+ 12,6	— 6,2	— 3,3	— 1,2
Corps gras et beurres	+ 3,7	+ 5,4	+ 1,7	+ 1,1
Légumes et fruits	+ 5,2	+ 1,5	+ 2,5	+ 1,4
Autres produits alimentaires	+ 11,7	+ 5,8	+ 3,9	+ 1,7
Boissons alcoolisées	+ 8,7	+ 5,9	+ 2,6	+ 0,6
Boissons non alcoolisées	+ 13,1	+ 2,9	+ 2,2	+ 0,6
● PRODUITS MANUFACTURES	+ 16,5	+ 7,4	+ 2,9	+ 1,2
1) Habillement et textiles	+ 11,3	+ 5,0	+ 2,0	+ 0,4
— Vêtements de dessus	+ 8,5	+ 3,9	+ 1,5	+ 0,2
— Autres vêtements et accessoires	+ 12,2	+ 5,4	+ 2,1	+ 0,5
— Articl. chaussants	+ 14,5	+ 5,8	+ 2,2	+ 0,5
— Autres articles textiles	+ 12,1	+ 6,1	+ 2,7	+ 0,6
2) Autres produits manufacturés	+ 17,8	+ 8,0	+ 3 2	+ 1,4
— Meubles et tapis	+ 12,7	+ 7,1	+ 3,5	+ 1,1
— Appareils ménagers électriques et à gaz	+ 9,4	+ 4,7	+ 2,5	+ 0,8
— Autres articles d'équipement du ménage	+ 14,5	+ 7,2	+ 3,1	+ 1,1
— Savons de ménage, produits détersifs et produits d'entretien	+ 17,5	+ 8,4	+ 5,2	+ 2,8
— Articles de toilette et de soins	+ 10,3	+ 6,5	+ 2,1	+ 0,9
— Véhicules	+ 13,8	+ 8,8	+ 4,3	+ 3,7
— Papeterie - librairie - journaux	+ 13,6	+ 8,0	+ 3,4	+ 1,4
— Photo, optique, électro-acoustique	+ 4,3	+ 2,8	+ 1,1	+ 0,2
— Autres articles de loisir	+ 10,0	+ 5,4	+ 2,3	+ 0,6
— Combust., énergie	+ 25,1	+ 7,4	+ 2,7	+ 0,4
— Tabacs et produits manufacturés div	+ 33,2	+ 14,9	+ 4,2	+ 2,8
● SERVICES	+ 13,2	+ 7,7	+ 3,9	+ 2,4
Services relatifs au logement	+ 13,1	+ 6,9	+ 3,2	+ 2,2
dont : Loyers	(+ 12,7)	(+ 6,3)	(+ 2,8)	(+ 2,8)
Soins personnels, soins de l'habillement (1)	+ 11,4	+ 6,4	+ 2,9	+ 0,7
Services de santé	+ 11,1	+ 9,5	+ 6,3	+ 5,0
Transports publics	+ 17,4	+ 12,4	+ 6,6	+ 5,8
Services d'utilisation de véhic. privés (2)	+ 16,9	+ 9,3	+ 4,0	+ 2,2
Hôtels, cafés, restaurants, cantines	+ 13,9	+ 7,5	+ 3,4	+ 1,5
Autres services (3)	+ 10,4	+ 3,8	+ 2,8	+ 0,9

(1) Le poste « soins personnels, soins de l'habillement » comprend notamment les dépenses de ressemelage, blanchissage, nettoyage, teinturerie, mais aussi les dépenses de coiffure.

(2) *Réparations automobiles, parkings, stations-service, péages sur* autoroutes, etc.

(3) Postes et télécommunications, frais d'enseignement (scolarité, mais aussi auto-écoles), spectacles, vacances, sports, camping, locations d'appareils, frais de réparation des appareils électro-acoustiques, tirage des films, redevance O.R.T.F., etc.

ÉNERGIE

L'ÉQUATEUR AURAIT RÉDUIT LE PRIX DE SON PÉTROLE

Selon les milieux pétroliers londoniens, l'Equateur serait le premier membre de l'OPEP à avoir baissé le prix de son « brut ». Selon ces mêmes sources, le gouvernement équatorien aurait en effet renoncé à tenir un prix minimum — fixé jusqu'alors à 36 dollars le baril — et autorisé la société nationale à vendre au *mieux*.

L'Equateur produit environ 210 000 barils par jour et en exporte 150 000, pour l'essentiel vers les Etats-Unis. La décision de l'Equateur illustre bien le retournement du marché pétrolier devenu excédentaire. — *(A.F.P.)*

● *Les négociations sur le prix du gaz algérien*. — Des discussions ont eu lieu cette semaine à Alger entre Algériens et Américains pour tenter de parvenir à un accord sur le prix du gaz algérien dans le cadre du contrat passé avec la firme américaine El Paso. Qualifiées d'*« encourageantes »* par la délégation américaine, qui était conduite par le secrétaire adjoint à l'énergie, et d'*« utiles »* par les Algériens, les négociations reprendront en principe pendant la première quinzaine de septembre.

● *Le gisement pétrolier d'Hibernia*, découvert au large de la côte est du Canada, pourrait, avec 10 milliards de barils de réserve, être le plus important du pays, voire l'un des tout premiers du monde, a déclaré le mercredi 27 août à Saint-Jean de Terre-Neuve le président de Gulf Canada, M. R.-H. Caryle. Hibernia pourrait produire à plein régime 20 000 barils quotidiens. — *(A.F.P.)*

● *Découverte de pétrole en mer du Nord*. — La société Texaco a annoncé mardi 27 août la découverte d'un *« important »* gisement de pétrole à 320 kilomètres au nord-est d'Edimbourg, dans le secteur britannique de la mer du Nord.

● *Les négociations sur un nouveau projet de livraison de gaz sibérien* à l'Europe occidentale pourraient aboutir dès la [illegible] de cette année, selon M. Liesen, président de la société ouest-allemande Ruhrgas qui confirme dans un entretien avec le quotidien économique de Dusseldorf *Handelsblatt*, la volonté des Soviétiques de conclure rapidement et de commencer leurs *nouvelles livraisons* dès 1984. Il s'agit de porter les livraisons de gaz naturel soviétique à l'Europe occidentale de 25 milliards à 65 milliards de mètres cubes.

AFFAIRES

M. MONORY NE RECEVRA PAS LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DE MANUFRANCE

M. René Monory ne recevra pas le conseil d'administration de la Société nouvelle Manufrance qui, le jeudi 28 août, lui avait demandé une audience.

Le ministre de l'économie a fait savoir par l'intermédiaire d'un des membres de son cabinet, M. Hudry, qu'*« il n'y avait pas lieu d'accorder audience au conseil d'administration tant qu'il n'y aurait pas de modification importante dans le plan remis au CIASI et tant qu'il n'y aurait pas d'élément nouveau concernant soit la position actuelle des actionnaires et leur volonté de s'engager davantage dans la gestion, soit l'arrivée d'actionnaires nouveaux »*.

Rappelons que le conseil d'administration déposera le bilan de la S.N.M. si d'ici le 8 septembre aucune aide publique n'est accordée à Manufrance.

M. RENÉ BARBIER DE LA SERRE DÉMISSIONNE DU CONSEIL DE SURVEILLANCE DE LA HOLDING AGACHE-WILLOT

M. René Barbier de la Serre, directeur au Crédit commercial de France (C.C.F.), a démissionné du conseil de surveillance de la Société financière et foncière Agache-Willot, holding du groupe. Il a été remplacé par M. Roger Carour, lequel avait démissionné du directoire de la holding le 18 août. Cette démission « ne signifie pas que le C.C.F abandonne son rôle de co-chef de file du groupe bancaire de Boussac - Saint-Frères » [principale filiale industrielle du groupe], nous a-t-il déclaré. Reste que le départ de M. Barbier de la Serre, qui, depuis 1976, avait tenté de faire évoluer les structures et les méthodes financières du groupe vers des pratiques plus conformes à celles des sociétés de cette taille cotées en Bourse, ne manquera pas de relancer la polémique sur le groupe Willot. Sa démission, suivant celle de M. Jacques Darmon, qu'il avait fait entrer en 1979 à la direction générale de Boussac - Saint-Frères, semble, en effet, indiquer que les frères Willot sont revenus depuis un an à des méthodes de gestion plus « familiales ».

LA COMMISSION EUROPÉENNE ENGAGE DES PROCÉDURES ANTI-DUMPING

La Commission européenne a décidé, sur plaintes française et britannique, d'ouvrir deux procédures anti-dumping.

La première concerne les importations dans la C.E.E. de furfural (produit utilisé pour l'épuration des huiles de graissage) en provenance de Chine, de République dominicaine et d'Espagne.

Les importations de furfural dans la C.E.E. ont atteint 38 000 tonnes en 1979 (22 000 tonnes en 1977) et représentent 75 % du marché communautaire. Cette procédure a été engagée après dépôt de plainte de la société française Agrifuranne.

Les producteurs français et italiens, qui assurent 95 % de la fabrication de furfural d'origine commu*nautaire, se plaignent d'avoir* à baisser leurs prix pour faire face à cette concurrence.

La seconde action engagée concerne les importations sur le marché britannique de gélatine en provenance de Suède. Une plainte a été déposée par la fédération britannique des producteurs de gélatine et de colle.

Les exportations suédoises de gélatine devraient représenter 30 % du marché britannique en 1980 contre 21,5 % en 1979 et 8,6 % en 1976. La marge de dumping pour ce produit, selon les producteurs britanniques, est de 44 %.

GENERAL MOTORS INVESTIRA 234 MILLIONS DE FRANCS AU PORTUGAL

Le groupe américain General Motors a signé, comme prévu (*le Monde* daté 3-4 août) un accord avec le gouvernement portugais, prévoyant le rachat d'une usine de pièces automobiles qui appartenait au groupe nationalisé CIMBOR.

Le groupe américain, qui possède déjà une usine d'assemblage près de Lisbonne, investira au total 2,8 milliards d'escudos (234 millions de francs environ). La production de cette nouvelle unité (essentiellement des volants, des tambours de freins et des joints en caoutchouc) sera pour l'essentiel exportée afin d'alimenter les usines de montage du groupe en Europe.

● *Le groupe automobile Daimler-Benz* a augmenté sa participation dans la société espagnole Mevosa, qui fabrique des véhicules industriels commercialisés en Espagne sous la marque Mercedes-Benz. Le groupe ouest-allemand, qui possédait jusqu'ici 45,6 % des actions de Mevosa, à égalité avec l'Institut national de l'industrie (INI) espagnol, portera en septembre sa participation à 52 % du capital. Mevosa emploie trente-huit mille salariés dans ses usines de Barcelone et de Victoria. Elle a produit en 1979 mille six cent vingt-neuf véhicules.

AGRICULTURE

Pomme de discorde

Après le mouton, la pomme. La cohabitation franco-britannique au sein du Marché commun agricole a décidément bien des ratés. Vendredi 29 août, le président du Comité poires et pommes de la Fédération des exploitants agricoles britanniques a annoncé qu'une « guerre de la pomme » allait éclater entre la France et l'Angleterre, auprès de laquelle la récente « guerre du mouton » fera figure de « simple escarmouche ».

Objet du litige : le marché britannique de la pomme « envahi » par des « goldens delicious » françaises, livrées, assurent les Anglais, à des prix de « dumping », et qui les contraignent à détruire leurs vergers.

Le conflit dure depuis plusieurs années. S'il prend aujourd'hui un tour aigu, c'est que l'impondérable s'en est mêlé. En l'occurrence le blocus des ports français, qui a considérablement perturbé les livraisons des fruits français vers les îles Britanniques et désorganisé le marché. D'ordinaire, les pommes françaises, plus précoces, arrivent sur le marché dès la mi-août, avec plusieurs semaines d'avance sur les variétés britanniques. Cette année, les exportateurs français ont dû détourner le trafic par la Belgique, si bien que les livraisons, qui n'ont pu être étalées, sont arrivées massivement cette semaine sur le marché britannique, alors que les producteurs anglais mettaient eux-mêmes sur le marché une nouvelle variété de pomme précoce, la « discovery », destinée précisément à combattre les fruits français.

Résultat : les cours se sont effondrés de 20 % en quelques jours, ravivant la colère des producteurs britanniques... et les inquiétudes des agriculteurs français, menacés d'être « boutés » hors du marché anglais par l'Association des épouses de fermiers de Grande-Bretagne, qui a annoncé qu'elle préparait des manifestations contre la « golden delicious », allant jusqu'à l'organisation de piquets de protestation dans les ports où sont débarqués les fruits français. S'ajoutant à la campagne publicitaire « Achetez britannique », que s'apprêtent à lancer leurs concurrents, ces manifestations risquent de gêner considérablement l'écoulement de quelque 250 000 tonnes de pommes françaises destinées cette année au marché britannique.

L'inquiétude des producteurs français est d'autant plus vive que, dans le même temps, s'est ouvert en Europe un second front. En effet, selon l'Association interprofessionnelle des fruits et légumes (Interfel), les services officiels allemands de contrôle, « au mépris des règles communautaires », ont bloqué les importations de pommes françaises dans leur quasi-totalité depuis mardi 26 août. « Si une solution rapide n'est pas trouvée, conclut Interfel, la situation pourrait devenir dramatique. » Bref, la pomme française est encerclée, et la guerre s'annonce plus dure encore que celle du mouton.

V. M.

ÉTRANGER

En Chine

Le projet de plan présenté aux députés prévoit une austérité accrue en 1981

De notre correspondant

Pékin. — L'Assemblée nationale populaire se réunit ce samedi après-midi 30 août à Pékin pour la troisième session de cette cinquième législature. Au cours d'une séance préliminaire qui s'est tenue vendredi sous la présidence de l'ancien maire de Pékin, M. Peng Zhen, les 3 478 députés ont élu leur présidium, qui a aussitôt procédé à la vérification des mandats.

Dès la séance inaugurale de samedi, les députés devaient entamer leur ordre du jour proprement dit en entendant deux rapports présentés respectivement par le président de la commission de planification, M. Yao Yilin, et par le nouveau ministre des finances, M. Wang Bingqian. Ces deux exposés doivent porter, d'une part, sur les résultats définitifs de la comptabilité nationale pour l'exercice 1979, d'autre part, sur les projets de plan et de budget pour les années 1980 et 1981. Il peut paraître étrange qu'un « projet de budget » pour l'année en cours soit présenté à une session de l'Assemblée dans les derniers jours du mois d'août. La signification de cette formalité ne doit cependant pas être exagérée : on doit y voir essentiellement une régularisation destinée à montrer que le gouvernement respecte au moins dans les formes les droits du Parlement.

Le projet de plan pour 1981 présenté par M. Yao doit marquer une étape supplémentaire dans la politique dite de « réajustement » de l'économie. Inaugurée en 1979, elle est destinée à réduire le volume global des investissements engagés par l'Etat et à réorienter une partie de ceux-ci au profit de l'agriculture et de l'industrie légère. La plupart des observateurs estiment que ce réajustement, initialement prévu pour deux années, devra se prolonger encore certainement en 1981, voire jusqu'en 1983. Il s'accompagne d'une austérité accrue, dont l'un des objectifs est de contenir le déficit du commerce extérieur, qui a atteint 3,1 milliards de yuans en 1979. L'opinion est préparée à de nouveaux efforts dans ce domaine : la presse a récemment révélé qu'un lot de voitures commandées au Japon par les dirigeants de l'aciérie de Baoshan, près de Sanghai, sans l'autorisation du ministère compétent, avait été purement et simplement confisqué par les douanes.

Parallèlement, les responsables chinois doivent renforcer leur contrôle sur les circuits intérieurs de l'économie. Différentes expériences ont été tentées pour augmenter l'autonomie des entreprises et pour permettre l'expansion d'un marché privé. Ces tentatives ont donné des résultats en partie positifs mais elles se sont aussi traduites par l'apparition d'un taux d'inflation que le bureau national des statistiques, pour la première fois dans l'histoire du régime, a estimé à 5,8 % en 1979.

Les questions économiques et financières n'occuperont qu'une part relativement mineure de l'ordre du jour de la session de l'Assemblée. Outre l'adoption de divers textes législatifs et une réforme de la Constitution, l'événement le plus important doit être le discours dans lequel le président Hua Guofeng annoncera sa propre démission du poste de premier ministre ainsi qu'un remaniement majeur dans les rangs les plus élevés du gouvernement.

ALAIN JACOB.

En Allemagne fédérale

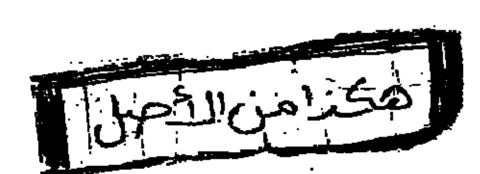
LES EXCÉDENTS COMMERCIAUX NE CESSENT DE DIMINUER

Le commerce extérieur de la R.F.A. a été excédentaire en juillet de 107 millions de D.M. (248 millions de F), a indiqué, vendredi *29 août, l'office fédéral de statis*tiques, démentant ainsi l'information publiée par un bulletin confidentiel *Platow Brief*. Celui-ci annonçait un déficit, qui aurait été le premier depuis 1965. Cette information avait été largement *reprise* par les agences de presse et les journaux, et nous nous en étions fait l'écho dans nos premières éditions d'hier. Il n'en reste pas moins vrai que l'excédent commercial allemand ne cesse de fondre : il atteignait encore 800 millions de D.M. (1,4 milliards de F) en juillet 1979 et 300 millions de D.M. (696 millions de F) en juin 1980.

Au cours des sept premiers mois de 1980, l'excédent commercial de la R.F.A. est revenu à 4,6 milliards de D.M. (10,7 milliards de F), soit un chiffre trois fois moins élevé que celui enregistré pendant les sept premiers mois de 1979 (15,5 milliards de D.M. ou 36 milliards de F).

La balance des paiements courants, qui prend en compte les « invisibles » (tourisme, assurance, transport...), est quant à elle de plus en plus déficitaire : 5,2 milliards de D.M. en juillet (12 milliards de F) contre 3,2 milliards de D.M. en juin (7,4 milliards de F) et 2,3 milliards de D.M. en juillet 1979 (5,5 milliards de F). Au cours des sept premiers mois de l'année, la balance des paiements courants de la R.F.A. a accumulé — à cause surtout des dépenses des touristes allemands à l'étranger — un déficit de 17,4 milliards de D.M., soit plus de 40 milliards de F (1)...

(1) Tous les chiffres ci-dessus sont bruts.



LA SEMAINE FINANCIÈRE

SUR LE MARCHÉ DES CHANGES

Hausse de la livre Effritement du dollar

Hausse sensible de la LIVRE, hésitation du DOLLAR et du FRANC FRANÇAIS, bonne tenue du FRANC SUISSE : tels ont été les faits marquants de la semaine sur les marchés des changes.

Amorcée mardi à l'annonce d'une découverte de pétrole prometteuse dans la mer du Nord la hausse de la LIVRE STERLING s'est fortement accélérée le lendemain, son cours dépassant même un moment 10 FRANCS FRANÇAIS à Paris. Ferme en regard du FRANC, la LIVRE était également en net progrès vis-à-vis de toutes les devises, si bien que son indice de dépréciation, calculé par rapport à un panier de vingt et une monnaies s'établit ce jour-là à 76,2, soit son niveau le plus haut depuis sa publication. Plus hésitant jeudi, le STERLING montrait derechef à la veille du week-end, pour terminer la semaine près de ses plus hauts niveaux.

Jusqu'où et jusqu'à quand ? Telle était la question que se posaient les cambistes à l'issue de ces cinq séances. Nul doute que le STERLING, au-delà des découvertes pétrolières de la mer du Nord, bénéficie essentiellement des taux d'intérêt très élevés pratiqués en Grande-Bretagne. Mais cette situation peut-elle durer alors que le nombre des chômeurs vient de dépasser deux millions ? De la réponse à cette question dépend largement la tenue de la LIVRE dans les semaines à venir.

Le DOLLAR a connu une semaine difficile. Initialement en hausse, il a perdu du terrain au fil des séances pour finalement revenir en deçà des niveaux atteints à la fin de la semaine dernière. Cet effritement de la devise américaine peut sembler d'autant plus surprenant que les taux d'intérêt ont continué de se tendre de l'autre côté de l'Atlantique, qu'il s'agisse des Federal Funds ou du taux de base bancaire (prime rate) porté par les grands établissements financiers de 11 1/4 à 11 1/2.

Ces dernières semaines, l'évolution du DOLLAR avait fidèlement épousé celle des taux d'intérêt. Cette fois il n'en a pas été ainsi... Pourquoi ? Les ajustements de position de la fin de mois ont sans doute pesé sur la devise américaine d'autant que celle-ci avait monté ces derniers temps. Mais ces considérations techniques ne sauraient seules expliquer la tenue du DOLLAR.

En fait certains spécialistes n'excluent pas que des banques centrales soient discrètement mais efficacement intervenues pour freiner une hausse de la devise américaine, qui, on l'oublie trop souvent, engendre une inflation importée ne serait-ce qu'au travers des achats de pétrole brut. En bref les banques centrales tenteraient de « tenir » les cours de la devise américaine entre 4,15 et 4,19 F. Cette explication, qui en vaut bien d'autres, est dans une certaine mesure corroborée par les décisions prises cette semaine par la Banque nationale suisse. Celle-ci a en effet redonné aux banques helvétiques la possibilité de rémunérer les dépôts à moins de trois mois. Conséquence : le FRANC SUISSE s'est fort bien comporté.

Ce n'est pas le cas du FRANC FRANÇAIS. Ce dernier qui caracolait depuis des mois à la tête du Système monétaire européen (S.M.E.) a dû céder — de peu il est vrai — la première place au FLORIN néerlandais. Sans doute serait-il exagéré de parler d'attaque sur le Franc. Il n'en reste pas moins que celui-ci a connu mardi un accès de faiblesse assez sensible — corrigé par la suite — mais qui a révélé une certaine nervosité des opérateurs. Nervosité qui au demeurant s'explique par la publication d'un fort mauvais indice des prix pour le mois de juillet, publication qui avait été précédée par des déclarations, visant sans doute à préparer l'opinion, mais qui ont fait un effet fâcheux. Faut-il en conclure que le FRANC va baisser fortement ? L'affirmer serait imprudent. Cela dit les cambistes n'excluent pas un recul de 2 à 3 % de la devise française pendant ces prochaines semaines...

Le DEUTSCHEMARCK a pour sa part fait meilleure figure, l'annonce d'une faible augmentation des prix en juillet ayant, semble-t-il, compensé celle d'un excédent commercial fort réduit. En dépit de ce léger redressement la devise allemande reste relativement faible et c'est bien cette faiblesse qui a empêché la baisse des taux directeurs de la Bundesbank la semaine dernière, a souligné son vice-président M. Helmut Schlesinger.

La LIRE italienne pour sa part continue d'occuper la dernière place du S.M.E., et de faire l'objet de rumeurs d'une prochaine dévaluation. Qui vivra verra. Le YEN en revanche reste recherché... et parfaitement contrôlé par la Banque du Japon qui, semble-t-il, se félicite de ces entrées de capitaux.

Signalons enfin une nouvelle dévaluation de 1,9 % du CRUZEIRO BRESILIEN — le treizième depuis le début de l'année, — qui porte à 31,4 % le taux de dépréciation du CRUZEIRO par rapport au DOLLAR.

Le marché de l'or a été calme. A Londres, le cours de l'once s'est établi à 631,25 dollars, contre 639,20 dollars la semaine précédente.

Cours moyens de clôture comparés d'une semaine à l'autre

(La ligne inférieure donne ceux de la semaine précédente.)

PLACE	Livre	$ U.S.	Franc français	Franc suisse	Mark	Franc belge	Florin	Lire italienne
Londres..	—	2,3915	9,9725	3,9579	4,2951	68,9469	4,6789	2041,86
	—	2,3670	9,9058	3,9469	4,2748	68,4299	4,6523	2030,29
New-York.	2,3915	—	23,9808	60,4229	55,6792	3,4686	51,1116	0,1171
	2,3670	—	23,8948	59,9760	55,3709	3,4590	50,8776	0,1165
Paris.....	9,9725	4,1700	—	251,96	232,18	14,4640	213,13	4,8840
	9,9058	4,1850	—	250,97	231,72	14,4759	212,92	4,8790
Zurich....	3,9579	165,50	39,6882	—	92,1492	5,7405	84,5898	1,9383
	3,9469	166,75	39,8446	—	92,3311	5,7679	84,8384	1,9440
Francfort.	4,2951	179,60	43,0695	108,5196	—	6,2296	91,7965	2,1035
	4,2748	180,60	43,1541	108,3058	—	6,2469	91,8850	2,1055
Bruxelles.	68,9469	28,8300	6,9136	17,4199	16,0523	—	14,7354	3,3766
	68,4299	28,9100	6,9089	17,3373	16,0077	—	14,7087	3,3704
Amsterdam	4,6789	195,65	46,9184	118,2175	108,9365	6,7863	—	2,2915
	4,6523	196,55	46,9653	117,8710	108,8316	6,7986	—	2,2914
Milan....	2041,86	853,80	204,7482	515,8912	475,3897	29,6149	436,39	—
	2030,29	857,75	204,9581	514,2828	474,9446	29,6696	436,40	—

LE MARCHÉ DE L'ARGENT

Tension et perplexité

Déjà sensible la semaine passée, la remontée des taux d'intérêt s'est poursuivie ces derniers jours. Mais c'est le loyer de l'argent à terme qui, cette fois, a grimpé, les hausses s'échelonnant de 1,4 % à 3,8 % selon les échéances dans un marché très nerveux, alors que le jour le jour se maintenait au palier de 11,25 %, encouragé en cela par la sérénité de la Banque de France, qui décidait de maintenir son taux de pension contre Bons du Trésor à ce niveau.

Sans doute les opérateurs, au vu de la nouvelle hausse du « prime rate » bancaire aux Etats-Unis, généralisé à 11 1/2 % contre 11 1/4 %, et de la montée des taux sur le marché des eurodollars, flairaient-ils quelque chose. De fait, vendredi en fin de journée, la Banque de France décidait brusquement de relever de 1,4 % son taux de pension contre Bons du Trésor à dix jours, provoquant ainsi une nouvelle et violente tension sur les taux du terme, qui ont terminé la semaine entre 11 3/4 % et 12 % selon les échéances.

La plus grande perplexité a régné dans les milieux professionnels, devant ce renversement de tendance. Par sécurité, de nombreux opérateurs se sont couverts dans un marché, notons-le, quand même peu étoffé et surtout caractérisé par la rareté des prêteurs.

Mais il ne fait maintenant guère de doute que le loyer de l'argent au jour le jour, que l'on espérait voir évoluer autour de 11 1/4 % montera la semaine prochaine de quelques fractions.

La hausse des principaux indicateurs économiques américains en juillet annoncée vendredi soir ne va pas, de l'avis des spécialistes, dans le sens d'une détente.

Dans les milieux financiers, l'on redoute en effet qu'une trop vive reprise de l'économie ne contribue à relancer l'inflation, et partant, à pousser les taux d'intérêt vers le haut.

Déjà, les taux d'intérêt des Bons du Trésor à court terme viennent à nouveau de progresser sensiblement outre-Atlantique.

L'adjudication hebdomadaire de Bons à court terme a fait ressortir des taux de 10,788 % et de 10,25 % respectivement pour les Bons à treize semaines et vingt-six semaines contre 9,411 et 9,765 % la semaine précédente. Ces taux d'intérêt sont les plus élevés enregistrés depuis la fin du mois d'avril dernier.

BOURSE DE PARIS

SEMAINE DU 25 AU 29 AOUT

Et pourtant, elle monte

Singulièrement, alors que l'environnement ne s'y prêtait pas, la Bourse de Paris est sortie de sa torpeur cette semaine et sans le recul de Wall Street, dont l'accélération a quand même fini par la troubler un peu mais sans l'inquiéter vraiment, elle eût probablement accompli une bonne performance. Son score final, soit un gain de 1,4 %, n'en est pas moins appréciable et témoigne d'une assez belle vigueur.

Tout s'est passé comme si le marché était subitement devenu sourd aux bruits venus de l'extérieur. Du moins à certains de ces bruits car la perspective d'impôts nouveaux (2 milliards de francs) frappant les compagnies pétrolières exerçant leurs activités en France (Elf-Aquitaine et Esso) a quand même eu de sérieuses répercussions sur la tenue des titres de ces sociétés, mais aussi sur ceux des autres groupes, C.F.P. notamment, qui se sont sensiblement repliés par sympathie. Mais, en dehors de ce phénomène limité, ni la forte hausse des prix de détail en juillet, ni le ralentissement de la production industrielle en juin, venant après l'annonce d'une aggravation du déficit commercial, n'ont eu la moindre influence sur le comportement de la Bourse.

Dès lundi, l'on savait déjà autour de la corbeille que l'inflation serait forte en juillet. Ce qui n'empêcha pas le marché de reprendre sa progression le même jour, ni de l'accélérer le lendemain et de forcer encore un peu l'allure mercredi après la publication du dernier indice de la production industrielle, De quoi troubler tous les experts ! Jeudi, tout de même, l'affaiblissement persistant et rapide de Wall Sreet fit son effet et les cours commencèrent à baisser, fléchir serait plus juste, les divers indices n'ayant finalement reculé que de 0,4 % en moyenne. Comment allait se passer la séance de vendredi ? Wall Street ayant dans l'intervalle salué par une nouvelle et très forte baisse la présentation par le président Carter de son plan de redressement économique, les spécialistes n'étaient pas très optimistes. Beaucoup tablaient même sur une belle glissade. Pourtant, ô surprise, après avoir esquissé un tout petit pas en arrière, la Bourse se stabilisa à la satisfaction de tous. Et c'est finalement dans une ambiance fort calme que se termina cette semaine.

« Et pourtant elle monte », commentait, souriant et surpris, un spécialiste résumant bien l'ambiance générale. Faut-il, pour expliquer ce phénomène, que les mauvaises nouvelles que la Bourse a eu à connaître cette semaine aient été anticipées ? Il est possible effectivement que le fait accompli ait joué. Après tout, M. Monory avait depuis longtemps averti que l'indice des prix de juillet ne serait pas bon. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que, peu soucieux d'avoir à régler de trop gros impôts sur les plus-values, les opérateurs hésitent à vendre.

Dès lors, « tenir » le marché ne pose guère de problèmes. Il suffit de quelques ordres des investisseurs institutionnels, qui disposent d'abondantes liquidités dit-on, auxquelles viennent s'ajouter les acquisitions, notées ça et là, pour comptes étrangers et le courant d'achat nourri par les « SICAV Monory ».

Dans ces conditions, on ne saurait préjuger de la tenue future de la Bourse de Paris. Pour l'heure, elle résiste au conflit de la pêche, qui n'en finit pas, et même à l'accumulation de lourds nuages sur une rentrée que, une fois de plus, on — ou plutôt la C.G.T. — nous promet chaude. Tout se passe comme si les opérateurs avaient choisi de juger sur pièces. Après tout, le pire n'est pas toujours sûr...

ANDRÉ DESSOT.

MATIÈRES PREMIÈRES

Baisse du cuivre et du café

MÉTAUX. — Nouvelle et sensible baisse des cours du cuivre au Metal Exchange de Londres, revenus à leurs niveaux les plus bas depuis un peu plus d'un an. Après neuf semaines de grève, l'espoir d'un règlement du conflit renaît aux Etats-Unis. Un accord général pourrait être conclu prochainement. D'ailleurs, un « préaccord » est déjà intervenu entre les syndicats et les représentants d'une importante compagnie ; il devra toutefois être ratifié par la base. Mais il faudra attendre de six à huit semaines avant que la production ne retrouve son rythme normal dans les raffineries américaines. Autres facteurs défavorables pour le marché : plusieurs producteurs américains viennent de réduire le prix de leur métal raffiné de 3 à 5 cents par livre et les stocks britanniques de métal se sont accrus de plus de 4 000 tonnes.

Les cours de l'étain ont peu varié sur les places commerciales. Le rejet par la General Services Administration de toutes les soumissions a exercé peu d'influence sur la tendance. Les ventes de métal excédentaire provenant des stocks stratégiques américains ont rencontré jusqu'ici peu de succès.

Les cours de l'argent se sont repliés à Londres dans le sillage de l'or.

En dépit de la majoration du prix du platine par deux producteurs, sud-africains, porté de 420 à 475 dollars l'once troy, les cours de ce métal se sont repliés sur le marché libre de Londres. La dernière augmentation remonte à décembre 1979 (prix porté alors de 380 à 420 dollars l'once troy).

DENRÉES. — *Le fléchissement des cours du sucre s'est poursuivi, mais à un rythme ralenti, sur les différents marchés. La récolte européenne de betteraves est évaluée par une firme privée à 28,44 millions de tonnes, contre 28,96 millions de tonnes en 1979-1980. La diminution la plus sensible est enregistrée dans les pays du Marché commun (12,18 millions de tonnes contre 12,95 millions de tonnes).*

Les cours du café sont revenus sur les différentes places à leurs niveaux les plus bas depuis quatre ans. Une guerre des prix pourrait être déclenchée, pensent les négociants, avec la reprise par le Brésil et par plusieurs pays d'Amérique du Sud de leurs exportations.

Allure toujours maussade des cours du cacao. Faiblesse de la demande, stocks abondants dans la plupart des pays et rumeurs relatives à des réductions de prix au Ghana expliquent cette dépression des cours.

CÉRÉALES. — *Raffermissement des cours du blé sur le marché aux grains de Chicago. La récolte de l'U.R.S.S. serait inférieure de 10 à 15 % aux récentes estimations.*

Cours des principaux marchés

DU 29 AOUT 1980

(Les cours entre parenthèses sont ceux de la semaine précédente.)

MÉTAUX. — Londres (en sterling par tonne) : cuivre (Wirebars) comptant 829,5 (845,50), à trois mois 847 (862) ; étain comptant 7 140 (7 130), à trois mois 7 140 (7 130) ; plomb 358,50 (365) ; zinc 321,50 (330,50) ; argent (en pence par once troy) 674,50 (686,50). — New-York (en cents par livre) : cuivre (premier terme) (86,60) ; argent 16,10 (16,20) ; aluminium (lingots) inch. (75) ; ferraille, cours moyen (en dollars par tonne) inch. (84,50) ; mercure (par bouteille de 76 lbs) inch. (385-395).

TEXTILES. — New-York (en cents par livre) : coton oct. 95,50 (88,54), déc. 94,20 (88,15). — Londres (en nouveaux pence par kilo) : laine (peignée à sec) oct. 365 (360) ; jute (en livres par tonne), Pakistan, White grade C, inch. (191). — Roubaix (en francs par kilo) : laine 28,20 (28,30).

CAOUTCHOUC. — Londres (en nouveaux pence par kilo) : R.S.S. comptant 64,50-65,50 (61,75-63). — Penang (en cents des Détroits par kilo) : 313,50 - 314 (307 - 307,50).

DENRÉES. — New-York (en cents lb) : cacao déc. 2,142 (2,146), mars 2,220 (2,232) ; sucre sept. 32 (31,40), oct. 32,85 (32,20) ; café sept. 127,50 (131,75), déc. 135,10 (142,25). — — Londres (en livres par tonne) : sucre oct. 329,50 (328), janv. 345 (342) ; café sept. 1 065 (1 130), nov. 1 114 (1 177) ; cacao sept. 936 (954), déc. 979 (998). — Paris (en francs par quintal) : cacao sept. 900 (935), déc. 950 (960) ; café sept. 1 085 (1 146), nov. 1 140 (1 180) ; sucre (en francs par tonne) oct. 3 152 (3 120), déc. 3 180 3 120).

CÉRÉALES. — Chicago (en cents par boisseau) : blé sept. 453 1/2 (443 1/2), déc. 477 1/2 (465 1/2) ; maïs sept. 357 (342 1/4), déc. 357 (341 1/4).

Indices : Moody's : 1 234,20 (1 244,90) ; Reuter : 1 734,20 (1 732,80).

Bourses étrangères

NEW-YORK

Rechute

La reprise de printemps, qui, récemment, avait porté Wall Street à son niveau le plus élevé depuis janvier 1977 et comptait parmi les plus longues que la Bourse américaine ait connues, paraît avoir pris fin cette semaine dans un marché rendu inquiet et nerveux par la remontée rapide des taux d'intérêt. Une forte rechute s'est produite et, malgré un timide redressement survenu à la veille du week-end, l'indice des industrielles a perdu 25,59 points pour s'inscrire à 932,59.

Quelles mesures la Réserve fédérale sera-t-elle amenée à prendre pour contenir l'augmentation rapide de la masse monétaire ? Cette question, les opérateurs se la posaient autour du Big Board, et la crainte d'un resserrement des conditions de crédit l'a emporté sur toute autre forme de considération.

Dans ces conditions, bien qu'attendu, le plan de redressement économique présenté par le président Carter ne pouvait pas avoir un très grand impact. Non seulement il n'en a pas eu, mais le marché ne l'a même pas salué d'un coup de chapeau, accélérant au contraire son repli après en avoir pris connaissance. Comme accueil glacial, on ne fait pas mieux. Phénomène du fait accompli ? Les grandes lignes de ce plan étaient, il est vrai, déjà connues. Sur le fond, la Bourse a néanmoins jugé que les mesures annoncées n'apportent rien de neuf et que, pour l'essentiel, elles sont insuffisantes.

Seule information à avoir suscité quelque intérêt : la hausse des principaux indicateurs économiques en juillet (+ 4,6 %), qui a favorisé vendredi une légère reprise des achats.

Les transactions hebdomadaires ont porté sur 194,5 millions de titres contre 235,36 millions.

	Cours 22 août	Cours 29 août
Alcoa	68 3/4	67 3/4
A.T.T.	54 1/4	53 1/2
Boeing	39 3/8	38
Chase Man. Bank	46	43
Du P. de Nemours	46 3/4	44 3/4
Eastman Kodak	64 5/8	64 1/8
Exxon	72 1/8	70
Ford	27 3/4	27 5/8
General Electric	56 5/8	54 5/8
General Foods	32	31 1/4
General Motors	55 5/8	53 1/2
Goodyear	16 1/8	15 7/8
I.B.M.	67 1/2	65 1/2
I.T.T.	31	30 1/2
Kennecott	29	28 1/4
Mobil Oil	71 5/8	69 7/8
Pfizer	42 3/4	41 1/8
Schlumberger	137 1/4	133 1/8
Texaco	38 1/2	37 3/8
U.A.L. Inc.	22	20 5/8
Union Carbide	48	45 1/4
U.S. Steel	23 1/8	22 5/8
Westinghouse	26 5/8	25 7/8
Xerox Corp.	61 3/4	58 3/4

LONDRES

La baisse reprend

L'avalanche des mauvaises nouvelles a eu raison cette semaine du moral que les opérateurs avaient péniblement retrouvé et les cours ont en moyenne baissé de 3 % pour se retrouver à leurs niveaux du 22 août dernier.

L'actualité, il est vrai, a été chargée, rappelant, s'il en était besoin, la gravité de la situation en Grande-Bretagne. Le chômage a fortement augmenté pour dépasser la barre des 2 millions de sans-emploi, et le groupe I.C.I., numéro un de l'industrie privée britannique et véritable baromètre de l'économie, a annoncé une baisse de 52 % de ses résultats pour le second trimestre. Ajoutons à cela la fermeté de la livre sterling, favorable aux importations mais pas, hélas ! aux exportations, la hausse des taux d'intérêt aux Etats-Unis, qui met fin à tout espoir d'une réduction du loyer de l'argent, enfin la baisse de Wall Street.

On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que le marché ait décroché.

Les pétroles ont également baissé en prévision des mauvais résultats que les compagnies annonceraient pour le deuxième trimestre.

Indices « F.T. » du 29 août : industrielles, 483,9 (contre 498,9) ; mines d'or, 389,7 (contre 380,5) ; fonds d'Etat, 67,72 (contre 68,97).

	Cours 22 août	Cours 29 août
Bowater	170	169
Brit. Petroleum	352	342
Charter	238	224
Courtaulds	64	61
De Beers *	9,56	9 9/16
Free State Geduld*	68	69,50
Gt Univ. Stores	472	460
Imp. Chemical	362	356
Shell	424	410
Vickers	135	128
War Loan	31 3/4	31

(*) En dollars.

TOKYO

Au plus haut de l'année

Malgré la persistance d'une forte irrégularité imputable à de fortes ventes bénéficiaires, le marché, soutenu par de très gros achats étrangers, arabes en particulier, disait-on, a bien défendu ses positions. Après avoir atteint son plus haut niveau de l'année, il a néanmoins fléchi, pour se redresser ensuite et s'en rapprocher très près.

L'activité, toutefois, s'est ralentie et 1 234 millions de titres ont changé de mains, contre 1 901 millions précédemment.

Indices du 29 août : Nikkei Dow Jones, 6 914,08 (contre 6 886,16) ; indice général, 478,32 (contre 478,46).

	Cours 22 août	Cours 29 août
Canon	635	626
Fuji Bank	418	418
Honda Motors	593	526
Matsushita Electric	771	734
Mitsubishi Heavy	193	184
Sony Corp.	2570	2590
Toyota Motors	791	778

FRANCFORT

Alourdissement

	Cours 22 août	Cours 29 août
A.E.G.	90,30	88,20
B.A.S.F.	133,10	132,20
Bayer	117,50	115,60
Commerzbank	172,30	170,90
Hoechst	116,50	114,70
Mannesman	123,20	120,60
Siemens	278	274,50
Volkswagen	172,20	172,90

LA BALANCE DES PAIEMENTS COURANTS DU JAPON RESTE DÉFICITAIRE

La balance commerciale du Japon a été légèrement excédentaire en juillet (113 millions de dollars) comme elle l'avait été en juin (127 millions de dollars). Ces deux résultats traduisent une certaine amélioration du commerce extérieur japonais qui avait été presque constamment déséquilibré depuis octobre 1979. Il y a un an à la même époque (juillet 1979), la balance commerciale avait été déficitaire de 210 millions de dollars. Sur les sept premiers mois de l'année, le commerce extérieur du Japon reste déficitaire de 3,87 milliards de dollars.

La balance des paiements courants du Japon reste, quant à elle, déficitaire : 1 030 millions de dollars en juillet, après un déficit de 929 millions de dollars en juin et de 1,8 milliard en mai. Sur l'ensemble des sept premiers mois, la balance des paiements courants est déficitaire de 11,5 milliards de dollars.

VALEURS LE PLUS ACTIVEMENT TRAITÉES A TERME

	Nombre de titres	Valeur en cap. (F)
4 1/2 % 1973	29 700	79 268 400
Elf Aquitaine	42 450	47 986 150
Franç. des Pétr.	138 750	31 409 857
C.S.F.	45 825 (1)	31 478 787
C.N.E. 3 %	4 900	18 101 170
Michelin	17 480	15 514 410
Financ. de Paris	42 350 (2)	10 998 875
Maisons Phénix	18 090 (1)	12 786 300
Peugeot-Citroën	56 225	12 323 647

(1) 4 séances seulement.
(2) Séance de vendredi seulement.

MARCHÉ LIBRE DE L'OR

	Cours 22/8	Cours 29/8
Or fin (kilo en barre)	85800	85800 ..
— (kilo en lingot)	85700	85850 ..
Pièce française (20 fr.)	788	780 50
Pièce française (10 fr.)	410 ..	410 ..
Pièce suisse (20 fr.)	629 40	629 90
Union latine (20 fr.)	638	632 10
● Pièce tunis. (20 fr.)	589	600 ..
Souverain	880	831 10
● Souverain Elizabeth II	955 80	998 ..
● Demi-souverain	460 10	475 ..
Pièce de 20 dollars	3178 80	3180 ..
— 10 dollars	1681	1600 ..
— 5 dollars	890 ..	875 ..
— 50 pesos	3900 ..	3810 ..
● — 20 marks	738 ..	726 ..
— 10 florins	613 ..	617 ..
● — 5 roubles	397 ..	399 ..

LE VOLUME DES TRANSACTIONS (en francs)

	25 août	26 août	27 août	28 août	29 août
Terme....	111 767 045	161 930 218	190 444 711	154 104 996	149 635 606
Compt....					
R. et obl.	151 040 528	102 747 409	209 734 534	195 701 779	134 145 931
Actions.	55 443 584	65 458 845	65 417 664	69 551 136	74 318 099
Total....	318 251 157	330 136 472	465 596 909	419 357 911	358 099 636
INDICES QUOTIDIENS INSEE (base 100, 28 décembre 1979)					
Franç...	109,4	110,5	110,6	109,9	109,7
Etrang..	114,6	114,9	114,9	113,4	112,2
COMPAGNIE DES AGENTS DE CHANGE (base 100, 28 décembre 1979)					
Tendance.	115,4	116,2	117	116,5	116,2
(base 100, 29 décembre 1961)					
Ind. gén...	110	110,5	110,6	110,1	109,7

Le Monde

UN JOUR DANS LE MONDE

ÉTRANGER

2. EUROPE
— La crise politique en Pologne.
DIPLOMATIE
3. PROCHE-ORIENT
— M. Thorn renonce à se rendre en Israël.
3. AFRIQUE
— RÉPUBLIQUE CENTRAFRICAINE : le président Dacko explique par son « impopularité » l'éviction de M. Ayandho, premier ministre.
3. AMÉRIQUES

POLITIQUE

4. Les propos de M. Barre sur les « nantis ».

CULTURE

5. FORMES : un pur : Ferdinand Desnos.
— EXPOSITIONS.
— MUSIQUE.
— CINÉMA.
7. SPORTS
— TENNIS : les Internationaux de Flushing-Meadow.
7. PRESSE
— Le *Times* a reparu samedi.

INFORMATIONS « SERVICES »

8. La maison : le chauffage ; les urgences du dimanche.

ÉCONOMIE

9. SOCIAL : le conflit des marins-pêcheurs.
10. CONJONCTURE : l'évolution de l'indice des prix de détail.
11. LA SEMAINE FINANCIÈRE.

RADIO-TELEVISION (7)

Carnet (7) ; Programmes spectacles (5-6) ; Météorologie (8) ; Mots croisés (8).

Aux Etats-Unis

NOUVELLE PROGRESSION DE L'INDICE GLOBAL DES INDICATEURS ÉCONOMIQUES

L'indice global des indicateurs de l'économie américaine, qui préfigure assez bien ce que sera la conjoncture au cours des prochains mois, a fortement augmenté en juillet : + 4,6 %. Cette progression, même si elle se révélait moins forte lorsque seront connus les chiffres définitifs, est peut-être le signe de la fin de la récession aux Etats-Unis, estiment certains experts. Elle succède en effet à l'indice de juin qui marquait déjà une reprise (+ 1,5 % par rapport à mai, après calculs définitifs).

Les deux indices font suite à d'importants reculs enregistrés en avril et mai. Aussi parle-t-on au département du commerce d'« évolution très encourageante » et de « nouvelle tendance ». Les milieux économiques soulignent eux que la forte progression de l'indice reflète aussi une augmentation importante de la masse monétaire, qui pourrait être porteuse d'une nouvelle vague d'inflation.

● *Le Front Polisario* a annoncé vendredi 29 août à Alger l'interception et la destruction, le 25 août, du bateau marocain *Sindbad Javons*, et la capture de son équipage de quarante-deux membres. Le Polisario souligne que le navire se trouvait « *illégalement* » au large de la côte du Sahara occidental. — *(Reuter)*

AU SOMMAIRE DU SUPPLÉMENT

EUROPA

publié dans « Le Monde » de lundi (daté 2 septembre)

- Entretien avec M. Henry C. Wallich, gouverneur du Federal Reserve Board.
- L'Europe en transit, par Jacques Delors.
- Un portrait de Robert McNamara, par Claude Julien.
- Un dossier sur la « productivité » de l'énergie selon les pays européens, par James Rothman.

Ce supplément est préparé en collaboration avec « The Times », « la Stampa » et « Die Welt ».

A B C D · F G H

La troisième conférence sur le droit de la mer à Genève

Une nouvelle session sera nécessaire pour l'adoption d'un texte définitif

Genève. — La neuvième session de la troisième conférence des Nations unies sur le droit de la mer s'est achevée le 29 août à Genève par la publication d'un « projet de convention sur le droit de la mer (texte officieux) », qui n'est pas un texte final mais qui est un texte de négociation. Ce texte ne préjuge en rien la position d'aucune délégation. Une dixième séance de six à sept semaines se réunira très probablement à New-York en mars et avril 1981.

De notre envoyée spéciale

Depuis 1973, la conférence qui rassemble maintenant les représentants de cent quarante-trois pays a siégé pendant soixante-seize semaines. Peut-on espérer que la dixième session verra la rédaction du projet de convention régissant l'ensemble des problèmes maritimes ? Pour la délégation américaine, cette neuvième session constitue *« l'événement le plus important depuis la création des Nations unies, de toute l'histoire de la coopération pacifique et du progrès de la réglementation juridique »*. La délégation française est moins triomphaliste ; pour elle c'est seulement *« la première fois que l'on peut dire avec quelque crédibilité que le texte de la convention globale régissant toutes les questions ayant trait à la mer pourrait être rédigé au cours de l'année à venir »*.

Depuis son début, la troisième conférence des Nations unies sur le droit de la mer n'a produit aucun texte officiel. Elle n'en a pas mois été l'occasion d'un bouleversement complet du droit international. Certes, le nouveau droit est purement coutumier, mais accepté par consensus tacite, il sert néanmoins de référence pour la définition des législations nationales adaptées à l'actuel état de choses.

Le nouveau droit de la mer concrétise les désirs du tiers-monde : pour les pays en voie de développement, l'ancien droit maritime fondé sur la liberté (de navigation et de pêche) dans toute la zone située au-delà des eaux territoriales (3 milles nautiques, soit 5,55 kilomètres le plus souvent) ne profitait qu'aux puissance maritimes. Le nouveau droit, au contraire, entraîne une réduction très importante de cette liberté par l'appropriation nationale des eaux ou des fonds marins.

Pas d'appropriation nationale au-delà de 350 milles

Les appropriations nationales ont permis aux Etats côtiers d'étendre à 12 milles nautiques (22,22 kilomètres) leurs eaux territoriales et de s'attribuer la propriété exclusive des ressources des eaux des fonds et du sous-sol jusqu'à 200 milles nautiques (370,4 kilomètres). Les Etats côtiers se réservent aussi, dans ces « zones économiques exclusives », le droit de réglementer la recherche scientifique et le passage de certains navires dangereux tels les pétroliers ou les bateaux à propulsion nucléaire. *Bien entendu, les grandes puissances* maritimes, en tout premier lieu les Etats-Unis et l'U.R.S.S., pour une fois constamment d'accord, ont essayé de résister à ces appropriations nationales : l'extension à 12 milles des eaux territoriales et les restrictions éventuelles à la navigation dans les zones économiques exclusives risquaient de gêner considérablement leur flotte militaire. Les Etats-Unis ont même posé comme principe de départ que la question de la liberté de navigation n'était *« pas négociable »*.

Les problèmes liés aux appropriations nationales ont été résolus sans trop de difficultés dès 1975.

Toutefois, le plateau continental, dont les ressources du sol et du sous-sol appartiennent à l'Etat côtier, est encore matière à discussion. Certains pays, en effet, ont des plateaux continentaux très réduits alors que d'autres en ont qui s'étendent vers le large, bien au-delà des 200 milles. Ces derniers sont partisans, bien évidemment, de profiter des avantages que leur donnent la géologie et la topographie. Mais les Etats dépourvus de littoral ou « géographiquement défavorisés » (dont le plateau continental est très réduit) sont opposés à l'extension des appropriations nationales.

Ces points de vue différents ont conduit, dans le « texte de négociations composite officieux révision II » rédigé en avril 1980, à définir d'une façon tout à fait surprenante les fonds marins pouvant ou non être inclus dans les appropriations nationales. La distinction entre les *« dorsales océaniques »* et les *« dorsales sous-marines »* satisfait peut-être les juristes, mais elle ne correspond à aucun critère géologique ; en outre, pour les géophysiciens et les géologues, les dorsales océaniques sont obligatoirement d'origine volcanique, comme tous les grands fonds océaniques, et n'ont jamais fait partie des plateaux continentaux, prolongements submergés des continents et donc granitiques (pour simplifier).

Le statut des grands fonds

Les plateaux continentaux et les talus qui les terminent vers le large étant les zones sous-marines potentiellement les plus riches en hydrocarbures, on ne s'étonnera pas que les pays gros producteurs de pétrole — dépourvus en général par un caprice de la nature de vastes plateaux continentaux — soient farouchement opposés à l'extension des appropriations nationales.

Quoi qu'il en soit, il semble que, actuellement, on ne puisse envisager d'extension dépassant 350 milles nautiques (648,2 kilomètres) comptés à partir du rivage, hormis quelques exceptions.

L'appropriation internationale des grands fonds marins situés au-delà des juridictions nationales a été, pendant longtemps, le point de désaccord majeur entre les pays industrialisés (les Etats-Unis en tout premier lieu) et les Etats en voie de développement. Certains de ces grands fonds sont en effet tapissés de nodules polymétalliques. Ceux-ci sont composés, pour l'essentiel, de fer (qui n'intéresse personne) et de manganèse, mais aussi, parfois, d'un peu de nickel, de cuivre et de cobalt. Ces trois derniers métaux confèrent aux nodules un intérêt économique et stratégique considérable.

Depuis 1970, les ressources éventuelles de ces grands fonds *marins constituent le « patrimoine commun de l'humanité »*. Pour les pays du tiers-monde qui ont pour eux le nombre, les nodules doivent être exploités grâce, certes, aux capitaux et aux techniques des Etats industrialisés, mais au profit des Etats en voie de développement.

Une organisation internationale, *« l'Autorité »* regroupant tous les pays parties à la convention du droit de la mer, serait propriétaire et garante des ressources de la *« zone »*, c'est-à-dire des grands fonds marins. Elle exploiterait la *« zone »* soit indirectement par octroi de concessions à des compagnies privées ou publiques, soit directement grâce à *« l'entreprise »*, son organe opérationnel. Les compétences de réglementation, de taxation et d'administration effective de la *« zone »* seraient du ressort du *« Conseil de l'Autorité »*, celui-ci étant un organisme restreint où siégeraient seulement trente-six pays.

Les modes de décision au sein du *« Conseil »* ont longtemps bloqué tout progrès de la conférence sur le droit de la mer. Certes, chaque groupe d'intérêt — pays industrialisés, pays producteurs de nickel, de cuivre ou de cobalt, pays consommateurs de ces *mêmes métaux*, pays sans littoral ou géographiquement défavorisés, pays socialistes... — y serait représenté suivant un dosage subtil. Mais comment le *« Conseil »* prendrait-il ses décisions ? La majorité simple donnerait aux pays en voie de développement la mainmise absolue sur le *« Conseil »*, ce dont les Etats industrialisés ne voulaient à aucun prix. Finalement, un compromis a été trouvé le 25 août *(le Monde* daté 27 août) : selon les problèmes à régler, le *« Conseil »* déciderait ou à la majorité simple, ou à la majorité des trois quarts, ou par consensus.

Ce compromis satisfait la délégation française mais celle-ci souhaiterait que les décisions sur le budget ou les emprunts de *« l'Autorité »* relèvent de la procédure du consensus et non pas de celle de la majorité des trois quarts. Les Français font observer que le budget futur de *« l'Autorité »* est impossible à évaluer, puisque celle-ci sera peut-être *obligée de se doter de moyens* lourds de contrôle dont le coût et la mise en œuvre peuvent être extrêmement élevés. Et d'autant plus qu'il est irréaliste d'envisager que l'exploitation commerciale des nodules polymétalliques commence avant quinze ou vingt ans.

Le compromis du 25 août ne résout pas toutes les difficultés. Il reste en effet la question de la commission préparatoire qui aura à prendre en charge la *« zone »* pendant les quelques années séparant la signature de la convention et l'entrée en vigueur de celle-ci. Il reste à régler, à propos des clauses finales, les dispositions relatives à la participation de l'Europe des Neuf en tant que telle et à celle des mouvements de libération (essentiellement l'Organisation de libération de la Palestine). Il reste en outre à confirmer que, lorsqu'on arrivera à la procédure finale de rédaction de la convention, les consensus tenus pour acquis sur certaines dispositions fondamentales pourraient ne pas se vérifier le moment venu.

YVONNE REBEYROL.

Aux Comores

La population et les élus d'Anjouan demandent la démission du gouverneur de l'île

De notre correspondant

Saint-Denis-de-la-Réunion. — Des incidents mettant en cause M. Nassus Abdallah, fils aîné du président de la République islamique des Comores, M. Ahmed Abdallah, se sont déroulés récemment dans l'île d'Anjouan, apprend-on à la Réunion de source digne de foi. Après la démission de l'ambassadeur des Comores à Paris, M. Saïd Ali Kemal (*le Monde* du 24 juillet), qui vient d'être remplacé par M. Ali Mlahaili, par une décision du gouvernement en date du 18 août, c'est la seconde fois en quelques semaines que le régime de M. Ahmed Abdallah est publiquement contesté.

Deux ans après son retour au pouvoir, le président, qui a quelque peu remanié son gouvernement, au début du mois de juillet, sans toutefois modifier ses orientations doit faire face, d'une part, à de graves difficultés économiques et, d'autre part, à une opposition de plus en plus active, tant à l'intérieur de l'archipel qu'à l'étranger.

Les incidents qui se sont déroulés à la mi-août ont eu pour origine une banale histoire le facture impayée. M. Nassus Abdallah refusait de régler à la société d'électricité des Comores des factures dont le montant atteignait 4 000 francs. Après plusieurs mises en demeure, la société cessa de lui fournir du courant.

Le fils du président fit alors bloquer par des camions l'accès au dépôt de carburant qui alimente les moteurs des groupes électrogènes, privant ainsi d'électricité l'ensemble de la population de l'île d'Anjouan. Les responsables de la société d'électricité des Comores se tournèrent alors vers le gouverneur de l'île, M. Habib Boudra, pour lui demander de faire intervenir les forces de l'ordre. Ce dernier refusa, et la population de Mutsamudu qui, semble-t-il, ne subissait pas pour la première fois les conséquences des caprices du fils du président, décida de débloquer elle-même l'accès au dépôt. Les manifestant lapidèrent les véhicules avant de les jeter à la mer. M. Nassus Abdallah qui se trouvait à proximité, fut violemment pris à parti.

Durant toutes ces émeutes, la police d'Anjouan est restée impassible. Les députés de l'île à l'assemblée fédérale ont signé une motion demandant *« amicalement »* au gouverneur de l'île, de démissionner de son poste. Celui-ci, qui fit d'abord mine d'accepter, revint plus tard sur sa démission, après avoir été reçu par le président Ahmed Abdallah, arrivé dans l'île quelques heures plus tôt pour participer aux fêtes marquant la fin du Ramadan.

HUBERT BRUYÈRE.

Au Vanuatu

LE FILS DE M. JIMMY STEVENS A ÉTÉ TUÉ AU COURS D'UN AFFRONTEMENT

M. Eddie Stevens, le fils de M. Jimmy Stevens, chef de la rébellion dans l'île d'Espiritu-Santo, a été tué par une grenade vendredi 29 août au cours d'un affrontement avec des éléments du contingent de Papouasie-Nouvelle-Guinée, chargé de rétablir l'ordre. Selon M. Walter Lini, premier ministre du Vanuatu, qui a annoncé la nouvelle samedi, Eddie Stevens, qui était âgé de vingt-quatre ans, s'apprêtait à tirer une rafale de mitraillette depuis un camion qui tentait de forcer un barrage routier, lorsqu'un soldat papou a lancé une grenade. Le chauffeur du camion a été blessé. L'incident s'est produit aux abords de la localité principale de l'île, Luganville, alors que le détachement papou s'apprêtait à donner l'assaut au village de Vanafo où s'était réfugié M. Jimmy Stevens avec plusieurs centaines de partisans armés. Selon des informations non confirmées, M. Jimmy Stevens se serait rendu *(le Monde* du 30 août) et aurait été conduit à Luganville, où il devrait avoir des conversations avec des officiels venus de Port-Vila. — *(A.F.P., Reuter, U.P.I.)*

Le numéro du « Monde » daté 30 août 1980 a été tiré à 513 509 exemplaires.

DEUX DISPARITIONS

Le psychiatre italien Franco Basaglia

Franco Basaglia est mort à Venise, vendredi 29 août, des suites d'un cancer.

Né dans cette ville en 1924, il avait fait ses études de médecine à Padoue, où il se spécialisa en psychiatrie. C'est en 1961, lorsqu'il prit la direction de l'hôpital psychiatrique de Gorizia, qu'il inaugura ce qui allait devenir le principal mouvement « désaliéniste » italien. Il poursuivit à Parme, en 1969, l'action de libéralisation qu'il avait entreprise à Gorizia et qui devait trouver son point culminant à Trieste, où il devint, en 1971, directeur de l'hôpital psychiatrique.

L'expérience de Trieste retentit sur tout le mouvement antipsychiatrique européen, dont, avec de célèbres psychiatres anglais, il avait été l'inspirateur. Lorsque Franco Basaglia prit, en 1971, la direction de cet hôpital, celui-ci hébergeait mille deux cents malades, dans des conditions de surpeuplement et d'archaïsme thérapeutique qui lui parurent inacceptables. Cinq ans après, l'hôpital de Trieste n'hébergeait plus *que cinq cents malades, les autres* étant suivis dans des structures de jour et de thérapies extérieures réparties dans la ville. En 1977, l'asile de Trieste avait été fermé. Entre-temps, Franco Basaglia avait été poursuivi pour homicide par imprudence (à l'occasion du meurtre, par un malade sorti de l'asile de Gorizia, de plusieurs membres de sa famille), puis acquitté. Franco Basaglia avait été notamment soutenu, lors de son procès, par David Cooper, Jean-Paul Sartre et Noam Chomsky.

En 1974 était né le groupe Psychiatria democratica, qui, rassemblant psychiatres, psychanalystes et médecins, devait jouer un rôle décisif dans la genèse du bouleversement législatif de 1978, qui décidait du principe de la suppression des hôpitaux psychiatriques

En 1979, Franco Basaglia avait été nommé coordonnateur de l'assistance psychiatrique du Latium (Rome), fonction qu'il avait commencé à exercer au début de cette année.

Il avait publié des ouvrages théoriques dont de nombreux ont été traduits en français, parmi lesquels *les Criminels de paix (le Monde* du 4 juillet 1980), *Qu'est-ce que la psychiatrie ? (le Monde* du 20 juillet 1977), *la Majorité déviante (le Monde* du 14 janvier 1977). Il avait en outre inspiré le film *Fous à délier*.

Franco Basaglia avait toujours refusé l'accusation que portaient contre lui certains psychiatres « traditionalistes » et selon laquelle il aurait nié l'existence de la maladie mentale. Sur ce point, il écrivait notamment : « *Nous n'avons jamais dit que la maladie mentale n'existe pas. Mais nous soutenons que, pour quelques malades qui sont dans des situations irréversibles, il y a une foule énorme qui se porte très bien, et qui a pour seule faute d'être pauvre et oubliée.* »

L'œuvre de Franco Basaglia a trouvé en France des échos qui vont grandissant. Son influence, entre autres, s'y fait sentir dans l'évolution de l'hospitalisation psychiatrique publique française, elle aussi marquée par l'archaïsme. *Le Monde* publiera à partir de lundi une enquête consacrée à l'état actuel des hôpitaux psychiatriques français et aux questions qu'il soulève.

L'homme qui voulait supprimer l'asile

De notre correspondant

Rome. — C'est sous l'impulsion du courant de pensée et d'action qu'animait notamment Franco Basaglia que l'Italie est passée, en quelques années, pour tout ce qui a trait à l'approche de la maladie mentale, du Moyen Age au futurisme. Même si la loi du 13 mai 1978, qui fut le couronnement de son activité, reste appliquée de façon partielle.

Votée à la hâte pour éviter un référendum abrogatif qui risquait de provoquer un vide juridique, cette loi avait, en effet, condamné les hôpitaux psychiatriques et incité les malades mentaux à devenir des citoyens comme les autres. Cette modification radicale du droit restera, à n'en pas douter, la marque principale de l'œuvre de Franco Basaglia dans *l'histoire de la psychiatrie européenne.*

La législation précédente remontait à 1904. Elle n'était pas fondée sur la thérapeutique, mais sur le danger que représenterait le malade mental *« pour lui-même et pour les autres »*. Postulat qui conduisait à interner systématiquement de nombreux « fous » ou supposés tels. Si on entrait dans les *manicomi* (asiles) pour diverses raisons, y compris les plus scandaleuses, il était très difficile d'en sortir. Les « erreurs » ne se comptaient plus. Et on avait bien du mal à les rattraper, car ces véritables prisons *« fabriquaient la folie »* au lieu de la soigner.

Boycottage

Avec une audace étonnante, les parlementaires italiens ont complètement inversé ce schéma. Il ne s'agit plus d'isoler les malades mentaux, de les marginaliser, mais de les insérer dans leur milieu social d'origine. D'où la suppression graduelle des hôpitaux psychiatriques, qui ne peuvent plus accueillir de nouveaux pensionnaires jusqu'à leur fermeture définitive, fixée au 31 décembre 1980. Les soins et la prévention sont assurés désormais par des unités territoriales, au même titre que l'assistance sanitaire générale. On n'a plus affaire qu'à des malades égaux aux autres malades, dont on ne peut enfreindre la volonté, à *moins de circonstances* particulières. S'ils doivent être hospitalisés, ce ne peut être que dans la section psychiatrique de l'hôpital civil. Et si les soins s'avèrent obligatoires, il faut l'accord du maire et, passé quarante-huit heures, d'un magistrat.

Pour devenir effective, cette loi exigeait des structures qui font défaut. Elle impliquait surtout un changement des mentalités. Comment dissiper la « peur du fou » et convaincre la collectivité de prendre en charge des personnes jadis internées ?

On compte sur les doigts des deux mains les villes où le personnel médical joue le jeu. Ce sont d'ailleurs celles où des expériences pilotes avaient été tentées, comme Gorizia, Trieste, Parme ou Pérouse. Dans d'autres communes, au contraire, surtout dans le sud du pays, on assiste à une levée de boucliers, ou à un refus pur et simple d'appliquer la nouvelle législation.

Le corps médical n'est pas seul *responsable de ce boycottage.* Beaucoup d'Italiens voient avec effroi s'installer une « section des fous » dans leurs hôpitaux. Des visiteurs vont y faire un tour, en badauds comme on se rend au cirque.

Quant aux familles des malades mentaux, elles acceptent difficilement d'accueillir un ex-interné sous leur toit. D'où une « clochardisation » de certains ou, plus simplement, leur maintien dans l'hôpital psychiatrique. Il est d'ailleurs très difficile d'abandonner un *manicomio* où on a vécu pendant de longues années, où on avait ses habitudes, sinon des amis.

Résultat : beaucoup d'hôpitaux psychiatriques travaillent comme auparavant et ne sont pas près de fermer leurs portes. Ils abritent encore quelque quarante-trois mille pensionnaires, sans compter les nombreux malades accueillis par les établissements privés.

On s'aperçoit d'ailleurs que la loi du 13 mai 1978 est assez imprécise, elle définit surtout ce qu'il ne faut pas faire, laissant dans le vague les dispositions pratiques. Ne valait-il pas mieux viser une cible plus modeste et attendre que la réforme générale des services sanitaires soit plus avancée ? Franco Basaglia ne le pensait pas. Il soulignait que très peu d'accidents graves ont été constatés depuis deux ans. *« Mais on n'arrivera pas à résoudre le problème,* affirmait-il, *tant que la psychiatrie ne fera pas partie intégrante de la médecine. »*

ROBERT SOLÉ.

LE PROFESSEUR JEAN-ROBERT DEBRAY

Le professeur Jean-Robert Debray, urologue, ancien député de Paris et membre de l'Institut, est mort jeudi 28 août à Paris, à l'âge de soixante-quatorze ans (nos dernières éditions du 30 août). Après une carrière hospitalière qui lui avait permis de diriger successivement plusieurs consultations dans divers établissements de l'Assistance publique de Paris, le professeur Debray avait manifesté une importante activité littéraire qui ne l'avait jamais, pour autant, détourné réellement de la médecine.

[Né le 7 novembre 1906 à Calais, Jean-Robert Debray, docteur en médecine, a été chef de consultation urologique à l'hôpital Saint-Louis à Paris (1948-1951), à l'hôpital Lariboisière (1952-1956) et à l'hôpital Necker (1957-1961). De 1947 à 1956, il a été secrétaire général du conseil national de l'ordre des médecins. En 1954, il est élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques et il occupera, en 1965, le fauteuil de Jean Sarrailh. Il présidera l'Académie des sciences morales et politiques en 1973.

De 1958 à 1962, Jean-Robert Debray fut député (indépendant) de Paris et vice-président de la commission des affaires culturelles et sociales de l'Assemblée nationale. En 1955, il organisa à Paris le premier congrès international de morale médicale.

Il est l'auteur d'un ouvrage paru en 1965, *le Malade et son médecin*, et de nombreuses autres publications (*Sécurité sociale, évolution ou révolution*, en 1968, et *Pourquoi et comment changer de métier*, en 1972) ou articles dans des revues spécialisées.]

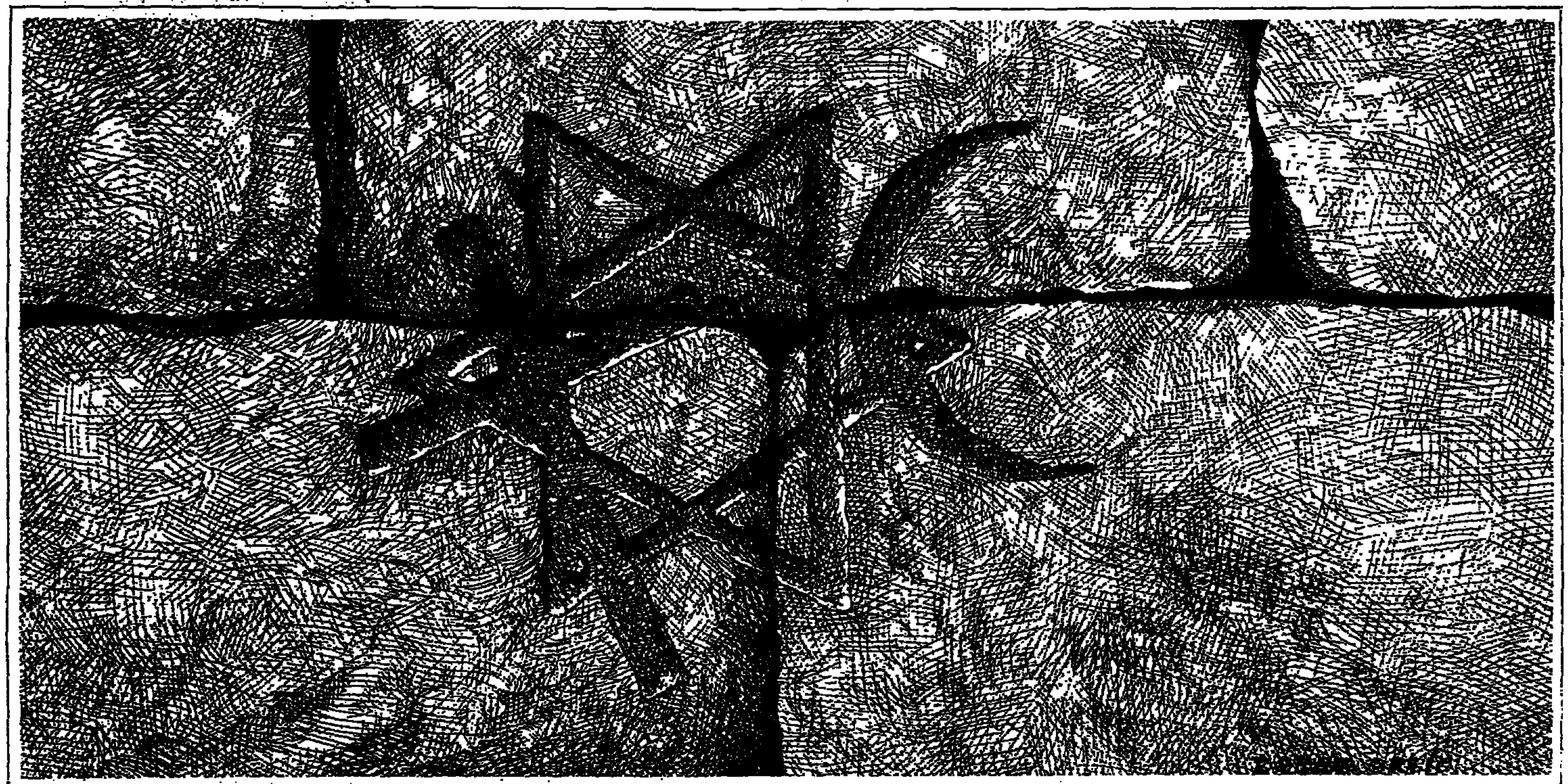
La France jardine PAGE V

Prato : un Hongkong à l'italienne PAGE VI

Les enfants vagabonds au dix-neuvième siècle PAGE XIII

SUPPLEMENT AU NUMERO 11 068, NE PEUT ETRE VENDU SEPAREMENT — DIMANCHE 31 AOUT 1980

Le Monde
DIMANCHE



ZORAN ORLIC

UNE VILLE, UN ECRIVAIN

JÉRUSALEM, par Avraham B. Yehoshua

Chaque semaine d'été, un écrivain évoque une ville du monde de son choix. Promenade sans itinéraire ni contrainte, *suivant le seul guide des affinités secrètes.*

Après Istanbul (Juan Goytisolo), Bahia (Jorge Amado), Glasgow (Kenneth White), Bénarès (Severo Sarduy), Vienne (*Christiane Singer*), *Oran (Assia Djebar)*, Agrigente (Leonardo Scascia), Stalingrad (Victor Nekrassov), Montevideo (Eduardo Galeano), Marrakech (Juan Piñeiro), voici Jérusalem, ville natale de Avraham B. Yehoshua, ville de ses ancêtres depuis cinq générations, qu'il a dû quitter pour Haïfa tant ses relations avec elle étaient intenses et difficiles.

DEPUIS quelques années *déjà*, cela se reproduit, chaque mois, de la même manière. Le samedi soir, à la *clôture du sabbat*, aux premières lueurs du crépuscule (les crépuscules sont très brefs au Proche-Orient). Nous roulons vers l'ouest, sur la grande route qui s'écoule entre les montagnes aux forêts éparses. Jérusalem a déjà disparu derrière nous, d'un seul coup, entre les montagnes. Les enfants, sur le siège arrière, sont silencieux et cherchent leur place entre les paquets de sucreries, les gâteaux et les pots de confiture dont ma mère nous a inondés à la fin de la visite familiale. Dans le coffre, enveloppée dans un journal arabe, une quelconque « trouvaille », un petit tapis, un voile, une *chemise d'étoffe* achetée au souk de la vieille ville. Une fatigue et une sensation de soulagement nous gagnent à l'approche de notre retour à la maison, à Haïfa. Shaar-Hagaï (« la porte de la vallée »). D'un seul coup, les montagnes se terminent et la plaine, éclairée par les derniers rayons du soleil, s'ouvre en s'étalant devant nous et, immédiatement, une humidité et une pesanteur envahissent l'atmosphère limpide. Quelque chose s'assombrit. C'est l'endroit où Jérusalem se termine, c'est l'endroit où elle commence. Les rochers se *font* plats et bas, la poussière perd son teint de cuivre et devient brune grisâtre, la terre plus grasse et plus lourde.

C'est ici, à cet endroit, que ma femme me posera la même question, chaque fois répétée : « *Tu n'as pas envie de revenir y habiter?* » – « *Non*, je réponds en vitesse, *pas encore... Peut-être dans quelques années... Nous verrons... Pas encore... Y mourir, sûrement... C'est-à-dire les dernières années... Même avant... Mais, en attendant, non... Je me sens véritablement soulagé chaque fois que je la quitte.* » Et pourtant, chaque fois que nous arrivons à Jérusalem, nous nous précipitons sur la ville *comme* des touristes à peine de passage, nous nous étonnons de nouveau devant sa beauté, son *charme*, sa singularité, pendant les vingt-quatre heures de notre visite et, entre un repas familial et l'autre, entre deux rendez-vous chargés chez des amis, nous la parcourons encore et encore. Le vendredi, à l'approche du sabbat, dès notre arrivée, nous défaisons la valise, laissons les enfants, et reprenons la voiture pour traverser les rues *calmes des quartiers* religieux du nord et voir comment le sabbat *s'en* empare. Nous poussons vers l'est, vers la ville arabe, longeons le rempart méridional, nous arrêtons sur une route étroite, dénudée et sans le moindre brin d'herbe.

La sensation de la pierre dure de la ville qui n'est construite, par décret municipal, qu'en pierre. Nous nous rivons au cimetière juif qui déverse son marbre blanc sur le flanc du Mont des Oliviers, endroit qui verra, selon la croyance, le début de la résurrection des morts. Et, brusquement, nous découvrons, *au-dessus de nous, sur la ligne brisée* de la muraille, un soldat israélien isolé, en uniforme verdâtre, une mitraillette à *la main*, comme planant dans les airs.

Et, quand vient le soir, nous ne sommes pas encore repus. Après une visite chez des amis, à une heure tardive de la nuit, nous rentrons en faisant un détour par la Jérusalem administrative, les lourds bâtiments du gouvernement posés sur une colline de rocs, le bâtiment de la Knesset (le *Parlement* israélien) *éclairée* d'une lumière jaunette et trouble, nous retournons en vitesse vers *la vieille ville et nous arrivons* à l'esplanade du Mur des Lamentations. Nous ne nous approchons pas des grosses pierres, *mais* regardons à distance les juifs noirs, membres de sectes extrémistes, aux chapeaux de fourrure pollus et rougeoyants, qui la nuit, font la conquête du Kotel (le Mur), prient, pleurent, se balancent en un mouvement puissant et rythmé. J'essaie de pourchasser leur regard, de créer un lien quelconque avec eux, mais leur regard me survole comme si j'étais de l'air, comme si je n'étais rien. Ils ne me reconnaissent pas, ils ne reconnaissent pas cet Etat, ils sont directement reliés à l'éternité, personnages *métaphysiques* qui me fascinent, que je hais, et qui m'attirent. Quelqu'un me touche à l'épaule, je recule en sursaut, un vieil Arabe édenté me tend, sans me parler, une calotte noire en papier pour me couvrir la tête.

A Jérusalem, nous sommes comme des touristes éternels. Et pourtant, c'est dans cette ville que je suis né. J'y ai vécu vingt-sept ans. Mon père, ma grand-mère et ses ancêtres jusqu'à cinq générations en arrière, y sont nés et y ont vécu. Elle est le sujet éternel et jamais épuisé de mon père, qui lui a consacré *dix* livres documentaires décrivant la vie de ses habitants (juifs et Arabes) au début de *notre siècle, reproduisant chaque* maison, chaque quartier, chaque événement social ou politique s'y étant déroulé par *le passé. Tous* mes meilleurs amis y habitent encore, ainsi que mes relations les plus intimes. Dans un certain sens, elle restera toujours ma maison, mais, pour mes enfants, c'est la ville de Haïfa qui est la maison. Jérusalem n'est pour eux qu'une ville étrangère.

Incendie

Des milliers de livres ont été écrits sur Jérusalem, des milliers d'autres le seront. Elle fait partie de ces villes au physique aliéné et opprimé par leur signification spirituelle et nationale. Jérusalem est un des mélanges culturels, religieux, nationaux et humains les plus compliqués, et, à une époque de renaissance religieuse violente, c'est un explosif politique dangereux, capable d'engendrer un incendie incommensurable. C'est un centre infini de nostalgie, de pèlerinages imprégnés de fantasmes et de romantisme. Elle repose dans la conscience de millions de gens qui n'y ont jamais mis les pieds et ne les y mettront jamais.

Néanmoins, ce n'est en tout et pour tout qu'une ville assez petite, située à une altitude de 900 mètres, aux quartiers calmes, et dont la population se compose de fonctionnaires, d'universitaires, de commerçants peu nombreux et de gens simples, sans classe moyenne importante. Elle possède un centre commercial petit et lugubre, qui bénéficie depuis peu de temps d'un regain de couleurs. Mais en son cœur, entre des remparts de pierres turques peu élevés, se trouve le dur noyau de « Yeroushalaïm chel maala », la Jérusalem céleste.

A *l'intérieur d'un rayon* d'un demi-kilomètre, on trouve la petite chapelle humide du Saint-Sépulcre, *qui a vu tout au long* de l'histoire les églises chrétiennes se quereller pour le *contrôle* de chaque pouce, de chaque clef ; de là, par la via Dolorosa, on aboutit à ce gigantesque mur de pierres qui a survécu à l'enceinte du temple juif. Un haut mur isolé, relié à rien, sorte de souvenir perpétuel d'une destruction qui ne sera pas oubliée, et promesse obstinée de quelque chose qui ne sera jamais construit, situation intermédiaire qui convient si bien à l'existence juive. Au-dessus, sur une immense esplanade de pierre, chevauchent deux mosquées, la mosquée d'Omar et la mosquée d'El-Aksa, lieux saints musulmans qui furent construits sur les restes du temple juif. Et de nouveau, à courte distance, une église orthodoxe, à ses côtés une église arménienne, et, entre les deux, une « yechiva » (école talmudique) ; tout près, une école de la Mission protestante, à côté encore une école musulmane, etc. Religion près de religion, religion sous religion, religion coincée dans religion, religion menaçant religion. Religion sur les ruines d'une autre religion. Chaque endroit a une histoire de destruction, de tentative de changement d'identité (le Saint-Sépulcre fut détruit par les musulmans, les mosquées de la Colline du temple furent transformées en églises par les croisés). Mélange de pierres, mélange de croyances. Dans les assemblées académiques d'Europe, dans les salles des congrès, des professeurs sympathiques, des théologues cultivés, des hommes de religion éclairés, peuvent se rencontrer en toute quiétude et parler de coopération, de fraternité et de sources communes. Mais ici, une pierre bouge : déjà, c'est une note du Conseil de sécurité ; une canalisation est remise en état : c'est une question œcuménique ; un *mur* est abattu : c'est une provocation nationale. Une ville dure.

Prophéties

« Lorsque vos ancêtres jouaient avec les singes dans les forêts de Londres ou d'Oxford, nos ancêtres écoutaient les nobles prédications morales des prophètes dans les ruelles de Jérusalem. » C'est ainsi que répondaient les dirigeants sionistes aux hauts commissaires britanniques, minces et froids, qui gouvernèrent ici jusqu'à la moitié du siècle, afin de les convaincre du lien profond existant entre le peuple juif et cette ville.

En effet, c'est ici qu'ont déambulé Jérémie, Isaïe, Amos, Michée, des hommes extraordinaires et admirables, qui arrivaient de Galilée, de Samarie ou du désert, pour prononcer leurs prophéties, et c'est ici qu'aboutirent, à la fin, Jean-Baptiste et Jésus. Des hommes brûlés par le soleil montaient à Jérusalem pour lui parler. Dans les ruelles semblables à celles d'aujourd'hui, mais plus bas, 2 ou 3 mètres plus bas d'après les témoignages des archéologues, ils circulaient, et déclaraient leurs prophéties, colère et remontrance, consolation et amour.

(Lire la suite page VI.)

Naturistes ou nudistes ?

L'article du *Monde-Dimanche* du 20 juillet « Le naturisme se vend bien » appelle quelques remarques, courtoises. Le titre « meilleur », ou plus exact, aurait dû être : « Le nudisme se vend bien ». Pourquoi?

1) L'acception « naturisme » pour « nudisme » est récente. Elle est la dernière dans les dictionnaires encyclopédiques contemporains, les précédentes définitions se rapportant classiquement au naturisme littéraire et philosophique (voire religieux), et spécialement à l'hygiène, à l'alimentation, à la médecine, pour la santé par les méthodes et les moyens naturels, préventifs, et curatifs. Sans oublier l'époque « naturaliste » dans les arts ;

2) Le naturisme ne peut pas « changer de nature » ! L'évidence montre cependant la dénaturation du naturisme même par trop de nudistes, lesquels, vivant comme tout le monde — société de consommation (de n'importe quoi), faux besoins, alimentation toxique, produits de synthèse, donc, « artificiels »... — ne font pas autre chose que de se déshabiller en totalité : ce qui n'est tout de même pas suffisant pour se dire « naturistes ». Nous les avons nommés « déshabillistes » ! ;

3) C'est que le naturisme vrai s'impose, librement, des quantités de réformes ; en accord en principe avec le grand courant « écologique » actuel. Respectant les êtres et les choses de la nature, dans leur pureté d'origine, respectant la vie, par conséquent la personne humaine, il n'admet pas la dénaturation. En particulier, il refuse tout trafic alimentaire, les additifs anormaux et finalement dangereux, colorants et arômes artificiels, engrais non naturels, dénoncés aujourd'hui par tant d'unions de consommateurs... qui n'ont aucune prétention « naturiste », gymnique, ou non ! ;

4) Il n'est pas possible de se dire « naturiste » si l'on n'a pas lu et étudié, et relu, les pionniers véritables que sont les auteurs de base, tels les docteurs Paul Carton, Gaston et André Durville, Fougerat de Lastours, Poucel, ainsi que Jacques Demarquette (alias de Marquette), *docteur ès lettres*, Klenné de Mongeot, etc., lesquels, bien que d'opinions très diverses, mais qui, tous, sans exception, et avec bien d'autres, anciens et contemporains, ont donné des règles de santé par un ensemble de réformes, en vue de la régénération. En excluant les produits intoxicants, facteurs de malaises, de tares, de dégénérescence : tabac (un naturiste ne fume jamais), alcool de distillation, abus de la nourriture carnée, produits de laboratoires et médicaments de synthèse, au reste, expérimentés affreusement sur les animaux innocents ;

5) Le naturisme vrai respecte absolument la vie animale et refuse toute cruauté et torture, y compris, bien entendu, sur la personne humaine ;

6) La société étant ce qu'elle est, nous avons tenu cependant à rendre hommage, lors de l'interview, à ces « capitalistes » *(sic)* grâce à l'argent desquels nous pouvons tout de même entrer en jouissance de la plupart de ces extraordinaires paradis — sauf bétons de promoteurs insolents et cyniques... — que sont beaucoup de ces merveilleux terrains de clubs et grands centres de vacances, de jeux et de sports, à l'origine sans sports violents ni de compétition, mais avec jardins potagers. Institutions prévues pour la santé normale, donc, naturelle, et non santé artificielle par les drogues, vaccins, sérums et autres produits anormaux, aux effets et conséquences secondaires ;

7) Cette honnête position nous donne sans doute le droit de regretter l'envahissement constant et progressif de l'anti-naturisme dans les institutions et milieux dits « nudistes », c'est-à-dire gymniques. Et nous avons alors le devoir de protester ainsi à propos de la difficulté — souvent de l'impossibilité totale — d'obtenir par exemple la nourriture saine, ou physiologique, provenant de l'agrobiologie : culture « biologique » (cf. *Nature et Progrès* ; et Paul Carton : *la Cuisine simple, le Guide de la vieillesse, l'Art médical, les Lois de la vie saine, le Décalogue de la santé*, etc.). Que cette nourriture soit végétarienne ou non ;

8) Enfin, je n'utilise jamais l'expression affreuse « se mettre à poil » qui est désobligeante et très malsonnante ou péjorative, et j'ai bien déclaré qu'il était pénible, scandaleux, et dangereux, *de voir jouer* au volley entièrement nu (!) la cigarette aux lèvres, et de voir déambuler au soleil le plus chaud, la pipe à la bouche, sur une plage sale, souillée par la matière plastique, les mégots *bientôt dépassant en quantité* le nombre des grains de sable ! Faut-il ajouter les apéritifs, l'abus du gros vin rouge (non « biologique » !) au moment des plus fortes chaleurs, sans l'ombre protectrice des pinèdes ? ;

9) Qualifier de « naturisme de papa » (?), ou de « vieille école » (?) des principes fondamentaux de régénération est donc un intolérable abus de langage, un mépris absolu des valeurs éternelles d'un idéal respectable, une méconnaissance inquiétante de la tradition naturiste vraie, depuis Pythagore, Hippocrate et Sénèque à Gleizes, *Tolstoï, Steiner, Gandhi et* Hébert, et combien d'autres : philosophes, diététiciens, thérapeutes ou sociologues, et adeptes de l'hygiène vitale (certains « naturopathes ») ;

10) Moralité : afin d'éviter *tant d'erreurs dans le comportement* par ignorance, ou parfois par trahison, un enseignement du naturisme authentique reste à faire aux nudistes de ce temps, associé à une information permanente contre les dangers du faux besoin et des mauvaises habitudes, d'après l'écologie vraie, laquelle semble bien retrouver le naturisme de tous les temps ;

11) Conclusion : la culture humaine dit : « Fais de ta vie une œuvre d'art. » Elle propose : « Paix et santé par dignité humaine », en assurant ainsi, avec la protection de la nature et de ses divers règnes, la protection de la personne humaine, tellement menacée par l'industrialisation à outrance, origine de toutes les pollutions. Le naturisme est donc nettement inséparable de l'écologisme vrai, et réciproquement. Sinon, on continue — et on continuera — à payer cher ou très cher des quantités de conséquences redoutables.

ANDRE C. J. GAILLARD,
Président de l'Organisation naturiste végétarienne espérantiste pacifique (ONVEP, 48, rue de la Glacière, Paris 75013).

PARTI PRIS

Le désert

Retour de la terre ? Les désillusions des paysans manqués ou des nouveaux aubergistes déçus ont suscité, chez nos lecteurs, bien des réactions. Il est probable qu'il y en aura d'autres encore.

On ne s'introduit pas par effraction dans une communauté forgée par les siècles, même avec les meilleures intentions du monde. Il y faut de la patience et de l'humilité, nous rappellent plusieurs lettres venues du Languedoc. Ecouter les « rentrant » exposer leurs déboires et leur étonnement sans en atténuer, le cas échéant, la candeur, ne signifie pas prendre à son compte les griefs tels qu'ils sont exposés. Un constat simplement.

Mais ni notre enquête ni les lettres reçues n'ont abordé le plus délicat : en se lançant dans le retour à la terre, ou le retour au village, les gens des villes avaient, en dehors de leur recherche du paradis perdu — certains d'ailleurs l'ont retrouvé, — un motif d'avoir bonne conscience. Ils pensaient contribuer au repeuplement du « désert français ».

Or, il faut bien le constater, le désert s'étend. Il suffit de suivre les sentiers des Cévennes pour y compter par milliers les emplacements de maisons en ruine, les chemins étouffés sous les ronces et les genêts, les étables au toit croulant sous le poids des lauzes.

Le désert a des beautés devenues rares dans les plaines. Le promeneur solitaire y peut rêver. Mais il arrive un moment où l'abandon paraît irréversible, où un pays jadis peuplé, vivant malgré sa rudesse, approche de la mort. Les jeunes sont partis pour gagner une vie devenue souvent misérable, surtout par comparaison avec celle des gens d'en-bas. Ils reviennent en fin de semaine, avec leur voiture neuve, pour se conforter dans leur décision et montrer à leurs enfants quelle existence avaient menée leurs parents.

Les résidences secondaires n'apportent qu'une animation temporaire, artificielle.

Alors ? Le temps des « zippies », comme on dit dans l'Ardèche, est révolu, ou presque. Les aides de l'Etat n'ont pu jusqu'à présent empêcher l'hémorragie. Faut-il laisser plonger lentement dans le dernier sommeil, et s'enfouir sous d'impénétrables friches, des régions entières ? Ou attendre de l'extraction de minerai d'uranium une « animation » très particulière ? Peut-être y a-t-il d'autres solutions. Aucune n'est simple. Si l'on arrive à convaincre, en les aidant, plus de jeunes de rester au pays, du moins pourra-t-on éviter un des motifs des froissements les plus rudes entre anciens habitants et les nouveaux venus : le conflit des générations.

JEAN PLANCHAIS.

Le retour de la terre

En réponse à l'article « Le retour de la terre » (le Monde Dimanche, 10 août) : (...) « Il est plus facile d'être de son temps que d'être de quelque part » (P. J. Hélias, *le Cheval d'orgueil*, p. 528). Proposition doublement confirmée par les « indigènes » condamnés à l'exode sans garantie du plat de lentilles contre le reniement de leur droit d'aînesse, et par les nouveaux arrivants chez qui le rêve d'enracinement tient lieu de révélation. Car ils rêvent et de ce rêve naissent des chapelets de contradictions. Un simple exemple : l'enracinement justement. Ils jouent constamment sur deux tableaux ; face au « *quelque part* » des indigènes, leur lieu à eux, c'est l'universel (en témoigne leur rengaine de référence, ce couplet de Brassens sur « les imbéciles heureux qui sont nés quelque part ») ; mais comme ils sont eux aussi en quête d'un site, celui-ci, une fois trouvé, doit échapper par vocation aux pièges de toute situation. Lieu à la fois ici et ailleurs, proche et lointain ; bref, lieu éminemment utopique.

Le drame, c'est que, dans ce tohu-bohu idéologique, s'engendre et s'entretient une double méconnaissance :

1) Le pays de leur choix n'est vu et reconnu que dans sa fiction géographique, réduit au rôle de *support et* de soutien de leurs rêves. Pays vide pour de libres divagations et des expériences inouïes. Pays du coup vidé d'histoire et d'habitants, annulés par la transparence narcissique d'un regard qui multiplie partout leur *propre image* ;

2) Cette première méconnaissance a pour corollaire l'impossibilité absolue, pour eux, de se reconnaître eux-mêmes comme bénéficiaires du trauma historique qui leur a ouvert l'accès au paysage vidé de sa culture propre. C'est, paradoxalement, la même suffisance que chez les acheteurs riches de résidences secondaires, le compte en banque en moins, ce qui contribue à dissimuler, austérité aidant, l'identité des désirs, avec, en plus, le prosélytisme missionnaire increvable, l'ardente conviction de se trouver aux avant-postes de l'humanité. Missionnaires de la modernité sous des formes qui la rendent subtilement méconnaissable à elle-même, et d'autant plus intolérante. Bref, nous tenons là un des avatars du malaise de la « civilisation » qui engendra, naguère, l'invention d'Otahiti et *les fantasmes coloniaux*. C'est, aujourd'hui, l'Afrique à portée de 2 CV.

Et si ça ne marche pas, c'est encore la faute de l'autre, ce sauvage. Et s'il s'agissait, plus fondamentalement, de la résistance, inconsciente, implicite, désarmée, de ce même autre dont la réalité, si malmenée, trouve encore la force de pulvériser les rêves qui le nient ?

C'est pourquoi il me vient une hypothèse furtive : en redevenant de simples résidents secondaires, nos anciens « terriens » désabusés n'endossent-ils pas la seule livrée qui soit supportable par les « gens du pays » ? Dans la mesure où elle représente un compromis entre les contraintes « esthétiques » des nouveaux résidents et les nécessités économiques des « indigènes », condamnés à vendre pour survivre. On vendra puisque la demande est pressante, *mais que*, au moins, les nouveaux maîtres se cantonnent dans leurs fantaisies de citadins déguisés, deux mois par an, en fermiers d'opérette. L'expropriation perdra ainsi de son agression symbolique. *Ils* ne feront dès lors qu'ajouter aux rigueurs déjà accablantes de l'été. Allons, encore une dizaine de jours à subir et septembre nous rendra notre pays. Je le sais, j'y habite.

PIERRE CAUSSAT,
(Alès).

***

Que c'est peu dix ans dans la vie d'une communauté rurale. Comment s'imaginer que ce laps de temps suffirait pour réaliser, à défaut d'une intégration, du moins une cohabitation heureuse ?

Trop de « nouveaux habitants » semblent préférer les pierres et le soleil aux êtres humains auprès de qui ils viennent vivre. La méfiance est donc instinctive, surtout lorsque le milieu autochtone est submergé... Mais retenons les conditions les plus favorables, celles qui sont fondées sur le souci des contacts et le désir d'être utile. Encore faut-il savoir s'y prendre. Quand on aborde une terre étrangère, je crois que la première vertu est l'humilité dans le comportement. Non, ce n'est pas la bonne manière que de « leur » organiser une « fête au village » !

Elisabeth et Daniel, sur la centaine de couples de « nouveaux habitants » qu'ils connaissent, ne voient pas « une seule intégration réussie ». Or nous en voyons tous les jours, nous, enseignants dans le Gard, l'Ardèche ou l'Hérault..., de ces intégrations réussies. Il s'agit des filles et des fils de travailleurs immigrés (quelquefois même ces jeunes gens sont nés hors de France) italiens, espagnols, catalans, déjà portugais, et, plus rarement il est vrai, nord-africains de la communauté musulmane (mais il y a ici aussi des cas étonnants, tels ceux de ces fils de harkis qui suivent les cours d'occitan à l'université).

Les brassages humains n'ont pas créé de difficultés insurmontables tant qu'il s'est agi d'une immigration de prolétaires pour qui intégration signifiait promotion sociale. Certes, dans les années 30, bien des pères ont redouté de *devoir marier* leurs filles à un Italien ou à un Espagnol... mais ces alliances se sont conclues. Et nos villages du Midi — au moins dans les plaines — comptent en réalité le quart et parfois le tiers de leurs habitants qui sont d'origine étrangère. Qu'on veuille bien se reporter à l'annuaire téléphonique. La situation change du tout au tout avec l'installation de nouveaux habitants issus, disons des *milieux cadres*. Même s'ils récusent leurs origines, ces *soixante-huitards* ne peuvent se défaire d'une culture le plus souvent urbaine et d'une instruction secondaire. Ils sont ainsi « riches » par leur culture que bien souvent (soyons optimistes !), il estiment au fond supérieure à celle de leurs nouveaux voisins. Que la jeunesse passe pour l'une de ces collectes rappelant les droits traditionnels et que tel nouveau refuse *avec hauteur d'y participer*, c'est la cassure. Que le curé se laisse séduire par quelques cadres venant prendre en mains la réforme liturgique, et les gens du pays se sentiront aussi exclus de leur propre église. Ressentiment, humiliations accumulées (il en faut peu, un simple regard en dit long parfois), demain peut-être les inscriptions sur les murs « Gardarem lou païs », une opposition qui n'est pas sans revêtir, quoi qu'en pensent certains, les aspects d'une véritable lutte de classes.

Ne pas jouer aux provocateurs — non, « ils » ne veulent pas de votre maternelle-garderie — ou aux donneurs de leçons. Mais regarder, interroger, s'émerveiller, attendre quelque chose de l'expérience des gens, se préoccuper de leur culture, du passé de leur région, des associations auxquelles « ils » adhèrent (au lieu d'en constituer d'autres), alors peut-être le nouvel habitant, quinze, vingt ans après... ne sera plus « l'étranger ». Peut-être même, c'est partout difficile, sera-t-il parvenu à faire reconnaître son droit à la différence.

GERARD CHOLVY,
(Montpellier).

Fourchette

Notre confrère James de Coquet nous écrit, en réponse à l'article du 11 août 1980 « La franc-maçonnerie de la fourchette » : « Je fais appel à votre courtoisie pour signaler que contrairement à ce qui a été imprimé dans vos colonnes, je n'ai jamais été blackboulé au Club des Cent, pour la bonne raison que je n'y ai jamais postulé. Car la façon dont cette fausse information était présentée pouvait laisser croire à vos lecteurs que j'ai été écarté de cette société ou pour incompétence ou pour des mœurs douteuses. »

JOURS D'ETE

Le « mareyant » à l'écluse

La lueur du fanal, une lampe à acétylène, éclaire la masse grise du péré, la langue de pierre sur laquelle nous trébuchons pour atteindre l'écluse. Bien couvert, la corbeille, la hotte sur le dos, la trioule et la faucille à la main, notre mareyant se hisse sur les *bords de son écluse. Il est* 3 heures du *matin, le phare* voisin de Chassiron jette régulièrement ses éclairs, un vent frais nous mordille le visage. On perçoit à peine les quelques lumières *du village le plus proche*, Saint-Denis-d'Oléron, mais face à nous La Rochelle étincelle de tous ses feux. Un juron, une glissade, je me raccroche tant bien que mal à l'appareillage de l'écluse. J'ai failli plonger dans une coursière, le courant d'eau qui permet à l'écluse de s'égoutter après la marée. Cet égouttage se fait par une percée dans les murs où l'on a installé des claies, ou bouchots en bois, dans lesquels, autrefois, on engageait des brins de tamaris afin de retenir le poisson. C'est là le principe de l'écluse : une fois la mer basse, retenir le plus grand nombre de poissons dans cette vaste nasse de pierre.

Ecluse, c'est le nom que donnent les Saintongeais à la pêcherie parce que l'eau monte et baisse entre ses *murs comme* dans une écluse de marais. Elle est constituée d'un assemblage de pierres sèches très solidement agencées, véritablement entrelacées les unes aux autres, sans ciment, de telle façon qu'elles puissent supporter les assauts de la mer. Pour tenir, l'écluse doit s'appuyer sur un fond rocheux : ainsi s'explique leur nombre autrefois très important, du moins dans le nord de l'île d'Oléron, alors qu'au sud le sol trop sableux ne permet pas leur *édification*.

Les pierres étaient le plus souvent prises sur place en brisant les rochers, puis transportées à l'aide de civières ou d'attelages à l'endroit choisi pour la *construction de cet immense piège à poissons, dont* les murs atteignaient 2 à 5 mètres d'épaisseur. Ces murs étaient disposés en demi-cercle de manière à appuyer solidement tout l'appareillage dans la configuration du rivage et à former un *réseau* d'encerclement de la grève qui se découvrait à la marée. Les murs étaient rapidement colmatés par le sable, le mucus et les débris divers qu'apporte la mer, ce qui accentuait sa prise au littoral. L'écluse ainsi réalisée était aussi résistante qu'une digue, si du moins on prenait soin de veiller à son entretien en cas de brèches.

Un tel travail ne pouvait se faire que collectivement. On ignore l'origine de ces véritables chaînes d'écluses qui couraient le long d'Oléron ou de Ré, certains font remonter cette technique de pêche aux Romains ! Pour les époques plus récentes, dix-huitième et dix-neuvième siècle, on a conservé des actes notariés qui attestent de la vitalité de cette forme de pêche. Bien du domaine maritime, l'écluse était louée à un responsable qui veillait à son entretien et payait les impôts. Ce chef d'écluse rétrocédait à d'autres villageois des parts, un sixième ou un huitième, c'est-à-dire le droit de venir pêcher *tous les six jours ou tous* les huit jours à contribution de participer à son entretien. Par la suite, ce partage pouvait se compliquer dans la mesure où les mareyants s'arrangeaient pour posséder *des parts ici et là : certaines* étaient quelquefois infimes, un trente-deuxième par exemple. Cette part d'écluse se léguait comme un bien ou s'achetait, parfois en hypothéquant sa maison ou sa terre.

A marée montante, l'écluse est entièrement recouverte, les poissons suivent le flot et viennent chercher leur nourriture le long des murs qui grouillent de mollusques et de vers. Lorsque la mer descend, le poisson se trouve pris, il reste dans ce vivier en attendant le retour de la marée. Le fanal de notre mareyant fouille l'eau près des bouchots, deux loubines (bars) passent et repassent. Un coup sec de faucille, l'un des bars montre son ventre clair dans le halo de la lampe, une main vigoureuse le jette dans la corbeille. Nous continuons notre progression dans l'eau, poussant ici et là la trioule à la recherche des meuils (mulets) blottis dans un recoin.

Au siècle dernier, le mareyant s'éclairait avec le flambon, torche faite de roseaux et de carex qui brûlait pendant une vingtaine de minutes. Parmi l'équipement du pêcheur à l'écluse, la faucille, appelée sabre dans l'île de Ré, était un instrument redoutable *dans les mains d'un* homme vif et adroit. La faucille, une simple barre de fer recourbée, venait de la forge *locale* ; de même la fouine, si pratique pour tirer les poissons plats *comme les tères, les* grandes raies : « Les meilleures étaient fabriquées avec de vieilles rapes de maréchal ferrant. » Quant à la corbeille, les soirs de veillée permettaient d'en façonner l'armature avec les tamaris que l'on passait dans la cendre chaude pour les tordre. On se bricolait également une paire de bottes en clouant sur des sabots des morceaux de cuir dont l'imperméabilité était garantie par une bonne couche de suif ou d' « huile de pied de bœuf ».

Après le travail des champs ou l'entretien des vignes, « on veillait la marée » pour descendre à l'écluse. « L'écluse nous fait vivre », « on mangeait que du poisson », disent encore les vieux du nord d'Oléron. A la différence du sud où l'on armait pour la pêche côtière, où l'on travaillait les huîtres, tout le monde, ici, était pêcheur à pied et agriculteur : « On avait la côte, une vache, un porc, du vin et un peu de grain. » La pauvreté voire même la misère poussait hommes et *femmes sur le* rivage. Le sart (varech), qu'il fallait souvent « cueillir » dans les vagues, engraissait vignes et céréales. Dans cette vie rude, l'écluse était une richesse à *conserver : « Laisse, ils* feront des petits, on aura mieux le prochain coup », me disait mon grand-père lorsque, enfant, je l'accompagnais à l'écluse. Philosophie du pêcheur à pied, ne pas tout détruire, respecter l'agencement des pierres et les remettre à leur place, laisser cette immense vivier se repeupler tranquillement.

Jusqu'en 1914, les écluses étaient encore nombreuses en Ré et en Oléron. Puis « la Grande Guerre a été le commencement de leur mort ». Le relâchement des années de guerre, le manque de bras par la suite ont accentué les brèches et l'ensablement. Dans les années 50, le poisson s'est fait plus rare en raison de la surpêche des chalutiers de l'île. Enfin, l'individualisme et l'amélioration des *conditions de vie ont précipité* l'abandon de cette forme de pêche.

Ici et là demeurent les vestiges, à peine visibles quelquefois, de murs ensablés. Ce ne sont pas les restes des villes englouties que portent nos légendes mais les traces gravées dans le rivage d'un mode de vie disparu.

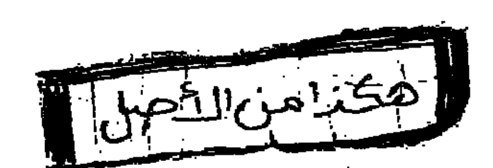
PHILIPPE JACQUIN.

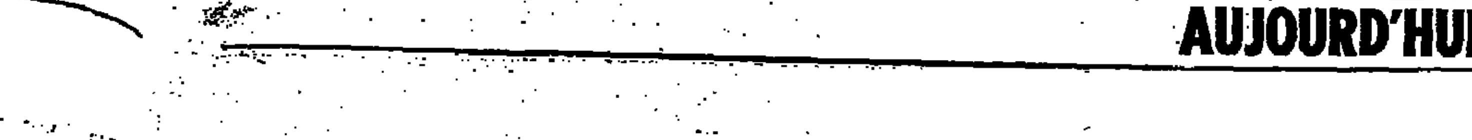
CONTE FROID

La nostalgie

Né le jour des morts, il passa toute sa vie à se regretter.

JACQUES STERNBERG.







POLAK/FIGENWALD

VIES

Le producteur et son cinéma

Jean-Claude Fleury était cadre de banque. Il a donné sa démission pour produire « Diabolo menthe ». Et puis a continué. Pas par amour du cinéma. Plutôt des affaires.

JACQUES BERTOIN

VOUS, les starlettes, mignonnes ingénues en mal de tournages qui rêvez de vous trouver catapultées sur les écrans à partir d'une rencontre avec un personnage magique sur la Croisette, révisez bien vos leçons si vous voulez réussir car le programme a changé. Votre producteur n'est plus ce monsieur replet qui émerge d'une décapotable rutilante, noyé dans la fumée de son cigare : sa voiture a piètre allure, et son âge est à peine plus élevé que le vôtre. S'il vous accorde un rendez-vous à la mi-journée pour travailler sur un scénario, n'attendez pas le champagne servi sur un guéridon dans le salon privé d'un grand restaurant, mais prenez plutôt soin d'absorber un petit *déjeuner copieux* : il fait des journées continues de dix heures, *ou* davantage. Enfin, si vos souhaits professionnels se trouvent exaucés et que vous pénétrez dans son bureau, ne perdez pas votre temps à chercher du regard des batteries de téléphones, des divans capiteux et des gerbes de roses : les dossiers s'étalent sur une table à tréteaux, dans une pièce claire aux *murs* nus.

Jean-Claude Fleury ne soigne guère, en *effet*, les attributs traditionnels de son métier. Il ne tire aucun orgueil d'être l'un des plus jeunes producteurs de films français : « *Le producteur, c'est le salaud, le dégueulasse : il est l'employeur dans un domaine où, par définition, il ne devrait pas y avoir d'employés : la création.* » Alors Jean-Claude Fleury, anti-producteur ? « *Pas davantage. Je ne me raconte pas d'histoires : ma finalité, c'est la plus-value, que je privilégie à tous les niveaux de mon intervention. Expliquez-moi simplement comment on peut fabriquer des films sans argent...* »

Il y a encore trois ans, il était cadre dans une banque, sans fortune personnelle, mais avec une première expérience des affaires, des « coups » comme il les nomme, et un désir très vif de jouer pour son propre compte. L'occasion s'est présentée quand il a lu le *scénario qu'une jeune* actrice, alors peu connue, avait promené en vain dans tout Paris, et dont personne n'avait voulu. Seul un distributeur y croyait, et pas des moindres : la Gaumont offrait 800 000 francs d'à-valoir, des copies et des salles. Il fallait tourner vite, pendant les vacances scolaires, sous peine de voir le projet remis aux calendes grecques. Fleury n'a pas hésité. Avec l'argent d'un *imprimeur* ami, Serge Laski, qui l'avait déjà soutenu auparavant dans l'expérience avortée d'un journal, il fonde une société, à laquelle il ne demande d'autre rémunération que des parts, si l'opération réussit. Il démissionne de la banque et se lance dans la bataille avec une inexpérience totale, des fonds propres inexistants, et, surtout, une confiance *absolue dans la réalisatrice* et dans lui-même. Cette jeune femme s'appelait Diane Kurys, et *Diabolo menthe* a « cassé la baraque ».

Pas si fou

Alors, comme à la roulette, quand votre numéro sort et que vous reportez la totalité de vos gains sur une autre case, Fleury a rejoué (avec Serge Laski), et de nouveau gagné : ça a été *le Coup de Sirocco*, suivi par d'autres films qui ont fait des carrières diverses : *le Divorcement, la Bande du Rex*, avant *la Femme-Enfant*, premier film de Raphaële Billetdoux, qui sera projeté dans les salles à l'automne. Bref, en trois ans, cinq chances ont été données par Les *Films* de l'Alma à des metteurs en scène dont *c'était le premier film*. Voilà *qui* devrait réconforter les blasés, les pessimistes : on assisterait à l'entrée en scène d'une nouvelle génération de managers, qui mettraient *leur* talent de gestionnaire au service de la création. Serait-ce la victoire, éminemment morale, des fous du cinéma qui se seraient rendus maîtres des outils du profit ?

Fleury n'est pas long à dissiper le malentendu : « *Le cinéma, je n'en ai rien à foutre, c'est la vie qui est importante. Ce que j'aime, c'est fabriquer quelque chose. Dans la production, il s'agit de films ; mais je me verrais tout aussi bien à faire des ponts ou des routes. La Transamazonienne, par exemple. D'ailleurs, produire un film, c'est un peu comme monter une affaire immobilière : d'abord, il y a une idée, qui vient soit du metteur en scène, soit d'un auteur, soit de vous-même. On la développe, on la chiffre, on calcule le montant maximal des pertes que l'on s'autorise dans la pire des hypothèses, et on va voir nos partenaires : distributeurs, exploitants, télévisions, co-producteurs de toute nature. Cela ne sert à rien de faire cavalier seul ; on se trouve dans le cadre de la grande industrie, avec de vrais patrons, qui ne sont généralement pas les producteurs. Et ceux-là, si on ne les a pas avec soi, s'ils veulent tuer un film, ils le tuent. C'est tout. Puis, dès que le financement est assuré, on démarre le film, c'est-à-dire qu'on ouvre le chantier. Là, je suis tout le temps sur le plateau, je vis avec l'équipe. Et, en dernière instance, tout cela ne sert qu'à une chose : que le film se fasse. Quand il sort, je vais le voir au cinéma, comme un spectateur ordinaire, et je me dis : les histoires de fric, les histoires sordides qui jalonnent parfois le tournage, comme elles ont disparu derrière l'écran...* »

Notre « nouveau producteur », ne confondons pas, n'a rien de romantique. Il en rajouterait presque dans le genre « *dura lex, sed lex* », affirmant qu'il n'a, de *toute manière, pas le choix*. La plus-value qu'il réalise, il la réinvestit aussitôt, en prenant de nouveaux risques. Pas question de se faire plaisir en finançant un pari perdu d'avance sur le plan commercial : « *Ou alors, O.K., c'est du mécénat, mais moi, je n'ai pas de danseuse.* » Par contre, chaque film est une aventure, puisque aucune prévision sérieuse n'est jamais vraiment possible. *Les mêmes* recettes donnent des soupes très différentes, qui sont très diversement appréciées par le public.

Cibles

Ainsi, partant du principe que le spectateur va se voir lui-même à l'écran (ou plutôt le reflet, grandi par l'art du réalisateur, qu'on lui présente), Fleury avait cru en *Diabolo menthe* : il n'y avait aucun film sur la période, qui était celle de l'adolescence des jeunes femmes d'aujourd'hui, sur leurs problèmes de bas qui filaient et de premières règles, il y a quinze ans. L'opération promotionnelle était évidente — « *pour peu qu'on y réfléchisse* » — et elle a donné tous ses fruits : « *Anne et Frédérique avaient treize et quinze ans en 1963 ; votre âge aujourd'hui mesdemoiselles les spectatrices. Et vous, que faisiez-vous en 1963, messieurs-dames qui avez maintenant la trentaine ? Bref, on tapait dans un créneau d'à peu près 80 % du public du cinéma français...* » Cela a marché une autre fois avec *le Coup de sirocco*, que tous les pieds-noirs sont allés voir. Et puis, coup sur coup, *le Divorcement* et *la Bande du Rex* ont connu un échec relatif, alors qu'ils visaient des « cibles » pourtant elles aussi imposantes : la population des divorcés, et celle des jeunes, des « Tricheurs » des années 80. C'est cela qui amuse Fleury, dans le cinéma, ces *combats sans règles*.

Quant aux réalisateurs qui ne découpent pas la réalité en tranches pour s'y tailler leur *courtepointe, mais qui* parlent plutôt le langage de l' « œuvre », ils n'empêchent pas Fleury de dormir : « *Il y a certainement des tas de bons auteurs qui ne tournent pas. Personne ne s'en porte plus mal, ni mieux, d'ailleurs. C'est leur problème. Ils ne sont pas connus, et je ne peux même pas les plaindre, puisque je ne les connais pas ! J'ai une approche tout à fait limitée du problème : je reste sur le film que je suis en train de faire. Je n'ai pas le temps de me situer dans l'histoire du cinéma.* »

Il est pourtant de notoriété publique que le cinéma français bat de l'aile, et plus particulièrement la profession de producteur. Selon Jean-Claude Fleury, au cours de ces dix dernières années, les producteurs qui représentent 75 % des investissements dans le cinéma français ont « *cassé leur pipe* » dans les mêmes proportions, ce qui est tout de même assez spectaculaire. « *Mais cela ne vaut pas la peine d'en parler. Ils craquent parce qu'ils font des fautes, qu'ils ne sont pas assez vigilants, qu'ils ont des frais généraux trop lourds et sont victimes de la concurrence de la télévision. Tant pis. Cela ne m'intéresse pas, tant que je suis moi-même assez fort pour tenter les paris qui me donnent du plaisir. J'essaie de faire la part des choses entre l'impalpable que le réalisateur fixe sur la pellicule, et les billets qu'on aligne. Quand cela ne sera plus possible, je ferai autre chose...* »

Ils pleurent

Il voit ses *confrères* paralysés par la peur. La situation du cinéma lui rappelle celle du *France* : patronat et syndicats se rejettent la balle, prennent les pouvoirs publics à partie, sans voir que le bateau dérive lentement dans le port. Et quand ils s'en aperçoivent, c'est pour constater qu'il n'est plus là. « *Et après*, dit Fleury, *comme les Français sont romantiques, ils pleurent...* »

Lui serait partisan d'une grève des producteurs, qui pourrait durer jusqu'à ce que reculent les grandes structures qui les étouffent, et qui ont néanmoins besoin d'eux. Mais évidemment, personne n'ose. Lui, si, par principe, y compris de dire que « *pour bien des professionnels l'amour du cinéma est un bluff déployé par ceux qui se refusent seulement à vivre comme des mecs qui pointent* », y compris d'affirmer que s'il investit sur des inconnus, c'est aussi « *parce que leur taux de rentabilité potentiel est plus fort que celui de notoriétés plus coûteuses* »...

Sa seule pudeur concerne ses nouveaux projets, sur lesquels il reste plus que discret : aurait-il décidé de devenir acteur ? ■

CROQUIS

Les angoisses de Michaël

Quand il court d'un étal à l'autre, sa tignasse blonde et rousse fait de lui un enfant-luciole dans la pénombre du bazar. Il bourdonne aussi de mille mots, marchandant ici en hindi, là en anglais, ailleurs en ourdou. On dirait qu'il connaît toutes les langues d'Asie.

Il discute pour le plaisir des mots, parce que tous les marchands le connaissent, parce qu'il peut rêver, le temps d'un regard sur une sucrerie, un soda, un jouet, qu'il ne peut pas acheter.

Personne, dans le bazar de Manali, une ville du nord de l'Inde, n'arrive à prononcer son nom : Michaël.

Michaël est né en France, il y a douze ans.

« Tu sais, je ne m'en souviens plus de la France, j'en suis parti il y a si longtemps... Je voudrais bien y revenir, mais ce n'est pas possible, ma grand-mère appellerait les gendarmes pour qu'ils me mettent en prison. Mon père dit que quand je saurai lire et écrire, ils ne pourront plus m'arrêter.

— Tu sais, c'est pareil pour mon père s'il rentre. Ici, des fois, j'ai l'angoisse pour lui, parce que la photo du passeport qu'il a acheté ne ressemble pas à sa figure.

— Ma mère, elle est anglaise, alors en Inde, elle ne risque rien, elle peut rester aussi longtemps qu'elle veut. Mais j'ai aussi l'angoisse pour elle, surtout l'hiver, car dans notre maison de bois, il fait très froid, et elle est tuberculeuse.

— Mon père, tu sais, il connaît le roi des pierres. Il fait du « business » avec lui, quand il va le voir au Rajasthan pour lui acheter des pierres de lune, des agates, des émeraudes... J'ai un peu peur pour lui quand il reste parti trop longtemps.

— Ma grand-mère aussi c'est l'angoisse. Elle veut m'attraper, car elle ne m'aime pas. A Noël, je sais qu'elle a envoyé des cadeaux à tous les autres enfants de la famille, mais pas à moi. J'ai trouvé ça un peu dur.

— Tu vois la fille là-bas, c'est une « junkie » anglaise. L'autre jour, elle mangeait à côté de moi dans un restaurant du bazar. Sans me demander la permission, elle m'a pris ma cuillère, pas celle du restaurant, la mienne, pour se faire un « fix » d'héroïne. J'ai eu tellement l'angoisse que j'ai hurlé jusqu'à ce qu'elle me la rende. Ensuite, je l'ai lavée pendant tout l'après-midi, j'avais peur d'être intoxiqué.

— Mon père aussi, avant, c'était un « junkie ». Maintenant, il a trouvé un moyen pour ne plus se piquer à l'héroïne. Il mange de l'opium. Il fume aussi de l'herbe, mais tu sais, ce n'est pas se droguer.

— Quand je serai grand, je fumerai aussi, mais je ne me « shooterai » jamais. »

Michaël aperçoit quelques touristes, descendus d'un car, qui se dirigent vers le bazar. Il court les regarder, leur parler, les aider dans leurs démarches, facilitant leurs achats. Il accepte la pièce mais ne la demande pas. Il confie simplement qu'il aimerait bien ce tank miniature, qui crache des étincelles, et que vend le marchand de jouets.

Sa tignasse n'est plus qu'un trait de feu qui guide les touristes dans le bazar. Michaël les couve des yeux, ensorcelé par l'Occident qu'il ne fait que deviner. Ses parents avaient, eux, été passionnés par l'Orient.

J.-P. PERRIN.

Le fou d'Athènes

Par ces temps de crise pétrolière, la loi grecque interdit fermement la circulation aux voitures un jour sur deux, selon le numéro pair ou impair de leur immatriculation. Chaque fin d'après-midi, d'énormes embouteillages n'en bloquent pas moins le centre d'Athènes, dans la suffocante rumeur des gaz d'échappement. Certains soirs, toute l'Hellade automobile semble vraiment vouloir défiler sur huit rangs, rue Amalias, devant l'austère façade ocre du Parlement, là où les voluptueuses touristes scandinaves exhibent longues chevelures et cuisses blondes devant les soldats moustachus de la garde.

Moustachus eux aussi, mais de l'espèce fébrile, sonore, sous le casque colonial réglementaire de leur uniforme, les policiers en poste dans le carrefour stoppent du geste, foudroient de l'œil, dirigent de la voix l'immense masse métallique. Presque chaque jour, entre 4 heures et 5 heures, un homme robuste à la machoire proéminente, aux épais cheveux noirs, en maillot blanc orné d'une dentelle verte portée en sautoir, vêtu d'un pantalon rose bouffant, surgit parmi eux, un sifflet entre les dents.

Aussitôt, il leur en envoie quelques coups aux oreilles, assourdissants, furieux; accusateurs. Puis, il répète leurs gestes en parodie, se campe la main haute devant les véhicules, admoneste les chauffeurs d'autobus, ordonne de repartir, après une claque amicale de la main sur la carrosserie, comme s'il vérifiait aussi l'état du matériel.

La ville entière connaît cet excentrique tapageur. Elle s'amuse de son manège depuis deux ans. Dès qu'il paraît, des groupes se forment sur les trottoirs.

L'intérêt général n'intimide pas l'étonnant personnage. Courtaud mais impérial, il regarde par-dessus les têtes, saisit maintenant une baguette de bois glissée dans l'une de ses chaussettes, l'examine avec soin, puis l'agite convulsivement, comme un bâton de police. Les agents de la circulation rient. Il extrait d'une de ses poches un éventail de papier blanc, s'en effleure avec cérémonie, puis l'ouvre, se place devant comme s'il s'examinait dans un miroir. D'un doigt léger, il se lisse les cheveux, redresse une mèche ici, se tapote la joue là. Mais surtout, il s'admire.

Sans fin, il s'émerveille de lui-même, se sourit dans la fausse glace, éperdu dans l'extase d'une interminable contemplation. Pour les nations superstitieuses, le destin annonce métaphoriquement ses projets obscurs par les divagations des idiots. Dans cette Athènes contemporaine attaquée, ravagée, enlaidie par la spéculation comme tant d'autres endroits sacrés dans le monde, où la psychanalyse entonne doucement sa chansonnette, quel professeur en mal d'interprétations expliquera les pantomimes de celui-là ?

Les gesticulations, le bâton levé, les rodomontades impuissantes imitent génialement les boursouflures, l'incurie bruyante, les suffisances vaniteuses de l'Etat moderne. Comme le héros de la rue Amalias, il « dindonne ». Inquisiteur, bravache, il se démène dans la crise, mais n'empêche pas le gaspillage. Il étend ses pouvoirs, mais glisse dans l'inconséquence. Omnipotent dans la cohue, il n'en maîtrise pas les forces profondes. Mais lui aussi il s'adore, s'engoue, raffole de sa propre image, la dévore maladivement dans les miroirs trompeurs de sa télévision et de sa propagande.

Heureuse démocratie de la Grèce caramanlissienne ! Dans quel autre pays de l'Europe industrielle des gardiens de la paix se laisseraient-ils pareillement brocarder ? A Moscou ? Nul n'y songe, bien évidemment. A Francfort ? à Munich ? pendant le carnaval peut-être, mais à condition de ne pas recommencer. A Londres, un Anglais n'en jurerait plus. A Paris, quatre athlètes assermentés traîneraient l'innocent à coups de poing dans les côtes jusqu'au commissariat le plus proche. Quant à la permissive Scandinavie, elle lui infligerait administrativement une cure de dix entretiens chez le psychologue et trois mois de pilules calmantes.

Fausse vitrine d'un peuple rural, Athènes s'urbanise furieusement. Dans l'agitation poussiéreuse, le fracas torride, elle laisse pourtant son fou apostropher la ville dans une dernière survivance des mœurs du village.

GILBERT COMTE.

PATRIMOINE

Le passé en cassettes

Un vieillard qui meurt, c'est un musée qui brûle. Dans le Périgord, les ethnologues recueillent les témoignages sur autrefois. Pour le plus grand plaisir des témoins.

OLIVIER DE LAROUSSILHE

« MES parents regardaient toujours pour planter que la lune aille bien... Pour le maïs, il fallait le planter en lune vieille parce que si on le plantait en lune jeune, il montait haut, et il n'avait que quelques épis ; si on le plantait en lune vieille, il montait presque pas haut, mais il avait beaucoup d'épis. La pomme de terre, on la plantait en lune jeune parce qu'elle se mettait en terre, voyez ?... C'est comme ça que j'ai appris, moi, à me diriger dans les jardins... Pour tailler la vigne, c'est pareil. La vigne, si elle était trop vivace, on la taillait en lune vieille, mais si elle n'était pas belle, on la taillait en lune jeune... Pour mettre les œufs à couver il faut toujours les mettre en lune vieille parce que c'est là où ils ont davantage de force... »

Un regard bleu, que l'âge et un éternel fichu noir autour de la tête ne parviennent pas à faire vieillir... Notre interlocutrice, une paysanne de quatre-vingts ans, s'arrête un instant, le temps d'un éclat de rire : *« Je vous raconte ça, monsieur, parce que vous m'écoutez, sans ça, les jeunes, ça les embête... »*

En septembre 1979, le musée d'Aquitaine à Bordeaux est sorti de chez lui pour aller à la recherche de la mémoire collective en Périgord. Le temps d'une enquête qui a duré trois mois, un jeune ethnologue, Alberto Puig, a sillonné la Dordogne à la rencontre des personnes âgées, pour tenter de retrouver les traces de la civilisation traditionnelle ou pré-industrielle. Celle-ci s'est maintenue en milieu rural jusqu'à la première guerre mondiale, parfois jusqu'à la seconde : littérature orale, croyances, modes de vie, techniques. *« C'est la mémoire la plus ancienne qui est la plus précise, les gens âgés oublient souvent ce qu'ils ont fait la veille, alors que leur jeunesse leur est toujours présente. Mais il est presque trop tard, car la débâcle de la paysannerie a précipité la mort du mode de vie traditionnel... en Dordogne plus vite qu'ailleurs, car c'est une région pauvre... »*

L'expérience menée de septembre à novembre 1979 avait un double aspect : recherche ethnologique et animation sociale auprès du troisième âge. A ce titre elle était soutenue et financée conjointement par la ville de Bordeaux pour le musée et par la DDASS (Direction départementale de l'action sanitaire et sociale) de la Dordogne. Celle-ci s'est tout de suite intéressée à cette tentative de rompre la solitude des personnes âgées en leur donnant la possibilité de s'exprimer sur des sujets qui leur sont proches.

« J'ai tâté le terrain, craignant des refus, raconte un des animateurs. *Puis nous avons fait des essais prudents avec un ancien carrossier hippomobile. Celui-ci nous a entraînés chez un ancien charron de ses connaissances ; « mais ce charron ne sort pas, ne parle pas, ne reçoit pas... » J'ai demandé à son vieil ami de se montrer persuasif pour qu'il me reçoive. Nous avons eu gain de cause, si bien que l'ancien charron que je suis retourné voir plusieurs fois m'a dit :* « Ils pourront revenir, j'en ai encore pour dix ans de choses à raconter. »

Le succès a été presque immédiat. *« L'initiative a déclenché une formidable envie de parler, de se raconter,* explique Alberto Puig : *c'est une partie du monde extérieur qui est venue à eux avec l'ethnologue. Ils voient tout à coup qu'ils peuvent intéresser des étrangers. L'expérience est plus marquante encore en milieu clos, dans ces maisons de retraite où les gens n'ont d'autre attente que celle de la mort. Si quelqu'un vient se mettre à l'écoute des vieux, il provoque une petite révolution. J'en repartais avec 5 kg de châtaignes, des gâteaux... « Prenez-les,* me disait le directeur, *sinon ils sentiront une fois encore qu'ils ont travaillé pour rien. »* Chacun s'est senti encouragé par la mise en valeur de sa fonction traditionnelle et dans bien des cas, l'expérience terminée, le mouvement s'est poursuivi de lui-même...

Accordéon

A Neuvic-sur-l'Isle, l'assistante sociale, Mme Broussouloux, s'est prise de passion pour la tradition locale, et le magnétophone est venu s'ajouter à ses instruments de travail habituels. Il la suit partout et la confiance aidant, les langues se sont déliées : le maréchal-ferrant explique les gestes de son métier, la grand-mère entonne les chants du temps où elle gardait les moutons. *« Des visites répétées réveillent la mémoire, le deuxième entretien révèle beaucoup plus de choses car, entre-temps, l'esprit a travaillé. »*

Ayant trouvé un accordéon diatonique, de ceux dont on jouait dans la région autrefois, Mme Broussouloux a obligé son mari, musicien, à apprendre à en jouer pour le faire revivre. Tout de suite, une vieille dame qui l'entendait répéter a demandé s'il pourrait venir chez elle accompagner quelques airs d'autrefois, et un ancien joueur de clarinette a dit : *« Je vais me faire remettre les dents et puis je rejouerai aussi... »*

La Dordogne produisait jadis de l'huile de noix. La préparation des noix faite en commun était un des points forts de la vie sociale. *« Tout le monde se rassemblait, on disait : ce soir, on énoise* (casse les noix) *dans telle ferme !, et on y allait, les jeunes gens, les jeunes filles, les vieux, les gosses et puis alors on énoisait, on énoisait... Il y avait cinq, six types qui faisaient rien que casser avec des maillets en bois, et puis allez ! on triait, on triait. Et alors pour réveillonner... Attention, il n'y avait pas de pâté de foie, il n'y avait rien du tout, vous savez ce qu'il y avait sur la table ? On vous donnait des oignons crus avec du sel, et alors pour boire, c'était de la mauvaise piquette. Mais c'était une fête, ça chahutait les jeunes gens et les jeunes filles, même, quelquefois, il y en avait qui dansaient. »*

Cette année, on a remis cela à Neuvic, et tout le monde est venu. *« On a cassé des noix, chacun a chanté sa petite chanson, à 2 heures du matin, casse-croûte avec un petit vin fait par les anciens, à 4 heures du matin, cerise ou prune à l'eau-de-vie avant que chacun s'en retourne chez soi... On recommencera. »*

L'isolement a été rompu, et des jeunes sont même venus.

La DDASS, qui avait avancé 18 000 F pour l'opération, se montre pleinement satisfaite et prête à recommencer aussi. Le musée d'Aquitaine prévoit en effet une seconde expérience en Dordogne pour la fin de cette année. Conception un peu nouvelle du musée : la notion de patrimoine tend à inclure le témoignage direct. L'ethnologue entre de plain-pied dans le quotidien — il lui arrive d'aider une vieille dame isolée à plier les draps qu'elle vient de faire sécher — et la parole devient objet de musée. L'objet présenté sera maintenant commenté et animé par celui qui l'a utilisé et lui donne son sens... Démarche indispensable lorsqu'on sait la vitesse à laquelle travaille l'oubli : beaucoup de jeunes citadins n'ont plus idée de la fonction que pouvait remplir une charrue.

En trois mois, près de trente cassettes ont été enregistrées à domicile ou dans les clubs du troisième âge de la Dordogne. Les entretiens dirigés autour d'un thème choisi au préalable ont porté sur l'artisanat, la littérature orale, les croyances, les travaux agricoles... Ils ont été ensuite classés et transcrits, pour permettre de produire des synthèses sur des thèmes particuliers. En outre, le musée présentera ces témoignages dès septembre prochain sous forme de montages audio-visuels. La parole sera accompagnée de photos prises sur place ou d'objets venant des collections du musée, mais elle gardera le premier rôle, le reste n'étant là que pour l'illustrer.

Que nous livrent ces témoignages ? Des techniques oubliées et qui pourtant étaient proches de la perfection (comment le charpentier obtenait un bois à l'épreuve du temps : le couper en lune vieille, enlever l'aubier, l'immerger deux ans...), des croyances venues du fond des âges et pas tout à fait mortes, comme le loup-garou, sorte d'esprit malin qui vient vous tourmenter la nuit, version traditionnelle du « stress » (*« il était à mes côtés sur la route, à la tombée de la nuit, une boule noire qui faisait un drôle de bruit, alors je pédalais, je pédalais, sans regarder... »*).

L'usine, non

On y trouve aussi des témoignages dont la valeur humaine vaut bien l'apport ethnologique, tel celui de cette dame née avant le siècle. *« J'ai commencé à travailler à l'usine du village à douze ans, et jusqu'à mon mariage... mon père m'a envoyée parce que nous étions neuf à nourrir, il n'y avait pas moyen de faire autrement... Un jour le directeur de l'usine est passé et m'a dit : « Petite, cache-toi derrière la turbine, parce que l'inspecteur du travail va passer et tu n'as pas l'âge... » On commençait le matin à six heures et on s'arrêtait quelques fois à onze heures le soir quand il y avait des commandes à finir. Vous savez la vie était dure en ce temps-là, on ne mangeait pas toutes les bonnes choses qu'on a maintenant... on est trop heureux, monsieur, enfin non, on ne peut pas dire cela. On mangeait des châtaignes et de la soupe. On avait quelques poules, mais c'était pour les porter au marché, pour les vendre aux messieurs... On vivait quand même, mais ne parlez pas de l'usine, je préfère gratter la terre. »*

Témoignages sur une pauvreté ancestrale et déjà presque oubliée. Le tiers-monde commence dans le Sud-Ouest, nous dit-on ici.

Beaucoup de ces témoignages livrés en patois périgourdin ou sarladais sont aussi la redécouverte d'une langue rejetée. En l'utilisant on redécouvre une personnalité également rejetée. Exotisme, régionalisme ? *« S'enfoncer dans la profondeur d'une conscience collective est aussi une manière de connaître le monde. Plus on est local, plus on est universel »*, explique Alberto Puig. ■

INDUSTRIE

Musiques piétonnières

On en parle beaucoup, de ces boîtes à musique pour piétons. Il y en a pourtant moins qu'on ne le croit.

VALÉRIE LECASBLE

VOUS avez sûrement croisé, au détour d'un chemin, un de ces personnages lunaires rêveurs et casqués. Rappelez-vous. Il ne manquait que les antennes pour évoquer une autre planète. Pour les connaisseurs, le lecteur de cassettes stéréophonique de poche, avec casque miniaturisé, est devenu l'indispensable signe d'appartenance à une certaine caste : celle qui « prend la vie du bon côté, sait swinguer et s'amuser ».

Dans la rue, le train ou l'avion, en voiture ou en patins à roulettes ; plus question de perdre du temps. La musique a remplacé le livre ou le journal. Le nouveau compagnon s'appelle Sony, Astraltune ou désormais Aiwa.

Tout a commencé paraît-il le jour où M. Akio Morita, président de Sony et passionné de golf, a demandé à ses ingénieurs de lui inventer le « paradis » : un appareil portable qui l'accompagnerait tout au long de ses parties et dont la qualité d'écoute serait comparable à celle d'une véritable chaîne haute fidélité. Le pari fut tenu. De Tokyo à New-York, en passant par Bruxelles, Londres ou Paris, on vit alors apparaître ces étranges personnages, l'air absent, coupés du monde et indifférents au bruit des villes. Sony triomphe : le Walk Man est lancé. Il mesure environ 88 × 133,5 × 29 millimètres et pèse 390 grammes, piles comprises. L'image de marque qu'il véhicule est celle de l'action, de la jeunesse, du dynamisme.

Le marché semble promis à un brillant avenir. L'argent compte peu. Et si le prix du Walk Man oscille entre 1 190 et 1 330 F, il aurait atteint, au marché noir, des sommes beaucoup plus importantes.

Car pour le moment, c'est la pénurie. L'usine qui fabrique des Walk Man au Japon a récemment doublé sa capacité de production.

De fil en aiguille et la rumeur aidant — la publicité pour les lecteurs de cassettes stéréophoniques miniaturisés a été pratiquement nulle, — les adeptes se sont multipliés. *« C'est catastrophique, ils sont devenus fous »*, raconte, écœuré, un commerçant submergé par des commandes qu'il ne peut satisfaire. Jeunes ou cadres d'une quarantaine d'années qui imitent une adolescence enviée, les demandes fusent, le marché ne suit pas.

Et pourtant... A y regarder de plus près, les chiffres sont surprenants. Si certains ont pu parler de millions d'appareils vendus de par le globe, la réalité est bien différente. De septembre 1979 à mai 1980, la maison mère a écoulé trois cent mille Walk Man, dont un tiers au Japon et le reste à l'exportation.

En France, la FNAC les a commercialisés la première et en a vendu six cents depuis le mois de janvier dernier grâce à des importations parallèles. Sony-France, démarrant avec un train de retard, s'est depuis rattrapé : quatre mille Walk Man écoulés depuis le début du printemps. Astraltune, plus lourd et plus cher, s'est lui mal vendu, bien que sa qualité d'écoute soit comparable. Aiwa en est à ses premiers balbutiements.

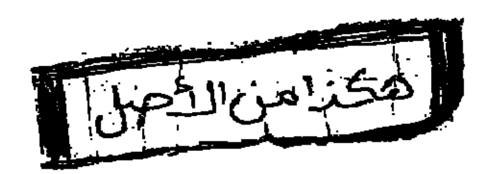
Ce qui fait... quatre mille six cents Walk Man pour l'ensemble du territoire français sur une période de six mois. Il serait donc prématuré de parler de phénomène de société.

« Les gens qui veulent acheter un Walk Man se repèrent de loin, raconte un vendeur de la FNAC. *Ce n'est pas n'importe quel jeune, c'est celui qui en a les moyens. »* Tandis que Pebbi, trente-cinq ans, distributeur de films, qui utilise ces appareils depuis deux ans, explique, sourire aux lèvres, que *« pour skier dans la poudreuse, c'est le rêve »*. Il a tout essayé. Le jogging, la moto, le cheval, le deltaplane : rien à faire. Tel appareil est trop lourd, l'autre trop fragile. *« C'est un gadget imparfait et dont on se lasse vite,* poursuit-il, *sauf pour le ski. »*

Bien sûr, il reste la marche à pied ou le patin à roulettes, qui fait déjà fureur à New-York ou à Los Angeles, qui démarre à Paris. Une autre façon de se promener... Et Sony est très fier de sa « ligne directe ». Sur le lecteur, on peut brancher deux casques, et il suffit d'appuyer sur une touche pour rétablir la communication avec son partenaire. Une autre façon de discuter...

Certains peuvent voir dans cette folie de la musique en stéréo, utilisant un matériel miniaturisé et allégé, une tendance fondamentale et irréversible des comportements modernes. Mais il est un peu tôt pour affirmer que cette mode, lancée par quelques privilégiés, survivra longtemps.

En attendant le prochain gadget né de l'imagination d'un P.D.G. à la recherche d'un « paradis ». ■



VERDURE

La France jardine

Il se crée chaque année plus de deux cent mille jardins. Les légumes et le gazon sont les deux mamelles de la nouvelle France verte. Les fabricants de motoculteurs et les propriétaires de « garden-centers » se frottent les mains.

RICHARD CLAVAUD

« *LE jardinage, aujourd'hui, ça fait partie de l'industrie des loisirs !* » Pour Paul Seigneur, jardinier professionnel dans l'Essonne, quarante ans de métier, le jardinage a beaucoup évolué « *C'est devenu du snobinardisme. Avec mon tracteur qui date du plan Marshall, je fais mes onze hectares, alors que des amateurs qui ont un demi-hectare sont mieux équipés que moi.* »

Qu'est-ce qui a donc changé ? 240 000 nouveaux jardins ont été créés chaque année entre 1968 et 1977. Certaines revues spécialisées proposent à leurs lecteurs des voyages vers des jardins à l'autre bout du monde. Plus près de nous, des comités départementaux du tourisme comme celui de l'Aveyron, organisent des « vacances jardinage ». L'édition suit le mouvement, quand elle ne le précède pas. En moins de dix ans, le *Guide Clause* du jardinage a atteint le millionnième exemplaire. Les groupes de presse spécialisés multiplient revues, numéros spéciaux et encyclopédies. Les tirages se portent bien. Un des plus importants mensuels de jardinage est passé de 150 000 exemplaires en 1965 à 250 00 aujourd'hui.

La radio s'intéresse aussi à la question. Sur France-Inter Michel Lis, dit Moustaches vertes, répond tous les dimanches matin aux questions des jardiniers amateurs. Sur Europe 1 et Antenne 2, l'homme de l'art est Nicolas, jardinier de métier et responsable de *la Maison rustique*, une maison d'édition spécialisée dans la littérature verte.

Le jardinage est devenu un phénomène de masse. Selon une étude de l'association Promo-jardin (1), il y a aujourd'hui, 11 500 000 ménages qui jardinent, et le chiffre d'affaires du jardin amateur (à l'intérieur et à l'extérieur de la maison) a atteint 9,8 milliards de francs en 1979.

Ce boom a suivi le développement de la maison individuelle. Contrairement à certaines idées reçues, les résidences secondaires sont très minoritaires dans ce phénomène. Elles ne représentent que 12 % du parc immobilier avec jardin, alors que 9 millions de résidences principales ont leur carré de verdure. Les programmes officiels prévoyant la construction de deux cent cinquante mille maisons individuelles chaque année jusqu'en 1986, le mouvement devrait encore s'accentuer.

Fuyant l'habitat collectif et le béton, les Français cherchent un antidote à la morosité en se mettant « au vert ». Installés dans leur nouvel univers pavillonnaire, lourdement endettés, ils doivent parfois reconsidérer l'aménagement de leur temps libre. Le jardinage vient alors concurrencer d'autres loisirs *a priori* plus coûteux, et même les départs en vacances.

D'après une enquête qu'a réalisée Promojardin, sur une durée de sept ans, auprès de huit mille visiteurs du Salon du jardin, 86 % des personnes interrogées considèrent le jardinage avant tout comme un loisir (il faut cependant tenir compte du fait que le public du Salon du jardin n'est pas représentatif de l'ensemble des Français qui jardinent). Pas étonnant que M. Jacques Doyer, président d'honneur de cette association, soit confiant pour la profession : « *A court terme,* écrit-il, *on envisage l'aménagement des horaires de travail, ce qui veut dire, à brève échéance, la réduction réelle du temps de travail : il y aura forcément, de la part des travailleurs, des choix à faire pour occuper leurs loisirs. Je pense que le jardinage fera partie des options, je pense aussi que les gouvernements auront recours à des moyens de stimulation publicitaires pour canaliser les énergies inemployées vers des activités pacifiques de ce genre. On peut même rêver d'un ministère du jardin...* »

L'article 10 de la Charte de la qualité de la vie a déjà prévu d'« *encourager la création de jardins familiaux* ». Si l'on s'en tient au « *Il faut cultiver notre jardin* » de *Candide*, et à l'explication qu'en donne le dictionnaire Robert — « *travailler sans perdre son temps à des spéculations* », — il est clair qu'industriels et gouvernants ont intérêt à faire l'union sacrée autour du motoculteur et de la tondeuse à gazon. Jardinez, nous ferons le reste...

Le mouvement écologiste joue aussi son rôle dans le développement du jardinage. Bien qu'il prône le retour aux méthodes traditionnelles, faibles consommatrices de machines et d'énergie et hostiles aux traitements chimiques, ce mouvement est l'enfant chéri des industriels. Le Français moyen se transforme en « écologiste » du week-end avec sa tondeuse, dont le niveau sonore a été limité par un arrêté du ministère de l'environnement, ou son compost en sac plastique. Les industriels se frottent les mains : « *dans le secteur des produits chimiques biologiques* (sic), *on a enregistré une demande croissante de produits en association : engrais combinés avec insecticides ou herbicides, notamment* » (*l'Officiel du cycle, du motocycle et de la motoculture*, octobre 1979). Côté écologistes on n'est pas moins optimiste sur les vertus du jardinage, comme en témoigne le numéro d'été du *Sauvage* (2), consacré au jardin « *modèle de gestion du monde* » : « *Pour en finir avec la famine, la guerre, l'économie de marché, le technocratisme giscardien ou rocardien, la pollution, l'industrie, le chômage et le reste, il faut envisager une solution jardin* ». Le salut par la carotte et le poireau. Mais si les industriels sont reconnaissants envers les écologistes, la réciproque n'est pas vraie. Ceux-ci condamnent le week-end-tondeuse, les jardins prisonniers des troènes et la récupération du besoin de contact avec la terre par l'industrie. « *Faudra-t-il, après les ordinateurs, dynamiter les garden-centers ?* », s'interroge Pierre Lieutarghi dans ce même numéro du *Sauvage*.



Catherine Faure

CATHERINE FAURE

La guerre ?

On imagine avec horreur une guerre du jardin. Le recrutement des troupes serait pourtant facile à faire. D'un côté les jardiniers « traditionnels », écologistes ou non, plus intéressés par les légumes que par le gazon. Bien documentés et peu influençables, ils produisent plus qu'ils ne consomment. Parmi eux, les « vieux » jardiniers, ceux qui ont connu la guerre et les privations et pour qui le motoculteur représente un grand progrès. Ils achètent une machine simple et bon marché qu'ils rentabilisent au maximum.

D'après le responsable d'une jardinerie toulousaine « *il est impossible de les conseiller efficacement. Ils connaissent suffisamment leur affaire et repartent avec l'article qu'ils sont venus chercher* ».

Les commerçants tiennent à cette catégorie de clientèle pour sa fidélité, en particulier pour les graines et les produits du sol. Mais ils préfèrent les « nouveaux », ceux de l'autre camp, qui ne connaissent rien à la question. « *Ce sont parfois des béotiens* », constate Charles Pollet, directeur des établissements Desmartis, une importante pépinière du Sud-Ouest, « *des jeunes qui ne savent pas quelles graines potagères ou quelles plantes ils vont acheter. Ils sont très ouverts aux suggestions.* » Aménageurs plus que jardiniers, ils consomment beaucoup et sont les principaux clients de la motoculture. Très individualistes, ils veulent leur matériel. Pour Antoine Granja, industriel de la motoculture de plaisance installé près de Toulouse, il est impossible de leur conseiller des achats collectifs. « *Quand ils veulent un motoculteur et qu'ils le trouvent cher, nous leur conseillons parfois de se grouper avec leurs voisins. Pas question. Ces gens, récemment installés dans leur maison individuelle, en ont « ras-le-bol » de la collectivité. Ils préfèrent avoir leur machine, même si elle ne sert que dix heures par an, que de partager avec le voisin.* » C'est grâce à eux qu'ont pu se développer les garden-centers ou jardineries (un mot entré dans le dictionnaire en 1974).

Ce type de commerce, apparu au début des années 70, est aujourd'hui très prospère. Il a très bien adopté les méthodes de vente des grandes surfaces : prix « discount », promotions, annonces sonores sur le mois de la tondeuse ou du parasol et chariot spécial pour transporter ses achats de plantes. On y trouve parfois une « animalerie », où l'on peut acheter un mainate pour 1 000 F ou des larves de moustique congelées pour son poisson rouge.

100 % français

Le client doit se retrouver dans l'univers familier du consommateur de masse. Certains professionnels s'en réjouissent, comme Daniel Puibouce, qui écrit dans un numéro de la revue *Spécial Circuits* (3) consacré à l'implantation des jardineries : « *Si le garden-center aujourd'hui s'est aussi bien modelé, c'est en partie dû au professionnalisme et à la clairvoyance des dirigeants, mais aussi à la « courbe des réponses » de la clientèle.*

» *Le commerce moderne a habitué la clientèle à faire ses achats groupés qu'elle empile dans un caddie. Cette habitude s'est prise également dans le domaine du jardin. Le client va aujourd'hui vers le garden-center pour un achat précis et il en ressort avec quatre ou cinq fois plus d'articles qu'il n'en avait prévu initialement. (...) L'achat d'impulsion a déjà dépassé l'achat raisonné. (...) La clientèle vient maintenant sur ce type de point de vente pour se faire séduire.* »

Pour le seul jardin amateur d'extérieur, le chiffre d'affaires a atteint 7,8 milliards en 1979. C'est le secteur mobilier et décoration qui progresse le plus. Il représente aujourd'hui 26 % des ventes. Le jardin devient l'extension naturelle de la maison, et on dépense presque autant pour le salon de jardin que pour les végétaux qui ne représentent que 30 % des ventes. La motoculture, un peu en baisse par rapport aux années précédentes, représente encore 19 % du chiffre d'affaires total. Entre 1972 et 1978, le chiffre d'affaires des fabricants de motoculteurs a quadruplé, alors qu'il n'a que doublé pour l'ensemble du machinisme agricole. Au niveau européen, elle détient aujourd'hui la moitié du marché de la motoculture de jardin et d'espace vert.

Certains industriels ont su exploiter le crén.au au bon moment. Distributeur de matériel il y a dix ans, Antoine Granja s'est hissé dans le peloton de tête des constructeurs français... Sur une affiche de sa société, un motoculteur bleu, blanc, rouge. Légende : « 100 % français ». Un argument qui touche la clientèle. Sur une autre, c'est le côté sportif qui est mis en valeur en la personne de Jacques Lafitte. Sport encore avec l'équipe de football Granja Motoculture Sport, qui a disputé cette année la finale de la Coupe de France corporative contre les municipaux de Montpellier. Le chiffre d'affaires de l'entreprise progresse régulièrement de 30 % par an.

Ce succès vient en partie de son implantation en Haute-Garonne qui détient le record de France des ventes de tondeuses autoportées (384 unités en 1978), numéro deux pour les motoculteurs (3 348 en 1978), et numéro quatre pour les micro-tracteurs (87 en 1978). Viennent ensuite les Yvelines, l'Eure, la Seine-Maritime et le Nord. Les raisons du succès de la motoculture dans ces départements sont de deux ordres. Dans la Haute-Garonne, il paraît lié au développement autour de Toulouse d'industries de haute technicité (aéronautique, électronique), installées en banlieue. Les cadres ont leurs maisons dans la verdure, entourées d'une pelouse style Beverley Hills, qui nécessite l'achat de matériel. Autour de Paris, le même phénomène existe, mais il touche également d'autre couches de population, toutes aussi prêtes à investir dans le jardinage. D'après *Circuit jardin*, « *la tondeuse est entrée dans les mœurs et les acheteurs de deuxième ou de troisième machine sont de plus en plus nombreux* ».

Dans le Nord, le phénomène a des origines différentes. D'après Serge Vadé, chargé des relations avec la presse aux établissements Clause, « *le jardinage est une vieille tradition dans le Nord, par nécessité économique. Beaucoup d'ouvriers sont obligés de compter sur le jardin pour améliorer leur niveau de vie. Et même s'ils ne bénéficient pas du climat du sud de la France, ils produisent autant grâce à leur travail* ». Pour les industriels du Nord, le jardin populaire était aussi une forme de contrôle social. L'ouvrier qui cultivait ses salades oubliait l'atmosphère de la mine ou de l'atelier et s'épargnait les « mauvaises rencontres » du bistrot. Tout le monde y trouvait son compte et aujourd'hui, pour d'autres raisons, l'implantation de ces jardins progresse (4).

Avec la montée du chômage, le côté alimentaire du jardin a tendance à s'accentuer. La conjoncture économique favorise aussi l'apparition d'un nouveau type de matériel : on achète des tronçonneuses pour stocker son bois, ou des pompes à eau car l'énergie et l'eau sont devenues coûteuses. Toutefois, les ouvriers ne représentent que 24 % des personnes qui jardinent contre 42 % pour les autres professions et 34 % pour les non-actifs. Un architecte d'une société immobilière, qui participe à la construction de villes nouvelles dans les Yvelines constate une évolution dans les us et coutumes qui régissent les rapports de voisinage entre propriétaires : « *Jusqu'à une date récente, dans les lotissements, il était honteux et interdit de planter des tomates et des s. ⁻ⁿdes dans son jardin. Aujourd'hui, les cahiers des charges son plus évasifs. Ils n'évoquent que le « jardin avant », laissant libre l'utilisation du « jardin arrière ». Nous ne sommes plus en période d'abondance...* »

Au niveau national, la surface réservée au potager est passée de 40 à 46 % de la surface totale du jardin entre 1975 et 1979. Les jardiniers amateurs assurent encore 30 % de la production nationale de légumes. Un chiffre qui n'inquiète pas M. André Fourel, du Centre technique interprofessionnel des fruits et légumes : « *La part d'autoconsommation est en baisse depuis la dernière guerre. Si la crise s'accentue, la tendance pourrait s'inverser, mais, pour le moment, la grande majorité des jardiniers amateurs ne produisent pas sur des critères de rentabilité.* » Plus que le porte-monnaie, c'est le palais qui l'emporte : les « légumes du jardin » n'ont pas de prix, même quand le jardin se trouve dans la résidence secondaire. Pour ce Toulousain, qui jardine dans sa résidence secondaire, en Ariège, et qui fait 200 kilomètres aller-retour pour récolter ses tomates, le bénéfice n'est pas évident. « *Tes tomates, elles nous coûtent cher* », commente son épouse.

Si la surface réservée aux légumes a augmenté, il en est de même pour celle qui est consacrée au gazon : elle est passée, dans la même période, de 30 à 39 %. Dans le pourcentage total, c'est la part réservée aux massifs de fleurs qui a baissé. Les deux catégories de jardiniers, ceux qui font du jardin d'agrément et ceux qui font du potager, sont donc en progression.

Sans terre

Les produits s'accumulent sur les étagères des marchands du quai de la Mégisserie à Paris : cinq types d'engrais : pour les tomates, les fraisiers, les géraniums, pour tous les légumes, toutes les fleurs ; de même pour les produits de traitement. Nous sommes même entrés dans l'ère du gadget : coupe-bordures à batterie, gazon en plaques et limitateur de pousses pour gazon ou haies. Dernier-né des « nouveaux produits », la culture de plantes sans terre. Il suffit de remplir un pot de billes d'argile expansée, d'y déposer une plante « pré-cultivée » et d'arroser généreusement de fertilisants pour que ça pousse. On maîtrise les excès de la nature et on jardine sans se salir les mains !

La publicité développe surtout deux types d'arguments de vente : le gain de temps que permet la mécanisation et le « standing ». L'arrosage automatisé permet de gagner « *du temps pour jouer à la pétanque* », la tondeuse libère pour faire la sieste, le barbecue et le parasol sont indispensables pour « vivre mieux », l'abri de jardin permet de ranger les outils et d'épater les amis... La femme sert de faire-valoir dans certaines publicités, par exemple pour la tronçonneuse « *que l'on aimerait posséder* », ou le mini-tracteur sur fond de château et de piscine. L'argument de vente de la tondeuse passe souvent par l'assimilation à la voiture : « *Partez en tondeuse* », « *Trois vitesses, frein à disques...* » Cette image répond à la préoccupation de certains clients. Un couple qui hésite entre deux modèles de micro-tracteur finit par se décider quand il remarque qu'un des modèles démarre avec un lanceur et l'autre avec le clé de contact. Madame commente : « *Ah non, je ne veux pas de ficelle ! Je veux un truc comme une voiture. Tu tournes la clé, ça démarre...* » Coût du mini-tracteur : 9 000 F. Mais une belle pelouse, cela n'a pas de prix. ■

(1) Promo-Jardin : Association interprofessionnelle pour la promotion du jardinage et l'amélioration de l'environnement de la maison, régie par la loi de 1901. Organise chaque année le Salon du jardin, 43, rue de la Brèche-aux-Loups, 75012 Paris. Tél. : 340-73-57.

(2) *Le Sauvage*, n° 71, été 80. 11, rue d'Aboukir, 75002 Paris. Tél. : 260-36-91.

(3) *Spécial Circuits*, décembre 79, Editions Promapress, 28, rue Bayard, 75008 Paris. Tél. : 225-53-69.

(4) Voir « Jardinage à Belfort », dans « *le Monde Dimanche* » du 11 mai, et la brochure du ministère de l'environnement) : *les Jardins familiaux*.

TOSCANE

Hongkong à l'italienne

Prato et ses douze villages satellites ont su profiter de la crise du textile. A l'italienne. Avec ce qu'il faut de « combinazione » et en donnant libre cours au « génie » local.

VÉRONIQUE MAURUS

UN carmin éclatant, un bordeaux subtil et doux, un rose tyrien, un orange presque éteint sous la lumière froide de la verrière : les tas gonflent imperceptiblement autour du trieur, assis à même le sol, silencieux, concentré. Dextérité appliquée, précision. Le vieil homme hésite à peine. Retient un violet égaré, palpe un chiffon, le rejette derrière lui. Du synthétique. *« Nous ne faisons que de la laine. »*

De la laine, il y en a partout. En ballots, en sacs mal ficelés, en tas, en bacs, en cartons. Pullovers, vareuses, bonnets, chemises, en tout 3 millions de kilos de chiffons crasseux, déchirés, hors d'âge ou parfois presque neufs s'entassent dans les vastes hangars, pleins à craquer. Ramassés dans le monde entier par les collecteurs patentés — églises, œuvres de charité, associations, marchands, etc., — ils arrivent par containers entiers.

Fini les chiffonniers de papa ; « *chand' d'habits* » est bien mort, les fripiers d'aujourd'hui ont nom *« négociants en matière première »*, portent beau et pratiquent à très grande échelle un commerce international des plus fructueux. Il n'est que de voir M. Rosatti, deuxième du nom, heureux jeune patron d'une des plus grosses affaires de négoce de Prato, capitale mondiale de *la laine cardée, La Mecque du* chiffon. Douze salariés, 2,5 milliards de lires (17,5 millions de francs français) de chiffres d'affaires, une réputation solide de cinquante ans d'expérience, il n'avoue qu'un problème : ne pas grandir trop vite ! Elégance discrète et sportive, anglais parfait, assurance tranquille, notre négociant renie décidément toute attache avec la légende. *« Je suis le banquier de la matière première »*, dit-il. Bigre !

C'est qu'à Prato, on ne badine pas avec le chiffon. Grâce à l'art consommé, unique au monde, de ses transformateurs, *le chiffon* est l'un des secrets — jalousement gardés — de la réussite étonnante de cette petite ville toscane devenue depuis dix ans le premier centre italien et l'un des tout premiers mondiaux du textile. Triés, mijotés dans l'acide, débarrassés des doublures, des fils et des boutons, puis déchiquetés, lavés, parfois teints, pressés en balles compactes, les précieux chiffons retrouvent une seconde jeunesse pour devenir cette *« laine mécanique »*, moitié moins chère que la laine « vierge », qui, une fois cardée, filée puis tissée entre pour près de la moitié dans les flanelles colorées dont l'industrie pratésienne inonde le monde.

Calvinistes, matérialistes, apoplectiques, Prato et ses douze villages satellites pratiquent l'industrie lainière comme une ascèse, presque une religion. Sans plus d'égard pour l'urbanisme que pour l'histoire, la culture, l'esthétique ou l'art de vivre, ce Hongkong à l'italienne vit comme battent ses métiers, comme tournent ses broches — seize, dix-huit, vingt heures par jour, — fébrilement, bruyamment, sans autre souci que d'amasser records et... bénéfices. Là tout n'est que désordre et saleté, laine, bruit et... productivité. Une verrue industrieuse sur le nez de la Toscane ; tout le contraire de Florence, si proche, jumelle pourtant par la taille et la superficie. Quand l'une aligne clochers et dômes, l'autre recense broches et métiers. Quand Florence étouffe sous les cars de touristes, Prato s'engorge de quelque quatorze mille chargements et déchargements de camions quotidiens.

Bérets et fez

Inclassable, échappant à toutes les moyennes régionales, cette petite poche laborieuse, coincée entre la plaine toscane, les contreforts des Appenins et le fleuve Bisenzio, rassemble plus de la moitié des entreprises, près d'un tiers des emplois et les trois quarts des fuseaux du textile italien. Championne toutes catégories de la croissance et de l'efficacité, elle file à elle seule la *moitié* de la production mondiale de laine cardée, exporte chaque année plus de la moitié *de sa production* et, au train actuel, double son chiffre d'affaires tous les trois ans ! Trois cent *mille habitants*, treize communes et trois zones industrielles sur 700 kilomètres carrés, la densité de la *population atteint* presque le triple de la moyenne régionale, la densité industrielle... ne se compare pas.

La population active recensée, pour 70,7 %, travaille dans l'industrie. Le textile, à lui seul (dix mille ateliers, cinquante mille trois cents salariés), représente les trois cinquièmes des usines et la quasi-totalité des effectifs (90 %). Mono-industrie écrasante omniprésente, elle a forgé l'agglomération à ses exigences. Chiffons, laines, bobines, métiers, on ne voit que ça. Dans les rues grouillantes de camions, de breaks, de tricycles croulants sous les balles. Dans les cours. Dans les hangars, Dans les garages. Dans les milliers d'ateliers de toutes tailles éparpillés du cœur de la ville au fin fond de la campagne.

D'où vient cette frénésie, cette passion? Silence, embarras, marmonnements. Personne ici, à vrai dire, ne semble s'être vraiment soucié de l'histoire, trop absorbé par le tourbillon de la vie. La tradition artisanale remonte au Moyen Age. Ça, on en est sûr. Et on cite pêle-mêle, sans conviction, l'abondance et la pureté des eaux, la proximité de Florence, l'importance des courants commerciaux reliant la métropole régionale à Pise, à Bologne, à Gênes et au nord de l'Italie, qui sont tous soupçonnés d'être à l'origine de la vocation manufacturière précoce de Prato.

On sait aussi que, au quinzième siècle, Prato est déjà spécialisée dans la fabrication des bérets en feutre de laine, les fez musulmans notamment. Et puis que, à la fin du siècle dernier, une poignée de grosses entreprises intégrées s'installent et se développent, s'inspirant des techniques britanniques de filature et de recyclage des chiffons. Cette industrie traditionnelle, cantonnée dans les flanelles classiques, résiste mal aux crises. Celle qui, au début des années 50, frappe l'Italie, l'emporte définitivement. L'une après l'autre, les grandes entreprises à cycle complet s'effondrent.

Une chance ! Pour les Pratésiens, l'histoire semble démarrer à cette époque. Car, à partir de là, presque par hasard, Prato va découvrir sa vocation. L'éclatement des structures traditionnelles va, peu à peu, donner naissance à un système original, probablement unique au monde, si bien adapté aux mentalités, au « génie » italien et aux exigences du marché, qu'il en est devenu ici une sorte de doctrine dont les règles, les mythes, les articles de foi, abondamment disséqués, font l'objet de commentaires infinis.

Les ouvriers menacés de chômage rachètent les machines vendues à la casse par leurs anciens patrons et s'installent à leur compte, en se spécialisant *dans telle ou telle phase du cycle* de production dont ils possèdent la technique. Dans les cours, les *hangars, les ateliers fleurissent.*

L'« impannatore »

Les plus malins, les plus téméraires, ou les plus fortunés — quelques anciens patrons faillis entre autres — se reconvertissent. Les tâches de production, les machines, sont laissées aux exécutants qui travailleront en sous-traitance. Eux se chargeront de la coordination, de la conception, du contrôle et de la vente. Ainsi, naît la race des *impannatore*, figures originales de l'industrie pratésienne, à mi-chemin entre le négoce et l'industrie. Des « patrons » sans usines, sans machines et sans ouvriers ! Sans risques ? Non pas. C'est l'époque où la mode, en se démocratisant, devient produit de grande consommation et révolutionne le monde du textile. Prato se lance dans la bagarre. Des flanelles classiques, grises ou noires, on passe aux tissus « fantaisie », carreaux, rayures, tweeds, légers ou bourrus, multicolores et... ephémères. Et c'est l'*impannatore* qui assume tous les aléas de la vente.

C'est lui qui prospecte, qui *conçoit la collection*, qui achète la matière première et la fait transformer, selon ses besoins, par une multitude de sous-traitants (quarante, cinquante, soixante ateliers), qui contrôle la qualité du produit, fixe son prix, le vend et... empoche l'essentiel de la valeur ajoutée *(30 %)*. S'il se trompe, s'il rate une collection — c'est courant, — il n'entraîne dans sa chute que lui-même et les quelques salariés nécessaires pour le seconder dans ses tâches de gestion. Les exécutants — artisans pour la plupart — n'en ont cure qui se gardent bien, en général, de mettre tous leurs œufs dans le même panier. *« Jamais plus de 40 % du travail avec le même donneur d'ordres »*, cette règle est d'or dans tous les ateliers de Prato. Si l'un échoue, un autre le remplace.

Dès la fin des années 60, le « système » a amplement prouvé son efficacité. Tandis que le textile, partout en Europe, vacille sous le choc de la concurrence asiatique, Prato éclate d'une bonne santé insolente. De 1951 à 1961, la population active dans l'industrie a augmenté de 50 % ; de 1961 à 1980, elle augmente encore de plus du tiers, tandis que le nombre des artisans est multiplié par 2,5. En trente ans, la population de la ville a doublé, le nombre des logements a augmenté de 176 %. Enfin, de 1963 à 1979, *Prato a multiplié* ses exportations par 14. Ouf !

Dans cette course à la prospérité, le système a quelque peu perdu de sa pureté originelle théorique. Les artisans ont grossi, devenant, parfois, de petits industriels, et la taille moyenne des ateliers s'est accrue. Un certain nombre d'*impannatore* ont intégré des activités de production (filature surtout). De nouveaux produits se sont développés : laine peignée (pour le tricotage), bonneterie, fourrure synthétique, etc.

Surtout les entrepreneurs, industriels ou artisans, se sont organisés, tentant, par l'action collective, de compenser les inconvénients du système. Globalement, pourtant, les règles de base demeurent valables, les Pratésiens s'étant bien gardés de revenir au schéma traditionnel et ayant maintenu, quelle que soit leur taille, des structures « éclatées » gravitant autour d'une maison mère de taille limitée.

Tout faire

Résultat ? Un imbroglio, une pagaille d'autant plus hermétique et troublante pour le profane que les Pratésiens, prolixes et contents d'eux, rajoutent pour faire mieux, ici un trait, là un détail, glissent sur les précisions gênantes et confondent description et apologie, embrouillant comme à plaisir leurs malheureux exégètes. *« Des statistiques ? Mais nous avons déjà donné une moyenne. »* Et on vous calcule *une production* annuelle à partir de chiffres d'importations : *« A une lire de marchandise importée correspond en moyenne... »*, dont on réduit les effectifs salariés, et donc le nombre d'entreprises... *Et allons donc !*

Royaume de l'économie immergée, de la fraude, du travail au noir, le Prato ? Que n'a-t-on pas dit là ! La main sur le cœur, l'œil humide, la tête haute, on jure que... et puis non, d'ailleurs on ne jure pas. On montre les tarifs, les fiches, les ordinateurs. Eh oui, tout est là, et c'est sans doute le plus surprenant.

Dans ce paradis de la combinazione, de la concurrence et de la libre entreprise, les tarifs, *tous les tarifs sont fixés et publiés* chaque année, de même que les salaires des ouvriers. Mieux encore, *l'union industrielle de* Prato gère sur un ordinateur central les fiches de paye des salariés de deux cents de ses adhérents ! L'association des artisans, pour ne pas être en reste, tient à jour tous les dossiers fiscaux, sociaux, comptables de ses membres. Mieux : les deux associations négocient avec les banques l'enveloppe des prêts et les taux d'intérêt privilégiés, qu'elles répartissent ensuite au mieux entre leurs membres. Salaires, prix, taux d'intérêt, les règles du jeu sont donc les mêmes pour tous.

La concurrence existe pourtant, *et diablement efficace*. A tous les stades de production, du plus gros au plus petit, chaque *entrepreneur cherche à produire* plus, mieux et au prix le plus compétitif. La différence se joue *sur le service, les délais, la qualité* d'exécution, la spécialisation, etc. Résultat : un dynamisme, une souplesse, une rapidité et une productivité exceptionnels. Sans cesse de nouvelles entreprises se créent, remplaçant les perdants, ou découvrant de nouveaux « créneaux », de nouveaux produits. *« Les ouvriers restent de trois à dix ans dans les entreprises patronales, puis ils créent leur propre entreprise »*, explique un banquier de la place.

Souplesse des structures égale souplesse de la production : *« On peut tout faire à Prato »*, se vantent les intéressés. C'est presque vrai. Ayant renoncé à programmer une demande capricieuse, les entrepreneurs pratésiens peuvent lancer et « sortir » en quatre, six, huit semaines n'importe *quel produit textile qui* demandera ailleurs six, voire huit mois de délai.

Enfin, bienfait majeur du système, l'industrie pratésienne atteint des niveaux de productivité qu'inquiète seulement — et encore ! — la concurrence chinoise, ou... celle de l'Italie du *Sud ! La spécialisation des tâches* et des produits, poussée ici jusqu'à la caricature, joue beaucoup. Un certain artisan n'a, par exemple, d'autre tâche que d'ôter les restants de doublure. Il travaille sur place, dans l'atelier de déchiquetage, et adresse la facture au propriétaire des chiffons. Il traite *ainsi* en dix à douze heures, sans autre instrument qu'une paire de ciseaux, de *10 à 50 quintaux* de chiffons et gagne... de 200 000 à 300 000 lires par jour ! *« A ses propres risques, sans garantie d'emploi ni assurance sociale... »*, précise l'un de ses employeurs. A faire rêver le C.N.P.F.

« Auto-exploitation »

Travail au *noir* ? Cette expression barbare a été astucieusement remplacée par un mot du cru : *« auto-exploitation »*, qui est de règle au sein des familles d'artisans. Les ateliers, pour la plupart attenants aux logements, tournent presque en continu, et, pour faire la « soudure », le neveu, le frère, le fils, voire la femme du « patron », font office de contremaître, d'ouvrier, de mécanicien, sans compter la peine ni les heures. Dans l'industrie, les ouvriers ne sont d'ailleurs pas non plus chiches de leur énergie, et les heures supplémentaires, notamment le samedi, sont si courantes que les syndicats ont fait leur objectif prioritaire de *« maintenir les heures de travail le plus possible dans les limites prévues par les contrats : 150 à 160 heures supplémentaires par an »*. En réalité, on dépasse allègrement le double ou le triple.

Enfin, Prato est le premier marché mondial pour les machines textiles. Curieux, dynamique, aiguillonné par la concurrence, l'entrepreneur pratésien est à l'affût de toutes les nouveautés, quand il n'innove pas lui-même, en *« tentant l'impossible »* pour satisfaire un *client capricieux. « Quand il y a une machine neuve dans le monde, le premier à l'acheter est de Prato, même sans réfléchir »*, assure le directeur du centre technique de recherche *textile. Prato a créé depuis quel*ques années sa propre industrie mécanique, encore modeste mais caractéristique *de l'état d'esprit* ambiant. L'électronique commence-t-elle à séduire ? Aussitôt vient se créer sur place une entreprise fabriquant des pièces électroniques pour l'industrie textile. Productivité, innovation, font loi. Le taux d'investissement atteint ici en moyenne, selon un banquier, 20 % l'an, soit le même niveau qu'en Allemagne fédérale, et souvent plus que le taux de profit.

Système *idéal* ? Il n'est jusqu'à la municipalité — communiste — qui ne soit près de le reconnaître. *« D'un point de vue strictement industriel... »* Pas d'épines dans ces roses-là ? On en trouverait sans doute sans peine... mais les Pratésiens nous ont devancés et trouvés parade à presque tous les obstacles. Un marché étranger inexpugnable pour les P.M.I., même italiennes ? On forme un consortium de 100, 200, 300 membres, on organise une mission, une foire, on constitue une banque de données, on déniche des agents, puis chacun pour soi... La pollution du fleuve devient-elle insupportable ? Une nouvelle association, constituée en filiale de l'union industrielle, participe à la création, avec la municipalité, d'une station d'épuration flambant neuf, etc. *« La vie associative est intense »*, reconnaît la municipalité, partie prenante d'un système triangulaire — industriels, syndicats, élus locaux — redoutablement efficace pour éliminer tout obstacle au développement de Prato.

Pas ou peu d'épines donc... C'est que le système, *parfaitement* adapté, fonctionne pour le bienfait général, assurent en chœur les industriels. *Faut-il des preuves* ? On retrouve pour le coup, le goût des statistiques : 92 % des Pratésiens possèdent téléviseur, réfrigérateur et voiture, 70 % d'entre eux sont propriétaires de leur logement. *Le chômage* n'existe pas, ou presque. Le travail noir non plus, ou presque (sic). Les banquiers sont heureux, les chefs d'entreprise aussi, qui refusent de trop grandir. Une situation d'équilibre presque parfaite...

On croirait rêver, n'était la ville. Sale, grise, défigurée par les ateliers sauvages, défoncée par *les camions*. Et puis une paille : 10 000 accidents du travail en 1978, dont 500 ont eu des conséquences *définitives. Certains ou*vriers gagnent ici 1 million de lires par mois, mais ils y laissent *trop souvent*, qui un poumon, brûlé par les vapeurs d'acide, qui un doigt, pris dans les cardes, qui *l'ouïe*, — *80 % des sala*riés du tissage parvenant à la retraite sont sourds... *« Auto-exploitation »*, le mot est, paraît-il, pratésien. Il explique peut-être que, curieusement un nombre croissant de jeunes refusent d'entrer dans ce paradis. ■

Jérusalem

(Suite de la première page.)

Mais nous aident-ils aujourd'hui, ou bien ne feront-ils que nous embarrasser encore plus ? Est-ce que la magnifique puissance spirituelle qui s'est déversée sur cette ville nous aidera à trouver un chemin vers la vie, et quel *statu quo* humain revient à cet amalgame d'êtres qui coule ici pour que le sang, lui, n'y coule plus ? Car le sang a coulé en permanence à Jérusalem, et il coule encore aujourd'hui. *Jérusalem* réunit de façon dense et presque absurde l'un des problèmes les plus *brûlants de notre* époque. L'unité et la disparité, la coopération dans le maintien de son *identité*, la fraternité internationale, mais au sein de limites bien précises. Et tant que Jérusalem ne saura pas résoudre ce problème, je ressentirai le poids de la détresse. *Ma* courte biographie connaît à elle seule trois périodes de la vie de Jérusalem, trois dimensions. J'attends encore la quatrième. Jérusalem de mes premières années d'enfance, ville unie sous la domination britannique, domination étrangère pour tous ses habitants.

Et puis, la guerre de 1948, une lutte cruelle entre ses deux parties, une tentative de la partie orientale arabe de dominer la partie occidentale juive, tentative qui échoua, suivie d'une tentative inverse qui échoua elle aussi. Un armistice. La ligne du front, figée, dresse une frontière absolue au milieu de la ville et la fait entrer dans sa seconde période. Une moitié de ville disparaît pour l'autre côté. Chaque partie vit comme si elle n'avait jamais été la seconde partie. Alors vint la troisième période, au bout de dix-neuf ans. Une guerre éclair, une unification soudaine et inattendue, cette fois sous domination israélienne. La frontière fut démantelée, une population juive afflua pour s'installer dans la partie orientale « conquise » ou « libérée ». Des câbles électriques furent branchés, des canalisations raccordées, la frontière qui était *comme une cicatrice profonde* au cœur de la ville fut effacée, et lorsque j'en recherche les débris, *désigne à mes enfants* les endroits où, en zigzag, elle traversait la ville, ils croient que je leur montre des découvertes archéologiques.

Mais cette ligne *dont* je recherche les restes physiques est comme une sorte d'obsession *qui exigerait une identité politique* nouvelle, sans laquelle Jérusalem, comme une mine re*doutable, fera exploser n'importe* quel accord qui sera signé.

C'est maintenant *l'été*, les vacances, les gens souhaitent lire des descriptions humaines et éviter les problèmes politiques, mais il est des villes au monde, comme Belfast, Berlin *et, bien sûr, Jérusalem*, à l'intérieur desquelles se sont déposés, laissant dans chaque recoin un *brouillard épais*, les nuages politiques qui ne font qu'effleurer le reste du monde. Je ne peux penser à *ma ville, ma maison*, sans aussi lui associer des concepts politiques. La politique l'écrase, et m'écrase. Ici, dans ces rues, au sein de ce mélange difficile, il faudra de la présence d'esprit, de l'imagination et du courage pour trouver bien vite une solution durable. La ville doit rester unie sur le plan humain, mais divisée sur celui de la souveraineté, elle doit être une seule et unique ville pour tous ses habitants, mais, en même temps, deux capitales pour deux peuples, fonctionnant comme une ville entière, mais répartie entre ses diverses entités religieuses et nationales.

Son histoire est contre elle. Une histoire lugubre et pessimiste. Aura-t-elle la force d'affronter cette histoire tout en se préservant ? Jérusalem est suspendue comme une sorte de menace sur elle-même. ■

A. B. YEHOSHUA.

REFLET DU MONDE

JOURNAL DE GENÈVE

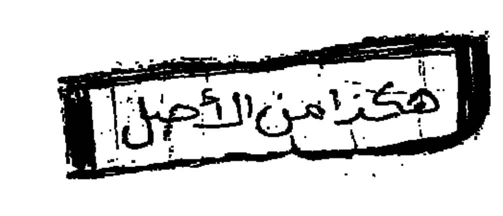
De l'utilité des petites annonces

LE JOURNAL DE GENEVE rapporte l'histoire suivante :

« La commune argovienne de Burg recrute de nouveaux habitants par voie d'annonces dans la presse régionale. Alarmées en effet parce que Burg a perdu en l'espace de dix ans à peu près deux cents habitants, les autorités communales ont eu l'idée de publier une annonce dans laquelle en réalité elles recherchaient du terrain à bâtir destiné à ceux qui viendraient s'installer sur le territoire de cette commune de 94 hectares où habitent actuellement neuf cent soixante dix-neuf personnes.

Pourtant (...) cette petite commune proche de la frontière lucernoise ne manque pas d'atouts. Les emplois sont plus que suffisants — cent vingt emplois déjà à Burg même dans une fabrique de « Stumpen » — dans la région avoisinante, que ce soit dans la métallurgie, l'industrie du tabac, les arts et métiers ou le secteur des services. (...)

» Mieux vaut prévenir que guérir, estiment les autorités communales, qui souhaitent donc empêcher que leur commune ne se dépeuple davantage, ce qui, à la longue, imposerait des charges trop lourdes à la population résidente. D'où l'idée d'inciter de nouveaux habitants à s'établir à Burg. Les intéressés, du reste, ne semblent pas faire défaut, ce qui manque ce sont plutôt les parcelles pour y édifier une maison individuelle.



BIEN-ÊTRE

Philippe d'Iribarne et la société de liberté

Si la société occidentale résiste si fort aux critiques, c'est parce qu'elle peut donner à de nombreux individus l'impression d'être « libres ». Pourtant, la puissance de l'Etat réduit cette liberté.

PIERRE DROUIN

POLYTECHNICIEN, Philippe d'Iribarne dirige depuis 1972 le Centre de recherches sur le bien-être (CEREBE). Problèmes de civilisation, de société, de conditions de vie, sont au cœur de ses travaux, qui ont notamment donné naissance à trois livres : *la Science et le Prince, la Politique du bonheur, le Gaspillage et le Désir*.

* * *

« Vous constatiez, dans un récent article publié dans notre journal (1), qu'il y a une convergence des discours sur la critique de la société de consommation et un massif démenti des faits : les automobilistes sont toujours aussi choyés, la durée du travail ne diminue pas beaucoup, etc. Peut-il en être autrement ? Les hommes ont besoin de plus de convivialité mais aussi d'une économie qui les assure contre certains fléaux comme le chômage. Nous avons toujours vécu dans la contradiction, non ?

— Je crois que ce qui est nouveau, c'est l'ampleur des critiques qui sont faites à ce monde industriel, de consommation, etc. Certes, si l'on remonte dans l'histoire, on trouve déjà les attaques romantiques contre la société bourgeoise. Il y a, chez Goethe, une phrase du jeune Werther qui préfigure admirablement ces gens qui se poussent, qui cherchent à occuper la meilleure place et qui en sont tellement absorbés qu'ils ne voient plus le monde dans sa richesse. Ce qui est plus nouveau, c'est que, *d'une certaine* façon, tout le monde maintenant *admet* la critique. Les romantiques étaient des gens marginaux... *mais maintenant*, une large partie de l'opinion estime *qu'il serait souhaitable d'avoir* une vie plus conviviale, de travailler *moins, etc.* Et, naturellement, on peut s'interroger sur les raisons pour lesquelles on pense une chose et on agit autrement. Il y a une interprétation que je voudrais écarter tout de suite, du type : les méchants capitalistes manipulent tellement bien les gens, ont tellement bien en main leur système qu'ils produisent ce qu'ils veulent. Comme ils ont besoin de la consommation pour faire des profits, ils conditionnent ainsi la société. Franchement, je ne le crois pas. Les citoyens ne sont pas si bêtes. Des études ont été faites qui montrent par exemple que, finalement, l'influence de la publicité sur le niveau global de la consommation est modeste.

» Si cette explication est superficielle, il faut aller plus profond. Quel type de problème la société de consommation résout-elle ? On pense, bien sûr, au chômage, mais si tout le monde travaillait moins, la question pourrait être résolue d'une autre façon. Pensons plutôt aux maux des autres types de sociétés : traditionnelles, paysannes, par exemple. Quand on regarde comment *elles fonctionnent*, on s'aperçoit que ce n'était pas le rêve *non plus*, qu'une pression considérable s'exerçait sur les *individus*... Relisez « le Cheval d'orgueil ». Jusque sur son lit de *mort*, il fallait sauver la face, obéir aux injonctions non écrites de la « *famille* ». Dans la société méditerranéenne, dans la société *africaine, etc.*, on sent partout cette pression du groupe. Nos société la *répudient*, les individus désirent être eux-mêmes, ils ne *supportent* pas l'aliénation, ils critiquent la répression.

— *C'est ce désir de « libération » qui profite au système dans lequel nous vivons ?*

— Oui, si la société occidentale résiste si fort aux critiques, c'est parce qu'elle peut donner à de nombreux individus l'impression d'être « libres ». Et quand on libère les individus de la pression du groupe, on déchaîne des forces qui doivent s'exprimer d'une manière ou d'une autre. *Dans les sociétés* barbares, elles se traduisent de *manière violente*. Dans les sociétés plus policées, elles s'expriment à travers une compétition indirecte et un souci d'arriver, de dominer... Cela peut aussi bien se traduire par la prise du pouvoir dans un parti unique, par le nombre de livres qu'on publie, par le fait de réussir dans les affaires, etc.

— Y a-t-il des alternatives à ce mouvement ?

— *Le retour au « statu quo »* s'observe parfois. Si vous prenez, par *exemple*, les *adhérents des* sectes, ce sont des personnes *qui renoncent* à *leur individualité* pour vivre à travers un groupe, *pour* tirer leur *identité* du groupe, mais, en même temps, pour en recevoir une certaine certitude, une certaine sécurité, à la fois le sentiment qu'ils existent et qu'ils sont pris en charge.

» *Ces expériences resteront* marginales car, dans les sociétés *occidentales, on* n'a cessé *d'exalter* la valeur de la personne. Il y a, *dans notre société, une* espèce de désir à la fois fabuleux, *quelquefois un peu désespéré, de* réconcilier l'individu avec le *groupe mais sans altérer* la personnalité de chacun alors que d'autres *sociétés* acceptent de la sacrifier.

» *Il y aurait*, bien sûr, une manière de sortir de la société *de consommation* tout en maintenant la liberté des individus : *si pour chacun exister voulait* dire autre chose que d'être « *quelqu'un* », *c'est-à-dire*, en fait, être mieux que le voisin. *demain. En attendant*, la *force* de notre société industrielle — *malgré tous ses défauts* — reste de donner mieux que d'autres *une sorte de liberté*.

L'ennui

— Vous accordez à l'ennui un rôle important parmi les risques de la société contemporaine. Est-ce pour vous un phénomène de passage ou collera-t-il longtemps à notre peau ?

— Il y a pour l'homme un bon moyen de ne pas s'ennuyer, c'est de se battre. En période de guerre, les gens ne s'ennuient pas. Dans les sociétés où on a vraiment à lutter contre de dures nécessités matérielles, on ne s'ennuie pas. On ne s'ennuie pas non plus quand on lutte contre soi-même parce qu'on veut devenir meilleur, ou quand on lutte pour une cause à laquelle on croit. *Mais, dans notre* société, on ne se bat pas tellement : *la paix* règne, la *pénurie* est loin. Et il n'y a guère de *grandes causes*.

» On ne s'ennuie pas non plus quand on rencontre *réellement* des choses et des gens. Mais c'est beaucoup plus *difficile*. Croyez-vous, par exemple, que les *touristes qui défilent en* vitesse devant les curiosités rencontrent *réellement quelque chose* ? Et rencontrer vraiment autrui *implique une ouverture* réciproque qui n'est pas courante.

— Vous aimeriez que pour faire avancer, ne serait-ce que d'un pas, vers un monde meilleur, on s'attaque à quelques points précis. *Lesquels* ?

— Je crois que c'est tout un ensemble. Il n'y a pas de pierre philosophale. Il y a des choses très simples et en général bien connues : la hiérarchie dans l'entreprise par exemple, l'organisation des villes, la structuration de l'espace bâti, des choses qui touchent aux rapports entre parents et enfants, à l'intérieur du couple, etc. Il y a vraiment une quantité énorme de choses à faire dont aucune ne peut améliorer l'existence de façon très *spectaculaire*, mais dont chacune mérite qu'on s'y attache.

— L'appétit de sécurité l'emportera-t-il sur celui de liberté dans les décennies à venir ?

— On observe toute une série *de fluctuations et*, du reste, à un moment donné divers éléments *de la société peuvent n'en être* pas exactement au même stade *de fluctuation*. Il y a *eu, depuis* trente ans, un développement considérable de l'*appétit* de liberté. Si les campagnes sont vidées, c'était pour des raisons économiques, mais c'était aussi pour des raisons de recherche de liberté. L'expérience qui a été faite des... contraintes de la liberté conduit peut être aujourd'hui à se retourner vers plus de sécurité, d'autant plus qu'à l'insécurité économique s'ajoute celle qui est liée au sentiment d'isolement dans la société productiviste.

— Vous dirigez le Centre de recherches sur le bien-être (2). Quels sont les thèmes que vous explorez en ce moment ? Y a-t-il eu une évolution dans le choix de vos sujets d'études et laquelle ?

— Oui, il y a eu effectivement une évolution substantielle qui correspond un peu à ce que je vous disais tout à l'heure. Le centre a été créé dans les années 1967-68 au moment où la société industrielle de consommation était *triomphante*. Il s'agissait alors de la critiquer et de montrer qu'elle ne procurait pas tous les avantages auxquels on croyait. *L'examen des avantages* ou pseudo-avantages de la *consommation* a *joué un* grand rôle dans les débuts du centre. Il n'est pas nécessaire d'aller beaucoup plus loin dans ce genre d'analyses. Simplement, on peut encore les raffiner. En revanche, le contexte a changé, car toutes ces critiques se sont avérées inopérantes. Si bien que mes préoccupations aujourd'hui, les *recherches que j'essaie* de pousser dans ce centre, portent sur les raisons *de cet état* de choses. D'où vient la solidité de cette *société, d'où vient qu'il soit si* difficile de trouver des alternatives ?

» Ces questions ont conduit d'abord à un *travail comparatif*. On a souvent des vues superficielles sur les différences entre nos sociétés et les sociétés exotiques, ou celles du passé. Nous analysons les différences entre la *manière* dont les gens y vivent, quelles sont leurs motivations, quelle est la logique de ces sociétés, de manière à mieux comprendre les ressorts des unes et des autres, et de la nôtre en particulier.

» A un niveau plus actuel, nous étudions un certain nombre de points qui paraissent importants dans la vie de nos contemporains. Par exemple, quelle est l'influence des réductions de la durée du travail sur les modes de vie ? En matière de santé, que représente pour les gens concerné le passage d'une politique de soins à une politique de prévention ? Est-ce vraiment réalisable ou non ? Pourquoi certains pays en voie de développement ont l'air de sortir de leurs difficultés alors que d'autres continuent à s'y enfoncer ? Quels rapports cela a-t-il avec la *manière d'être de leurs habitants* ?

— Vous avez écrit « la Politique du bonheur ». Pensez-vous vraiment que le bonheur a quelque chose à voir avec la politique ?

— Je le pense moins qu'autre*fois. Quand j'ai commencé* à réfléchir sur la société, j'appartenais au *monde* de l'*administration*, j'étais dans la grande tradition française suivant laquelle l'Etat est responsable de l'ensemble des citoyens, et, pourquoi pas, de leur bonheur, puisque tout fonctionnaire qui se respecte doit agir pour l'intérêt général.

» Je me dis maintenant que l'Etat gère des choses certes intéressantes et utiles mais que ce qui est central pour les hommes se passe pour l'essentiel ailleurs. Ce qui leur importe, avant tout, ce sont leurs relations avec ceux qui les touchent de près, et ces relations échappent largement à l'action de l'Etat.

» Cela dit, l'Etat peut éviter d'exercer une action nocive sur les citoyens. Prenez un livre comme « la Rue du prolétaire rouge ». Ses auteurs montrent bien, à propos de l'U.R.S.S., les conséquences de l'action de l'Etat sur l'existence quotidienne. Et puis, quand même, bien des choses, l'urbanisme par exemple, le type de cadre de vie dans *lequel* on est, ne sont pas sans influence sur ce qui compte le plus dans la vie des *individus*. Un exemple : voici une femme *qui ne travaille pas, qui habite* en grande banlieue dans une tour, qui n'a pas de relations avec ses voisins parce que ce type d'urbanisme s'oppose à ce genre de relations, qui n'a pas de rapports avec sa famille, car celle-ci habite très loin de l'agglomération, dont le mari part tôt le matin et rentre tard le *soir*, et qui exprime un sentiment de solitude affreux. Sa situation résulte d'une organisation de la vie sociale qui concerne *tout à fait l'Etat*, et il s'agit *bien* du bonheur. Au sens le plus *fort*. Mais, *en général*, *pareils* facteurs ne représentent pas l'essentiel. » ■

MARTIN VEYRON

(1) *Le Monde* du 12 avril 1980.

(2) 140, rue du Chevaleret, 75013 Paris, téléph. : 584-14-20.

DISTANCES

Les débuts de la téléconférence

Tenir une conférence tripartite sans se déplacer. Cela commence à se faire. Mais le plus souvent sans l'image.

CHRISTIAN ANTONI

LES 7 000 kilomètres qui séparent *Cincinnati*, aux Etats-Unis, de Corbeil-Essonnes, en France n'empêchent pas deux groupes d'ingénieurs *français et* américains de travailler *ensemble sur un projet* commun de moteur, sans se *déplacer : ils communiquent* collectivement, *comme s'ils étaient réunis* dans la même pièce, grâce à une liaison spéciale de « téléconférence » établie entre les deux sièges.

La téléconférence consiste à mettre en relation des groupes d'interlocuteurs qui peuvent intervenir simultanément à partir de deux ou plusieurs centres, ce que ne permet pas le téléphone. Mais dans le cas de cette liaison internationale, il ne s'agit pas de transmission d'image télévisée, comme on pourrait s'y attendre. Les interlocuteurs s'entendent, mais ne se voient pas.

Pourtant les premiers systèmes envisagés étaient à base visuelle. Ils ont été pourtant supplantés (provisoirement ?) par « l'audioconférence » à base phonique. Ils ne sont pas pour autant abandonnés, et continuent à être expérimentés.

La « vidéoconférence », directement dérivée des techniques de la télévision est un système de transmission très lourd qui mobilise d'importants moyens. Son coût d'utilisation à des fins commerciales serait trop élevé. Des réseaux expérimentaux sont installés dans plusieurs pays : réseaux de quartier urbain, réseau entre universités... Les seuls utilisateurs sont encore les organismes de télévision.

Il existe un autre procédé de téléconférence à support visuel, généralement méconnu : la « visioconférence ». Elle est exploitée — encore expérimentalement — par les télécommunications, dans quatre studios (Rennes, Nantes, Paris et Lyon). La visioconférence est retransmise sur un canal numérique du réseau des télécommunications. Le terminal est un « visiophone », petit écran individuel sur lequel apparaît l'interlocuteur qui prend la parole. Des documents peuvent être aussi visualisés sur l'écran. La visioconférence exige une bande de fréquence beaucoup plus large que pour la simple transmission de son. Une transmission d'image visiophonique immobilise l'équivalent de trente lignes téléphoniques et coûte donc plus cher que l'audioconférence...

Quarante télécentres

On comprend que les télécommunications *aient* d'abord misé sur l'audioconférence, technique*ment plus facile et commerciale*ment plus avantageuse. Un réseau national a été mis sur pied, composé à la fois de studios publics et de studios privés interconnectés. Les télécommunications disposaient, pour développer ce système commercial unique au monde, d'un support d'échelle nationale : le circuit Caducée. C'est un réseau spécial de télécommunications, mis en service en 1972, et libéré des transmissions téléinformatiques. Il fonctionne comme un réseau de type téléphonique, mais est constitué de lignes de qualité supérieure. Il offre de nombreux avantages, ne serait-ce que la qualité exceptionnelle de la transmission : aucun parasite ne la trouble. L'audioconférence est réalisée en duplex intégral. D'autre part, ces lignes assurent, en plus du passage des signaux phoniques, celui de signaux télégraphiques : signalisation, « téléécriture »...

Ces liaisons font l'objet d'un réseau commuté, qui permet de relier deux studios n'importe où sur le territoire, et jusqu'à quatre studios pour une « multiconférence ». France câbles et radio *(F.C.R.)*, filiale des Télécommunications, a mis au point, une *technologie sophistiquée*, dont l'utilisation est pourtant *très simple. Pas besoin d'opéra*teur ou d'assistant. Il suffit *de « brancher » et de contacter* son correspondant. Dans le studio, *six personnes ont* leur place autour d'une table équipée de six micros ultra-sensibles et d'un haut-parleur central. Elles identifient leurs interlocuteurs grâce à la signalisation ; un voyant indique celui qui parle. Les participants peuvent parler simultanément.

Cet échange purement verbal est complété, le cas échéant, par un échange graphique La télécopie transmet un document en trois minutes. Un autre procédé rend l'échange graphique « actif », avec la télé-écriture. Les participants *disposent d'un véritable* tableau noir pour travailler. *Chaque studio a une petite* tablette spéciale pour écrire ou *dessiner. Le texte*, les *chiffres*, le croquis ou le schéma, sont reproduits *instantanément sur* un écran de télévision dans les deux *studios*. De part *et* d'autre, les participants peuvent travailler dessus en même temps, compléter, effacer ou désigner un point avec un spot lumineux. Ainsi complétée, l'audio-conférence ne souffre guère de l'absence d'image « vivante ».

Les premiers studios mis en place furent des « télécentres », des studios publics commercialisés, à partir de 1977. Aujourd'hui, quarante télécentres sont ouverts et il y en aura probablement cinquante-sept en service à la fin de l'année. Le réseau public couvre *ainsi l'ensemble* du territoire. L'essor du réseau est *désormais assuré par l'installa*tion des studios privés. Ils ne *sont que cinquante-deux, mais* leur nombre atteindra sans doute *la centaine à la fin de 1980*. L'avenir paraît prometteur ; on estime *qu'ils seront plusieurs mil*liers en 1985. Les premiers équipés *se rencontrent parmi* les administrations et les grandes sociétés, les télécommunications, Framatome, T.D.F., le Crédit Agricole, Rhône-Poulenc.

Une conférence d'une heure entre deux télécentres revient à 442 francs (utilisation des deux centres et communication), quelle que soit la distance ! Le prix d'une téléconférence entre deux studios privés sera du même ordre, *s'ils fonctionnent* au moins vingt heures par mois ; car ils ont à amortir des charges mensuelles d'abonnement au réseau et de location-entretien.

Il n'est pas impossible que la téléconférence, substitut des déplacements, devienne un sérieux concurrent des transports, surtout dans les relations internationales. Seules quelques liaisons d'audioconférence internationale sont établies, pour le moment. Tout studio français peut demander une communication avec un studio étranger, ou une liaison permanente, *quand cela est possible. En effet*, on ne trouve pas, à l'étranger, l'*équivalent de notre circuit* Caducée. Quand il y en a, les réseaux *sont privés* et ne sont pas interconnectés. Par ailleurs, leur nombre n'est pas très élevé. F.C.R. en profite pour exporter son procédé un peu partout : Maroc, Brésil, Etats-Unis, Côte-d'Ivoire, Europe... Si l'audioconférence devient un instrument privilégié des affaires, elle répond aussi à d'autres besoins d'échange, culturels et scientifiques, ou institutionnels. Ainsi, des liaisons de téléconférences sont réalisées, entre la France et la *Côte-d'Ivoire, pour assurer* la « formation des formateurs », *sans déplacer les professeurs*. La communauté européenne est déjà équipée d'une *liaison* permanente entre Bruxelles et Luxembourg. ■

TRAIT Libre

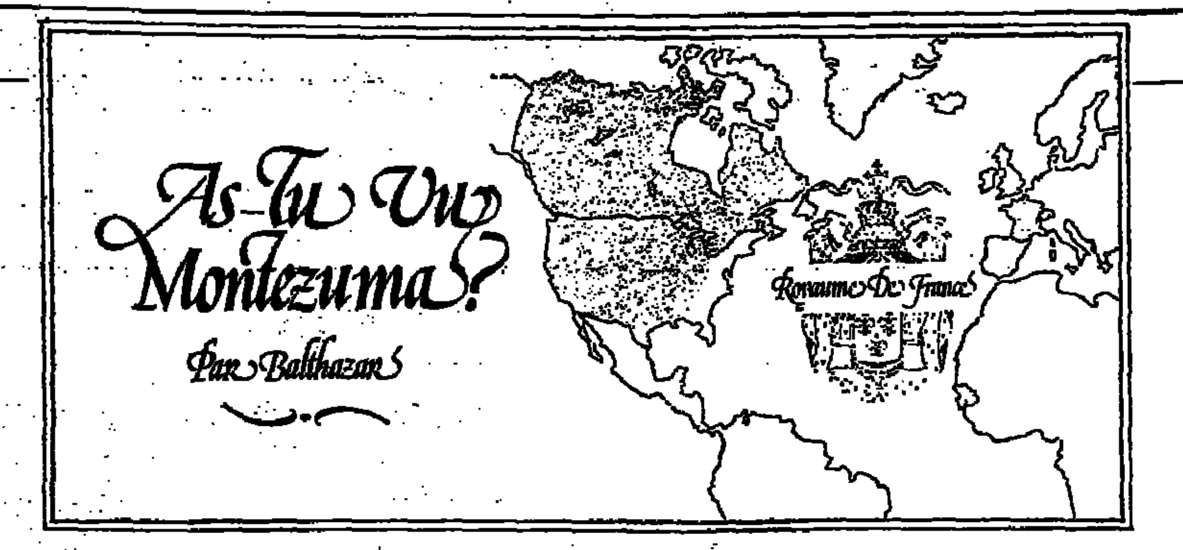
JEAN CAILLON

Jean Caillon a publié trois albums chez Artefact : *Dieu buvait* (1972), *44 comix* (1978) et *Aulge* (1979). Un quatrième paraîtra en février prochain chez le même éditeur : *Renault lapin et les paumés de l'Occident.* Ici tout est symbole : le carrelage du fond, les trois arbres de natures différentes, la main gauche — celle de l'intuition par opposition à la droite, celle de la communication — et l'infiniment petit (les cellules d'algue verte) rejoignant le ciel...

ACCORD
PERDU

Jean Caillon

هكذا من الأصل



CHAPITRE XI

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS : *1970.* Sous le règne du roi de France François VI, le chevalier Larose, secrétaire *général de* la Louisiane, avait mission d'abattre le gouvernement des Etats de l'Union, et vient d'y réussir. Mais les élections ne sont pas pour autant gagnées en Nouvelle-France, et on sait les compagnies pétrolières, qui appuient l'opposition néophile, prêtes à tout pour obtenir un changement politique.

Où Sa Majesté

LE 29 mars, quand je me présentai à la Lieutenance, j'avais réussi à reprendre mon calme, à refouler mes plus gênants souvenirs. Baville me rendit compte des maigres progrès conservateurs, et surtout de l'intérêt avec lequel la Nouvelle-France venait de suivre les *événements* d'outre-frontière. On se réjouissait de la chute de Foot, on commentait l'annulation de la conférence de la Jamaïque — premier acte de son successeur, — on ironisait sur l'instabilité congénitale de nos bons voisins. L'après-midi, M. de la Trémoille confirma ces dires :

« *Je ne sais trop ce que vous avez fait pendant le trimestre écoulé,* dit-il avec une plaisante grimace. *Toujours est-il que Versailles m'annonce que vous êtes fait chevalier de Saint-Louis. Mes compliments.* »

Je rougis un peu. Tout était donc en ordre. Le duc reprit :

« *Il est bien tôt pour prévoir la réaction des électeurs aux événements internationaux, mais les premiers échos sont encourageants. Il reste un mois pour les amplifier.* »

La lampe du télévidéophone s'alluma soudain. M. de la Trémoille, en décrochant, me fit signe de rester : je reconnus le visage bouffi du contrôleur général.

« *Le roi juge, M. le duc,* commença le ministre sans autre compliment, *le moment venu de réchauffer le zèle de la Nouvelle-France. Mgr le duc d'Aquitaine va visiter les trois gouvernements, en commençant par le Canada. Le prince sera chez vous mercredi en huit. J'ai tenu à vous prévenir aussitôt ; des instructions détaillées vous parviendront dans la journée.* »

Sept avril : aujourd'hui encore, après quelques *mois, je n'ai qu'à fermer les yeux* pour laisser revenir les sons et les couleurs que fixe à jamais quelque repli de la mémoire. N'avez-vous pas tenté l'expérience auprès de qui a vécu ces instants funestes ? Demandez à chacun où il était, ce qu'il *faisait, au moment où il apprit la nouvelle* : la réponse fuse aussitôt, avec une foule de détails naïvement précis. Français ou étranger, nul n'oublie ces heures où il sentit le monde basculer.

Le valet a ouvert les rideaux à 7 h 30. J'ai déjeuné, je me suis rasé, j'ai apprécié dans le miroir l'habit de cour blanc, aux revers brodés de fleurs de lys d'or vert. J'ai ajusté à plusieurs reprises ma perruque poudrée, j'ai piqué à sa place, près du cœur, la tache sanglante de ma croix toute neuve. J'ai mimé la révérence que je ferai tout à l'heure à Mlle de Blois, j'ai agrafé l'épée, *pris mon tricorne et les gants. Voici le grand* salon, bourdonnant de conversations rieuses : je revois le rond des dames autour de la duchesse de la Trémoille. Les teintes des robes sont pastel, gris, jaune paille, vieux rose. Les domestiques noirs proposent des jus de fruits à la glace aux dignitaires emplumés des tribus indiennes. Je converse un instant avec le duc et le maréchal, que je vois pour la première fois barré du Cordon bleu. Le *lieutenant-*général regarde sa *montre* à chaque minute, comme s'il était concevable que le prince eût pu se rendormir, ou décider de manquer la messe.

Un mouvement général, suivi d'un grand silence : le duc d'Aquitaine est là, à l'heure dite, tout frais et rose. Il sent l'eau de Cologne et paraît vingt ans de moins que son âge. Je baise la main de Mme d'Enfantin, qui me présente, comme la veille, à Mlle de Blois, maussade et ensommeillée dans sa robe de mousseline blanche. Le cortège se forme. Je revois la série des calèches brillantes, alignées devant le péristyle, l'uniforme bleu des cochers, leur chapeau galonné. *J'entends le piétinement* nerveux des sabots, les hennissements furtifs, le murmure des tourniquets d'arrosage sur la pelouse : le jour de printemps est vif et beau.

Dans la quatrième voiture, encastré dans le cuir noir *odorant, je tourne le dos au cocher et au* valet de pied : Mlle de Blois, enfin réveillée, sourit automatiquement à la foule, et Mme d'Enfantin me fait compliment du bon alignement des troupes, comme si j'en étais responsable. Absurde *appareil militaire ! On ne voit que des visages* joyeux, on n'entend que des vivats, dans le moutonnement qui nous entoure... Pendant la messe, je crois m'être assoupi quelque peu. Pourtant la cathédrale est imposante : l'encens, entêtant, se mêle à *l'odeur de milliers de lis. Aveuglée par les* projecteurs, l'assistance transpire sous les perruques, tandis que le cardinal chevrote une patriotique homélie. Mais, à la fin de la cérémonie, lorsque les grandes orgues, reprises par les chœurs et les trompettes, attaquent avec fracas *Domine, salvum fac regem !*, chacun se redresse, avec une une petite bouffée de *sensibilité. Mgr le duc* d'Aquitaine reste impassible : la force de l'habitude... C'est bien le *Dies Irae* que l'on eût chanté plus à propos.

Il est 11 heures, le cortège remonte en voiture, le prince en *tête maintenant, et se dirige par le* boulevard de Paris vers l'Esplanade, où doit avoir lieu la parade militaire. Les sabots claquent, la foule agite ses drapeaux. Nous passons sans le remarquer devant l'immeuble désaffecté dont les *sept étages dominent* la courbe du boulevard, et d'où partent, à la minute fatidique, les trois balles tirées par le fusil à lunette de Sorel. Cette scène que le monde a tant revue à la télévision : le duc d'Aquitaine, la cervelle éclatée, s'abattant sur *M. de la Trémoille et le couvrant* de sang, je n'en ai rien aperçu dans l'instant. Je me rappelle les cris, l'arrêt brutal de la calèche, le visage ahuri des spectateurs : certains applaudissaient encore. J'entends la voix impatiente de Mme d'Enfantin : « *Mais qu'y a-t-il donc ?* » Je regarde devant nous, et descends aussitôt sur le bitume parsemé de crottin.

En quelques secondes, la police d'Etat, jusque-là invisible dans les rues latérales, isole les premières calèches, l'arme au poing. Je me rue vers le maréchal. Il vient d'ordonner d'avancer les limousines de secours, qui suivaient le cortège à distance. Son œil de tortue est impassible, son visage est devenu gris, mais son sang-froid est *entier.*

« *Il n'y a aucun espoir*, me dit-il. *Le lieutenant-général est blessé seulement. Accompagnez le prince et lui à l'hôpital. Ne laissez rien filtrer sans me prévenir. Je vais au palais.* »

démontre que

Avec d'infinies précautions, le mort et le blessé sont déposés dans des ambulances. Je bondis en marche dans une limousine entourée de voitures de police, et nous filons, au son des sirènes gémissantes, vers l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul. Des faces hagardes contemplent notre cortège, mais nombreux sont aussi les photographes qui fixent sur leur pellicule banale un moment d'histoire.

Je me revois dans le couloir des urgences, étrange silhouette travestie, donnant les ordres aux policiers, faisant barrer l'accès à la nuée des journalistes, mettant à l'abri les diamants des plaques du Saint-Esprit. Je finis par ôter perruque et épée, et revêtir la blouse blanche d'un infirmier. Le professeur Bichonneau pratique l'autopsie du prince, son collègue Montefiore-Lévy opère M. de la Trémoille. Celui-ci n'est que légèrement atteint et devrait, me dit-on, être remis dans une huitaine de jours. On recueille les balles mortelles ; le bruit court que l'assassin aurait été arrêté. A 14 heures, l'effroyable toilette funèbre est achevée, mais il n'est pas question de montrer à qui que ce soit le visage du duc d'Aquitaine. Avec l'autorisation du maréchal, je fais donc fermer la bière, rédige et fais publier l'acte de décès. La radio m'apprend que le roi vient de prendre l'avion pour l'Amérique. A Paris, c'est l'heure où devraient commencer les spectacles : tous les rideaux demeureront baissés.

Dès son retour au palais de la Lieutenance, et après un bref contact avec Versailles, le maréchal avait fermé sa porte aux sollicitations angoissées de la foule accourue, et pris la direction des opérations de police. On vint successivement lui rendre compte de l'arrestation de Sorel, qui avait entre-temps abattu deux gendarmes, et de la découverte de sa cache, dans l'immeuble abandonné. Dès qu'il eut en main propre les documents saisis, l'improvisation du vieillard fut géniale : il se borna à faire placer le meurtrier au secret le plus rigoureux, et à apposer à la porte de l'immeuble le sceau du roi. La police de Saint-Louis, le service secret, la gendarmerie, trépignaient, brûlaient de recueillir et d'analyser les indices, de répondre à la meute furieuse de la presse, d'exploiter les ordinateurs qui pouvaient offrir des pistes nouvelles. Le maréchal tint bon, déclarant que l'enquête ne commencerait qu'à l'arrivée du roi, et d'après ses instructions. Entra-t-il d'abord dans sa décision quelque rancune envers ceux, quels qu'ils fussent, de qui l'inconcevable impéritie avait permis le drame ? De tels riens, parfois, ont fait la grande histoire.

Vers 6 heures du soir, après avoir escorté le cercueil du prince au palais, et enfin abandonné mon absurde déguisement, j'accompagnai le maréchal à l'aéroport. D'un Bisson spécial sortirent les membres du gouvernement et les principaux dignitaires de la cour, à la suite de Mgr le dauphin.

L'appareil du roi se posa quelques minutes plus tard. François VI descendit le premier, entouré d'une nuée d'agents du service secret. Très pâle, mais très droit, il passa la revue des troupes sans hymne ni fanfare, et l'étendard cravaté de crêpe s'inclina devant lui dans la poussière grasse.

Après une brève et douloureuse station à la chapelle ardente, le souverain s'installa dans le bureau du lieutenant-général.

En quelques mots, d'une voix de bronze, le maréchal de Montcornet commenta les premières constatations sur le meurtre, et les détails qui lui étaient parvenus. Sorel, ancien fusilier-marin, avait été cassé à vingt-deux ans pour indiscipline et troubles mentaux. Il avait ensuite vécut aux Etats de l'Union, où il s'était marié, puis en Nouvelle-Grenade, exerçant divers métiers. Depuis trois mois, il habitait Saint-Louis, dans les faubourgs, sans emploi connu. A son arrestation, il était porteur d'une assez forte somme en billets de banque, des écus néo-grenadins. Dans la cachette d'où il avait tiré, on avait découvert, avant la mise sous scellés, des tracts favorables au général Gomez et des journaux de Caracas, où les articles hostiles à la politique française étaient entourés d'un trait rouge. Quand le maréchal eut terminé, régna pendant quelques secondes un silence total, que le roi rompit d'un regard bienveillant à son ancien précepteur militaire :

« *Votre avis, monsieur le maréchal ?*

— *Ma certitude, sire, est qu'il s'agit de la plus grossière et de la plus tragique provocation qui ait jamais été montée. Quant à ceux qui, je le crains, en sont les vrais auteurs, je ne pense pas qu'une bouche française puisse prononcer leur nom sans frémir.* »

A nouveau un silence de tombe. L'émotion, la fatigue d'une journée pour eux déjà *longue, ne* suffisaient pas à rendre compte de la tension terrible qui marquait les traits du roi, de Monsieur et de leurs trois compagnons.

« *Qu'attendent ces insensés ?* murmura François VI comme s'il parlait à *lui-même.*

— *La guerre, sire,* dit froidement le maréchal.

— *Le pétrole...*, reprit le roi dans un soupir. *Pour du pétrole, on aura fait couler le sang d'un fils de France...* »

Chacun demeura écrasé de respect et d'horreur.

« *Votre conseil, monsieur ?* demanda le roi à M. Mingasson.

— *Je suggérerai à Votre Majesté de maintenir les sages dispositions arrêtées par M. le maréchal. Il convient assurément de garder Sorel au secret absolu, et de ne donner aucune publicité aux pièces découvertes, et qui, vraisemblablement, ne sont qu'un leurre. Mais, pour moi,* acheva le ministre de la police dont les lèvres tremblaient, *je crois avant tout devoir présenter au roi ma démission.* »

Le roi eut un geste rapide de dénégation, puis, nous fixant tour à tour bien dans les yeux, il articula :

« *Chacun de vous, messieurs, pour ce qui le regarde, a ma pleine et entière confiance. J'approuve la suggestion de M. le ministre, qui conduira l'enquête avec le concours du service secret. MM. de Berranger et Larose prépareront les funérailles de notre malheureux frère. Qu'on les fasse le lundi de Pâques. Je veux qu'il repose ici, en terre américaine. Je parlerai à la télévision le soir des obsèques et je tiendrai conseil demain. Maintenant, je voudrais être seul un moment...* »

le crime ne paie pas

LE temps était maussade et pluvieux quand la dépouille mortelle de l'amiral de France parcourut à nouveau les deux kilomètres qui séparent la place Royale de la cathédrale Saint-Louis. Sous une forêt de parapluies, la foule avait peine à identifier les personnages chamarrés du cortège. Côte à côte, derrière la famille royale, avançaient l'empereur Othon, l'infant Don Luis, le roi d'Italie, la reine de Portugal, le prince palatin de Bavière, le roi de Prusse, puis les présidents Milton et Zapata, le grand-duc Wladimir, le président Tchang Tien-tchang... Je ne pouvais m'empêcher de penser aux centaines de millions de téléspectateurs qui, dans le monde, suivaient la progression de cette pompe prodigieuse, admiraient la tenue archaïque des cent Suisses et des gardes françaises, et rejoignaient dans sa douleur l'antique race des Bourbons. Les statistiques les ont trouvés plus nombreux encore, ce jour-là, qu'ils ne l'avaient été dix mois plus tôt, lorsque Fleuridas et Laterreur plantèrent dans le sol vitrifié de la Lune le tricolore fleurdelysé.

Après l'inhumation au cimetière militaire de Jumonville, et quand fut évanoui le son des fifres et des tambours, on revint à la Lieutenance. Le roi avait tenu à recevoir les délégations étrangères. Je fus témoin d'un étrange ballet diplomatique : les princes allemands étaient reconnaissables à leurs saluts mécaniques, où les épaules restent immobiles quand la tête s'incline brusquement. Les maharadjahs, dont beaucoup, à ma surprise, arboraient le Cordon bleu, retrouvaient dans les généraux d'Amérique espagnole leurs partenaires de jeu de Savone et de Porto-Vecchio. La margravine de Schwarzburg-Sonderhausen minaudait entre le grand-duc Wladimir et le président Zapata : « *Que suis-je, petit pays entre ces deux géants !* » ; et tandis que le cardinal-prince de Trèves impressionnait le président chinois par sa maîtrise du langage mandarin, le régent de Suède s'efforçait de comprendre le français sifflant du vice-premier ministre japonais. Quant au roi, je remarquai la bienveillante patience avec laquelle il tint à soutenir la conversation des chefs d'Etat les moins importants : son chagrin devait passer après les intérêts à long terme de la couronne.

Cette maîtrise de soi, on put l'admirer chez le souverain lorsqu'il prit la parole à la télévision, à 15 heures, moment qui lui permettait d'être aussi commodément entendu à Strasbourg qu'à Saint-François. Il dit l'émotion de la France meurtrie, le réconfort qu'il trouvait à la sympathie de la nation, puis communiqua la décision que lui dictaient les circonstances :

« *L'unanimité nationale, de part et d'autre de l'Atlantique, vous rassemble autour du trône dans les moments de joie ou de détresse. Ce bien précieux doit rester inaltérable. De quel poids dérisoire apparaissent aujourd'hui nos petites divisions, nos querelles, nos désaccords superficiels !*

» *Devant le choc qui a frappé le pays, je crois opportun d'abréger la période incertaine où je suis privé du concours de la nouvelle Assemblée législative. J'avance donc la date de la consultation électorale. Elle se fera dimanche prochain, dans le calme et la dignité, qui sont la marque des peuples forts.*

» *Ah ! mes chers compatriotes de France et de l'outre-mer (et ici le visage du roi s'agrandit progressivement aux dimensions de l'écran), de quel poids sera votre suffrage ! Mon gouvernement devra maintenir la paix internationale, corriger les maux dont trop d'entre vous souffrent encore, garantir et consolider la paix civile, raffermir aux yeux du monde l'image de notre grande nation. Vous saurez, j'en suis sûr, permettre à votre roi de poursuivre sa lourde tâche, en choisissant des représentants qui méritent à la fois sa confiance et la vôtre. Vous récuserez l'agitation brouillonne, vous conserverez ce qui est sain, pour que vive la France !* »

J'avais suivi l'allocution dans un café populeux du centre, où, pendant que le roi parlait, on eût entendu voler une mouche. Mais j'attendais surtout les réactions à ce qui allait suivre, et que les meilleurs spécialistes avaient très attentivement préparé. D'ordinaire, les messages royaux sont suivis d'un plan fixe du Château-Neuf, martialement accompagné hors champ, par le seul refrain de *la Béarnaise*. Mais, cette fois, l'hymne allait être chanté en entier, sur une cadence lente, par un chœur de soldats blancs, noirs et indiens, disposés au garde-à-vous sous une grande photographie barrée de crêpe du prince assassiné. Dès le premier couplet, je vis se serrer les mâchoires des hommes, les yeux des femmes s'embuer. Et quand les voix viriles attaquèrent :

» *Fier Béarnais, ta voix appelle*
» *A la concorde tout citoyen.*
» *Pour te gagner des cœurs fidèles*
» *Un cœur sensible est ton seul moyen...* »,

de vraies larmes coulèrent sur les visages les plus rudes.

Moi-même, devant ce comptoir, comme j'étais loin de mes obsessions égoïstes, comme j'étais loin de toi, Agathe. J'imaginais la levée en masse de 1799, la France transportée d'un élan, pour la défense du jeune Louis XVII, au-delà de la Manche, et nos armées, galvanisées par les tons de Rouget de l'Isle, prenant Londres en trois jours. C'était la même harmonie guerrière et mélancolique, charriant dans la mémoire du peuple toutes ses communes fiertés, qui le transfigurait sous mes yeux. On sut vite par les sondages qu'un effet identique se faisait sentir en métropole et dans tout l'outre-mer. Une heure après le dernier écho du dernier refrain :

« *Grande nation, grande nation, aux armes !*
» *Pour les Bourbons et pour la liberté !* »,

les pronostics montaient à 64 % des voix pour les conservateurs. Les résultats définitifs confirmèrent leur triomphe. Grâce à l'efficace stimulation des réflexes du corps social, la machination infernale s'était retournée contre ses auteurs.

Qu'importe, dès lors, que Sorel se soit pendu dans sa cellule, profitant, paraît-il, d'un instant d'inattention des gardiens... Qu'importe que le duc de la Trémoille, sitôt remis de sa blessure, ait avec moi détruit, sur ordre verbal du roi, les prétendues pièces à conviction destinées à jeter la France dans un absurde conflit avec la Nouvelle-Grenade, et peut-être la moitié de la planète. Il importait fort, en revanche, de faire payer les véritables dettes : j'appris avec beaucoup de constance le surprenant accident où fut pulvérisé en plein ciel, le 30 avril, entre Montréal et Chicago, le Vautour personnel de M. Delpech-Maisonneuve, qui revenait, seul aux commandes, d'un conseil d'administration.

Je ne dirai pas davantage, ou bien peu, des affaires publiques auxquelles j'ai été mêlé. Il faut clore ce récit par l'épisode plus intime qui nourrit encore mes incertitudes, me fait douter du véritable sens de tout ce que je viens d'écrire.

(A suivre.)

Radio-Télévision

les films de la semaine

Les notes de JACQUES SICLIER

★ A VOIR ★★ GRAND FILM

L'Espion
DE RAOUL LEVY
Lundi 1er septembre
FR 3, 20 h 30

★ *Les dessous politico-policiers des aventures soi-disant héroïques des agents secrets. Un homme de science américain manipulé par la C.I.A. ; un savant allemand (de l'Est) tenu par l'appareil gouvernemental. Film psychologique, solidement réalisé par Raoul Levy, qui fut un producteur de choc du cinéma français. Montgomery Clift dans son dernier rôle auquel il donne une dimension pathétique.*

Les Arnaud
DE LEO JOANNON
Lundi 1er septembre
TF 1, 20 h 35

Bourvil, juge pour enfants, a pour homonyme Salvatore Adamo, étudiant poussé au crime par une affaire sordide. Comment sauver la jeunesse dévoyée ? Léo Joannon a pataugé avec de gros sabots dans un mélodrame invraisemblable et le gentil Adamo est un piètre acteur. Le cycle Bourvil finit bien mal.

Tarakanova
DE FEDOR OZEP
Mardi 2 septembre
A 2, 16 h 35

★ *Orloff, favori de Catherine II, s'éprend à Venise, d'une jeune prétendante au trône de Russie qu'il était chargé de livrer à sa souveraine maîtresse. Romanesque historique, pour un film français de 1937, tourné en Italie par un émigré russe, qui lui a donné un brillant cachet cosmopolite. Pierre Richard-Willm et Annie Vernay (émule de Danielle Darrieux, qui mourut à vingt ans) forment un très beau couple.*

Prince Vaillant
DE HENRY HATHAWAY
Mardi 2 septembre
FR 3, 20 h 30

★ *L'époque du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde. D'après la bande dessinée très célèbre de Hal Foster. Le film d'Hathaway a su créer une ressemblance exacte entre les comédiens (tel Robert Wagner en prince Vaillant) et les personnages, et reproduit les décors et les cadrages des dessins. C'est beau, soigné et, dans les scènes d'action, spectaculaire à souhait.*

Salut l'artiste
DE YVES ROBERT
Mardi 2 septembre
A 2, 20 h 35

★ *Les tribulations d'un comédien de second plan dans le monde du spectacle et dans sa vie privée. Avec humour, attendrissement, mélancolie, Yves Robert rend hommage à ces gens de métier qui n'obtiennent jamais les grands rôles, mais c'est une vedette, M. Mastroianni, qui joue « l'artiste ». Il est excellent, bien qu'un peu appliqué dans sa composition. Jean Rochefort a plus de désinvolture. Ce film sur la non-réussite prend aussi des allures de comédie de boulevard.*

Don Camillo Monseigneur
DE CARMINE GALLONE
Mercredi 3 septembre
FR 3, 20 h 30

★ *Epuisement des scénaristes, épuisement du réalisateur, épuisement des interprètes. La série était vraiment arrivée au bout du rouleau. Et, pourtant, il y eut encore un épisode.*

C'est arrivé entre midi et trois heures
DE FRANK GILROY
Jeudi 4 septembre
FR 3, 20 h 30

★ *Vérité et légende sur les trois heures qu'ont passées ensemble, sans témoins, dans une villa isolée, un bandit de l'Ouest 1880 et une veuve puritaine. Frank Gilroy, scénariste et auteur dramatique passé à la réalisation, prend à partie, avec ironie, les mythologies du western telles qu'elles nous sont arrivées via Hollywood, et aussi ces « love stories » dont se nourrissent littérature et cinéma. Charles Bronson est superbe et Jill Ireland follement déconcertante.*

Na !
DE JACQUES MARTIN
Jeudi 4 septembre
A 2, 20 h 35

Jacques Martin, trublion social, fait croisade pour le troisième âge et pousse des retraités à une action contre la Sécurité sociale en grève et n'assurant plus les paiements. Démagogie et humour appliqué. Ce n'est pas très mauvais mais cela sombre dans la facilité.

Les Sept Femmes de Barberousse
DE STANLEY DONEN
Vendredi 5 septembre
A2, 23 h

★ *Des paysans de l'Oregon, tous frères et vivant dans les bois, enlèvent les filles qu'ils ont envie d'épouser. Cette comédie musicale en costumes 1850 s'inspire d'un fait divers antique : l'enlèvement des Sabines par les Romains. Elle est menée sur un rythme endiablé, avec de spectaculaires scènes de bagarre, et des scènes dansées et chantées d'un très grand brio. Elle renoue avec le folklore des pionniers et se distingue par son unité de ton et de style.*

L'Année sainte
DE JEAN GIRAULT
Dimanche 7 septembre
TF 1, 20 h 30

Un dialogue écrit sur mesure pour Gabin, plus massif, plus bougon et plus professionnel que jamais. A part Danielle Darrieux, les autres acteurs n'arrivent pas à suivre. Pas d'une originalité folle, mais enfin, le suspense (parodique) ne traîne pas en route.

Aerograd
D'ALEXANDRE DOVJENKO
Dimanche 7 septembre
FR 3, 22 h 30

★★ *L'envolée lyrique du grand cinéaste soviétique se porte ici vers les temps futurs (proches) : une ville qui doit être un immense aéroport va être construite dans la taïga sibérienne. On lutte, encore, contre les ennemis du socialisme mais le message passe par d'extraordinaires images, un style d'opéra où la musique prend un rôle émotionnel. Film parlant, Aerograd inventait un nouveau langage qui heurta, d'ailleurs, les tenants du réalisme. C'est, avec la Terre, et après la transition d'Ivan, une œuvre maîtresse.*

Lundi 1er septembre

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 **Jeune pratique**
Le logement.
12 h 30 **Jeu : Avis de recherche.**
13 h **Journal.**
13 h 35 **Série : « L'homme qui revient de loin. »**
17 h **Wickie le Viking.**
17 h 25 **Croque vacances.**
Dessin animé ; 17 h. 30, Bricolage (et à 17 h. 45) ; 17 h. 35, Isidore le lapin ; 17 h. 40, Infos-nature ; 17 h. 50, Samson et Goliath.
18 h **Une femme, une époque : Marilyn Monroe.**
De R. Milcent.
Rediffusion d'une série plutôt médiocre que l'on a déjà vue en 1978. Portraits « dramatisés » de femmes célèbres, interprétés par des comédiennes.
19 h **Caméra au poing.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Série : « Frédéric ».**
20 h **Journal.**
20 h 35 **Cinéma (cycle Bourvil) : « les Arnaud ».**
Film français de L. Joannon (1967), avec Bourvil, C. Delaroche. (Rediffusion.)
Un juge pour enfants, d'Aix-en-Provence, protège un étudiant en droit, orphelin, qui porte le même nom que lui et a commis un meurtre dans un moment d'affolement.
22 h **Portrait : A la rencontre de Bourvil.**
(Lire notre sélection.)
23 h 30 **Journal.**

DEUXIÈME CHAINE : A 2

12 h 45 **Journal.**
13 h 35 **Série : « Une affaire pour Manndli ».**
14 h **Aujourd'hui, madame.**
Les grandes voyageuses.
15 h 5 **Feuilleton : « L'aventure est au bout de la route ».**
15 h 55 **Sports : tennis.**
Championnat de Flushing-Meadow.
17 h 15 **Magazine médical : les jours de notre vie.**
La géographie du sang, réal. P. Desgraupes. Avec le professeur Jean Bernard. (Rédif.)
L'hématologie géographique est la dernière née des disciplines médicales. Ce ne sont pas quatre variétés de sang qui coulent dans les veines des humains, mais des milliers. Une émission qui apporte en même temps un démenti scientifique aux absurdes théories racistes.
18 h **Récré A 2.**
18 h 30 **C'est la vie.**
18 h 50 **Jeu : Des chiffres et des lettres.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Variétés : Trente-six bouts de chandelles.**
20 h **Journal.**
20 h 35 **Magazine : Cartes sur table.**
M. Michel Debré, ancien premier ministre du général de Gaulle, député R.P.R. de la Réunion, a annoncé qu'il serait candidat aux élections présidentielles de 1981. Il répond aux questions des journalistes.
21 h 40 **Série : « Far-West ».**
Après « Two Sheriffs », chronique de la vie quotidienne dans deux petites villes américaines, et « Sundance », qui relatait les tribulations d'un groupe d'écologistes descendant le Colorado, Jean-Pierre Richard continue son exploration de l'Amérique en remontant le temps.
22 h 35 **Documentaire : Deauville festival.**
Reportage sur le Festival du film américain.
22 h 50 **Journal.**

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 **Journal.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 40 **Pour les jeunes.**
20 h **Les jeux.**
20 h 30 **Cinéma public : « l'Espion ».**
Film français de R. Levy (1966), avec M. Clift, H. Kruger, M. Méril, R. McDowall, D. Opatoshu, C. Delaroche. (Rediffusion.)
Un physicien américain, obligé de se rendre à Leipzig pour une mission d'agent secret, devient l'ami d'un savant allemand travaillant pour les Russes, qui l'a repéré.
22 h 10 **Journal.**

Mardi 2 septembre

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 **Jeune pratique.**
Le premier emploi.
12 h 30 **Jeu : Avis de recherche.**
13 h **Journal.**
13 h 30 **Série : « L'homme qui revient de loin ».**
17 h **Hong-Kong Fou-fou.**
17 h 20 **Croque vacances.**
Dessin animé ; 17 h. 25, Isidore le lapin ; 17 h. 30, Infos-magazine ; 17 h. 45, Variétés ; 17 h. 50, Samson et Goliath.
18 h **Une femme, une époque : Colette en son temps.**
19 h **Caméra au poing.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Série : « Frédéric ».**
20 h **Journal.**
20 h 30 **Série : « Mathias Sandorf ».**
D'après J. Verne, adapt. C. Desailly, réal. J.-P. Decourt. Avec I. Buttor, J. Speidel.
21 h 20 **Série documentaire : « les Français du bout du monde ».**
(Lire notre sélection.)
22 h 15 **Variétés : Paris, la poésie.**
Proposé par P. Seghers.
Enregistrée à la Comédie des Champs-Elysées, cette émission est un hymne à Paris et à la poésie. Parmi les auteurs cités, Prévert, Apollinaire, Desnos, Aragon... on écoutera aussi Juliette Gréco, Jacques Douai, Jean Wiener, François Maistre, Catherine Sauvage.
23 h 10 **Journal.**

DEUXIÈME CHAINE : A 2

10 h 30 **A.N.T.I.O.P.E.**
12 h 45 **Journal.**
13 h 35 **Série : « Une affaire pour Manndli ».**
14 h **Aujourd'hui, madame.**
Semblables et différents : les malades mentaux.
15 h 5 **Feuilleton : « L'aventure est au bout de la route ».**
15 h 50 **Sport : tir à l'arc.**
Championnat d'Europe.
16 h 35 **Cinéma : « Tarakanova ».**
Film français de F. Ozep (1937), avec P. Richard-Willm, A. Vernay, S. Prim, R. Karl, A. Jacquin, G. Paulais, R. Bergeron, J. Berlioz. (N. rediffusion.)
Le comte Orloff, favori de Catherine II, est chargé par l'impératrice de ramener de Venise la jeune princesse Tarakanova qui prétend avoir des droits au trône de Russie. Mais il s'éprend d'elle.
18 h **Récré A 2.**
18 h 30 **C'est la vie.**
18 h 50 **Jeu : Des chiffres et des lettres.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Variétés : Trente-six bouts de chandelles.**
20 h **Journal.**
20 h 35 **Les dossiers de l'écran : « Salut l'artiste ».**
Film français de Y. Robert (1973), avec M. Mastroianni, F. Fabian, J. Rochefort, C. Gravina, E. Buyle, T. Balachova, D. de Keuchel. (Rediffusion.)
Un comédien obscur s'exténue à courir le cachet, se partage entre sa femme et sa maîtresse et a des ennuis avec son fils.
22 h **Débat : la vie d'artiste.**
Avec Mmes M. Dubray, M. Pacôme, MM. R. Carel, G. Pierauld, J. Carmet et Y. Robert.
23 h 35 **Journal.**

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 **Journal.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 40 **Pour les jeunes.**
20 h **Les jeux.**
20 h 30 **Cinéma : « Prince Vaillant ».**
Film américain de H. Hathaway (1954), avec J. Mason, J. Leigh, R. Wagner, D. Paget, S. Hayden. (Rediffusion.)
Le fils du roi de Scandie, dépossédé de son trône par un Viking, se rend à la cour du roi Arthur pour démasquer un traître et connaît de nombreuses aventures.
22 h 10 **Journal.**

Mercredi 3 septembre

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 **Jeune pratique.**
Qu'est-ce qu'une entreprise ?
12 h 30 **: Avis de recherche.**
13 h **Journal.**
13 h 40 **Série : « King ».**
Rediffusion d'une série américaine, écrite et réalisée par Abby Mann, qui retrace la vie de Martin Luther King.
17 h **Série : « le Petit Prince orphelin ».**
17 h 25 **Croque vacances.**
Dessin animé ; 17 h. 30, Bricolage (et à 17 h. 45) ; 17 h. 35, Isidore le lapin ; 17 h. 40, Infos-magazine ; 17 h. 50, Samson et Goliath.
18 h **Une femme, une époque : Joséphine Baker.**
19 h **Caméra au poing.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Série : « Frédéric ».**
19 h 55 **Tirage du Loto.**
20 h **Journal.**
20 h 30 **Série : « les Dames de cœur ».**
Réal. P. Siegrist. Avec M. Robinson, G. Casadesus, O. Laure...
Un émir riche et puissant est conduit à commettre un crime par passion de la peinture.
21 h 30 **Magazine : « l'Evénement ».**
De H. Marque et J. Besançon.
22 h 30 **Série : « Grand-mères ».**
Emission de J. Prapat, réal. L. de Kermadec.
Une grand-mère, qui a l'accent du Midi, qui est metteur en scène, qui a l'esprit clair, et qui est pudique. Une jeune « vieille dame » qui a le goût de la vie.
23 h 10 **Sport : cyclisme sur piste.**
Championnat du monde, à Besançon.
23 h 30 **: Journal.**

DEUXIÈME CHAINE : A 2

10 h 30 **A.N.T.I.O.P.E**
12 h 45 **Journal.**
13 h 35 **Série : « Une affaire pour Manndli ».**
14 h **Aujourd'hui, madame.**
Invité : Alexandre Lagoya.
15 h 5 **Feuilleton : « L'aventure est au bout de la rue ».**
15 h 55 **Sports.**
Tennis, à Flushing-Meadow.
18 h **Récré A 2.**
18 h 30 **C'est la vie.**
18 h 50 **Jeu : Des chiffres et des lettres.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Variétés : Trente-six bouts de chandelles.**
20 h **Journal.**
20 h 35 **Téléfilm : « En r'venant d'l'expo ».**
De J.-C. Grumberg, réalisé par N. Lilenstein et interprété par la troupe du Théâtre du Campagnol, avec notamment François Perrier, Liliane Derval, Claude Merlin.
L'histoire d'une famille de comiques troupiers entre 1900 et 1914. La période de de l'Exposition universelle qui a eu lieu en 1900, jusqu'à la déclaration de la première guerre mondiale et la naissance du syndicalisme.
22 h 30 **Variétés : Ritchie Family au Palace.**
23 h 5 **Histoires courtes : La confesse.**
De P. Remy.
Un homme saute d'un train et entre dans une maison. Il raconte une histoire d'amour dont il veut se débarrasser à un inconnu assis devant un miroir.
23 h 20 **Journal.**

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 **Journal.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 40 **Pour les jeunes.**
20 h **Les jeux.**
20 h 30 **Cinéma (cycle Don Camillo) : « Don Camillo Monseigneur ».**
Film italien de C. Gallone (1961), avec Fernandel, G. Cervi, A. Rignault, G. Rovere.
Don Camillo, « monsignore » au Vatican, et Peppone, sénateur à Rome, regagnent leur ancien village pour y régler un conflit entre la paroisse et la municipalité.
22 h 25 **Journal.**

PÉRIPHÉRIE

LUNDI 1er SEPTEMBRE

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Les grandes batailles du passé : Waterloo ; 21 h., *Ciao les mecs*, film de S. Gobbi.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h. 5, Histoire de la marine : Les forteresses flottantes ; 20 h. 55, L'itinéraire mystérieux ; 21 h. 10, *le Colonel Chabert*, film de R. Le Henaff.
- TELEVISION BELGE : 19 h. 55, Chronique imaginaire d'une révolution : 1830 ; 20 h. 45, *le Tonnerre de Dieu*, film de D. de La Patellière.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 20, Série : Les chevaux du soleil (Le tonnerre et les anges) ; 21 h. 5, *Portrait-souvenir* : François Mauriac ; 21 h. 50, L'abbaye d'Ependes.

MARDI 2 SEPTEMBRE

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Série : Mannix (rêves) ; 21 h., *la Justice du Seigneur*, film de D. Petri.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h. 5, Série : Daniel Boone ; 20 h. 55, L'itinéraire mystérieux ; 21 h. 10, *Le pays d'où je viens*, film de M. Carné.
- TELEVISION BELGE : 20 h., Ciné-tilt : *Rencontres surnaturelles* ; 20 h. 35, Feuilleton : Les chevaux du soleil.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 10, Série : Les chevaux du soleil (Le paradis perdu) ; 21 h. 5, En direct avec l'histoire : Mythes suisses et réalités de la vie paysanne ; 22 h.5, La classe 1925.

MERCREDI 3 SEPTEMBRE

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Hit-parade ; 21 h., *la Règle du jeu*, film de B. Shear.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h. 5, Série : Pilotes ; 20 h. 55, L'itinéraire mystérieux ; 21 h. 10, *Ils*, film de J.D. Simon.
- TELEVISION BELGE : 20 h., Les sentiers du monde : De l'autre côté du fleuve Sénégal ; 21 h. 5, Jeux sans frontières.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 5, Jeux sans frontières ; 21 h. 30, *Une belle fille comme moi*, film de F. Truffaut.

JEUDI 4 SEPTEMBRE

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., La chute des aigles : Tout est perdu ; 21 h., *Le crime ne paie pas*, film de J. Gilling.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h. 5, Série : Le retour du Saint (Une mort si peu accidentelle) ; 20 h. 55, L'itinéraire mystérieux ; 21 h. 10, *Les trois font la paire*, film de S. Guitry et C. Dubour.
- TELEVISION BELGE : 19 h. 55, Autant savoir : les cours de récréation ; 20 h. 15, *Mais où est donc passée la 7e compagnie ?*, film de R. Lamoureux. — TELE 2 : 21 h. 45, Sports : championnat du monde de cyclisme sur piste, à Besançon (en Eurovision).
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 10, De Gaulle ou le chant du départ ; 21 h. 20, Les belles années : Juliette Gréco et Marcel Amont ; 22 h. 45, Moi aussi je parle français : la Martinique.

VENDREDI 5 SEPTEMBRE

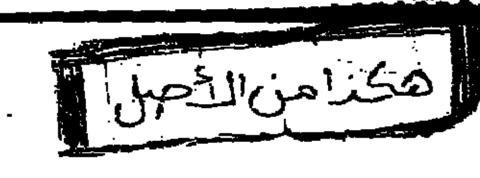
- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Documentaire : Les grands explorateurs : Christophe Colomb (1451-1506) ; 21 h., *l'Odyssée du docteur Wassel*, film de C.-B. de Mille.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h. 5, Série : *L'île aux trente cercueils* ; 20 h. 55, L'itinéraire mystérieux ; 21 h. 10, *le Voyage de noces*, film de N. Trintignant.
- TELEVISION BELGE : 19 h. 55, Jeu : le francophonissime ; 20 h. 20, Série : Cuisine intérieure ; 21 h. 20, Théâtre : *le Ménage de Caroline*, de M. de Ghelderode. — TELE 2 : 20 h., Sports : championnat du monde de cyclisme sur piste, à Besançon.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 10, *l'Assassin*, film de E. Petri ; 21 h. 35, Portrait-souvenir : François Mauriac.

SAMEDI 6 SEPTEMBRE

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., *Erotissimo*, film de G. Pires ; 21 h. 30, Ciné-sélection, magazine du *cinéma*.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h. 5, Série : Arsène Lupin (*La danseuse de Rottenburg*) ; 20 h. 55, L'itinéraire mystérieux ; 21 h. 10, *Armaguedon*, film de A. Jessua.
- TELEVISION BELGE : 19 h. 55, Animaux du soleil : le Kalahari ; 20 h. 25, *Un sac de billes*, film de J. Doillon ; 22 h., Variétés : Pierre Rapsat. — TELE 2 : 21 h. 5, Cyclisme sur piste : championnat du monde, à Besançon.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 19 h. 55, *Jeu* : le francophonissime ; 20 h. 25, *Madame le juge*, film de C. Chabrol ; 21 h. 55, Concours Intervision de la chanson de Sopot.

DIMANCHE 7 SEPTEMBRE

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Feuilleton : Les ambitieux ; 21 h., *les Innocents aux mains sales*, film de C. Chabrol.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h. 5, Série : Rush ; 21 h., *Vous n'avez rien à déclarer ?*, film de C. Dubour.
- TELEVISION BELGE : 20 h. 5, Feuilleton : Les folles Offenbach ; 20 h. 50, Journal d'un prêtre-ouvrier.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 19 h. 45, *le Chat*, film de P. Granier-Deferre ; 21 h. 10, L'homme et la musique : le frisson de la vie ; 22 h. 5, Tennis.





Jeudi 4 septembre

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 **Jeune pratique.**
Garder la forme.
12 h 30 **Jeu : Avis de recherche.**
13 h **Journal.**
13 h 35 **Série : « King ».**
14 h 45 **Objectif santé : les crèches.**
17 h 5 **Hong-Kong Fou-fou.**
L'île de Robin Crusoé.
17 h 25 **Croque vacances.**
Dessin animé ; 17 h. 30, Isidore le lapin ; 17 h. 35, Infos-magazine ; 17 h. 50, Samson et Goliath.
18 h **Une femme, une époque : un itinéraire Chanel.**
19 h **Caméra au poing.**
Des manchots au travail.
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Série : « Frédéric ».**
20 h **Journal.**
20 h 30 **Opérette : « A la Jamaïque ».**
Livret de R. Vinci, musique de F. Lopez, réal. P. Badel. Avec J. Villamor, M. Candido, N. Capri...
Un romancier à la mode, un séduisant planteur jamaïcain, des jolies filles, une série de rencontres qui se terminent par la fête du rhum à la Jamaïque.
22 h 30 **Des courts métrages racontés : l'avenir du court métrage.**
Deux petits films, « Narcissus », de P. Foldes, « Drame de la forêt », de T. Mallinson, présentés par P. Braunberger. Et suivis de considérations sur le court métrage et l'évolution de l'écriture audio-visuelle.
22 h 45 **Sport : cyclisme sur piste.**
Championnat du monde à Besançon.
23 h 10 **Journal.**

DEUXIÈME CHAINE : A 2

10 h 30 **A.N.T.I.O.P.E.**
12 h 45 **Journal.**
13 h 35 **Série : « Une affaire pour Manndil ».**
Un système supérieur.
14 h **Aujourd'hui, madame.**
Visiteuses de prison.
15 h 5 **Feuilleton : « L'aventure est au bout de la route ».**
Explosion.
15 h 50 **Sports.**
Tennis ; Cyclisme sur piste.
18 h **Récré A 2.**
Félix le chat ; Dino boy ; Le neveu d'Amérique.
18 h 30 **C'est la vie.**
18 h 50 **Jeu : Des chiffres et des lettres.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Variétés : Trente-six bouts de chandelles.**
20 h **Journal.**
20 h 35 **Cinéma : « Na ».**
Film français de J. Martin (1973), avec J. Martin, D. Evenou, M. Bouchez, H. Crémieux, L. Balmbourg, G. Chamarat, T. Billis.
Un ancien de la guerre d'Algérie, également ancien séminariste, cherche à remplir les églises, vides le dimanche, de Nice, et milite en faveur de vieillards qu'une grève de la Sécurité sociale prive de leurs retraites.
22 h 25 **Fenêtre sur... : Quoi, ça existe encore ?**
Le don gratuit de son temps, réal. F. Bouchet.
A l'heure où l'argent est roi, il est encore des gens pour défendre le geste gratuit. Lionel Jacob, cinquante-six ans, ancien maçon, aujourd'hui libraire à Chelles, donne quatre heures chaque jour à la Croix-Rouge.
22 h 50 **Jazz : La grande parade.**
De J.-C. Averty. John Lewis et Hank Jones.
23 h 20 **Journal.**

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 **Journal.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 40 **Pour les jeunes.**
Le jardin du voisin.
20 h **Les jeux.**
20 h 30 **Cinéma (cycle C. Bronson) : « C'est arrivé... entre midi et trois heures ».**
Film américain de F.D. Gilroy (1975), avec C. Bronson, J. Ireland, D.V. Fowley, S. Haze, D. Douglas, H. Morales.
Pendant que ses complices attaquent une banque et se font prendre, un bandit passe trois heures dans la maison isolée où se trouve, seule, une jeune veuve, qu'il parvient à séduire. Autour de ces trois heures, la femme va bâtir une légende.
22 h 5 **Journal.**

Vendredi 5 septembre

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 **Jeune Pratique.**
Et si l'on repartait.
12 h 30 **Jeu : Avis de recherche.**
13 h **Journal.**
13 h 30 **Série : « King ».**
17 h **Hong-Kong Fou-fou.**
La griffe.
17 h 20 **Croque vacances.**
Dessin animé ; 17 h. 25, Bricolage (et à 17 h. 45) ; 17 h. 30, Isidore le lapin ; 17 h. 35, Infos-magazine ; 17 h. 50, Samson et Goliath.
18 h **Une femme, une époque : Anna Pavlova.**
19 h **Caméra au poing.**
Des manchots au travail (deuxième partie).
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Série : « Frédéric ».**
20 h **Journal.**
20 h 30 **Série : « les Dames de cœur ».**
Réal. P. Siegrist. Avec M. Robinson, G. Casadesus, O. Laure.
Adam et elles.
Pouvoir des sectes, espionnage et complots dans le monde du patinage.
21 h 30 **A bout portant : A toi l'artiste.**
Jean-Paul Farré. Par R. Sciandra.
Portrait d'un comédien-musicien-clown, qui sait installer un univers quotidien fou et tendre, un pied dans le rêve, un pied dans la folie.
22 h 15 **Les idées et les hommes : Mahomet.**
Prod. D. Huismann et M.-A. Malfray. Réal. Cl. Payard.
Cette émission à laquelle participent notamment Son Excellence Si Hamza Boubakeur, recteur de l'Institut musulman de la mosquée de Paris, les historiens A. Miquel, professeur au Collège de France, M. Arkoun, professeur à l'université de Paris, R. Arnaldez, professeur honoraire à la Sorbonne, M. Rodinson, directeur d'études à l'Ecole pratique des hautes études, a pour but de faire connaître l'homme et son influence sur la pensée mondiale depuis le VIIe siècle, et d'expliquer ce qu'est la religion musulmane.
23 h 5 **Sport : cyclisme sur piste.**
Championnat du monde, à Besançon.
23 h 30 **Journal.**

DEUXIÈME CHAINE : A 2

10 h 30 **A.N.T.I.O.P.E.**
12 h 45 **Journal.**
13 h 35 **Série : « Une affaire pour Manndil ».**
La cure de rajeunissement.
14 h **Aujourd'hui, madame.**
Internats.
15 h 5 **Série : « L'aventure est au bout de la route ».**
Fraude.
15 h 55 **Sports : cyclisme.**
Championnat du monde sur piste.
17 h **Magazine : Quatre saisons.**
18 h **Récré A 2.**
Félix le chat ; Dino boy ; Le neveu d'Amérique.
18 h 30 **C'est la vie.**
18 h 50 **Jeu : Des chiffres et des lettres.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Variétés : Trente-six bouts de chandelles.**
20 h **Journal.**
20 h 30 **Feuilleton : « Fortuna et Jacinta ».**
D'après B. Perez-Galdos, réal. M. Camus. Avec A. Belen, M. Pardo, M.-L. Ponte, C. Torres.
21 h 35 **Magazine : Apostrophes.**
De B. Pivot. Les romans de la rentrée.
Avec MM. A. Boudard (« le Banquet des Léopards ») ; E. Orsenna (« Une comédie française) ; G. Coussy (« la Tondue ») ; C. Michelet (Les palombes ne passeront plus) ; Mmes N. Bielski (Si belles et fraîches étaient les roses) ; S. Caster (les Chênes verts).
22 h 50 **Journal.**
23 h **Ciné-club (cycle comédies musicales amércaines) : « les Sept Femmes de Barberousse ».**
Film américain de S. Donen (1954), avec J. Powell, H. Keel, J. Richards, M. Mattox, M. Platt, J. d'Amboise, T. Rall, R. Tamblyn, J. Newmeyer.
En Orégon, vers 1850, un paysan frustre épouse une jolie fille qui veut lui apprendre les bonnes manières, ainsi qu'à ses six frères. Ceux-ci enlèvent six filles qui ont refusé leurs demandes en mariage.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 **Journal.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
Les aventures de Lolek et Bolek ; Titres en poche : science-fiction.
19 h 40 **Pour les jeunes.**
20 h **Les jeux.**
20 h 30 **V 3 - Le nouveau vendredi : « Cassettes buissonnières ».**
Une émission de J.-M. Cavada et M. Thoulouze. Reportage : P. Pesnot, réal. : M. Frydland.
(Lire notre sélection.)
21 h 30 **Variétés : En... train.**
Par Ch. Lefevre et B. Kurt.
Une invitation au voyage au Musée du chemin de fer de Mulhouse. Une promenade dans les locomotives et les voitures les plus anciennes, qui s'accompagne d'une réflexion sur les symboliques du train. Un divertissement aussi. Avec Marcel Amont, les Percussions de Strasbourg, la Manivelle, les Célestins, etc.
22 h 25 **Journal.**

Samedi 6 septembre

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 30 **La bonne conduite.**
13 h **Journal.**
13 h 30 **Le monde de l'accordéon.**
13 h 50 **Au plaisir du samedi.**
La petite maison dans la prairie ; 14 h. 40, Maya l'abeille ; 15 h. 20, Les évasions célèbres : Attales, l'esclave gaulois ; 16 h. 40, *Le magazine de l'aventure* ; 18 h., Temps X.
18 h 55 **S.O.S. animaux.**
19 h 10 *Six minutes pour vous défendre.*
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 *Série : « Frédéric ».*
20 h **Journal.**
20 h 30 **Variétés : Gala de l'union des artistes 1979.**
Avec Nicole Croisille, les ballets de J. Guelis, les pompiers de Paris, Rika Zaraï, Mort Schuman, Jacques Martin, Anne-Marie Martin, Sophie Durel.
21 h 50 **Série : « Starsky et Hutch ».**
Cover girl.
22 h 40 **C'est arrivé à Hollywood.**
Les héros de Western.
23 h 5 **Sport : cyclisme sur piste.**
Championnat du monde, à Besançon.
23 h 25 *Journal.*

DEUXIÈME CHAINE : A 2

12 h **Journal des sourds et des malentendants.**
12 h 15 **La vérité est au fond de la marmite.**
Tarte au citron ; tarte aux pommes.
12 h 45 **Samedi et demi.**
13 h 35 **Document : la France vue du ciel.**
La Lorraine, la Champagne et l'Alsace.
14 h **Les jeux du stade.**
18 h 15 *Moi aussi, je parle français.*
La Louisiane : des Cajuns au French Quarter.
Accident historique de parcours, phénomène sociologique important ? La renaissance du français en terre louisianaise ne conduirait-elle pas seulement à une situation folklorique à intérêt touristique ?
18 h 50 **Jeu : Des chiffres et des lettres.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Variétés : Trente-six bouts de chandelles.**
20 h **Journal.**
20 h 35 **Feuilleton : « Fortunata et Jacinta ».**
21 h 35 **Sports : tennis.**
Championnat open des Etats-Unis à Flushing-Meadow.
23 h **Journal.**

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 **Journal.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 40 **Pour les jeunes.**
Les Rennes ; Bricolopédie : le village.
20 h **Les jeux.**
20 h 30 **Retransmission théâtrale : « la Cantatrice chauve ».**
D'E. Ionesco, par la Compagnie dramatique de l'Aquitaine. Mise en scène : D. Benoin, réal. : A. Tarta.
(Lire notre sélection.)
21 h 55 **Journal.**
22 h 15 **Ciné-regards : Maurice Pialat.**

Dimanche 7 septembre

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

9 h 15 **Judaïca.**
9 h 30 **Foi et tradition des chrétiens orientaux.**
10 h *Présence protestante.*
10 h 30 **Le jour du Seigneur.**
11 h **Messe.**
Célébrée en la basilique de Notre-Dame de Thierenbach (Haut-Rhin). Prédicateur : Mgr L.-A. Elchinger.
12 h **La séquence du spectateur.**
12 h 30 **Cérémonie du souvenir.**
En la synagogue de la rue de la Victoire, à Paris.
13 h **Journal.**
13 h 20 **TF 1 - TF 1.**
14 h **Variétés : Alors, quoi de neuf ?**
En direct de Deauville.
15 h 30 **Tiercé à Longchamp.**
15 h 40 **Le monde merveilleux de Walt Disney.**
L'enlèvement.
16 h 30 **Sports première.**
Cyclisme sur piste : Championnat du monde ; planche à voile, à La Baule ; les « dragsters », au Mans.
18 h 30 **Série : « le Temps des as ».**
19 h 25 **Les animaux du monde.**
La danse des grèbes ; La société des frelons.
20 h **Journal.**
20 h 30 **Cinéma : « l'Année sainte ».**
Film de J. Girault (1976). Avec J. Gabin, J.-C. Brialy, D. Darrieux.
Deux truands (un vieux et un jeune) s'évadent de prison, déguisés en ecclésiastiques. Ils vont profiter de l'Année sainte pour aller déterrer un magot en Italie.
22 h **Journal.**
22 h 10 **Sport : tennis.**
Championnat open des Etats-Unis, en direct de Flushing-Meadow.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

12 h 45 **Journal.**
13 h 20 **Série : « Embarquement immédiat ».**
Répulsion.
14 h 15 **Jeu : Les descendants.**
15 h **Alain Decaux raconte.**
Louise Michel, *la* vierge rouge de *la* Commune.
16 h **Feuilleton : « César Birotteau ».**
D'H. de Balzac, mise en scène R. Lucot. Avec A. Ferjac, M. Trevières, D. Jemma, S. Moreau... (Rediffusion.)
17 h 25 **Variétés : Festival mondial de la chanson française.**
Cette émission propose les meilleurs moments du Festival qui s'est tenu du 4 au 6 septembre à Antibes - Juan-les-Pins.
18 h 55 **Stade 2.**
20 h **Journal.**
20 h 35 **Jeux sans frontière.**
A Coburg, en Allemagne.
22 h **Téléfilm .. « Jean sans terre ».**
D'après J. Perez, réal. G. Grangier. Avec M. Lonsdale, B. Armontel...
23 h **Journal.**

TROISIÈME CHAINE : FR 3

20 h **Feuilleton : « la Flèche noire ».**
20 h 30 **Série : les merveilles de la mer.**
« Le Récif de corail ». Une émission de F. Rossif.
La vie d'un récif de corail au large des côtes de Floride. La vie simple, compliquée, minuscule et majestueuse, filmée par Lloyd Ritter, Robert Young et Murray Lerner.
20 h 55 **Jeu : Télé-test (les pièges du petit écran).**
Une série de Jean Frappat, présentée par Cl. Villers.
Une série d'épreuves, qui sont autant d'occasions pour le téléspectateur de vérifier sa mémoire, sa perception... et sa manière de regarder la télévision.
21 h 50 **Journal.**
22 h 10 **Court-métrage : « le Soleil du Queyras ».**
De Th. Anderson.
22 h 30 **Cinéma de minuit (cycle A. Dovjenko) : « Aerograd ».**
Film soviétique d'A. Dovjenko (1935), avec S. Chagaïda, S. Stoliarov, S. Chkourat, G. Tzoï, B. Dobronravov, N. Taubounassov. (v.o. sous-titrée. N.)
Les bâtisseurs d'une ville dans la taïga sibérienne se heurtent à des saboteurs et à un fanatique religieux qui tente de soulever les « vieux croyants ».

A VOIR

Le rire ou la pitié

PORTRAIT :
A LA RENCONTRE DE BOURVIL
Lundi 1er septembre
TF 1, *22 heures*

Bourvil est mort le 23 septembre 1970 laissant ses films, ses *chansons*, ses sketches, ses opérettes, sa voix et son visage *inoubliables*. « C'est la finasserie qui pointait sous la *patoiserie* ». Visage de « péquenaud », de « bouseux », de *paysan éberlué et finaud, un* rire qui faisait un drôle de *bruit de grelot aigre, une voix* traînante. On aimait Bourvil, ce *grand acteur, parce qu'il représentait* une France populaire ; *on l'aimait pour sa gentillesse* et sa simplicité fondamentales. *On l'aimait comme on aime* tous les comiques. Les amoureux *inconditionnels* verront donc avec plaisir, à l'occasion du cycle consacré au comédien (ce soir diffusion du film *les Arnaud*, à 20 h. 30), ce portrait-hommage qui rassemble des enregistrements de sketches, des extraits de films, des séquences d'émissions télévisées (« la Joie de vivre » d'Henri Spade ou « Gros plan sur Bourvil » de Pierre Cardinal), des témoignages de gens connus (comme Claude Autant-Lara, Ray Ventura, Danièle Darrieux, Georges Brassens) ou inconnus (ses voisins, un garde champêtre, un vieil instituteur). On pourra entendre quelques-unes de ses chansons, « Des cartes postales et des crayons » et « la Tactique du gendarme » dont il disait : « Ce que je trouve passionnant, c'est que, lorsque j'entre en scène pour chanter, il n'y a pour moi qu'une alternative, faire rire ou *faire pitié* ».

Le génie de Bourvil était là, dans le risque de *l'ambivalence*, juste entre le rire et la pitié.

Une femme en Chine

SERIE DOCUMENTAIRE :
LES FRANÇAIS
DU BOUT DU MONDE
Mardi 2 septembre
TF 1, 21 h. 20

Un certain regard sur la vie à Pékin. Celui d'une jeune femme, Marie Anna Lebovits, seule Française travaillant depuis deux ans au département de langue *française* de Radio-*Pékin*. C'est aussi la seule femme pré*sentée dans cette série de dix* émissions (celle-ci étant la der*nière) diffusée, chaque semaine* depuis le 1er juillet (*le Monde daté 29-30 juin*).

Pierre Dhostel et Jérôme Equer ont réalisé, chacun, un certain nombre de ces portraits des *Français du bout du monde*. Celui-ci a été tracé par Jérôme Equer, à partir de Pékin où il est allé retrouver Marie Anna Lebovits.

C'est à l'université de Can*berra en Australie, où elle a* l'occasion de suivre un stage de *chinois, qu'elle s'enthousiasme* pour la sinologie. Elle décide de *passer six mois à Taïwan pour* se perfectionner, puis revient à *Paris*, qu'elle *avait* ressenti le besoin de quitter après mai 68. Elle usera, alors, de mille détours et stratagèmes pour parvenir à s'installer en Chine. Elle relate son aventure avec simplicité, sincérité, comme elle raconte sobrement son expérience, sa vie quotidienne là-bas. Et, grâce à cette modération, on ne se prend pas à douter de ses propos, on accepte ce qu'elle décrit même si l'action se limite, par la force des choses, au cadre dans lequel les étrangers sont autorisés à évoluer en Chine. « *Je me sens chez moi en Chine,* dit-elle, *mais je ne me sens pas Chinoise.* » Petite phrase-clé qui donne son authenticité à ce témoignage dénué de représentation. — A. Rd.

France, ton patrimoine...

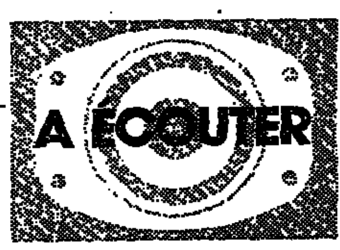
V 3 - *LE NOUVEAU VENDREDI* :
CASSETTES BUISSONNIERES
Vendredi 5 septembre
FR 3, *20 h.* 30

Maryse, Joël et Jean-Luc, trois élèves agriculteurs de Pont-de-Salars, près de Rodez, sont partis à la recherche de traditions oubliées, d'histoires de vies et de légendes d'autrefois. Une équipe de V3, conduite par Patrick Pesnot et Maurice Frydland, s'est rendue dans l'Aveyron pour faire le point sur cette opération patrimoine pilote financée (pour le matériel d'enregistrement) par le ministère de la culture. Ils ont rencontré Maryse, Joël et Jean-Luc, dont ils trouvent *l'enquête plutôt décevante* : questions timides, dépourvues de curiosité, réponses laconiques du genre « *c'était une rude vie de labeur aux champs !* » ou « *aujourd'hui, les temps ont bien changé* », « *chacune a sa machine à laver* »... Deux générations se croisent, qui ne se reconnaissent pas. Alors Patrick Pesnot a poursuivi lui-même l'enquête, et deux vieilles dames commencent à raconter, à revivre le passé, rient... Mais chut ! Il ne faut plus parler, c'est l'heure de la télé.

Le langage de l'absurde

THEATRE :
LA CANTATRICE CHAUVE
Samedi 6 septembre
FR 3, 20 h. 30

Avec ce grand *classique* que Ionesco avait écrit il y a trente *ans à partir des phrases d'un* manuel de conversation franco-anglais *subrepticement dénaturées*, Daniel Benoin a voulu montrer « *comment le langage de* l'absurde peut devenir celui des hommes *qui nous dirigent dans* la cellule familiale, à l'école, *dans l'entreprise ou au gouvernement* ». Un Ionesco auquel il a fait subir un *traitement* de choc irrésistible. On n'est plus *chez des petits-bourgeois* anglais, mais dans une résidence *secondaire, chez un couple de* jeunes cadres supérieurs. Les *Smith, qui passent la soirée chez* eux, reçoivent la visite des Mar*tin. De temps en temps inter*vient la bonne. Arrive, à la fin, *un capitaine des pompiers : la* cantatrice chauve. Ionesco, qui *assiste en témoin dépassé à la* pièce, finira par renoncer à la *suivre et par s'en aller. Une* dénonciation explosive de la *banalité et du désarroi existen*tiel d'une classe condamnée *avant de s'être prouvé son exis*tence.



Pré-rentrée à France-Culture

La première *semaine de septembre* mêle encore des rediffusions à des programems nouveaux mais renoue avec les habitudes de la grille annuelle.

● ***Les chemins de la connaissance* : « la Chasse et l'érotique »**, *du 1er au 11 septembre*, à 8 heures. Série d'émissions consacrées par Marcel Detienne au thème de la chasse dans les sociétés anciennes (Grèce antique, Vietnam, Afrique). Séparé de l'espace clos et matrimonial de la maison, l'espace de la chasse, la forêt, le territoire de l'homme guerrier, est investi par des formes de sexualité déviantes ou étrangères : le chasseur y rencontre Atalante, la panthère, la lionne, la femme-tigre, la fille-forêt... (Première diffusion, mars 1976.)

● **Les chemins de la connaissance : « Dieu au village »**, du 1er *au 5 septembre, à 8 h. 30*. En compagnie de l'abbé Alexandre, *curé de campagne au pays de* Caux, Guillaume Malaurie explore « *l'imaginaire rural* et le Moyen Age » dans cette région et *découvre, dans la fonction du* prêtre rural, un rôle d'exorcisme qui le lie à des formes ancestrales de société. Jusqu'aux républiques rurales du néolithique. (Première diffusion, octobre 1979.)

● **« L'art est une échelle qui conduit de la terre au ciel »**, lundi 1er septembre, à 20 heures. Dans sa série de dramatiques consacrées à la littérature fantastique, Maurice Sarfati propose cette adaptation du **Portrait** de Nicolas Gogol, dont l'histoire est un peu comparable à celle du **Chef-d'œuvre inconnu** de Balzac. Le jeune peintre Tcharkov acquiert sans le savoir un tableau *magique qui s'anime la nuit et* commencera par lui donner *richesse et célébrité, mais le pré*cipitera ensuite dans la folie. *Comme chez Balzac, la peinture*, parce qu'elle est proche de l'in*carnation, débouche sur la pos*session. C'est encore cette puissance *de la possession qu'on* retrouve dans le grand roman de Gogol **les Ames mortes**. (Réalisation Henri Soubeyran.)

● **La matinée des autres : « Le matin calme »**, *mardi 2 septembre*, à 9 h. 5. Portrait de la Corée *populaire et traditionnelle, à tra*vers des enregistrements originaux. Producteur : Patrice de Meritens ; *réalisateur* : Jacques Taroni. (Première diffusion, avril 1980.)

● **Le « Journal occulte » de Strindberg**, jeudi 4 septembre, à 20 heures. Franck Oger, Jacques Naville et Jeanne Rollin-Weisz ont préparé, pour cette dramatique, un portrait de Strindberg *à partir* de son **Journal occulte**, de sa correspondance avec Har*riet* Bosse et de ses œuvres littéraires dans la période 1900-1908. *Par la transposition radio*phonique, Strindberg devient un *personnage, sa vie, une pièce* de théâtre, et il n'y a là rien *d'inexact, puisque l'auteur lui*-même déclarait : **« Est-il possible que toutes les horreurs que j'ai vécues me soient présentées comme sur une scène, me permettant ainsi de devenir dramaturge et de décrire tous les états d'âme et toutes les situations ? »**

● **Relecture : « Charles Péguy »**, vendredis 5 et 12 septembre, à 20 heures. Quelle est l'actualité d'un auteur attaché, avant 1914, à une forme modérée du socialisme et au catholicisme ? Le débat, préparé par Hubert Juin et Anne Lemaître, réunit, autour des textes de Charles Péguy, des personnalités *contemporaines : le Père Pie* Duployé, Simone Fraisse, Jean *Gaulmier, Jean Bastaire.*

B. A.

ÉMISSIONS RÉGULIÈRES

DU LUNDI AU VENDREDI

● FRANCE-INTER (informations toutes les heures) ; 4 h. 30 : Bon pied, bon œil ; 6 h. 30, P. Douglas et A. Pavy ; 7 h. 15, Chronique politique ; 7 h. 25, Bloc-notes économique ; 7 h. 40, L'humeur du jour ; 7 h. 50, Parlons clair, de J. Paletou ; 8 h. 30, Revue de presse, de D. Saint-Hamond ; 8 h. 45, B. Ruggieri et B. Grand ; 11 h., G. Klein et R. Bulot ; *12 h., Cinemélodies* ; 12 h. 45, Le jeu des 1 000 F ; 13 h., Inter 13.

13 h. 30, Les histoires de France, par P. Miquel et M. Desbarbat ; 14 h. 5, *Vous avez souri*, de D. Mermet ; 15 h., Poivre blond, de M. Hees ; 16 h., Show à la tête, de B. Mabille ; 17 h., Radioscopie ; 18 h., Le magazine de P. Bouteiller ; *19 h. 20, Le* téléphone sonne (le mercredi : Face au public).

20 h. 5, Loup-Garou, de P. Blanc-Francard ; 21 h. 5, Feed back, de B. *Lenoir* ; 23 h. 5, J. Arthur et X. Fauche ; 1 h., Allo Macha ; 3 h., Au cœur de la nuit.

● EUROPE 1 (informations toutes les heures) : 5 h., J.-C. Laval ; 6 h., J.-C. Laval et *Mme Europe 1* ; 6 h. 45 Bonjour la France, de P. Boute ; 8 h. 30, La reuve de presse et Expliquez-vous de I. Levai ; 8 h. 45, A vos souhaits, de S. Collaro et G. Montagné ; 11 h., Le sweepstake ; 12 h., Sisco, de J.-P. Rouland ; 13 h., Europe midi.

13 h. 30, Interpol, de P. Bellemare ; 14 h., Histoire d'un jour, de P. Alfonsi ; 15 h., Le kikekoa, de F. Diwo ; 16 h. 55 Bon appétit, la France ; 17 h., Hit-Parade, de JJ.-L. Lafont ; 19 h. Journal.

19 h. 30, Boom Hollywood, de Y. Hegann ; 20 h. 30, *Chlorophylle, de M. Abraham* ; 22 h. *30*, Europe-panorama ; 22 h. 40, Top à Wall Street ; 23 h. 10, Séance de nuit ; 1 h., La ligne ouverte.

● R.T.L. (informations toutes les demi-heures) ; *8 h. 35, Double* disque ; 11 h., La grande parade de l'été ; 13 h., Journal

13 h. 30, Deux fois vingt ans, d'E. Pagès ; 15 h. 30, Gala dans *un miroir ; 16 h. 30, Les grosses* têtes, de P. Bouvard ; 18 h., Journal.

18 h. 30, Hit-Parade ; 21 h., J.-B. Hebey et D. Farran ; 22 h., Le journal de D. Martin ; 0 h., Les nocturnes ; 3 h., Variétés.

● R.M.-C. (informations toutes les heures) ; 5 h., Max Lafontaine ; 6 h. 30, J.-R. Chertlis et *Sylvie* ; *6 h. 45, Télégramme* au pays ; 8 h. 40, La recréation, par J.-P. Foucault ; 12 h., Le million, avec F. Gérard ; 13 h. 30, Quitte ou double ; 14 h., F. Fernandel ; 15 h. 45, Toute la vérité, avec B. Allemane ; 16 h., Cherchez le disque ; 17 h., *Croque-musiques* ; 19 h. 30, Capsule d'été, avec M. Toesca et C. Borde ; 21 h., Motus ; *22 h. 15, Le livre de l'été.*

LE WEEK-END

SAMEDI

● FRANCE-INTER (informations toutes les heures) : 5 h., L. Bozon ; 8 h. 15, Chronique politique ; 8 h. 30, Revue de presse ; *8 h. 45*, Chronique de M. Droit ; 9 h. 10, La clef verte ; 10 h. 30, Cinq cinglés pour l'été, de J.-C. Averty ; 12 h. 45, Le jeu des 1 000 F ; 13 h., Samedi actualité magazine ; *14 h. 5, L'oreille* en coin ; 18 h., L'orteil en vacances ; 19 h., Journal ; 20 h. 10, La tribune de l'histoire de l'été, par A. Castelot et A. Decaux : Alexandre Dumas *voyage* ; 21 h. 15, La musique est à vous, par J. Fontaine ; 22 h. 10, Les tréteaux de la nuit ; 23 h. 5, Au rythme du monde, de M. Go*dard* ; *0 h., Inter danse* ; *1 h. 30*, Les choses de la nuit.

● EUROPE 1 : 5 h., Julie ; 9 h., Journal ; 9 h. 15, C. Bar*bier* ; *11 h., Le Sweepstake* ; 12 h., Le Sisco ; 13 h., Europe-Midi ; 13 h. 30, Interpol ; 14 h., Kikekoa ; 17 h., Hit-parade ; 18 h., Europe-soir ; *19 h., Journal* ; *19 h. 30, Foot*ball ; 20 h., Hit-parade des clubs ; 22 h. 30, Europe panorama ; 22 h. 45, Concerto pour transistor, d'E. Lipmann ; 24 h., *Viviane* ; *1 h., Y. Hegann.*

● R.T.L. : 5 h. 30, J.-P. Imbach ; *9 h. 20, Stop ou encore*, avec P. Sabatier ; 14 h., W.R.T.L., 18 h. 30, W.R.T.L., rock avec B. Sohu ; 22 h. 15, W.R.T.L., Live, de D. Farran.

● R.M.-C. : 5 h., J. Meledo ; 8 h. 15, L'évènement de la semaine, avec M. Ullmann ; 8 h. 45, La tauromachie ; 9 h., La grille musicale ; 12 h., Télématch ; 13 h., La discothèque d'une personnalité ; 15 h., Hit-parade, avec *P. Sulak* ; *17 h.*, Cent ans de music-hall ; 18 h., Hôtel de Paris ; 19 h. 30, Musiques, avec M. Cotet.

DIMANCHE

● FRANCE-INTER (informations toutes les heures) : 5 h., L. Bozon ; 9 h. 30 (et à 14 h. 5), L'oreille en coin ; 12 h., Diman*che actualités magazine* ; *12 h. 45*, Le jeu des 1 000 F ; 18 h., Le témoin, d'A. Sabas et A. Schmit ; 19 h. 20, La vie du sport ; 20 h. 15, Luis Mariano ; 21 h. 15, La musique *est à vous* ; 22 h. 10, Jam-parade, d'A. Francis ; 0 h. 5, Inter-danse ; 1 h. 30, Les choses de la nuit.

● EUROPE 1 : 6 h., Julie ; 7 h. 45, Sports ; 8 h. 30, Journal ; 8 h. 35, C'est dimanche, avec C. Morin et Maryse ; *12 h. 30, Europe-midi dimanche* ; 13 h., Les années 50, de R. Willar ; 13 h. 30, Y. Hegann ; 15 h. 30, Hit-parade ; 18 h. 30, Europe-soir ; 19 h. 20, Journal auto-moto ; 19 h. 40, Chlorophylle ; 22 h. 30, Europe-panorama ; 23 h., Pour ceux qui aiment le *jazz* ; *0 h.*, Viviane.

● R.T.L. : 6 h., J.-P. Imbach ; 9 h. 20, Stop ou encore ; 13 h. 15, Poste restante, de J.-B. Hébey ; 18 h. 30, Hit-parade, avec A. Torrent ; 21 h., Grand Orchestre de P. Petit ; 22 h. 15, W.R.T.L., Hit-parade des clubs, avec *B. Schu* ; *0 h.*, W.R.T.L.

● R.M.-C. : 5 h., J. Meledo ; *11 h.*, Le Chouette-club, avec C. Chabrier ; 12 h. 50, Le Hit-parade, avec *J.* Meledo ; 15 h., P. Sulak ; 19 h. 30, Le Hit-parade ; 20 h. 30, Musique classique, avec L. Rose ; 22 h., Musiques... avec M. Cotet.

Lundi 1er septembre

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Colportage : la vallée de la Cisse.
8 h., Les chemins de la connaissance : la chasse et l'érotisme (un séducteur en forêt) ; *8 h. 32, Dieu au village.*
8 h. 50, Echec au hasard.
9 h. 7, Les lundis de l'histoire : Louis-Philippe et Louis XVIII.
10 h. 45, Le texte et la marge : « L'information *sans frontière* », avec J.-P. Chamour.
11 h. 2, Evénement-musique.
12 h. 5, Nous tous chacun.
12 h. 5, Panorama : les Festivals.
13 h. 30, Atelier de recherche instrumentale : Structures Baschet.
14 h., Sons : Ville d'eau... Amsterdam.
14 h. 5, Un livre, des voix : « le Grand Amour de *Jérôme Dieu* », de *F.-A. Burguet.*
14 h. 47, Contact.
15 h., Centre de gravité : la stratégie par le jeu ; Au musée du vélocipède.
16 h. 50, Actualités : le mondialisme face aux *politiques de la communication.*
17 h. 32, Libre-parcours récital : A. Anastasescu, piano (Debussy, Mozart, Schumann).
18 h. 30, Bonnes nouvelles, grands comédiens : « le Thé à la menthe », de C. Baroche.
19 h. 30, Présence des arts : au musée de l'abbaye Sainte-Croix, aux Sables-d'Olonne.
20 h., L'art est une échelle qui conduit de la terre au ciel, de M. Sarfat.
21 h., L'autre scène ou les vivants et les dieux : « le Chevalier, la Mort et le Diable ».
22 h. 30, Nuits magnétiques.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Vienne à la fin du dix-huitième siècle : œuvres de Cesti, Monn, Reutter, Krommer, *Wanhall* ; *8 h. 35, Kiosque matin* ; 9 h. 30, La société européenne et ses musiques, 1800-1830.
11 h. 30, Concert par le Nouvel Orchestre philharmonique, dir. : J. Mercier : « Première *Symphonie* », de Tcherepnine ; « Concerto pour la main gauche », de Ravel ; « Bacchus et Ariane », suites 1 et 2, de Roussel.
13 h. 5, Jazz vivant estival : Tania Maria.
14 h., Children's Corner ; 14 h. 3, Musique et *société à Vienne au début du dix-neuvième* siècle : œuvres de Pamer, Beethoven, Weber, F. X. Mozart, Rossini, J. Strauss, Schubert, Lachner, Huttenbrenner.
17 h. 30, Concert lecture : « Contes de fées », « *Andante et variations* », « Adagio et allegro », de Schumann ; « Trio pour cor, violon et piano », de Brahms (concert du 8 janvier 1980, a l'auditorium 105 de Radio-France) ; 19 h. 5, Kiosque-soir.
20 h., « Le Chant du dépossédé », de S. Nigg.
21 h., Semaines internationales de musique de Lucerne 1980 : en direct du Kunsthaus, concert de l'Orchestre philharmonique de Berlin, dir. : H. von Karajan, K. Zimerman, *piano : « Concerto pour piano et orchestre* n° 2 », de Chopin ; « Symphonie n° 5 », de Prokofiev.
23 h., Les nuits d'été : Budapest.

Mardi 2 septembre

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Colportage : en Anjou.
8 h., Les chemins de la connaissance : la chasse et l'érotique ; à 8 h. 32, Dieu au village : l'imaginaire en pays de Caux.
8 h. 50, Le loup dans le tiroir.
9 h. 7, La matinée des autres : le matin calme.
10 h. 45, Un quart d'heure avec... B. d'Andlau.
11 h. 2, Libre parcours récital : Collectif de musique ancienne de Paris.
12 h. 5, Nous tous chacun.
12 h. 45, Panorama.
13 h. 30, Libre parcours variétés : S. Bravo au Printemps de Bourges.
14 h., Sons : Villes d'eau... Amsterdam.
14 h. 5, Un livre, des voix : « l'Ombre des sentiments », de P. Orcha.
14 h. 47, Magazine international.
16 h. 50, Actualité : le cinquantième anniversaire de la traversée de l'Atlantique sans escale.
17 h. 32, Libre Parcours récital : l'Ensemble de chambre *français.*
18 h. 30, Bonnes nouvelles, grands comédiens : « l'Aventure de la cuisinière de Calphan », d'A. Christie.
19 h. 30, La route et le fleuve.
20 h., *Dialogues franco-danois* : Morale puritaine et société permissive, avec H. Strangerup et J.-F. Held.
21 h. 15, Musiques de notre temps.
22 h. 30, Nuits magnétiques.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Œuvre de Pergolèse, J. Haydn, Schubert, Paganini, Dvorak ; 8 h. 35, Kiosque matin.
9 h. 30, La société européenne et ses musiques, *1800-1830 : le romantisme naissant* (œuvres de Field, Salieri, Czerny, Reichardt, Zelter, Tomaschek, Kreutzer, Schubert).
11 h. 30, Récital : J. Starker, violoncelle ; R. Buchbinder, piano (« Sonate pour violoncelle et piano n° 2 », « Sept variations sur un thème de la Flûte enchantée », « Sonate n° 3 », de Beethoven).
13 h. 5, Jazz vivant estival : « Jam Sessions » à la Grande Parade du jazz de Nice.
14 h., L'Europe au secours de la musique en Angleterre : œuvres de Mozart, Haendel, Haydn, Mendelssohn, Dvorak, Sibelius ; 16 h., Musique pour les océans anglais : chants de la marine anglaise du dix-septième au *dix-neuvième siècle* ; *16 h. 50*, Anthologie du goût anglais.
17 h. 30, Concert donné le 23 septembre 1979 à la Grange de la Besnardière par le Nouvel Orchestre philharmonique, chœurs de la *B.B.C., dir.* : *J. Poole*, avec J. Bowman, haute-contre, et M. Roche, clavecin : œuvres de Purcell ; 19 h. 5, Kiosque-soir ; 20 h., Prologue.
20 h. 30, Festival Estival de Paris : en direct de *l'église Saint-Etienne du Mont*, concert donné par l'Ensemble vocal et instrumental Guillaume Dufay (œuvres d'Abelard, Saint-Victor, Wipo, Saint-Gall, Perotin).
21 h. 45, Fêtes romantiques de Nohant : Récital de piano avec *B.-L. Gelber* (« Six Sonates », de Scarlatti ; « Sonate n° 13 », de Schubert).
23 h., Les Nuits d'été : Budapest.

Mercredi 3 septembre

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Colportage : à Chinon.
8 h., Les chemins de la connaissance : la chasse et l'érotique ; à 8 h. 32, Dieu au village.
8 h. 50, Echec au hasard.
9 h. 7, Matinée des sciences et des techniques : *Préoccupations architecturales*, avec R. Bofill ; Architecture Paris, 1848-1914, avec P. Chemetov.
10 h. 45, *Le livre, ouverture sur la vie* : « Christophe », d'I. Korchunov ; « Un été pour mourir », de L. Lowry.
11 h. 2, Libre parcours récital : G. Besus, piano (Schubert, Janacek, Schumann).
12 h. 5, *Nous tous chacun.*
12 h. 45, Panorama : spécial Annecy.
13 h. 30, Les tournois du royaume de la musique.
14 h., Sons : Villes d'eau... Amsterdam.
14 h. 5, Un livre, des voix : « Œuvres complètes de Kafka » (tome 2), de *C. David.*
14 h. 47, L'école des parents et des éducateurs : Quelles lectures pour nos enfants.
15 h. 2, Points d'interrogation : les grandes civilisations.
16 h., Contact.
16 h. 10, Les travaux et les jours.
16 h. 50, Actualité : les voies de la psychologie humaniste.
17 h. 32, Libre parcours récital : J. Horreaux et J.-M. Tréhard, luths et guitares.
18 h. 30, Bonnes nouvelles, grands comédiens : « Un trou », d'A. Saumont, lu par J. Duby.
19 h. 30, La route et le fleuve.
20 h., La musique et les hommes : « l'Incontro improviso », opéra de Haydn, par l'Orchestre de chambre de Lausanne, dir. : A. Dorati.
22 h. 30, *Nuits magnétiques.*

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Concert français sous Louis XIV : œuvres de Lully, Marais, Chambonnières, Couperin, d'Anglebert, Charpentier, Couperin le Grand ; 8 h 35, Kiosque-matin.
9 h. 30, L'Académie royale de musique : Début du concert spirituel à Paris, 1725-1728.
11 h. 30, Concert donné le 30 juin 1979 au Victoria-Hall de Genève par l'Orchestre national de France, dir. : L. Maazel (œuvres de Ravel, Dukas, Debussy, Roussel).
13 h. 5, *Jazz vivant estival : le Grand Orchestre* de Woody Jerman (Guiffra, Mingus, Burns, Mercer-Arlen, Copola, Legrand, etc.).
14 h., Children's corner ; 14 h. 3, La France, son public et ses goûts dans les années 1900 : « Pelléas et *Mélisande* », *de Debussy* ; « Carmen », de Bizet (extraits).
17 h., Concert-lecture : The Hilliard Ensemble (le motet d'église sous Louis XIV) ; 19 h. 5, Kiosque-soir.
20 h. 30, Chorégies d'Orange 1980 : « Symphonie n° 3 », de Mahler, par l'Orchestre national de France, la London Choral Society, le Chœur d'enfants de la chapelle royale de Windsor.
23 h., Les Nuits d'été : Prague.

Jeudi 4 septembre

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Colportage : en Loiret.
8 h., Les chemins de la connaissance : la chasse et l'érotique ; à 8 h. 32, Dieu au village : le christianisme médiéval.
8 h. 50, Le loup dans le tiroir.
9 h. 7, Matinée de la littérature.
10 h. 45, Questions en zigzag : « Show Business », de P. Dudan.
11 h. 2, Libre parcours récital : Sextuor de clarinette Leblanc (Haydn, Stamitz, Poulenc, Weber, Mozart).
12 h. 5, Chacun nous tous.
12 h. 45, Panorama.
13 h. 30, Renaissance des orgues de France : Notre-Dame de Royan.
14 h. 5, Un *livre des voix* : « la Banquière », de J. Noli.
14 h. 47, Départementale : A Saint-Quentin-en-Yvelines.
16 h. 50, Actualité : l'œil d'un photographe.
17 h. 32, *Libre parcours récital* : *M.-C. Milan* et G. Bonneton-Ibanez, pianos (Ravel, Milhaud, Poulenc).
18 h. 30, Bonnes nouvelles, grands comédiens : « le Dernier amour du prince Genghi », de *M. Yourcenar, lu par R. Faure.*
19 h. 30, La route et le fleuve.
20 h., Le journal occulte de Strindberg, de F. Oger, Avec E. Scob, A. Cuny, P. Constant.
22 h. 30, Nuits magnétiques.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Le goût musical : œuvres de Telemann, Beethoven, Haydn, Schumann, Corelli ; 8 h. 35, Kiosque-matin.
9 h. 30, La musique de l'empire russe : œuvres de Corelli, Cimarosa, Fomine, Bortnlansky, Field, Glinka, Dargomlnsky, A. Lvov, Rimski-Korsakov, Moussorgski, Rubinstein, Tchaikovski.
11 h. 30, Festival estival de Paris 1980 : Récital de luth, donné le 21 juillet, par H. Smith (œuvres de Dufaut, Weiss, J.-S. Bach, Mouton).
13 h. 5, Jazz vivant estival : concert donné à la Grande Parade du jazz de Nice par le Quartette du pianiste Dave Brubeck.
14 h., Les Paysans et Martin Luther : œuvres de Paumann, Senfl, Isaac, Fabricius et des anonymes ; 15 h., Racines musicales : la *Tchécoslovaquie et la Pologne* ; *15 h. 45*, Les Fils de J.-S. Bach.
17 h. 30, Concert donné le 9 mai 1980 à Francfort par l'Orchestre symphonique de la radio de Francfort, Chœur John Alldis : Webern, Mozart, Tchaikovski ; *19 h. 5*, Kiosque soir.
20 h., Concours international de guitare : Œuvres d'Attaignant, *Sor*, Anido, Roncalli, Terzi.
20 h. 30, « Sinfonia n° 4 », de Gluck, par l'Ensemble Instrumental C. Diederich ; « An die ferne geliebte », de Beethoven, par D. Fischer-Dieskau.
21 h., Semaines internationales de musique de Lucerne 1980 : « Ouverture de l'opéra « Axur re d'Ormus », de Salieri ; « Concerto pour piano et orchestre n° 21 », de Mozart ; « Mozart et Salieri », *de Rimski-Korsakov* ; « Kyrie en ré mineur », de Mozart, par l'Orchestre symphonique de la radio de Bâle, dir. : M. Bamert ; Die Luzerner Vokalsolisten, dir. : H. J. Jans ; le Luzerner Singen.
23 h., Les Nuits d'été : Prague.

Vendredi 5 septembre

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Colportage : en Loiret.
8 h., Les chemins de la connaissance : la chasse et l'érotique (Un pays de femmes) ; à *8 h. 32, Dieu au village.*
8 h. 50, Echec au hasard.
9 h. 7, Matinée des arts du spectacle.
10 h. 45, Le texte et la marge : « Julie de Lespinasse ».
11 h. 2, *Libre parcours récital* : *Quatuor de* flûtes G. Grognet (Susato, Haydn, Kodaly, etc.).
12 h. 5, Nous tous chacun.
12 h. 45, Panorama : l'Amérique d'hier et d'aujourd'hui, des livres...
13 h. 30, Musiques extra-européennes.
14 h., Sons : Villes d'eau...
14 h. 5, Un livre des voix : « *30 000 jours* », de M. Genevoix.
14 h. 47, Un homme, une ville : Goya à Madrid.
15 h. 50, Contact.
16 h., Pouvoirs de la musique.
18 h. 30, Bonnes nouvelles, grands comédiens : « Comment Wang-Fô fut sauvé », de M. Yourcenar, lu par R. Faure.
19 h. 30, La route et le fleuve.
20 h., Relecture : Charles Péguy.
21 h. 30, Black and blue : latin-jazz à New-York.
22 h. 30, Nuits magnétiques.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Œuvres de Purcell, J.-S. Bach, Schumann, Wagner, Kodaly, Sor ; 8 h. 35, Kiosque matin.
9 h. 30, Impresari et mécènes : Œuvres de Lassus, Bach, Mozart, Beethoven, Ravel, de Falla, Stravinsky.
11 h. 30, Récital de chant : V. Papantoniou et N. Giuselev, accompagnés par K. Christova, piano, interprétant des œuvres de Haendel, Purcell, Schubert, Faure, Duparc, de Falla, Beethoven, Schumann, Tchaikovski, Dargomijski, Kaneman, Chostakovitch, Rachmaninov, Moussorgski.
13 h. 5, Jazz estival vivant : le Grand Orchestre de Thad Jones-*Mel Lewis.*
14 h., Children's corner ; 14 h. 3, L'entre-deux guerres : œuvres de Honegger, Milhaud, Messiaen, Varese, Poulenc ; 17 h., Chants et musiques traditionnels russes.
17 h. 30, Concert-Lecture : « *Renard* », de Stravinsky ; 19 h. 5, Kiosque-soir.
20 h., Des notes sur la guitare : « Concerto pour guitare et petit orchestre », de Villa-Lobos.
20 h. 20, Cycle d'échanges franco-allemands : « *Symphonie n° 8* », *de Dvorak* ; « Variations sur « Reich mir die Hand », de Chopin ; « le Poème de l'extase », de Scriabine, par l'Orchestre symphonique de la radio de Stuttgart, dir. : D. Nazareth ; piano : *D. Varsi.*
22 h. 15, Les Nuits de l'été : Brahms et la sonate ; 23 h. 5, Vieilles cires : William Kapell interprète Chopin ; 0 h. 5, Grandes œuvres, grands interprètes : Schumann, *Mendelssohn*, Tchaikovsky, Saint-Saëns.

Samedi 6 septembre

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Colportage.
8h., Les chemins de la connaissance : regards sur la science.
8 h. 30, Comprendre aujourd'hui pour vivre demain : les sondages.
9 h. 7, Matinée du monde contemporain.
10 h. 45, Démarches avec... J.-N. Vuarnet.
11 h. 2, La musique prend la parole : les concertos pour piano de Rachmaninov (« Concerto n° 2 »).
12 h. 5, *Le Pont-des-Arts.*
14 h., Sons : Villes d'eau... Venise.
14 h. 5, Le masque.
16 h. 20, Livre d'or : B. Laplante, baryton ; S. Péjard, piano (Ropartz, Roussel, Durey, *Offenbach*).
17 h. 30, Recherches et pensée contemporaine : la notion de structures dissipatives, avec I. Prigogine (Rediff.).
19 h. 30, Radio-Canada présente : lettre du Québec.
20 h., La parole nomade, de C. Weinzaepfen. Avec E. Weisz et M. Rayer.
21 h. 55, Ad lib, avec M. de Breteuil.
22 h. 5, La fugue du samedi.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 2, « Quintette pour hautbois et cordes en ut majeur », de Crusell ; « Concerto pour piano et orchestre n° 12 », de Mozart ; « Beatus vir », de Zelenka ; « Sonates », de *Soler* ; 8 h. 35, Kiosque-matin ; *9 h. 30*, Musiques de joie : Lulli, Mozart, Haendel, Rossini, Verdi.
11 h. 30, Concert de l'Ensemble vocal J. de Ockeghem, dir. : C. Panterne : « Petite messe solennelle pour quatre solistes, chœur, deux pianos et harmonium », de Rossini.
13 h. 5, Jazz vivant estival : L. Young, S. Getz, S. Rollins, J. Griffin, J. Coltrane.
14 h., Les instruments à cordes dans le registre grave : œuvres d'un anonyme anglais du dix-septième siècle ; vers 15 h. 30, Musique de l'Inde : Hommage à Vilayat Khan ; 16 h., Musique à caractère de gravité : œuvres de Batiste, Ives, Purcell, Prokofiev, Schoenberg, Ligetti.
17 h. 30, Récital Jordi Savall, œuvres de Sainte-Colombe, Hacquardt, J.-S. Bach (récital donné le 1er septembre 1980 au Festival estival de Paris) ; 1 9h. 5, Kiosque-soir ; 20 h., Prologue.
20 h. 30, Echanges internationaux : « Symphonie n° 7 en mi majeur », de Bruckner, par l'Orchestre philharmonique de Berlin, dir. : K. Boehm.
22 h., Les Nuits d'été : Musique française (Fauré, Gounod) ; 23 h. 5, Comment l'entendez-*vous ? : Les grands B* (Bartok, Brahms, Beethoven, Berg) ; 1 h., Le dernier concert.

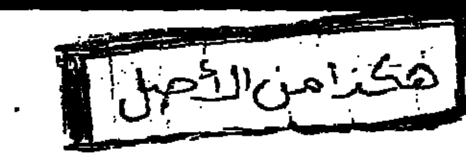
Dimanche 7 septembre

FRANCE-CULTURE

7 h. 7, La fenêtre ouverte.
7 h. 15, Horizon, magazine religieux.
7 h. 40, Chasseurs de son : le Festival folklorique international de Dijon.
8 h., Orthodoxie et christianisme oriental.
8 h. 30, Protestantisme.
9 h. 10, Ecoute Israël.
9 h. 40, Divers aspects de la pensée contemporaine : le Grand-Orient de France.
10 h., Messe à l'Abbaye des bénédictines de Vanves.
11 h., Regards sur la musique.
12 h. 5, Allegro.
12 h. 40, Musique de chambre : V. Papantoniou et N. Giuselev, accompagnés par K. Christova, piano (récital de chant donné à l'auditorium 104 de la maison de Radio-France) : Haendel, Purcell, Fauré, de Falla, Schubert, Schumann, etc.
14 h., Sons.
14 h. 5, La Comédie-Française présente : « la Puce à l'oreille », de G. Feydeau.
16 h. 11, Festival d'Avignon : W. Breuker Kollektief.
17 h. 30, Escales de l'esprit : comtesse de Ségur (« les Vacances »).
18 h. 30, Ma non troppo.
19 h. 10, Le cinéma des cinéastes.
19 h. 30, Festival de Bayreuth : Lohengrin, de R. Wagner, par l'Orchestre du Festival et chœur N. Balatsch, dir. Edo de Waart, avec E. Krivine

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 2, « Gloria à sept voix concertantes », de Monteverdi ; « Sonatine pour piano », de Ravel ; « Trio sérénade pour deux violons et alto », de Kodaly ; « Deuxième Symphonie en si mineur », de Borodine ; « Suite française n° 6 pour clavecin », de J.-S. Bach ; 8 h. 30, Musique religieuse traditionnelle.
9 h. 30, Concert du passé : Reconstitution d'un concert donné en 1924 (« Symphonie en ré mineur », de C. Frank ; « Quintette pour clarinette et cordes », de Mozart ; « Nuit dans les jardins d'Espagne », de de Falla ; « la Peri », de P Dukas ; « Ouverture d'Egmont », de Beethoven).
11 h. 30, Concert : « les Sept Dernières Paroles *du Christ* », *de Haydn.*
13 h. 5, Jazz vivant estival : L. Armstrong, R. Eldridge, D. Gillespie, M. Davis, C. Brown, et R. Pruscella.
14 h., Grands interprètes : « A Pagan Poem », *de Loeffler par l'Orchestre de Philadelphie* ; « Symphonie n° 10 », de Mahler, « Poème de l'Extase », de Scriabine, par le Philharmonic Symphony Orchestra of New York ; « Dernière scène de « Wozzeck », de Berg, par le New York Philharmonic Orchestra ; « Lied du Waltaube », de Schoenberg.
15 h. 30, Musiques de plein air : Suite française *pour carillon*, Danceries du Grand Siècle, Musique pour le camp du Drap d'or et œuvres de Haendel, Mozart, Wagner.
17 h. 30, Concert : « Concerto pour violon et orchestre » de J.-S. Bach ; « Symphonie n° 45 : les *Adieux* », *de Haydn*, « *Sérénade* pour cordes en mi mineur », d'Elgar ; « Siegfried Idyll », de Wagner, par le Nouvel *Orchestre* Philharmonique, dir. et soliste : E. Krivine.
20 h., Festival de Salzbourg 1980 : « les Contes d'Hoffmann », d'Offenbach, par l'Orchestre philharmonique de Vienne.
22 h., Les Nuits d'été : Equivalences ; 23 h. 30, Saturnales.





ROBERT DOISNEAU/RAPHO

FUGUES

Les enfants de la route

Pendant tout le dix-neuvième siècle, psychiatres et philanthropes ont été fascinés par le nombre de petits vagabonds que la « passion » poussait à tout quitter pour partir sur les routes.

CATHERINE MEVEL

DANS un ouvrage intitulé *le Siècle de l'enfant*, publié en 1901, Ellen Key, féministe suédoise, fait le constat suivant : « *Pendant que l'on prononce de belles paroles sur le développement individuel, on procède avec les enfants non pas comme s'ils étaient par eux-mêmes un but, mais bien comme s'ils étaient créés pour la joie, l'orgueil et la commodité des parents.* » Cette remarque peut paraître singulièrement moderne pour l'époque. Elle s'inscrit dans un nouveau courant de pensée qui a pour objectif plus ou moins philanthropique de protéger l'enfant. Les psychiatres se penchent sur l'enfance et s'intéressent de manière particulière à ceux qui échappent à l'emprise familiale ou scolaire, aux petits fugueurs et vagabonds, qui ne cessent d'inquiéter cette fin de siècle. Cette soudaine préoccupation est le point d'aboutissement d'un long processus de domestication de l'enfance en général, et en particulier du jeune mendiant, du gamin vagabond. L'attention sociale se porte sur l'enfant des rues, sur tous ces enfants laissés à eux-mêmes à un âge precoce, qui font leur apprentissage de la vie directement sous la tutelle des adultes, parmi cette foule vivante et interlope qui les attire, se rit d'eux souvent, et parfois même les abrite et les protège.

Tout au long du dix-neuvième siècle, des enfants se mêlent aux révoltes, colportent des nouvelles, font circuler des bruits. Ils trouvent là une fonction directement sociale. Quelle est la raison de leur comportement ?, s'interrogent les psychiatres de cette fin de siècle. « *La passion,* répondront-ils. *Ils veulent être là où il se passe quelque chose.* » Et ils apparaissent rétrospectivement bien encombrants, ces enfants initiés trop tôt au combat des rues, à la politique, ces enfants insolents et dégourdis qui connaissent une ville mieux que les services de police eux-mêmes.

L'affaire est portée devant les hautes institutions. Le sénateur Bérenger évoque en 1895 auprès de l'Académie des sciences morales et politiques le problème en ces termes : « *Chez certains enfants, le vagabondage devient une passion. Il en est qui fuient pour s'y abandonner les douceurs dont ils jouissent dans leur famille sous l'empire d'un besoin de liberté qui n'est jamais assouvi. On les voit porter le même jour leurs pas dans tous les quartiers de la capitale, assister à tout ce qui s'y passe, querelles, accidents, agitations publiques. Il n'est pas un mouvement désordonné auquel ils ne participent, pas une émeute qu'ils ne grossissent. Les premiers aux barricades, ce sont eux qui s'y exposent, et non qu'ils se passionnent pour une opinion politique quelconque, mais c'est un drame, et ils en sont les acteurs.* » Il ne manque pas d'annoncer la pente fatale de ce « *désordre d'autant plus grand et déplorable qu'il est le prélude et la cause de faits plus graves qui conduiront ces malheureux enfants au crime, à la honte, au châtiment* ». La rue, symbole d'initiations diverses (sexuelle et politique entre autres), est rendue fautive de la délinquance, chargée de tous les maux. Continuellement, les psychiatres le répéteront, le vagabondage, la fugue, du fait des promiscuités douteuses de la rue, mènent au crime.

Morbide

Le vagabondage passe d'un « état » propre au dix-neuvième siècle, qui assimilait ensemble adultes et enfants, les associait dans la quête de travail, de nourriture, dans les menus services qu'ils pouvaient mutuellement se rendre, à un symptôme psychiatrique. S'il s'avère difficile de corriger l'adulte, il apparaît d'autant plus nécessaire d'amender l'enfant. Cette entreprise est facilitée par le fait que la famille devient peu à peu un lieu surveillé et que l'école publique et gratuite est maintenant obligatoire (loi Falloux, puis Jules Ferry de 1882). Ces lieux, en constituant la place naturelle de l'enfant, vont, de façon progressive et détournée, lui interdire la libre fréquentation de la ville et la circulation sur l'ensemble du territoire. Le vagabondage, signe d'une anomalie sociale, devient l'indice d'une anormalité de l'individu et du milieu. Fugue et vagabondage se mettent à révéler un « *sens moral perturbé* », un « *milieu social déficient* », une « *lourde hérédité familiale* ». La psychiatrie ne sera pas longue à associer troubles du comportement et fugue...

« *Ils errent, mais pourquoi errent-ils ?* », s'interrogent les psychiatres. Fuguer n'est pas en soi une grande faute ni un crime, puisqu'il s'agit simplement « *de rompre avec un milieu, de quitter un lieu de résidence habituel* », et ce sera sur l'action de partir que les psychiatres trouveront leur prise, sur cette « *impulsion soudaine* », cette « *force irrésistible au départ* ». La barrière se révèle mince entre la définition classique de la fugue selon Guillot : « *La désertion habituelle de la maison paternelle, de l'école ou de l'atelier* », et celle de V. Parent : « *Tout état de marche ou de voyage accompli par accès et déterminé par un trouble mental* », en un mot entre la fugue simple et la fugue morbide. En retour, le vagabondage devient la chronicisation de la fugue, le fait d'errer sans pouvoir revenir à un domicile fixe. Les psychiatres ne parviendront pas tout seuls à assurer leur emprise sur les petits fugueurs, il leur faudra attendre le concours d'une institution extérieure : l'armée.

Il apparaît, à la vue des statistiques de l'armée à la fin du siècle dernier, que l'intérêt national est bien mal représenté. Les médecins militaires constatent que le nombre des fugues et désertions est en augmentation constante. Au moment où la jeune République institue le service militaire obligatoire de trois ans (qui remplace l'ancienne formule du tirage au sort), où les guerres coloniales s'étendent, appelant des forces vives recrutées sans beaucoup de discernement, plus d'un tiers des condamnations (nombreuses par ailleurs) ont pour motif la désertion et la fugue. Or, ainsi que le résume Régis, l'un des plus éminents psychiatres militaires, « *tout en criminalité militaire aboutit d'une manière ou d'une autre à la fugue* ». Ce sera donc bien elle la cible de leur intervention ; quasiment tous les psychiatres de l'époque ont, au cours de leur vie, consacré un ouvrage ou un article à ce sujet.

Or, une enquête plus approfondie de la vie des déserteurs révèle que, « *chez maints d'entre eux, la fugue militaire a été précédée de fugues familiales et surtout de fugues scolaires réitérées incoercibles* ». La filiation se déduit clairement, la fugue de l'enfant mène à la fugue du militaire. Les psychiatres répondront en déclarant la chasse aux malades mentaux : Régis demande en plus du certificat d'aptitude physique, un certificat d'aptitude mentale. Challan de Belval exige, de son côté, « *l'exclusion de tous les psychopathes à quelques catégories qu'ils appartiennent, l'élimination même des suspects afin de débarrasser l'armée du comptage des maladies nerveuses* ». A une époque où la pensée orthogéniste, raciste et nationaliste s'affirme franchement, les militaires veulent une armée saine et tentent d'agir en conséquence.

L'histoire ne manque pas d'ironie, ni l'armée, qui, après avoir pendant tant de siècles alimenté la catégorie des mendiants et vagabonds en jetant sur les routes ses anciens soldats hors d'usage, les fait apparaître à la fin du siècle dernier comme un fléau et un danger pour la société. Qui sont-ils ces vagabonds âgés et inamendables ? Il semble que, pour les trois quarts, il s'agisse d'individus déclarés inaptes au service, et, pour le restant, de ceux que l'armée a abîmés et rejetés sur les routes, de ceux qui alimentent régulièrement les différents hospices. Ils y apportent (et surtout y ont apporté) leurs infirmités, mais aussi leurs récits. Et qui séduisent-ils ?... Justement, l'oreille attentive des petits vagabonds.

Dans les *Mémoires d'un prolétaire*, Norbert Truquin raconte comment, enfant, il est amené à faire route avec un vieux soldat, qui a combattu vingt ans pour la France, et dont le corps, criblé de blessures, ne lui rapporte aucune pension. Faisant passer Norbert pour son fils, afin de lui éviter les maisons de correction de l'époque, il le régale au « *clocher de bois* », hôpital où ils doivent faire halte pour soigner leur gale. C'est là que le petit Norbert prend tout son plaisir à écouter une douzaine d'autres galeux, presque tous d'anciens soldats, qui passent la journée à se raconter leurs exploits.

Dans le sang

Les philanthropes et les psychiatres se rendront bien compte de la nécessité de conjurer les effets malfaisants de cette promiscuité, et tenteront d'enlever à ces vieux soldats leur auditoire. Joffroy et Dupouy, deux d'entre eux, évoquent non sans lyrisme la vieille habitude de ces briscards, qui aiment à raconter leurs campagnes, « *se créant toute une compagnie d'enfants qui se pressent en cercle autour d'eux, attentifs et muets d'admiration, ne laissant échapper que de joyeuses exclamations, des cris d'étonnement ou des murmures d'effroi, des soupirs d'attendrissement ou de soulagement* ». Récits qui, selon eux, porteront ces enfants bien plus à tenter de vivre des aventures dignes de leur imagination que de se soumettre à l'ingrate discipline militaire.

Où donc situer la coupure entre le normal et le pathologique, si ce n'est entre le rêve et l'action, entre les désirs et les tentations de partir, et le départ lui-même ? Quelle est la cible des psychiatres, si ce n'est cette impulsion irraisonnée de l'enfant à prendre la route, à se glisser sur un bateau en partance, à tout quitter sur la sollicitation d'une parole, d'une image, d'un récit ?... Il faudra en conséquence veiller à défaire ces anciens blocs de solidarité qui s'étaient créés dans la rue au hasard des rencontres.

(Lire la suite page XV.)

AUTOCRITIQUE

Lukacs et l'ombre de Staline

Successivement porte-parole et pourfendeur du stalinisme, Lukacs a vécu de l'intérieur les secousses de la pensée marxiste. Le philosophe roumain Nicolas Tertullian analyse ces revirements.

DIDIER ERIBON

L'ITINERAIRE politique et intellectuel de Georges Lukacs, philosophe hongrois mort en 1971 et l'un des plus grands théoriciens marxistes, notamment dans le domaine de l'esthétique, est complexe. Après une première période où il subit l'influence de la philosophie néo-kantienne et de Hegel, il découvre le marxisme et l'action politique. Il fait partie du gouvernement de Bela Kun en 1919. Ses écrits de cette époque tentent de faire une synthèse entre la dialectique hégélienne et la philosophie marxiste. Exilé en U.R.S.S. pendant le nazisme, il devient ensuite un peu un théoricien officiel et le porte-parole de l'orthodoxie stalinienne. C'est alors qu'il renie son principal ouvrage de l'époque précédente *Histoire et Conscience de classe*.

Mais il sera ensuite un des plus ardents artisans de la déstalinisation. Il prend part à l'insurrection de Budapest en 1956, et participe au gouvernement d'Imre Nagy, ce qui lui vaut d'être déporté comme les autres membres de ce gouvernement. Par la suite, Lukacs tentera une critique radicale des excès du communisme, tout en restant profondément marxiste. Il soutient le printemps de Prague et l'action de M. Kadar en Hongrie.

Comment, avec le recul du temps, juger ces évolutions et en particulier les rapports de Lukacs avec le stalinisme ? C'est ce que nous avons demandé au philosophe roumain Nicolas Tertullian, auteur de *Georges Lukacs. Etapes de sa pensée esthétique*, qui paraîtra à la rentrée aux Editions Sycomore.

***

« La plus connue des œuvres de Lukacs, en France du moins, « Histoire et Conscience de classe », est, sans aucun doute, une œuvre qui a fait date, mais que son auteur a reniée...

— *Histoire et Conscience de classe* est une œuvre très importante pour la pensée du vingtième siècle. Non seulement pour la pensée marxiste, mais d'une manière générale. Il est même possible que Heidegger l'ait lue, et certains chercheurs ont apporté des éléments d'ordre philologique pour prouver que, dans *l'Etre et le Temps*, il y a une polémique cachée avec Lukacs.

» Il y a dans *Histoire et Conscience de classe* un élan, une frénésie dialectique, qui fait que cette œuvre garde son caractère séduisant et attirant, même aujourd'hui. Il est vrai que l'auteur lui-même a pris des distances à l'égard de cette œuvre. Mais le texte qu'il a consacré en 1967 à une analyse rétrospective des qualités et défauts de cette œuvre développe une position beaucoup plus nuancée que ses autocritiques des années 30. Ce qui faisait la puissance de persuasion de cet ouvrage, c'est la valeur accordée à la praxis, à la tension créatrice de la subjectivité. C'est une sorte de marche triomphale du prolétariat, qui est aussi la marche de l'idée hégélienne.

» Le problème est de savoir si les distances que Lukacs a prises sont justifiées ou bien simplement circonstancielles.

» Je crois que ce détachement marque une conversion philosophique sincère. Lukacs a changé de point de vue sur certains problèmes philosophiques importants, à la suite d'une réflexion plus approfondie.

» Même Merleau-Ponty, qui a été parmi ceux qui ont redécouvert l'importance de cet ouvrage, lorsqu'il parle de l'autocritique de Lukacs dit qu'il y avait dans ce livre une dialectique trop « *agile* » et trop « *notionnelle* ». Lukacs s'est rendu compte que le poids de l'objectivité est plus grande qu'il ne l'avait fait, de le fallait tenir compte, dans une mesure incomparablement plus grande qu'il ne l'avait fait de la densité, de la résistance et de la complexité du réel par rapport à l'expansion triomphante de la subjectivité.

Dogmatisme

— Lorsque la première autocritique a été prononcée, Lukacs était devenu un penseur dont les textes étaient plutôt sommaires et les polémiques sectaires et dogmatiques. N'était-il pas devenu un penseur officiel du stalinisme ?

— La question du rapport de Lukacs au stalinisme est l'un des problèmes les plus complexes pour l'histoire des idées politiques et philosophiques de notre temps.

» Lukacs a appuyé Staline, non seulement dans le débat avec Trotski à la fin des années 20, mais aussi dans le débat philosophique organisé à Moscou, dans les années 30, sur les indications de Staline. Lukacs, dans son autobiographie inédite, parle de ce débat comme d'un tournant dans son évolution philosophique.

» Il a appuyé Staline parce que le débat était dirigé contre l'orthodoxie plékhanovienne, c'est-à-dire contre une vision simplificatrice de marxisme. Il a appuyé l'orientation prise par la philosophie à l'époque, parce que cela lui semblait une prise de position contre un marxisme étroit et dogmatique.

» Nous nous trouvons devant un paradoxe significatif : Lukacs appuyait une initiative de l'orthodoxie officielle, mais il développait une ligne de pensée qui devait, en fin de compte, entrer en contradiction avec cette orthodoxie. Il dira plus tard : *« Je crois pouvoir affirmer tranquillement que j'étais objectivement un adversaire des méthodes de Staline, même quand moi-même je croyais être un partisan de Staline. »*

— Vous parlez d'une certaine critique de la ligne officielle stalinienne qu'on pourrait percevoir dans les œuvres de cette période ?

— Tout d'abord, il ne faut pas oublier certains faits matériels précis. A la fin des années 30, lors de la parution en russe de son livre sur *l'Histoire du réalisme*, il a été l'objet d'une vaste campagne d'attaques de la part de la critique officielle (il y a eu au moins quarante articles contre lui : la revue à laquelle il collaborait a été supprimée). Un an plus tard, il a même été arrêté pendant un mois : on l'accusait de faire partie de la « cinquième colonne »...

» Mais venons au problème de fond : ses écrits des années 30, 40, 50..., donc de la période stalinienne. Le réalisme en littérature que défendait Lukacs et le réalisme que prônait la critique littéraire stalinienne sont loin d'être la *même chose*. Ce n'est pas seulement une question de différence de culture et de niveau intellectuel, comme le prétend Kolakowski, dans le chapitre fort malveillant qu'il consacre à Lukacs, dans sa récente histoire du marxisme, où il range Lukacs parmi les esclaves du dogme stalinien. Les essais de Lukacs sur le réalisme fondent le concept de réalisme sur l'idée de plénitude et de substantialité humaine, sur la multidimensionnalité de l'image de l'homme, sur l'exigence de non-capitulation devant le mal.

» Dans un essai de 1940, où l'on peut déceler en filigrane une critique assez forte du bureaucratisme stalinien, Lukacs reprend intactes les idées développées en 1912 dans son essai sur la culture esthétique. La continuité des idées du jeune Lukacs et du Lukacs de la maturité me paraît un des arguments les plus convaincants contre l'identification sommaire entre Lukacs et les positions staliniennes.

— Mais on ne peut pas nier que ses livres de cette époque sont fortement marqués par la pensée stalinienne.

— Un livre comme *la Destruction de la raison* doit être lu, à mon avis, à plusieurs niveaux. Il y a, sans aucun doute, dans ce livre des prises de position sectaires et dogmatiques, des *simplifications abusives* des idées de certains philosophes contre lesquels est dirigée la polémique, une violence de langage dans sa stigmatisation de « l'ennemi », qui rappelle les pires clichés de la propagande stalinienne.

» Le dernier chapitre, écrit évidemment pour répondre à la « commande sociale » du moment (nous sommes en 1952, en pleine guerre froide) est lamentable. L'incompréhension de la phénoménologie de Husserl, ou la dénonciation sans nuances des derniers livres de Bergson me paraissent des exemples flagrants dans ce sens. Mais je maintiens que l'idée fondamentale du livre, à savoir la responsabilité de la pensée allemande de type irrationaliste dans la montée des forces antidémocratiques en Allemagne, culminant avec l'avènement du nazisme, reste profondément valable. *La Destruction de la raison* reste un livre important malgré la forte empreinte du dogmatisme.

» Quant à *Existentialisme ou Marxisme*, c'est un livre plus modeste, où le simplisme dans l'exposé des idées me paraît encore plus flagrant.

— Pourtant Lukacs a réédité ce livre.

— Oui, parce qu'il a gardé jusqu'à la fin sa critique de principe de l'existentialisme. Il voulait écrire une étude sur la *Critique de la raison dialectique*. Mais il n'en a lu que deux cents pages, puis il s'est arrêté, parce qu'il trouvait ce livre trop prolixe, pour ne pas dire chaotique : *« C'est un livre très honnête mais extrêmement confus et ennuyeux »*, écrivait-il dans une lettre. A ses yeux, Sartre avait fait des progrès énormes depuis *l'Etre et le Néant* ; mais il restait fidèle à l'idée heideggérienne que l'homme est un être jeté dans le monde. Or, pour Luckacs, la socialité n'est pas une dimension que l'homme a acquise progressivement. Ce n'est pas une dimension secondaire, mais originaire, constitutive, de l'être humain.

— Vous considérez les œuvres postérieures de Lukacs comme une réaction contre l'appauvrissement du marxisme ?

— Oui. *L'Esthétique* et *l'Ontologie* sont nées comme réaction au terrible appauvrissement du marxisme à l'époque stalinienne. Mais c'est aussi une réaction contre l'expansion du néo-positivisme et de la philosophie analytique. Il proteste contre l'idée de réduire la philosophie à la *théorie de la connaissance* scientifique. Sa volonté est de récupérer la richesse des catégories du réel.

» C'est un retour à la tradition de la *Métaphysique* d'Aristote et de *la Logique* de Hegel. C'est une tentative pour redonner à la philosophie son souffle *métaphysique*, banni par le scientisme néo-positiviste.

Désaffection

— En ce sens, « l'Esthétique » est beaucoup plus qu'une théorie de l'art ?

— Oui. Dans *l'Esthétique* il y a de nombreux développements sur la science, la magie, la religion... C'est une tentative ambitieuse de reconstruire une réflexion totalisante sur les fonctions de l'esprit et pas seulement sur l'art. Elle se voulait une sorte de « phénoménologie de l'esprit ».

Pour Lukacs, l'essentiel dans l'art, c'est le contenu humain. Peut-on lui faire grief d'essayer, dans l'époque d'expansion du technocratisme, du scientisme, de la philosophie analytique, de faire resurgir les grandes traditions humanistes et de définir avec intransigeance l'humanité irréductible de l'œuvre d'art ? Il considère même l'art comme l'expression privilégiée de l' « humanité de l'homme », de la substance humaine. Et comme cette substance est très menacée, il voulait, à travers l'art, sauver l'intégralité de la personne humaine.

» C'est ce caractère humaniste de sa pensée qui domine aussi bien dans *l'Esthétique* que dans *l'Ontologie*. Parce que son initiative théorique principale, c'est d'introduire le concept de conscience de soi de l'espèce humaine. Il pensait qu'on ne doit pas parler *seulement* de classes sociales, de groupes sociaux, de nations... *mais aussi* de l'humanité, comme une entité qui se constitue historiquement, *comme* un corpus de qualités progressivement acquises. L'idée centrale de *l'Esthétique* est que les grandes œuvres d'art expriment justement, à travers une détermination temporelle et spatiale qui est celle de l'artiste dans son temps, l'aspiration qui est celle de l'humanité dans sa totalité.

— « L'Esthétique », par-delà les œuvres de la période stalinienne, et même par-delà « Histoire et Conscience de classe », retrouve les thèmes des premières œuvres de Lukacs, c'est-à-dire des œuvres qui sont antérieures à son adhésion au marxisme.

— *L'Esthétique* définit bien la pensée de Lukacs comme une philosophie du *sujet*. Lukacs fait place de plein droit à l'affirmation de la subjectivité humaine. L'idée que Lukacs a capitulé devant le « réel », qu'il s'est plié à la force contraignante de l' « objectivité » et de la nécessité historique (c'est-à-dire le stalinisme), est au fond renversée par la place qu'il donne à la *subjectivité* humaine. Il retrouve, en effet, sa pensée de jeunesse, qui était présente dans les œuvres de la période stalinienne, mais sur un plan dissimulé. Toutes les sources de la pensée de jeunesse réapparaissent et connaissent une éclosion. C'est-à-dire beaucoup d'idées qu'il avait développées à partir de Kant, de Dilthey, de Husserl et de Hegel.

» Et, ainsi, l'idée du caractère désaliénant de l'art, par exemple, a eu, pour les pays de l'Est, un effet de renversement de l'horizon de pensée : on peut lire *l'Esthétique*, ainsi que *l'Ontologie*, comme une gigantesque fin de non-recevoir à l'égard de toute la pratique manipulatrice et bureaucratique du « socialisme de caserne » de type stalinien et néostalinien.

— Il semble, en effet, que l'intérêt porté à la pensée de Lukacs réside, pour une large part, dans le rôle de pensée de la dissidence qu'elle joue dans les pays de l'Est.

La pensée de Lukacs est une pensée par essence critique, non conformiste, qui prend, de manière explicite, des distances par rapport aux pratiques existantes. Lukacs a écrit un texte sur la question de la démocratisation à la suite des évènements de Tchécoslovaquie en 1968. Il ne l'a pas publié parce qu'il n'en était pas très satisfait. Mais c'est ici qu'on trouve cette pensée politique et ses analyses sur la situation du socialisme réel. On trouve, dans ce texte, une critique aiguë de pratiques *néostaliniennes*. Le centralisme ahurissant, la manipulation, l'absence d'autodétermination dans les pratiques élémentaires de la vie quotidienne, le danger fatal de dépolitisation, la résignation des gens...

» Mais votre expression « pensée de la dissidence » appelle quelques éclaircissements. Lukacs était un esprit oppositionnel, mais il n'a jamais renié l'expérience socialiste dans nos pays. Son projet était de « *redresser* » ce qu'il jugeait être une déformation ou une mutilation du socialisme, de donner un fondement théorique à la reconstruction, sur des assises humanistes, de ces sociétés, mais non de s'engager dans une contestation globale. La pensée de l'Ecole de Francfort est, dans ce sens, plus négative et plus radicale *que la sienne* ; mais aussi beaucoup plus sommaire, pour ce qui concerne les pays de l'Est. Lukacs a vécu du dedans l'expérience du socialisme et il a pu mesurer la pesanteur du réel, la complexité effective du tissu social. La subjectivité lukacsienne est une subjectivité enracinée dans l'objet, qui veut modifier et réformer le réel, en épousant sa structure et ses contours, tandis qu'Adorno, beaucoup plus pessimiste, trouvait son seul point d'appui dans l'autonomie orgueilleuse du sujet solitaire, cantonné dans son travail de négation perpétuelle (1).

» Il faut ajouter que ni Lukacs ni Adorno ne sont des figures dominantes de la pensée et de l'intelligentsia à l'Est. Une certaine désaffection à l'égard de la philosophie orientée vers les problèmes sociaux et historiques fait que les jeunes philosophes roumains, par exemple, s'intéressent plus à Heidegger et à Nietzsche, ou à Karl Popper et à la philosophie analytique, ou au structuralisme et à la sémiologie. Mais ceux qui sont concernés vraiment par une réflexion critique sur les problèmes concrets de la société de notre temps trouvent finalement l'impulsion pour développer une pensée autonome dans les écrits des penseurs comme Lukacs, Sartre, Adorno ou Bloch. » ■

(1) Voir l'interview de Miguel Abensour sur l'Ecole de Francfort, dans *le Monde Dimanche* du 2 mars.

CONTROVERSE

Jung et le nazisme

ROLAND JACCARD

Christian Delacampagne a analysé dans un article publié dans le Monde Dimanche *du 17 août (« Bonjour, monsieur Jung !... ») la vogue que connaît actuellement Carl-Gustav Jung, ami puis rival de Freud. Roland Jaccard aborde ici un aspect particulièrement controversé de l'activité du fondateur de la « psychologie analytique » : ses rapports avec le nazisme.*

C.G. JUNG et le nazisme : ce pourrait être le sujet d'une thèse ou d'une recherche qui mettraient un point final aux polémiques, aux ragots et aux sous-entendus perfides qui entachent la réputation de l'illustre psychologue zurichois depuis qu'en 1933, après l'avènement du IIIe Reich, il accepta de collaborer dans le domaine scientifique avec les nazis.

Deux partis s'affrontent ici : celui des freudiens, d'autant plus implacables dans leurs réquisitoires que C.-G. Jung, l'héritier présomptif, est accusé d'avoir trahi la cause analytique et d'avoir depuis longtemps déjà — c'est Freud qui l'affirme — nourri des préjugés raciaux (1) ; à ces accusations, les jungiens répondent en surenchérissant sur les sentiments anti-nazis du « sage du Küsnacht » et en le présentant comme une des figures marquantes de la résistance à la barbarie des « brutes blondes », expression qu'il utilisait volontiers. Ils rappellent également que Jung n'a pas cessé de s'entourer de collaborateurs juifs — notamment Jolande Jacobi, Gerhard Adler, Aniela Jaffé, Roland Cahen — et que, dès 1940, ses livres rejoignaient ceux de Freud sur la liste Otto, le fameux index hitlérien (2).

Pour un observateur à peu près neutre, il semble aujourd'hui évident que compter Jung parmi les partisans du nazisme est une contre-vérité, à la limite de la diffamation. Il reste cependant que son attitude, comme celle de tout scientifique soucieux de ne pas rompre les liens avec un pays soumis à un régime totalitaire, a pu prêter le flanc à des critiques et susciter des interprétations contradictoires.

Contre sa volonté

Rappelons les faits : en 1933, le professeur Ernest Kretschmer démissionne de son poste de président de la Société générale médicale de psychothérapie, groupant des praticiens allemands et étrangers. Il estime ne plus disposer de suffisamment de liberté pour assumer ses fonctions. Avec son accord, Jung, pensant comme étranger disposer d'une marge de manœuvre plus importante, lui succède, ce qui l'amènera à collaborer avec le professeur Goering, le neveu du ministre, jusqu'en 1939. Dans le premier numéro « nazifié » de leur revue : *Zentralblatt für Psychotherapie* (décembre 1933), le professeur incitait tous les psychothérapeutes non seulement à étudier attentivement *Mein Kampf* d'Adolf Hitler, mais à le prendre comme base de leur activité. Destiné uniquement à l'édition allemande de la revue, ce manifeste fut glissé par erreur dans l'édition internationale, ce qui provoqua de vives réactions. Un psychiatre suisse, le Dr Bally, s'indigna dans la *Neue Zürcher Zeitung* (27 février 1934) qu'un de ses compatriotes pût diriger une revue si étrangère aux idéaux démocratiques de son pays. Aussitôt, Jung répliqua fermement dans le même journal que ce *« manifeste politique avait été publié contre sa volonté expresse »*.

Pour se justifier, il écrivit encore ceci : *« Je me suis trouvé placé devant un conflit moral... devais-je, prudent et neutre, me retirer en sécurité de ce côté-ci de la frontière, vivre en toute innocence sans m'impliquer, ou devais-je — comme j'en étais bien conscient — risquer d'être attaqué, risquer l'inévitable incompréhension à laquelle n'échappe pas celui qui, pour des raisons d'ordre supérieur, est entré en relation avec le pouvoir politique en Allemagne aujourd'hui ? Devais-je sacrifier la science, ma loyauté envers mes collègues, l'amitié qui me lie à beaucoup de médecins allemands (...), devais-je sacrifier tout cela à mon confort égoïste, à une vision politique différente ? Aussi je n'avais d'autre possibilité que de me prêter moi-même, de prêter mon nom et ma position indépendante, pour le bénéfice de mes amis. »*

Ainsi donc, Jung n'aurait collaboré avec le régime nazi que dans le seul but d'empêcher la Société générale médicale de psychothérapie de tomber entièrement sous la coupe des psychiatres acquis aux idéaux du IIIe Reich. Il pensait également pouvoir protéger les psychothérapeutes juifs en acceptant de succéder à Kretschmer, de même qu'avec l'accord de Freud l' « aryen » Boehm remplaça le « juif » Eitingon à la tête de la Société allemande de psychanalyse.

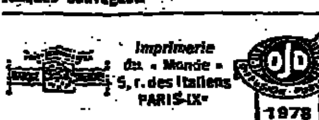
Dans un éditorial du *Zentralblatt für psychotherapie* qu'il rédigea lui-même, C.-G. Jung entreprit de distinguer la psychologie juive de la psychologie aryenne. Cela lui fut également par la suite vivement reproché. Dans la conjoncture politique allemande, un tel projet, outre qu'il était des plus discutables, pouvait prêter à tous les malentendus. Notons cependant qu'au terme de son article Jung insistait tout particulièrement sur le fait que cette distinction *« n'implique pas une critique de la psychologie sémite, pas plus qu'une discussion sur les particularités psychologiques d'Extrême-Orient n'implique une critique des Chinois »*. On lui en voulut alors d'avoir mis sur le même plan la psychologie des Juifs et celle des Chinois, sans se rendre compte du racisme qu'une telle critique impliquait...

Il ne fait aucun doute, d'après les documents et les témoignages dont nous disposons maintenant, que Jung fut beaucoup moins impliqué dans le nazisme que d'autres penseurs, Heidegger notamment. Mais, alors que les intellectuels français vénèrent ce dernier, ils se montrent intransigeants et souvent injustes à l'égard de Jung. Deux poids, deux mesures. Pourquoi ? □

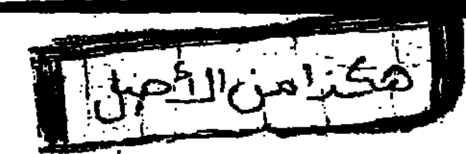
(1) *Freud ou Jung*, d'Edward Glover, PUF.

(2) *Jung face au nazisme*, Cahiers de psychologie jungienne, N° 12, Hiver 1977, 5, rue Las-Cases, 75007 Paris.

Edité par la S.A.R.L. *le Monde*.
Gérants :
Jacques Fauvet, directeur de la publication.
Jacques Sauvageot.



Commission paritaire n° 57 437.



TRADITIONS

Les marionnettes de M. Oe

M. Minosuke Oe est le dernier fabricant de marionnettes du Japon. Un art intimement lié à la tradition culturelle et religieuse, qui connaît un nouveau regain d'intérêt.

PHILIPPE PONS

ON n'entend que le bruit du ciseau pénétrant le bois tendre. Les incisions successives font jaillir des copeaux. Peu à peu, du petit bloc de bois que le vieil homme tient au creux de sa main gauche, l'orientant pour présenter l'angle voulu à l'attaque de l'outil, se dégagent, à peine dégrossis, les traits d'un visage. De temps à autre, il esquisse les proportions au pinceau avec des gestes rapides. Au fur et à mesure que le travail avance, les sourcils, les rides, la forme du menton, sont dessinés avec plus de précision. En quelques heures, de ces longues mains noueuses et soignées qui s'activent devant nos yeux, va jaillir une tête humaine, comme miniaturisée. Un visage à la Volpone, aux traits accusés, au menton proéminent, au nez incurvé : celui d'un marchand de sabres d'Osaka. Puis, il faudra polir la tête, la fendre en deux en séparant l'arrière du crâne du visage pour l'évider et y placer les mécanismes des parties mobiles (yeux, bouche, sourcils).

Dans les faubourgs du port de Naturo, à l'est de Shikoku, la quatrième île de l'archipel nippon, un homme qui a conservé dans le regard l'émerveillement de l'enfant a passé cinquante ans de sa vie à donner naissance à des personnages de théâtre : les marionnettes du Bunraku d'Osaka, sans doute le plus élaboré des théâtres de marionnettes du monde. M. Minosuke Oe, à soixante-treize ans, est, avec son disciple Ishida, attaché à la troupe du Bunraku, le dernier fabricant de marionnettes du Japon. Il a sculpté près de huit cents têtes : un tiers de celles qui paraissent sur la scène du Bunraku sont nées entre ses mains.

L'atelier de M. Oe est, à lui seul, un univers. Au départ, on a l'impression d'entrer dans un bric-à-brac ou un grenier dans lequel un enfant aurait sorti de vieilles malles des poupées désarticulées, bras, jambes et têtes pêle-mêle. Et puis, au fur et à mesure que M. Oe parle, assis en tailleur devant son établi envahi d'outils à travailler le bois, de vieilles tasses avec un fond de peinture séchée, de pots où sont piqués des pinceaux qui ne laissent devant lui qu'un petit carré de copeaux, tout prend sens.

Le Bunraku a une place spéciale dans le théâtre de marionnettes au Japon. Cet art, qui associe conteurs et marionnettistes, s'est développé au cours de la première moitié du dix-septième siècle, dans la région d'Osaka. Trois hommes allaient faire de ce qui n'était encore qu'un mode d'expression populaire et mineur l'un des grands arts du spectacle. Le premier fut Gidayu Takemoto (qui est resté dans l'histoire sous le nom de Gidayu). Paysan devenu musicien et chanteur de grand talent, il ouvrit son propre théâtre dans cette ville de marchands prospères que devenait Osaka. Le second était le manipulateur Hachirobei Tatsumatsu et le troisième le dramaturge Chikamatsu — le « Shakespeare » japonais (vers 1653-1724). Avec ces trois hommes, et surtout le dernier, l'histoire du théâtre de marionnettes passa du domaine du comique, de l'épique ou du surnaturel au drame psychologique et à l'étude des caractères.

Un bâton

Du Bunraku (dont le nom vient de Bunrakuken Uemura, qui, au début du dix-neuvième siècle, créa à Osaka une sorte de conservatoire de la tradition, notamment de la technique de la manipulation telle que l'avait établie vers 1730 Bunzaburo Yoshida (1), Claudel a pu dire : *« Toute la vie au bout d'un bâton... »* A l'origine, comme le rappelle M. Oe, c'était bien d'un bâton qu'il s'agissait. La marionnette semble avoir pour point de départ le bâton que les prêtres shinto (la religion première du Japon) utilisent pour permettre à l'esprit de « s'incarner ». C'est aussi d'un bâton dont se servent les *miko* (médiums) qui exercent encore leurs talents dans le nord de l'archipel. « *Après ce simple bâton,* écrit Jacques Pimpaneau, *à l'étape suivante un pas fut fait vers le réalisme avec, d'une part, le phallus en bois que l'on retrouve dans beaucoup de cultes paysans encore aujourd'hui dans les campagnes japonaises et, d'autre part, le bâton des médiums comportant à son sommet une petite tête à peine esquissée, en tissu ou sculptée (2).* » Les véritables poupées étant peut-être venues de Corée.

Sortant d'un amoncellement de têtes, celle d'un homme avec trois touffes de cheveux au sommet du crâne et une bouche en cul de poule, M. Oe précise qu'elle lui a été envoyée pour réparation de l'île de Sado, au nord, sur la mer du Japon. « *A Sado, les habitants conservent le théâtre de marionnettes tel qu'il existait avant Chikamatsu,* dit-il. *C'est ce type de marionnettes à la tête fixe qui a été connu à Osaka puis dépassé et perfectionné. Il reste aussi à Awaiseda* (île de Shikoku) *des marionnettes qui servent à une sorte d'incantation au nouvel an pour faire venir les dieux. Les manipulateurs font évoluer au rythme de tambours à deux faces des poupées qui représentent les « trois vieillards » et Ebisu, l'un des sept dieux du bonheur. Dans la plupart des spectacles on retrouve l'origine des danses religieuses.* »

Phallique

A Sado également les marionnettes ont conservé, pour certaines d'entre elles, le caractère de symbole phallique qu'elles avaient autrefois. Le culte de la fécondité, symbolisé par le phallus, demeure extrêmement répandu dans les campagnes. Des temples dédiés à ce culte sont connus: comme ceux qui existent à Kawasaki, près de Tokyo, ou aux environs de Nagoya. En fait, du nord au sud de l'archipel, on découvre des cultes de ce type plus ou moins connus : dans le petit port de Muki, au sud de l'île Shikoku, chaque année, en été, les pêcheurs vont porter un énorme phallus en bambou sur une petite île, où un temple est dédié à une princesse qui a perdu son amour. Sur l'île de Sado, on jette une poupée phallique parmi les spectatrices, qui se la disputent. Jacques Pimpaneau précise que quatre marionnettes servent à jouer une courte pièce qui se termine toujours de la même façon : Kinosuke, la poupée symbolisant le personnage au sexe en érection, pissant sur le public. Une histoire qui s'inspire de la légende sur l'introduction du théâtre de poupées à Sado.

« *Plus tard, vers la fin du seizième siècle, les rites religieux se dissocièrent peu à peu du théâtre proprement dit avec l'association des conteurs et des marionnettistes,* précise M. Oe. *A l'origine, les conteurs étaient des moines aveugles s'accompagnant du biwa* (sorte de luth). *Ils racontaient la genèse du bouddhisme, puis, dès le treizième siècle, chantaient de ville en village des récits épiques, notamment la longue lutte entre le clan des Heike et celui de Genji* (3). *Puis vinrent les récits d'amour comme ceux de Joruri, la princesse, avec l'illustre Yoshitsune.* » Ces récits imaginaires étaient accompagnés par le shamisen (luth à trois cordes) venu d'Okinawa, plus riche en ressources mélodiques. Bientôt, les chanteurs de joruri — l'histoire de la princesse était devenue si célèbre que le genre récitatif lui-même avait pris ce nom, quel que soit le sujet — s'associèrent avec les marionnettistes. Ceux-ci avaient pour origine des troupes d'errants, sorte de saltimbanques, qui allaient de village en village, une boîte suspendue au cou contenant leurs poupées. Les femmes qui les accompagnaient vivaient de leurs charmes. Le spectacle des marionnettes, comme le Kabuki à l'origine, fut très mêlé aux activités de prostitution.

Avec le théâtre de marionnettes *(ningyo joruri)*, associant conteurs et marionnettistes, allait naître l'une des grandes expressions théâtrales japonaises. Elle se fixa à Osaka ; et les différences entre les marionnettistes itinérants qui continuaient à parcourir le pays et le théâtre proprement dit d'Osaka commencèrent à s'accentuer : les premiers insistant sur les effets sonores, les seconds sur le détail et la mise en scène. Les marionnettistes itinérants, discriminés et rejetés comme des parias au même titre que tous ceux qui avaient des activités considérées comme impures (les burakumin, « habitants des hameaux discriminés »), n'existent pratiquement plus. La discrimination des burakumin, elle, est en revanche toujours vivante, même si elle est cachée. Selon Jacques Pimpaneau, il y a quelques années existait encore dans le Shikoku un village où vivaient les descendants de ces saltimbanques manipulateurs de poupées, qui faisaient toujours danser les dieux pour les villageois.

Selon M. Oe, il y a encore, en revanche, nombre de groupes d'amateurs, paysans ou pêcheurs, qui ont appris autrefois à manipuler les poupées des marionnettistes ambulants. Montrant toutes les têtes qui lui ont été envoyées des quatre coins du Japon pour être réparées, M. Oe affirme : « *C'est sans doute là l'une de mes plus grandes joies, car cela prouve que le théâtre de marionnettes subsiste dans son authenticité villageoise.* »

M. Oe est le quatrième d'une génération d'artistes fabriquant des marionnettes. « *J'ai appris de mon grand-père,* dit-il, *puis à vingt-trois ans je suis allé à Osaka : déjà, à Tokushima* — principale ville de la côte est du Shikoku, — *ce n'était plus possible, bien que la ville ait été auparavant l'un des grands centres de fabrication. D'ailleurs, aujourd'hui, la troupe du Bunraku d'Osaka ne vit que grâce aux subventions de l'Etat.* »

« *Je choisis d'abord le bois que j'achète par segments de 4 mètres de long et de 1,40 mètre de circonférence. Puis je le débite en morceaux d'une quinzaine de centimètres d'épaisseur coupés en quatre. Chaque bloc permet de faire une tête. Une fois la tête sculptée et évidée, il faut placer les mécanismes d'articulation : un os de baleine plat servant de ressort, ramenant la bouche, la langue, les yeux ou les sourcils en position normale dès qu'on lâche le taquet. Après le polissage il faut coller du papier de riz pour éviter les craquelures dues aux variations du taux d'humidité.* »

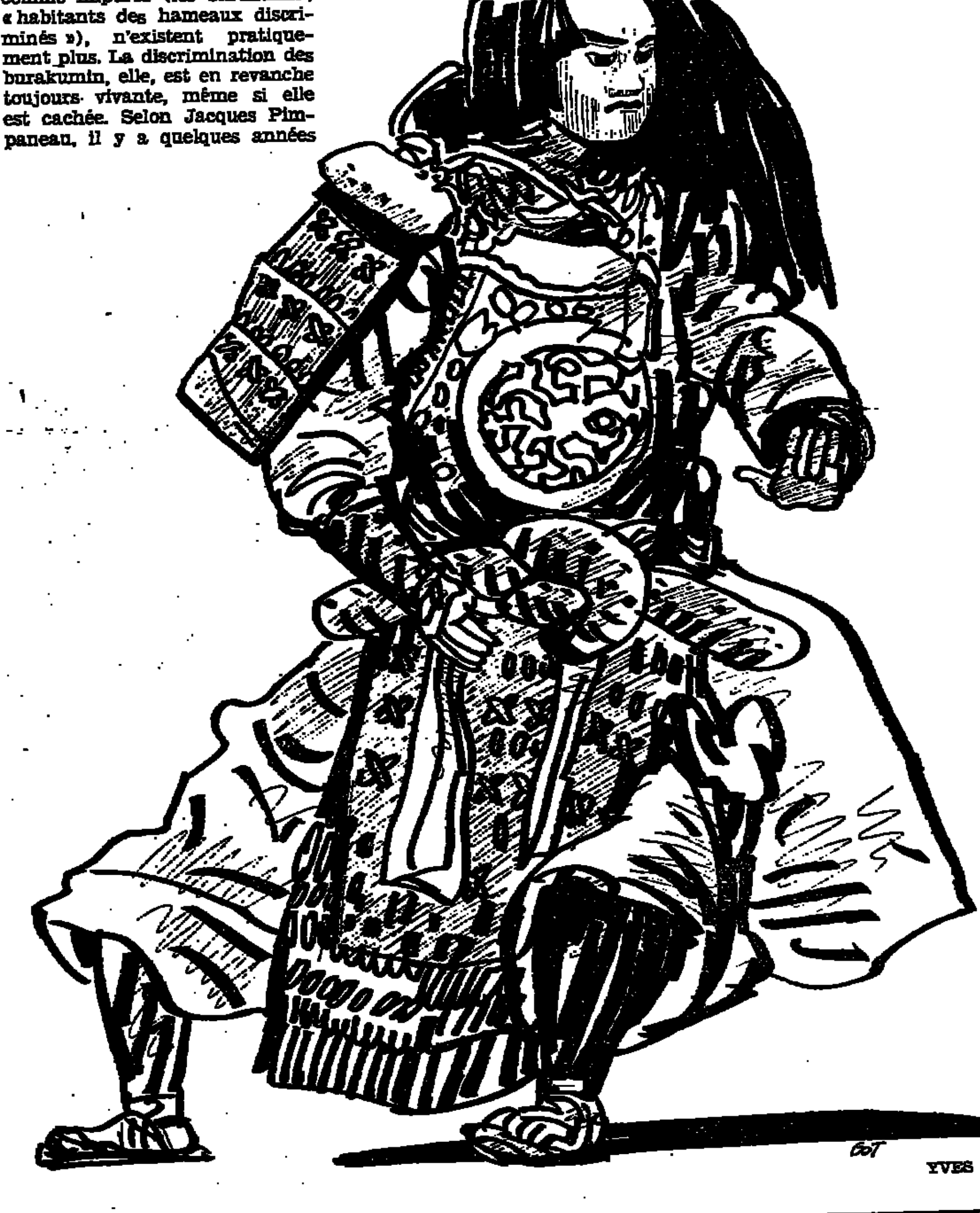
Une énigme

Estimant que le papier de riz actuel n'est pas de bonne qualité, M. Oe utilise des feuilles de vieux livres de l'époque Meiji (1868-1912) : aussi les têtes en réparation, dont le bois a été mis à nu, sont-elles marquées en tous sens de caractères chinois, donnant à ces crânes aux yeux blancs l'aspect d'une énigme. Les enduits, comme les couleurs, sont à base de coquillages broyés. Les détails les plus infimes, comme le bleuté de la barbe sur les joues des hommes, sont représentés. Puis le perruquier se chargera de la coiffure, particulièrement élaborée dans le cas des femmes.

« *Ces têtes ne sont pas un décor, mais doivent vivre,* dit M. Oe. *C'est pourquoi je refuse de travailler pour les collectionneurs. Celles que je préfère ? Difficile. Bien sûr, j'aime le moine Reiben, serein et tragique, au visage lisse. Le personnage dramatique de Shunkan, le moine révolté déporté sur une île alors que ses compagnons sont graciés, mais aussi Kagekiyo, le guerrier aveugle qui, à un moment de la pièce, tente de lever ses paupières avec ses deux mains, dans un effort suprême, pour voir sa fille* », dit M. Oe en mimant le geste. « *Le visage que je préfère est sans doute celui de la prostituée de Yoshiwara* — célèbre quartier réservé de Tokyo. *J'étais encore jeune quand je l'ai faite. Techniquement, c'est imparfait, mais dès que la poupée s'anime, elle dégage une grande sensualité.* »

Un érotisme à la fois diffus et intense, que l'on retrouve, par exemple, dans la pièce de Chikamatsu *Double Suicide à Sonezaki*, dont on a tiré un film, présenté il y a quelques années à Paris : lorsque les amants se suicident, la poupée de l'homme prend la cheville de la femme pour la porter à sa gorge, dans un geste où se mêlent le désir de mort et le désir tout court.

Les jambes, les bras et surtout les mains, dont les doigts articulés parfois pour mimer jusqu'aux gestes du musicien jouant du koto (sorte de cythare) ou du shamisen, sont aussi faits par M. Oe. De la pièce d'épaule, à travers laquelle passe la tête, pendent les fils des jambes et des bras. Les poupées de femmes n'ont pas de jambes, l'illusion du déplacement est donnée par le mouvement du kimono. La poupée est manipulée par trois personnes en même temps : ce qui exige une synchronisation parfaite, réglée sur le rythme de la respiration du maître manipulateur. Celui-ci évolue à visage découvert, ses adjoints portant une cagoule noire : le premier manœuvrant la main gauche de la marionnette, le second faisant mouvoir ses pieds.



YVES GOT

Innovation

M. Oe écoute sur un vieux magnétophone la musique et la psalmodie d'une pièce de Bunraku : il trouve ainsi souvent son inspiration. Il n'ignore pas qu'il est, avec son disciple, le dernier d'une lignée d'artistes qui tendent à disparaître. Pourtant, il sait aussi que le théâtre de marionnettes continue à vivre. Non seulement sous sa forme la plus élaborée et connue, le Bunraku, mais aussi, et surtout peut-être, sous ses formes locales, où il s'inscrit souvent dans une tradition régionale. Excepté dans l'île de Sado, les troupes d'amateurs ont en général adopté les poupées telles que la technique du Bunraku les a perfectionnées. L'intérêt des spectateurs pour le Bunraku déclinant à la fin du dix-neuvième siècle, des innovations ont été apportées pour essayer de retenir le public : tête pratiquement grandeur nature, ou ce qu'il est convenu d'appeler les marionnettes à chariot, manipulées par une seule personne se déplaçant sur un tabouret à roulettes fixé aux fesses.

Il existe nombre de variantes régionales du théâtre de poupées : marionnettes dites « à lanterne » de Saeki, près de Kyoto, poupées à fils d'Izumo, poupées automates, marionnettes à « feu » de Takaoka... Cet art du spectacle inspire, en outre, des troupes modernes, qui jouent aussi bien pour les enfants que pour les adultes. Certaines comme celle de Yoshi Oida, qui utilise la technique du théâtre de marionnettes, travaillent notamment avec Peter Brook. D'autres, comme le groupe la Clarté, fondé en 1948 à Osaka, s'enracinent dans le folklore et la tradition locale mais réussissent la synthèse du fonds culturel nippon et des inquiétudes et quêtes des artistes modernes.

La vie des troupes d'amateurs paysans et pêcheurs comme l'activité de celles de l'avant-garde théâtrale rassurent M. Oe. « *Les poupées ont leur vie indépendamment de la mienne* », dit-il en hochant la tête. Une tête à la peau parcheminée comme un vieux bois, qui, au bout de son long cou, rappelle irrésistiblement celle de certaines de ses poupées. ■

(1) Bunrakuken était originaire de l'île d'Awaji, entre les îles du Honshu et du Shikoku, célèbre pour avoir donné naissance à nombre de marionnettistes. En 1872, son descendant fit construire un théâtre spécialement réservé aux poupées. Ce fut le premier *Bunraku-za* (théâtre de poupées) d'Osaka. C'est en 1956 que le Bunraku s'installa dans le théâtre qu'il occupe actuellement.

(2) Jacques Pimpaneau, *Fantômes manipulés, le théâtre de poupées au Japon*, université Paris-VII, centre de publications d'Asie orientale.

(3) *Le Dit des Heike*, et *le Dit du Genji*, traductions de René Sieffert, Publications orientalistes de France.

Les enfants de la route

(Suite de la page XIII.)

Il faudra encore renforcer chez l'enfant la volonté et la raison, ces remparts si fragiles contre les émotions et les passions tentatrices, en un mot dresser le petit homme.

Mais que faire contre ceux qui résistent aux tentatives de moralisation et continuent à fuguer ? Contre ces inamendables que l'on appellera « *vagabond par tempérament* » ? Chez eux, la fugue semble une passion, une impulsion incorrigible ; l'aventure apparaît sous la forme d'un attrait irrésistible. Ils ont la route dans le sang. Et, ils ne cessent d'intriguer les psychiatres ces enfants, qui aiment « *à errer la nuit, se mêlent aux chiffonniers, qui s'éprennent de la lecture d'un* Robinson *ou d'un roman de* Jules Verne, *d'une description de quelque grande ville, de ces gamins qui ont traversé, sans qu'on ait jamais su comment, des départements entiers ou même toute la longueur de la France* », ainsi que le raconte Joly. Les psychiatres restent singulièrement désarmés et, au-delà, fascinés par ceux qui rendent inutile leur savoir.

Avant de marcher

Rollet ne cache pas son étonnement devant le cas du petit B..., qui, à onze ans, a déjà été arrêté vingt-deux fois pour vagabondage, et à qui il prête, un peu trop vite, le désir « *d'avoir voulu s'enfuir avant que de savoir marcher* ». Ce gamin cède au désir de quitter le connu pour l'inconnu, de voir du nouveau, sans souci des dangers ni des privations. Que faire pour dresser cet enfant si vif et si intelligent, qui se faufile, à sept ans, sur un bateau à vapeur en partance pour Londres, qui quitte une leçon d'histoire sur les bancs de la communale pour visiter le champ de bataille de Charles Martel, et sera ramassé, déguenillé et à demi mort de faim, sur une route, et qui, pourtant, repartira vers d'autres aventures ? Cet enfant qui répond, quand on lui demande ce qu'il veut faire plus tard : « *Je veux être conducteur de chemin de fer !* »

Après avoir, avec tant de soin, suscité et cultivé cette spécificité de la délinquance enfantine, les médecins psychiatres, les institutions, sont parvenus à en avoir raison. Quel enfant se sauverait aujourd'hui pour accomplir les exploits du petit B... ? On penserait en effet que sa santé mentale laisse à désirer. L'aventure et la fugue ont emprunté d'autres formes. Les anciennes solidarités sont aujourd'hui dissoutes. Durant ce temps, jusqu'à aujourd'hui presque, il s'est noué une étrange relation entre le petit fugueur, le délinquant pervers et les psychiatres. ■

CATHERINE MEVEL.

OVNIS

Le frisbee

MICHEL HEURTEAUX

DEBOUCHANT de derrière un massif d'arbres, l'objet rouge frangé d'or en forme de disque, mû par sa propre vitesse de rotation, survole un gazon vert tendre. Calé sur un axe invisible, il suit une trajectoire légèrement courbe, planant en silence, porté par l'air, aussi léger que l'oiseau. Puis, repris par les forces de la pesanteur, il redescend en douceur presque à regret et se pose dans un bruit mat.

Une soucoupe volante parfaitement identifiable qui répond au curieux nom de « frisbee ». La simplicité même : du polyéthylène souple moulé en forme d'assiette, avec au centre des rayures concentriques et en périphérie des bords d'attaque recourbés. Poids : 165 grammes maximum. Diamètre : 32 centimètres.

Ce drôle d'engin qui ne demande qu'à voler nous arrive tout droit des Etats-Unis. Il était pratiquement inconnu en France, il y a deux ans, en tant que frisbee. C'était tout juste un jeu de plage, vendu avec les raquettes, les pelles et les seaux, une variante de la « baballe » qu'on se lance et qu'on rattrape avec plus ou moins de conviction. On s'est aperçu depuis que le frisbee c'était tout de même autre chose...

En fait un objet assez sophistiqué pouvant être lancé selon des méthodes particulières et capable de voler dans de multiples positions. Pour les spécialistes, cette pratique du disque plastique est non seulement un jeu, mais c'est aussi un sport à part entière, avec ses règles, ses figures libres et imposées, et ses compétitions. Le frisbee a ses novices, ses experts, ses « masters » et ses « world class masters ». Il y a les initiés — huit cents licenciés nationaux membres de clubs — et la foule grandissante des amateurs. Quelques chiffres significatifs : avant 1978 il se vendait en France à peine dix mille disques par an. L'année 1979 marque le décollage, avec trois cent mille exemplaires vendus, et cette année, en moins de six mois, on a atteint le chiffre de sept cent mille ! Après le « skate board », actuellement en sérieuse perte de vitesse, les Français découvrent les joies du disque planant. Nouveau gadget, mode passagère ? L'avenir le dira.

Aux Etats-Unis, le frisbee, un produit « made in California », est plus qu'une vogue, c'est un sport de masse au même titre que le golf ou le tennis. Plusieurs centaines de milliers de pratiquants, des dizaines de joueurs professionnels, des équipes dans presque tous les Etats. Le frisbee, à l'échelle américaine, est devenu l'objet d'un commerce hautement rentable : disques, mais aussi chaussures, sacs, survêtements, tee-shirts, casquettes, sans parler des spots publicitaires et des revues spécialisées. Une affaire qui tourne rond... Les grandes compétitions qui voient s'affronter les superstars du frisbee attirent des foules considérables ; certains stades, comme le célèbre Rose Bowl à Pasadena, pouvant accueillir jusqu'à cinquante mille spectateurs.

Le fruit du hasard

Sans doute peut-on parler d'un phénomène frisbee, un phénomène d'autant plus curieux qu'il est le fruit d'un pur hasard. A l'origine on trouve... une fabrique de gâteaux... En 1871, Will:am Russel Frisbie fonde une usine qui produit des tartes en série. Une industrie qui prospère. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, les étudiants sur leurs campus, les militaires dans les cours de leur caserne avaient pris l'habitude de se lancer des moules à tarte de la Frisbie Pie Company. Un de ces joueurs, Walter F. Morrisson, profitant de l'apparition de la matière plastique, invente le fameux disque. Dans les années 50, le brevet est racheté par une f.rme de jouets qui commercialisera, entre autres, le « hula-hoop ». On change le nom de Frisbie en Frisbee et, en 1960, une association internationale est créée. D'un seul coup les Américains s'entichent de ce moule à tarte plastifié...

Puis le voilà qui traverse les océans. L'auréole tombée du ciel fait rapidement de nouveaux adeptes au Japon, en Australie et dans la plupart des pays anglo-saxons où — acculturation oblige — tout ce qui vient d'Amérique est reçu comme pain béni et imité. En France, le *frisbee devait avoir un impact* beaucoup plus limité et, en tout *cas, tardif.* Question de circonstances. Il aura fallu qu'un homme, Yves Bérard, le découvre à Londres, pour que le petit disque prenne ici son envol. En 1977, il crée l'Association française de frisbee (A.F.F.), dont la mission sera de faire connaître et de populariser la pratique du frisbee. Des campagnes de promotion sont organisées avec des séances de démonstration. L'A.F.F. encourage la création de clubs, lieux privilégiés où « *se regroupent tous les enthousiastes* ». Il en existe actuellement deux à Paris et sept en province (Dijon, Sète, Juan-les-Pins, Lyon, Chabeuil, Biarritz et Marseille).

Autre activité de l'association : la diffusion des disques. Les vrais frisbees — gare aux imitations ! — doivent être homologués. Ces disques dûment brevetés et estampillés sont *fabriqués aux Etats-Unis et sous* licence en Angleterre. Ils sont *vendus dans le commerce* à des prix qui varient de 15 à 60 F, *selon le type de matériel.* On aura le choix entre le disque *phosphorescent* « moon lighter », le « super-pro », le « fast back » pour les amateurs d'effet en boomerang. Pour les virtuoses, le « world class ».

On trouve ces disques dans bon nombre de boutiques spécialisées *ainsi que dans* la *plupart* des grands magasins, au rayon *sports et loisirs.* Un objet de plus en plus demandé, selon un *vendeur* de la FNAC-Sport de Paris-Châtelet, où il s'en vendrait actuellement une bonne centaine par mois. Même constatation aux magasins La Hutte — quatre cents points de vente — où les ventes de frisbees atteignent les dix mille par an. Les raisons de ce succès ? « *Des prix très bas et un jeu de plein air par excellence* », explique-t-on à la direction du département achats. En somme, un jouet idéal à mettre en toutes les mains. Yves Bérard, président de l'A.F.F., voit même dans *le frisbee* une forme très avancée de la démocratisation des *loisirs.* « *Tout le monde peut y jouer,* dit-il. *C'est le sport le plus simple et le moins cher qui soit.* » Mais le *frisbee* aurait *encore* bien d'autres attraits : « *Il permet de se détendre en famille* » et même « *de bronzer intelligemment* ». En outre, « *ça développe les facultés mentales* », estime le président, sans préciser toutefois lesquelles...

Bien qu'elle ne néglige pas les actions promotionnelles en faveur du frisbee-jeu, l'association française met l'accent sur l'aspect sportif, la compétition. Des rencontres interclubs, des championnats internationaux sont organisés chaque année. En mai dernier, à Saint-Maur, dans la banlieue parisienne, se sont déroulés les championnats de France et un mois plus tard le second championnat d'Europe d'Ultimate (jeu d'équipes) qui a été remporté par la Finlande.

Parmi les épreuves couramment disputées :

Distance : le joueur, qui dispose de quatre lancers, doit envoyer son disque le plus loin possible. Record mondial, 112 mètres.

T.M.A. (temps maximum en l'air) : le frisbee doit planer un maximum de temps avant d'être repris d'une seule main en bout de course.

Lancer - course - reprise : dans cette épreuve, on ne mesure plus le temps de vol, mais la distance parcourue par le disque jusqu'au point de reprise.

Précision : le disque doit atteindre une cible de 170 cm de diamètre placée à *plus de 30 m.* Le joueur effectue vingt-huit lancers à partir *de sept points* différents du terrain.

Peu d'efforts

Adresse, précision, concentration... Le frisbee de compétition c'est tout cela à la fois. Pour un garçon comme Jean-Luc Ferré, dix-huit ans, champion de France toutes catégories, c'est aussi « *un maximum de technique* » acquise au cours d'un entraînement régulier, « *au moins dix heures par semaine* ». Chaque jeudi, lorsque le temps le permet, Jean-Luc s'installe avec une bande de copains, à l'orée du bois de Boulogne, du côté de la porte de la Muette. Des lancers et des reprises acrobatiques au terme de sprints de 40 à 50 mètres. « *Ça n'a pas l'air, mais il faut courir très vite, avoir une grande résistance physique,* dit Jean-Luc, *surtout dans le freestyle.* » Ah ce freestyle ! Des figures libres un peu folles dans lesquelles le joueur jongle littéralement avec son disque qui circule d'une main à l'autre, passe sur le torse, sur le dos, entre les jambes ; le tout s'enchaînant dans un rythme qui s'apparente beaucoup à celui de la danse disco.

Cet aspect ludique explique en grande partie le succès du frisbee auprès des jeunes. A tel point que certains professeurs d'éducation physique envisagent de l'introduire à l'école. Didier Bertrand, professeur au collège Jean-Baptiste-Corot, au Raincy, a réalisé une expérience avec des élèves de sixième et de cinquième qui s'est révélée très positive. « *Le frisbee plaît parce qu'il répond d'abord à un besoin de nouveauté* », constate l'éducateur. Mais le succès du disque volant s'expliquerait aussi par le fait que « *les jeunes n'aiment guère faire des efforts trop violents. Le frisbee leur semble moins rébarbatif que la course à pied, par exemple* ».

« Sport de détente, le frisbee est pour ce prof de gym' un prétexte pour faire du sport tout court, « *il y a dans cette pratique une activité physique manifeste* », dit-il. Didier Bertrand est de ceux qui pensent que le frisbee pourrait « *révolutionner le sport* ». D'ores et déjà il envisage de baser tout son enseignement sur l'entraînement du frisbee. Une initiative *isolée, mais qui a valeur de symbole* pour l'A.F.F., l'institution scolaire paraissant être pour l'avenir le meilleur terrain pour la popularisation du *frisbee.* ■

EN SAVOIR PLUS

● **RENSEIGNEMENTS**

Association française de frisbee, créée en 1977. Huit cents adhérents actuellement. Adresse : 20, av. Louis-Blériot, 93120 La Courneuve (huit clubs à Paris et en province, affiliés à l'A.F.F.).

L'Association française de frisbee fournit tous renseignements sur les conditions d'admission aux clubs ou l'organisation de démonstrations.

● **BIBLIOGRAPHIE ET REVUES**

— **La Pratique du frisbee,** par Y. Bérard et J. Doetsch. Brochure éditée en 1979 par l'A.F.F. 32 pages. Disponible au siège de l'association.

— **Frisbee Player's Handbook,** par Marc Danna et Don Pointer, 187 pages, 350 photos. Vendu par l'A.F.F.

— **Frisbee by the Masters,** par Charles Tips. Celestial Arts 231 p. Adrian Road, Millbrae, California, 94030 U.S.A.

— ***Flying Disc Magazine,*** *mensuel* américain. P.O. box, 342, Newark, *Etat de New-York,* 14513.

— **Frisbee World,** publication américaine éditée par « International Frisbee Disc Association », 900 E El Monte St, San Gabriel, California 91 776.

GERARD MATHIEU

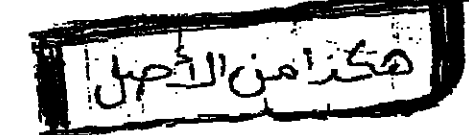












هكذا من الأصل

MUSIQUE

Matériau et matérialisme

HARRY HAEBREICH

LES cris d'alarme se multiplient : la création musicale connaîtrait une crise grave. C'est vrai pour certains créateurs, généralement âgés de plus de quarante-cinq ans, mais non pour les jeunes compositeurs. Mais si crise il y a, elle semble porter surtout sur la communication entre l'auteur (ou l'œuvre) et son public. C'est un problème qui n'est pas *neuf*, mais sur lequel le prodigieux développement des *médias* à notre époque tend à mettre l'accent. Même les maîtres reconnus de la musique actuelle — précisément les représentants de la génération prestigieuse des Boulez, Xenakis, Berio, Ligeti, Stockhausen et autres, dont certains, évoqués à l'instant, sont en crise — ne toucheraient qu'un public restreint. C'est exact si l'on compare ce public à celui des vedettes de variétés, mais nullement par rapport à celui que les classique les plus illustres ont pu avoir de leur vivant. Stockhausen a certainement beaucoup plus d'auditeurs *aujourd'hui*, que Beethoven n'en eut jamais, même à l'époque de la *Neuvième*.

Le public n'est nullement fermé à la nouveauté de langage, aux *expériences même* les plus hardies et les plus insolites, à une condition essentielle : c'est que cette nouveauté soit motivée par des nécessités profondes, qui tiennent au besoin de communication et d'expression de l'auteur. La recherche *matérielle ou technique* considérée comme une fin en soi ne peut intéresser que ceux qui la pratiquent et une poignée de spécialistes. Or, il existe une tendance importante, dans la musique actuelle, à privilégier cette recherche pure. On n'a jamais autant parlé de *matériau*, après avoir pendant le quart de siècle précédent parlé de *langage*. Un matériau *pour quoi faire ?* Un langage *pour dire quoi ?* Si la recherche ne débouche pas avant tout sur des réponses à ces questions-là, si la responsabilité du compositeur ne s'oriente pas résolument vers ses dimensions sociales et spirituelles, bref, si le travail et la technique ne sont pas mis au service de *l'inspiration*, ou, si l'on préfère, de l'esprit, la création artistique perd le droit de s'intituler ainsi, car elle régresse au niveau du *matérialisme* le plus dégradant, voire de l'onanisme intellectuel.

Cuisine intérieure

Ces *serviteurs merveilleux* que l'homme s'est donnés, du magnétophone à l'ordinateur, en passant par le gigantesque arsenal de l'électro-acoustique, y compris la lutherie électronique, ne sont que d'admirables robots. Gardons-nous d'en faire des veaux d'or ! Le salut ne viendra jamais de l'adoration fétichiste de machines. Pour en revenir au domaine plus traditionnel de l'écriture musicale, aucun des grands créateurs du passé ou du présent n'a fait de la recherche d'écriture un but en soi : c'est ce qui différencie un inspiré, qu'il soit Bach, Schönberg ou Messiaen, d'un formaliste pur comme Saint-Saëns.

Le retour de faveur dont semblent bénéficier chez certains de nos contemporains les thèses périmées d'un Hanslick sur la nature purement abstraite du beau en art est significatif. En apparence, ils peuvent s'autoriser de la caution d'Igor Stravinski, mais heureusement les idées aberrantes exposées dans sa *Poétique musicale* sont constamment contredites par ses meilleures œuvres, qui toutes expriment, et avec quelle force, alors qu'il prétend que *« par essence la musique est impuissante à exprimer quoi que ce soit »*.

Le mélomane de bonne volonté est souvent rebuté par la technicité absconse (et souvent plus prétentieuse que solide) des pages *de commentaires accompagnant* la moindre piécette. La « cuisine intérieure » du compositeur ne l'intéresse pas. Il arrive que de pareils commentaires soient le paravent d'une pudeur ombrageuse : dans ce cas, le message passera tout de même dans l'œuvre. Mais il advient aussi, hélas, que la recherche technique et intellectuelle soit et le moyen et la fin. La fin, dans ce cas, de tout espoir de communication entre l'auteur et son public.

L'esprit qui motive un créateur n'est pas obligatoirement d'essence religieuse ou sacrée, encore que, de l'Inde millénaire aux *grands Franco-Flamands*, à Bach, à Messiaen, et à Stockhausen, l'expression de la foi demeure le plus puissant des mobiles d'inspiration de l'être humain. Il est d'autres idéaux, d'autres fois : l'engagement social et politique, la lutte pour un monde et une humanité meilleure ou font simplement la célébration de la beauté, celle de la femme ou celle de la nature, la glorification de l'amour, et les mille *richesses de* la vie intérieure.

Il y a bien évidemment toute une dimension irrationnelle de l'acte de la création artistique *dans ce qu'il a de plus mystérieux*, et qui échappe irrémédiablement à toute tentative de mise au pas. Vouloir régenter et codifier les lois de l'évolution du langage musical à coups de système binaire serait une attitude d'une démesure qu'on pourrait qualifier de « grotesque » si elle n'était prise très au sérieux par les pouvoirs publics, avec les conséquences que nous savons. *« Musique n'est pas égale à science et ne peut pas, à mon avis, dans son évolution future, être considérablement influencée par des instituts de recherche structurés d'après l'exemple des sciences pures »*, écrit Klaus Huber. De tels instituts et le matériel scientifique dont ils disposent peuvent par contre être d'efficaces auxiliaires dans la conquête d'une musique plus neuve et plus riche, plus apte encore à exprimer les *mille* nuances de la réalité de plus en plus passionnante de l'univers. Mais croire que là où ne souffle pas l'Esprit créateur le grand branle-bas de tout l'arsenal informatique pourra faire naître des chefs-d'œuvre est aussi illusoire que d'espérer voir remporter un championnat olympique à un paralytique en le munissant de fort coûteuses prothèses. La création artistique échappera *toujours à toute* programmation, comme à toute contrainte autre que la sienne propre. ■

ONZIEME EPISODE







NUMISMATIQUE

Le portrait et l'histoire

ALAIN WEIL

DE tous les efforts que fait l'homme pour échapper à l'écoulement du temps et à sa condition de mortel, un des plus familiers est la réalisation d'un portrait : par centaines de milliers, les portraits peints, sculptés ou dessinés des siècles passés, et les portraits photographiques d'aujourd'hui *témoignent de cette lutte* menée sans cesse pour fixer le temps qui passe et transmettre son image à la postérité.

L'art monétaire n'échappe pas à cette règle, qui nous transmet, gravés dans le métal des monnaies ou des médailles, les portraits réalistes ou embellis des hommes illustres et des princes gouvernant le monde. Cependant, il fallut attendre près de deux siècles pour que le portrait fit son apparition sur la monnaie grecque : née dans la seconde moitié du septième siècle av. J.-C., elle ne connut de véritables portraits que dans la seconde *moitié du cinquième* siècle, sous l'influence de satrapes perses comme Tissapherne ou Pharnabaze.

Pourquoi ce retard ? Pourquoi n'avons-nous pas les portraits monétaires des archontes et des stratèges d'Athènes, des tyrans de Sicile, des rois de Macédoine ? Il y a deux réponses à cette question. Tout d'abord, à l'époque des cités grecques, la monnaie est avant tout un emblème civique *qui* proclame l'indépendance politique de la cité émettrice ; les types monétaires font alors référence aux symboles de la cité et à ses divinités. D'autre part, le caractère sacré de la monnaie, évident dès son origine, empêchera long*temps le chef politique de* se sacraliser et d'oser ravir aux dieux la place qui leur revient sur le flan monétaire. Alexandre le Grand lui-même n'osera jamais faire graver son image sur ses statères d'or ou sur ses tétradrachmes d'argent.

Ce n'est qu'après sa mort (en 323 av. J.-C.) que ses successeurs, les Diadoques, firent frapper des pièces représentant le visage divinisé d'Alexandre. A *partir de ce moment*, les portraits se mirent à fleurir sur le monnayage hellénistique, et nous possédons, grâce aux monnaies, les traits des rois de Syrie (Séleucides) et ceux des rois de l'Egypte lagide avec, bien entendu, le visage de la grande Cléopâtre (Cléopâtre VII, l'amante de César puis de Marc-Antoine), qui n'est guère à la hauteur de la réputation de beauté qui lui fut faite.

Dans la Rome *antique*, les Romains, à l'instar des Grecs, hésitèrent très longtemps avant de faire figurer un visage humain contemporain sur leurs *deniers* d'argent ou leurs pièces d'or : si l'on met à part l'exceptionnelle frappe de statères d'or du général romain Titus Quinctius Flaminius, émise à sa propre effigie après sa victoire à Cynoscéphale (en 197 av. J.-C.) sur l'avant-dernier roi de Macédoine Philippe V, il faut attendre 44 av. J.-C. pour que les lois permettent à l'effigie d'un homme vivant de servir de type monétaire. Jules César est le premier à profiter de cette faveur des Pères conscrits et nous pouvons, aujourd'hui, découvrir, *sur* les rares *deniers* d'argent, l'étonnant profil du grand dictateur : une petite tête osseuse, aux contours anguleux, emmanchée sur un très long cou. L'exemple de César fut *suivi* par son assassin, Brutus, et, peu à peu, va s'établir l'usage, qui *s'imposera sous l'Empire, de* porter l'empreinte du profil du chef de l'Etat sur toutes les monnaies. Le talent des graveurs de l'époque était grand, et la qualité des portraits de la numismatique romaine est souvent célébrée par les historiens *d'art*.

Le collectionneur, quant à lui, *appréciera de voir revivre dans* le métal les caractères des douze césars et de leurs successeurs : beauté d'Auguste, dont la finesse des traits ne dissimule pas l'intelligence et la détermination, cruauté de Néron au cou de taureau et à la nuque velue, suffisance d'Othon dont les portraits semblent bien confirmer qu'il portait perruque, comme l'écrivit Suétone...

L'empereur

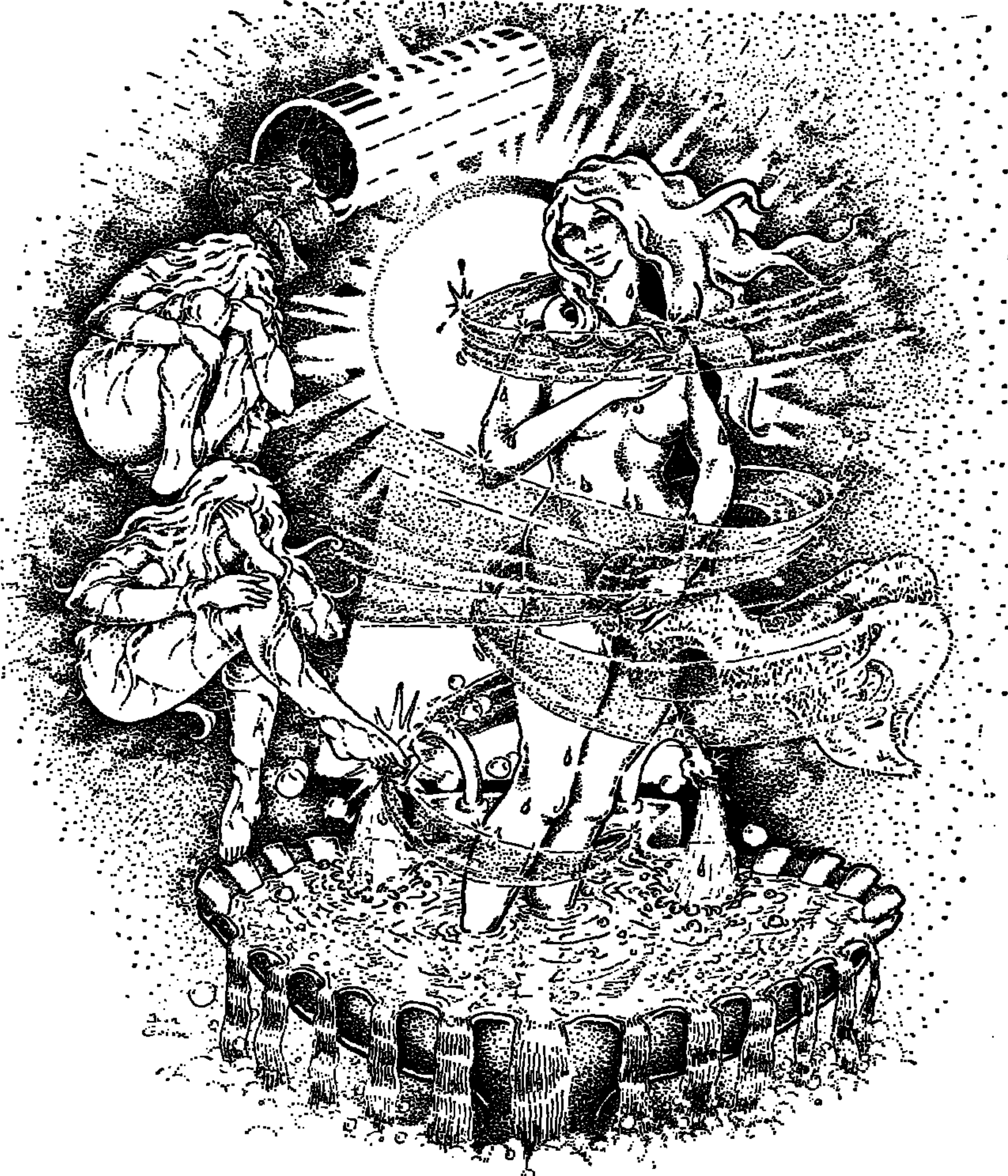
En arrivant au Bas-Empire, l'art monétaire va subir des changements profonds, et les portraits, à partir de Dioclétien, vont se simplifier pour arriver, peu à peu, à *la* conception byzantine du portrait impérial : stylisation et hiératisme figent les traits de l'empereur, en privilégiant le caractère sacré de sa fonction aux dépens de sa personnalité. L'empereur s'offre maintenant aux yeux sur les types *monétaires* tel *qu'il* se montre au peuple dans la plénitude de sa fonction sacerdotale, surchargé de joyaux et de vêtements somptueux... « *rigide sur la plate-forme de l'Agora, emmailloté de fer et de soie, offert au plein soleil, il ne doit rien voir ni rien entendre quand l'ovation courbe à ses pieds la ville entière : expatrié de son propre triomphe, il s'exile lui aussi dans l'anonymat de sa mission* ».

Tandis qu'à Byzance le portrait monétaire se figeait ainsi pour de longs siècles, il disparaissait presque complètement des monnaies occidentales du Moyen Age. Il faut attendre la seconde moitié du quinzième siècle pour qu'il revive, grâce à l'art des graveurs de la Renaissance, sur les médailles et sur les « *testons* » des princes italiens.

Le succès de ces testons — pièces d'argent à l'effigie du souverain — fut tel que les rois de France ne tardèrent pas à les copier. Louis XII en fit frapper tout d'abord dans sa seigneurie d'Asti puis, en 1513, sur le sol national : le premier portrait monétaire d'un roi de France était né en Italie. ■

* Ouvrages à consulter : Jean Babelon, *le Portrait dans l'antiquité d'après les monnaies*, Payot, 1942 ; Anne Jacquemin et Hélène Nicolet, *Présence du portrait royal dans le monnayage grec antique*, Catalogue de l'Hôtel des monnaies : « la Monnaie, miroir des rois », Paris, 1978.

Le Monde
DIMANCHE



JEAN GOISSE

UNE NOUVELLE INÉDITE DE CHRISTIANE AYMARD

Comment ne pas voyager seul

TOUS *les délégués étaient* assis côte à côte sur les canapés gris mis bout à bout. On n'en*tendait à peu près que* les heurts précautionneux des tasses de porcelaine sur les *tables laquées. Peter se laissa* un peu aller contre le dossier de crin légèrement incliné et sentit qu'il déplaçait le carré de dentelle qui s'y déployait. Il s'amusa de retrouver dans un salon officiel de Pékin les pré*occupations esthético-ménagères* de sa tante galloise, dont tous les fauteuils s'ornaient de ces rosaces crochetées, et *il laissa, par jeu,* sa tête rouler doucement de gauche à droite, comme il faisait à six ans, pour que *les reliefs des motifs de fil* lui meurtrissent un tout petit peu l'oreille...

Un peu de sérieux, Peter. Il se reprit. *Il assistait, une fois de plus,* au petit entracte d'une conférence internationale. A l'envers de l'entracte : il ne voyait que les dos des participants, occupés à boire leur thé. La nuque du délégué japonais, qui s'ébouillantait sans problème apparent, *celle du Panaméen, qui formait un* bourrelet tout mou au-dessus du col baleiné, et, un peu en biais, le Nigérien, *qui soufflait discrètement sur sa tasse,* maître de son expiration, de ses lèvres mauves. « *Il doit jouer de la flûte* », pensa Peter. *Comme Marianne.*

Il y avait longtemps qu'il n'avait pas pensé à Marianne. Au moins deux heures. Il s'appuya un peu plus fort en arrière et tourna soudainement sa tête vers la droite pour se faire une surprise. Le visage de Marianne allait peut-être le regarder au ras de ses cils, *ses yeux unis en une seule amande,* parce qu'elle serait trop près, ses cheveux lisses comme du bois ciré, et cette couperose légère, qui la désolait quand elle y pensait, mais qui n'était rien que sa trentaine. Bien sûr, Marianne n'apparut pas, et Peter vit seulement dans l'axe, accroché au mur d'en face, le portrait de Hua Guofeng. Peint ? Brodé ? Avec combien de dix-hui*tièmes de fils de soie,* les *sourcils* de Hua Guofeng ? Le regard sombre, à peine bridé, était posé sur lui comme un oiseau.

Il faudrait dire à Marianne que les visages officiels ont les yeux à peine bridés. Il faudrait surtout penser un peu *moins* à *Marianne.*

IL se pencha pour remettre sur sa tasse le petit couvercle embué. Des jeunes filles ne cessaient d'aller et venir dans le silence de leurs semelles de feutre, avec leurs thermos gigantesques où *s'écrasaient des œillets émaillés* rouges et verts. Le délégué italien, qui suivait tous leurs mouvements comme on suit une balle de tennis à travers un court, en éteignait son mégot dans la soucoupe et posait sa cuillère dans le cendrier. Il avait *un costume gaufré d'un jaune de* mangue à peine rosé, l'étrange couleur, et, quand Peter vit toute son image se plisser comme un *reflet* à la surface de l'eau, il décida que c'était l'engourdissement qui le prenait. Surtout ne pas s'endormir sur *fond de napperon crocheté. Il fourra* sa pipe dans sa poche, fit mine de chercher quelqu'un, gagna la sortie d'un air provisoire. Il s'arrêta a la réception, mais les quotidiens étaient encore ceux de l'avant-veille : aucun vol en provenance d'Europe ce jour-là. L'ascenseur, d'où le liftier *téléphonait* frénétiquement, le laissa au troisième étage. Le couloir était long, ponctué *de crachoirs en porcelaine emmanchés* de couvercles de bois.

Il attrapa la foulée de ses promenades dominicales, en balançant sa clé. Il aimait beaucoup les clés. Il sentait les siennes dans sa poche, qui lui assuraient un lien, sa sécurité, la petite clé plate de son Austin, dans un garage à Kensington, et l'autre, plus encombrante, qui ouvrait *certaine maison ripolinée à heurtoir* de cuivre fourbi, dont une vieille bonne passait les rideaux à l'aspirateur exactement à cette heure-ci. C'était une obsession épuisante pour lui que de calculer continuellement le décalage des fuseaux horaires, pour savoir à quelle heure il vivait « en réalité ».

Il se déshabilla, et il pensa à Marianne qui mordait ses tartines là-bas, pieds nus et décoiffée. Son premier geste avait été de mettre un disque, le second de faire chauffer *son café au lait...* Il lui *écrivit, comme* tous les soirs.

« *Bonsoir Marianne, je crois que je m'ennuie. Je ne sais toujours pas pourquoi les femmes n'ont pas été autorisées à nous accompagner. J'aurais voulu que vous veniez avec moi. Comme à Bonn, il y a deux ans. Il y a autant d'antiquaires que vous pouvez en rêver, des letchis au petit-déjeuner, et nous nous serions promenés sur le lac du palais d'Eté puisque vous savez ramer.* »

Il entendit rentrer le délégué du Liechtenstein. C'était son voisin *immédiat,* et, sous la porte de communication condamnée, entre les deux chambres, il vit un trait de lumière tiré nettement. *Peter* écrivit encore, confia à Marianne qu'il avait très envie d'une clé de son appartement à elle et lui demanda si elle voulait bien aller chez le serrurier. « *Je sonnerai toujours, je ne m'en servirai jamais, je vous le promets, mais je serai sûr au moins de pouvoir vous retrouver délibérément si je le voulais.* » Il faillit, pendant qu'il y était, la prier de l'épouser. Plusieurs fois déjà, il s'était senti en danger de formuler quelque chose comme : « *Puique ce n'est pas important pour vous, et que tout se passe à présent comme si ce l'était pour moi, donnez-moi, donnez-moi le temps que vous m'accordez chaque saison pour choisir mes costumes, ce sera même beaucoup plus vite fait. C'est l'affaire d'un pasteur et d'un bouquet de lilas ; nous irons manger ensuite dans un pub un de ces œufs durs encoconnés de chapelure frite que vous aimez tant et nous oublierons le tout. Pourquoi en effet porter des anneaux gravés et s'acheter des choses douze par douze ?...* »

Heureusement, il n'en fit rien. Il ne voulait pas mettre cela entre eux. Il avait peur aussi qu'elle ne refuse, et ce serait terrible.

Il cacheta sa lettre et but son verre de chichoué en pensant que tout était de sa faute puisqu'il n'avait pu l'amener. Un murmure parvint de la chambre à côté.

Déjà, la veille, il avait entendu parler chez son voisin du Liechtenstein, et pourtant c'était impossible puisqu'ils étaient seuls, tout seuls. Ce soir, la voix du délégué chuchotait, semblait-il. Exactement comme la dernière fois, peu après, Peter avait perçu un timbre plus léger, des intonations plus douces.

« *Mon imagination me joue des tours,* pensa-t-il, *je rêve à propos de tout, je vis à la fois à Londres et en Chine, à la fois avec Marianne et sans Marianne...* » A côté, l'eau se mit à couler bruyamment, joyeusement, et Peter crut entendre le diplomate qui riait doucement. « *Il est fou, ou bien c'est...* », murmura Peter, et, n'y tenant plus, il s'agenouilla derrière la porte de communication pour coller son œil au trou de la serrure. C'était indigne, il le savait, et n'oserait jamais l'avouer à Marianne, mais ce qu'il *vit le remplit de stupéfaction.*

Le jeune homme en bermuda rayé se tenait debout devant le lavabo, bien près de déborder. Il ferma *le robinet, soigneusement,* et *alla* prendre dans un petit coffre fermé un tube métallique qu'il mania avec précaution. Il en fit tomber, doucement, un comprimé *dans* la *paume* de sa main, quelque chose comme un comprimé, qu'il plongea dans l'eau. *Puis il* prit une grande serviette rose qu'il garda sur les bras, dépliée, et il attendit en souriant. Peter retenait son souffle, son genou lui faisait mal mais il n'y prêtait aucune attention. Le petit diplomate était là, immobile, tendu presque, il ressemblait, avec ses *épaules un peu tombantes,* sa moustache fournie et ses sourcils rapprochés, à un des Beatles, celui qui a un bicorne rouge sur la pochette de *Sergent Peppers,* vous voyez lequel est-ce ? Marianne saurait cela tout de suite. Soudain, il s'agita, se pencha un *peu en avant,* et *Peter fut* sûr qu'il perdait la raison, apparut une ravissante créature, qui enjamba le *lavabo en le faisant* déborder.

Elle avait les joues rondes, les cheveux mouillés, et en riant, heureuse, elle se pendit au cou du petit diplomate, qui la frotta tendrement dans la serviette rose.

« *Bada, Bada* », répétait-il.

Les yeux de Peter s'exorbitèrent, il vit la jeune femme prendre sur une tablette de verre l'alliance qu'elle *paraissait y avoir laissé* la veille, la passer à son doigt, et chercher dans la valise de son mari une paire de petites mules qu'elle enfila avec naturel. Il entendit déboucher une bouteille, et des rires, tout bas. Il se releva *douloureusement* et alla se coucher comme un automate. Il ne put fermer l'œil de la nuit, même une *fois* éteinte leur lumière. Jamais Marianne ne croirait une chose pareille. Il réfléchissait, il échafaudait, il se retournait dans son lit, buvait, se retournait encore, en proie à des hallucinations.

Il épousait Marianne, le pasteur avait un bicorne rouge, et une assemblée recueillie soutenait à pleine *gorge un harmonium essoufflé, tout* le pays de Galles chantait.

Peter savait qu'il rêvait, mais il s'offrait son rêve et ce mariage. Le jour allait *se lever.* Il était *finalement* plus tard qu'il ne croyait. Le store de la chambre à côté grinça. Peter se leva précipitamment, et, la barbe comme de la suie, les yeux creux, il reprit, en face de la serrure, sa faction de la veille.

Son voisin, les *cheveux en* broussaille, tenait une petite casserole d'eau fumante et une seringue qu'il fit *fonctionner plusieurs fois.* Sa *femme* parlait d'une voix molle, ensommeillée, mais Peter ne pouvait apercevoir que ses pieds nus qui dépassaient d'une couverture, à l'extrémité du lit. Le jeune homme, un tampon de coton dans une main, la seringue dans l'autre, *se dirigea* vers elle. Peter avait tout vu maintenant. Il gagna son balcon humide de rosée, il bailla, s'étira, alluma sa première pipe ; au pied de l'hôtel, un planton montait la garde sous un parasol blanc. De la rue transversale, arrivaient, qui ne se tairaient plus jamais, les grelots hilares de milliers de bicyclettes.

De l'autre côté de la cloison, il n'y avait plus *que des cliquetis* de tube et de boîte. Bada, déshydratée, était redevenue le petit comprimé que Peter avait vu cette nuit.

LA journée ne ressembla pas aux autres. Les diplomates furent emmenés vers des communes populaires, où les *attendaient* des comités d'accueil, des taxis, des ombrelles ; les enfants applaudissaient. Peter suivit ses guides vers les champs irrigués. On lui montra de géants cucurbitacés, mais lui, du regard, cherchait le mari de Bada.

« *Est-ce que nous sommes tous là ?* » demanda-t-il à l'interprète.

— *Non, l'autre groupe visite la commune de la Colline jaune et de l'amitié sino-hongroise.*

— *Et nous...*

— *Vous vous trouvez à la commune de la Colline verte de l'amitié sino-ghanéenne.* »

Peter voulait dire : « *Et nous... ne les retrouverons pas ?* » Si. En visitant la petite usine de nouilles, il apprit que les deux groupes se rejoindraient à la Grande Muraille, dans l'après-midi. Le délégué japonais photographiait les rubans de pâte encore *gluante qui séchaient sur des fils,* translucide et grasse comme des bougies qui fondent.

Peter attendait l'après-midi avec l'impatience que lui inspirait la certitude d'un secret dévoilé.

Il trouva aux montagnes vertes, entre lesquelles la route sinueuse et le mini-car s'enfonçaient, des airs énigmatiques.

« *Nous sommes en Asie,* pensa-t-il *ce sont des montagnes d'Asie.* » Les sommets coniques, la hauteur moyenne des arbres, dont les essences *lui* étaient inconnues, le papier huilé aux fenêtres quadrillées d'une maison perdue, la rose trémière garde-barrière d'un passage à niveau désaffecté... Peter se sentait moins géographe que poète. Ils suivirent un paysan à bicyclette, qui transportait un *cochon* noir *sur* son porte-bagages, et ce fut, visible sur la ligne de crête, la longue Muraille crénelée, qui épousait les échines forestières comme une crinière immobile et mouvante à la fois. Elle s'intégrait au paysage, concourait à sa grandeur. *Peter* était stupéfait. Mais il ne pouvait prolonger son émotion, les diplomates s'ébranlaient, une vraie *classe en excursion. Il accola son pas* à celui du mari de Bada ; ensemble, ils gravirent les larges marches de pierre. *Les* montagnes *devenaient* bleues, et leur *souffle* plus court.

Le délégué du Liechtenstein s'arrêta le premier et regarda descendre vers eux, en *sandales* et en *chemisette* de nylon, le gardien de la Grande Muraille.

« *Croyez-vous qu'il la roule tous les soirs, comme un tapis ?* »

Le délégué ne releva pas. C'était drôle, pourtant, non ? Peter essaya en allemand.

Le délégué sourit d'un quart de lèvre, l'éclat d'une incisive. Et ils reprirent rang dans la procession. Peter se demanda s'il avait sa femme sur lui, enfin, le comprimé, ou s'il avait laissé la boîte d'acier à l'hôtel. *Les risques étaient équivalents. Rien* n'indiquait rien. Le jeune diplomate marchait, les bras ballants, les poches plates, l'air vide. *Peter* était agacé : c'était un homme banal, détenteur d'un secret cosmique. Ou bien l'angoisse de chaque manipulation à *venir — le jour baissait —* le rendait incapable d'articuler un mot, tout concentré sur la peur qu'elle n'échoue, que Bada ne soit irrécupérable à jamais ?

Le soir, Peter rangea ses notes, écrivit à Marianne une lettre qui arriverait après *lui,* et se mit au lit avant son voisin : tout le monde décollait quelques heures plus tard.

L'escale de Karachi fut éprouvante. Il n'y avait d'autre *perspective* que la piste d'envol, où déambulait furtivement une charrette à âne, et les boutiques d'onyx, d'argent et de soieries qui ne désemplissaient pas. Peter, installé sous un ventilateur, était l'image du désœuvrement, quand il *tressaillit, comme sous l'effet* d'un courant électrique : Bada, voyageuse sans bagages, lui souriait avec malice... Elle aussi se plantait sous le ventilateur : elle voulait se sécher les cheveux ; son mari arrivait du couloir des *toilettes* juste derrière elle.

Quand il descendit la passerelle du Boeing qui le ramena à Londres, Peter avait un peu maigri, il avait son célèbre *imperméable,* toutes ses clés dans la poche, et les journalistes, leurs blocs en mains, l'entourèrent immédiatement. L'un d'entre eux lui tendit *son micro* :

« *Pouvez-vous nous confier, monsieur, votre impression générale sur la conférence qui vient de se tenir à Pékin ?* »

Peter n'hésita pas, il connaissait les mots :

« *Nous avons travaillé dans une atmosphère de cordialité et de sincérité absolues, tous conscients de notre effort de compréhension mutuelle... Je rapporte la certitude que nous avons accompli un pas très utile pour le rapprochement des peuples.*

— *Précisez-nous les résultats essentiels.*

— *C'est à mon gouvernement qu'il appartiendra de les communiquer.* »

Un journaliste, trempé de pluie, sans se laisser démonter, lui demanda encore, *pour une chaîne américaine* :

« *Pensez-vous que la Chine, depuis le lancement de son missile, se place différemment sur...* »

Peter l'interrompit, il venait de voir Marianne ; son cœur bondissait :

« *La Chine est bien évidemment notre partenaire à part entière, une très grande partenaire* (il s'agita imperceptiblement), *mais le Liechtenstein, du point de vue scientifique, en est à un point inimaginable, absolument inimaginable !* ».

Et, laissant là toute la presse abasourdie, il hâta le pas vers Marianne, qui agitait un gant vert. ■

CHRISTIANE AYMARD a publié un roman : *On ne voit pas du tout la mer,* au Seuil, en 1979.